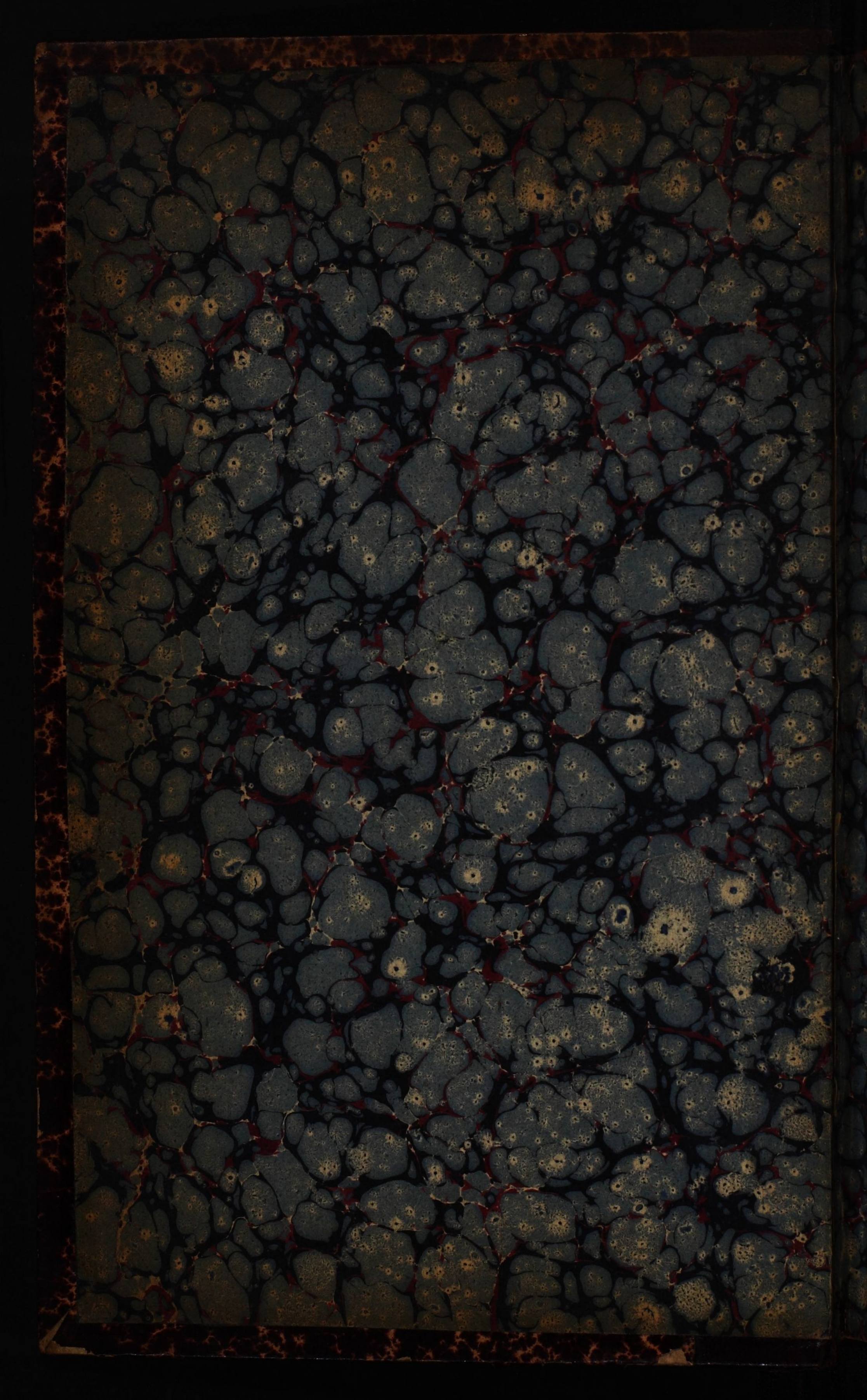
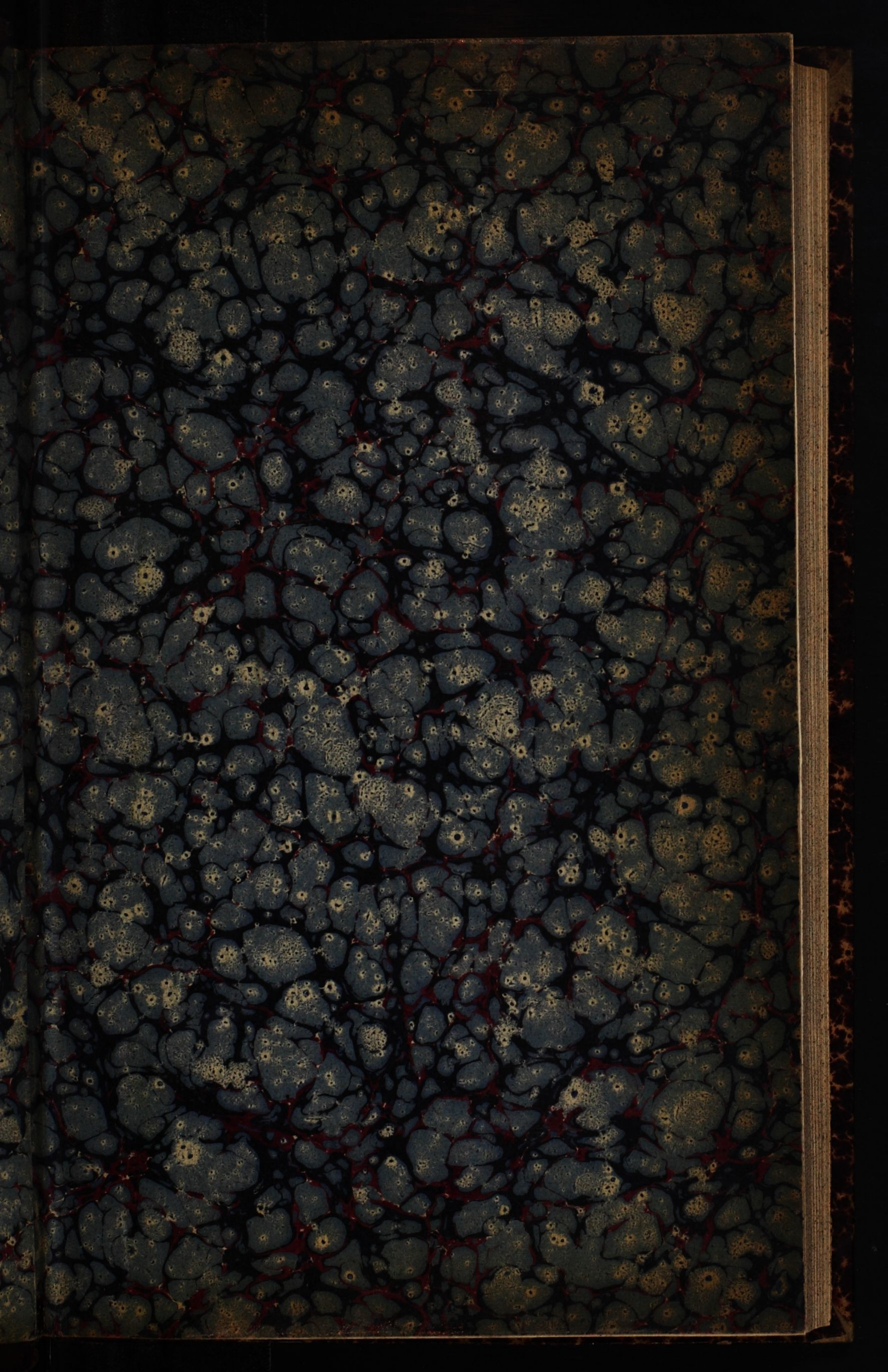


M
411
Sup
D'ARAGON
LE PRINCE
CHARLES
DE NASSAU-SIEGEN
1784-1789
SG





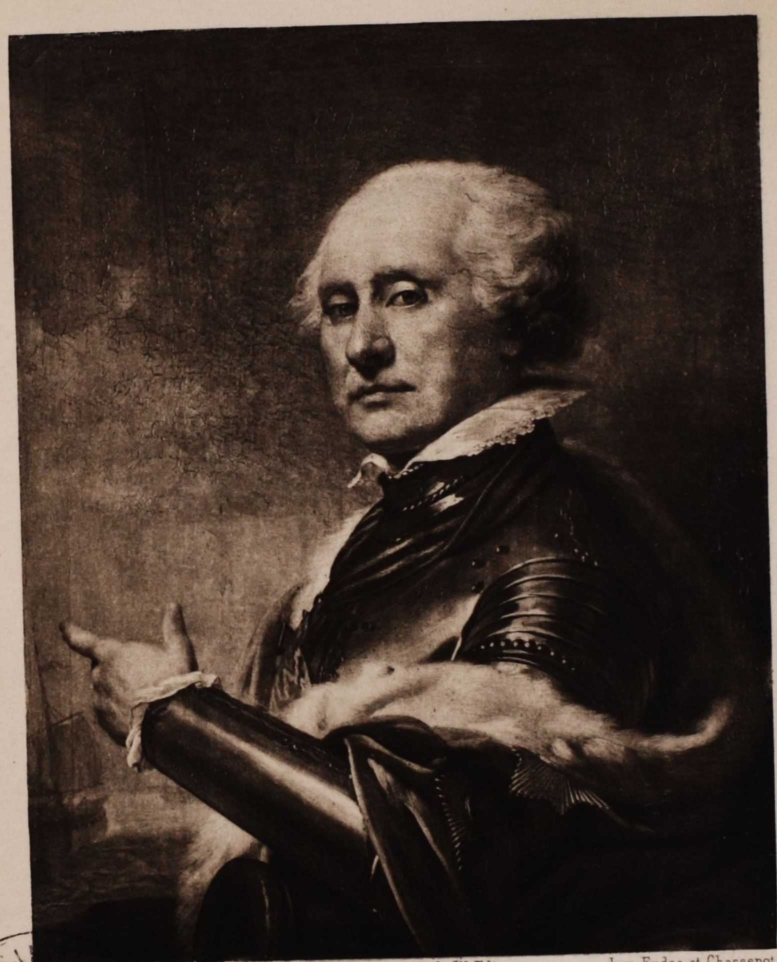




LE PRINCE

CHARLES DE NASSAU-SIEGEN

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.



Héliog. Dujardin. E. PLON, NOURRIT & Cie Edit. Imp. Eudes et Chassepot.

Le Prince Charles de Nassau-Siegen

D'après le portrait peint par Lampi à St Pétersbourg en 1790.

UN PALADIN AU XVIIIE SIÈCLE

LE PRINCE CHARLES DE NASSAU-SIEGEN

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE ORIGINALE INÉDITE

DE 1784 A 1789

PAR

LE MARQUIS D'ARAGON





PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1893

UN PALADIN AU XVIII[e] SIÈCLE

LE PRINCE
CHARLES DE NASSAU-SIEGEN

Tout ce qui touche de près à la Révolution française a naturellement le don de nous intéresser. Aussi, de ceux qui ont participé, soit par l'impulsion qu'ils lui ont donnée, soit par leur résistance, à la profonde perturbation d'où est née la société moderne, n'en est-il guère d'oubliés. Même, beaucoup de noms médiocres, portés par le courant, ont surnagé.

Quant aux événements qui s'accomplissaient hors de France, aux mêmes moments, peut-on dire qu'ils nous soient, généralement du moins, aussi familiers? N'aurions-nous pas encore quelques connaissances à faire — ou à approfondir — parmi les contemporains des acteurs de notre grand drame qui, pour avoir paru sur d'autres scènes, n'en sont pas moins, eux aussi,

des personnages nécessaires d'un fidèle tableau du temps ?

Sans doute, prétendre que le prince Charles de Nassau-Siegen est une de ces figures dont l'absence laisse incomplète la reconstitution d'une époque, ce serait s'avancer beaucoup.

Bien peu cependant, à son heure, jouirent d'une notoriété plus brillante et plus étendue ; bien peu surtout ont eu, à un plus haut degré, la passion de la gloire et le souci — nous dirions presque l'idée fixe — d'occuper honorablement la postérité.

Mais, par malheur pour lui et pour son beau rêve, la plupart des distributeurs de renommée qui ont rencontré jusqu'ici, en passant, son souvenir plus ou moins confus, n'ont pu faire de lui, faute de documents permettant de suivre sa trace, qu'une esquisse de fantaisie.

Vu de plus près, et, en particulier, à ce moment culminant de son aventureuse carrière où, à la tête des escadres de Catherine, il donna vraiment sa mesure, peut-être jugera-t-on qu'il mérite mieux.

Or, ce sont précisément ses deux campagnes glorieuses, au service de la Russie, et les importantes négociations auxquelles il se trouva mêlé à cette époque, que va nous raconter sa correspondance inédite. Grâce à ses propres lettres, non écrites pour le public, par conséquent bien autrement sincères que des mé-

moires composés toujours après coup, on le verra tel qu'il était. Nous serions étonné si ces incontestables témoignages ne lui faisaient pas quelque honneur.

Quoi qu'il en soit, du reste, nous n'entreprenons pas ici l'exhumation minutieuse d'un méconnu, encore moins une apologie faite de parti pris et dont le public n'a que faire.

Ce qu'il lui faut aujourd'hui, où la profusion de renseignements qui l'accable l'oblige à faire un choix, c'est moins la connaissance, si exacte soit-elle, d'une personnalité secondaire de plus, que les détails caractéristiques, le simple trait, d'où qu'ils viennent, à même d'éclairer d'un jour nouveau, mais vrai, les scènes de l'histoire dignes de le retenir ou les figures privilégiées déjà en possession de son attention curieuse.

Les seules lettres du prince de Nassau qui nous aient été conservées ne commencent malheureusement qu'en 1784, au mois d'avril. — Il a alors trente-neuf ans. — Elles deviennent dans la suite si clairsemées, si décousues, qu'on peut dire qu'elles s'arrêtent à la fin de 1789.

Mais, pendant ces cinq ans, où il écrit plusieurs fois par semaine et souvent chaque jour, il a vécu à Vienne, au milieu d'une des sociétés les plus aimables de l'Europe, a pénétré dans l'intimité du prince de Kaunitz et a reçu de l'empereur Joseph II l'accueil parfois le plus confiant. A Varsovie, il s'est fait bénévolement le champion de l'autorité méconnue du roi Stanislas-Au-

guste, dont il est devenu l'ami. Passant de là auprès du prince Potemkin, nous le verrons se concilier si promptement et si complètement la sympathie du tout-puissant ministre de Catherine, qu'introduit par lui dans le cercle intime de l'Impératrice, il accompagnera cette princesse dans son fameux voyage en Tauride, recevra le commandement de deux de ses escadres, battra pour elle les Turcs et les Suédois, et trouvera dans sa faveur le moyen d'aider puissamment les efforts de notre ambassadeur, le comte de Ségur, pour amener la conclusion d'une alliance entre la France et la Russie.

Joseph II, Catherine II — Catherine surtout — Stanislas-Auguste et Gustave III, le prince de Kaunitz et le prince Potemkin, M. de Ségur, les princes de Ligne et d'Anhalt, tels ont donc été, pendant ces cinq années, les personnages considérables qu'il a pu voir de très près et qui revivent dans ses lettres pleines de leurs noms.

Si celles-ci, comme nous le croyons, servent à faire un peu mieux connaître quelques-uns d'entre eux, on nous excusera sans doute de les avoir arrachées à leur poussière séculaire.

Mais, avant de les présenter au lecteur, respectant avec scrupule jusqu'à leurs incorrections — sauf cependant celles de l'orthographe — et nous bornant à supprimer les redites inutiles ou des détails trop per-

sonnels et dénués d'intérêt, il est indispensable de dire un mot de leur auteur.

Nous le ferons à larges traits, arrivant au plus vite au moment où nous n'aurons plus qu'à suivre son propre récit, empruntant d'ailleurs à des sources déjà connues presque tout ce qui concerne la première et la dernière partie de sa vie. Quelques renseignements ne sauraient être superflus quand il s'agit d'un chevalier-errant égaré à la fin du XVIIIe siècle, d'un Nassau catholique, prince allemand et sujet français, tour à tour ou tout à la fois, officier général en France et en Espagne, grand seigneur polonais et amiral russe (1).

(1) Bien que la présente publication ne prétende tirer son intérêt que des lettres, jusqu'à ce jour inédites, du prince de Nassau, copiées sur les originaux qui sont en notre possession et n'ont jamais appartenu à aucun dépôt public, nous remplissons ici un très agréable devoir en remerciant tous ceux qui ont bien voulu nous aider à les présenter au public, à commencer par M. Albert Sorel, membre de l'Institut, dont l'œuvre magistrale sur la France et l'Europe pendant la Révolution, la savante étude sur la question d'Orient au XVIIIe siècle, et les affectueux conseils nous ont été d'un si puissant secours.

Grâce à la libérale autorisation de M. le Directeur des archives du ministère des Affaires étrangères, M. Girard de Rialle, il nous a été permis de consulter les mémoires encore inédits de M. de Langeron, les dépêches confidentielles de M. de Ségur, celles de M. Genet, son successeur à Saint-Pétersbourg. Qu'il veuille bien recevoir ici l'expression de notre gratitude, ainsi que M. le comte Sigismond Puslowski, dont l'obligeante érudition ne se borne pas aux choses de la Pologne, M. Ernest Daudet si autorisé pour tout ce qui touche à l'histoire de l'émigration, et M. le comte de Fumel, à qui nous devons de pouvoir publier ici pour la première fois une lettre adressée au ministre de Louis XVI, Bertrand de Molleville, par le duc de Brunswick, relative à sa fameuse retraite de 1792.

Parmi les ouvrages imprimés que nous avons consultés, nous indiquerons particulièrement : l'importante publication de la Société impériale d'histoire de Russie, celle des archives des princes Woronzoff et l'ouvrage sur Louis XVI et Marie-Antoinette, de M. Feuillet de Conches, où se trouvent plusieurs lettres du prince de Nassau reproduites d'après les originaux des archives de Moscou. Citons encore : les œuvres du prince de Ligne; les souvenirs et portraits du duc de Lévis; les portraits et caractères de Sénac

de Meilhan ; les mémoires de Ségur, du duc des Cars, de Mme Lebrun, de Bachaumont, de Lauzun, du comte de Vauban, — ces derniers, on le sait, sujets à caution pour avoir subi certaines corrections de la censure impériale, — les mémoires tirés des papiers d'un homme d'Etat, etc. ; « Français en Russie et Russes en France » et « le Comte de Choiseul-Gouffier », par M. L. Pingaud, qui a eu communication des mémoires manuscrits du comte Roger de Damas ; « Coblentz, » par M. E. Daudet ; « Beaumarchais et son temps, » de M. de Loménie ; « le Comte de Fersen et la cour de France, » par le baron Klinckowstron ; Castera « histoire de Catherine II » ; la correspondance secrète inédite sur Louis XVI, Marie-Antoinette, la Cour et la Ville, publiée par M. de Lescure, celle de Marie-Thérèse et de Marie-Antoinette avec le comte de Merey, par MM. d'Arneth et Geffroy, celle du comte de Lussac par M. Thevenot, du baron de Staël-Holstein et du comte de Kagueneck, par M. Léouzon-le-Duc, etc., etc. Nous indiquons du reste, au cours de l'ouvrage, le plus souvent, la source de nos informations.

PREMIÈRE PARTIE

LE PRINCE CHARLES DE NASSAU-SIEGEN

AVANT 1784

Les Nassau-Siegen. — Naissance du prince Charles. — Son voyage autour du monde. — Le royaume de Juida. — Entreprise sur Jersey. — Mariage du prince. — Siège de Gibraltar. — Arrivée du prince à Vienne en 1784.

Les deux branches de la Maison de Nassau existant de nos jours et représentées, l'aînée par S. A. le Grand-Duc actuel de Luxembourg, la seconde par S. M. la Reine de Hollande, sont séparées depuis le treizième siècle. A la première appartenait l'Empereur Adolphe. Les princes de Nassau-Siegen étaient un rameau de la seconde comme les princes de Nassau-Hadamar, de Nassau-Dietz et de Nassau-Dillembourg et comme aussi les Princes d'Orange, les plus illustres de tous, qui ont régné sur l'Angleterre et règnent aujourd'hui sur les Pays-Bas. Tous les Nassau adoptèrent la réforme et l'on sait avec quel éclat ils la servirent ; mais les deux branches d'Hadamar et de Siegen revinrent d'assez bonne heure au catholicisme.

Celui des Nassau-Siegen qui abjura le protestantisme fut le prince Jean III, surnommé le Jeune, trisaïeul du prince Charles, qui nous occupe en ce moment.

Cette rupture avec les idées que les autres membres de sa famille soutenaient si ardemment, en le brouillant avec eux, ne semble pas du reste avoir nui à sa fortune ni à celle de son fils, le prince Jean-François, né d'une princesse de Ligne ; car l'Espagne les dédommagea largement l'un et l'autre en biens et en honneurs de ce qu'ils avaient pu perdre d'un autre côté. Il est vrai qu'ils firent preuve tous deux de réels mérites, notamment dans le gouvernement des Flandres.

Le prince Jean-François se maria trois fois (1) et laissa neuf enfants dont quatre fils : Guillaume, Ferdinand, Hugues et Emmanuel. Ferdinand n'ayant pas eu d'enfants et Hugues étant mort chanoine de Cologne et archevêque de Trébizonde *in partibus*, leurs biens, naturellement, revinrent à l'aîné des frères survivants, le prince Guillaume, prince régnant de Siegen. Mais celui-ci, bien que marié deux fois, mourut lui aussi sans postérité en 1743. Le plus jeune des quatre frères, mort en 1735, avait seul laissé un héritier du nom : le prince Maximilien.

Malheureusement pour ce dernier, les folles imprudences de sa mère, une Mailly de Nesle (2), ses déplorables procédés envers les parents de son mari, comme

(1) 1° à une comtesse de Königseck ; 2° à une princesse de Bade ; 3° à une Française : Isabelle-Claire-Eugénie de Puget de La Serre.

(2) Fille de Louis II de Mailly, marquis de Nesle, blessé mortellement au siège de Phillisbourg, et de Marie de Coligny, dernière de ce grand nom, dont le père, le comte Jean de Coligny, commandant en chef du contingent français, contribua si glorieusement à la victoire remportée sur les Turcs par Montecuculli à Saint-Gothard.

du reste envers les siens, et son antipathie déclarée pour tout ce qui touchait à l'Allemagne lui avaient si bien aliéné, ainsi qu'à son fils, les sentiments de ceux qui auraient dû être ses appuis naturels, que, lorsqu'à la mort de son oncle le jeune Maximilien réclama ses biens, comme étant désormais le chef de sa maison, une sœur de son père, chanoinesse de Mons, en haine de sa belle-sœur, ne craignit pas, pour les lui disputer, de contester la légitimité de sa naissance ; contestation qui devint surtout dangereuse pour le prince Maximilien quand, sa tante étant morte dès le début du procès, il se trouva en face du prince d'Orange qu'elle avait désigné pour son héritier, et qu'à la discussion de famille se substitua, dès lors, la question politique.

On était au fort de la guerre entre Louis XV et Marie-Thérèse, au lendemain de Fontenoy, et le prince Maximilien, élevé en France et fils d'une Française, venait encore de resserrer les liens qui l'attachaient à la France en épousant, lui aussi, une Française, Mlle de Monchy (1), sa cousine. C'étaient là évidemment de mauvaises recommandations auprès du conseil Aulique, saisi du procès, et peu soucieux d'attribuer une principauté allemande à un prince si français.

(1) Amicie de Monchy, fille de Nicolas de Monchy, marquis de Sénarpont, et de Madeleine de Monchy, fille elle-même du marquis Charles de Monchy-Sénarpont et de Josèphe de Melun-Richebourg. Elle avait pour sœur la princesse de Rache. Une Monchy avait porté dans la maison de Mailly le marquisat de Nesle, en épousant le père de Louis II de Mailly, bisaïeul du prince de Nassau. C'est à une autre branche des Monchy, éteinte depuis, qu'avait appartenu, au XVIIe siècle, le maréchal d'Hocquincourt.

Le prince Maximilien mourut sur ces entrefaites, à vingt-six ans, laissant le lourd héritage de ses droits et de ses revendications à un enfant de deux ans : Charles-Nicolas-Othon (1), objet de cette notice.

A Versailles, comme auprès des cabinets alliés de la France et de l'Espagne, les droits du jeune Nassau n'étaient pas en péril. Le jugement du parlement de Paris, saisi de l'affaire à la demande de son grand-père et tuteur, le marquis de Monchy-Sénarpont, fut formel en sa faveur. Ni son rang à la cour de France, ni ses titres à la grandesse, ni la possession de ses biens français et flamands ne purent être contestés. Mais il rencontrait en Allemagne trop d'intérêts ligués contre lui pour en avoir si aisément raison.

Revenir sur une première décision défavorable du conseil Aulique, de 1746, sera, quand il aura atteint l'âge d'homme, une de ses préoccupations les plus constantes et les plus vives, jusqu'au jour où nous le verrons enfin y parvenir et obtenir la satisfaction qu'il poursuit. Mais le bouleversement de l'Europe, à la suite

(1) La plupart des biographes du prince de Nassau se sont trompés sur la date et sur le lieu de sa naissance, ou les ont ignorés. Il naquit chez son grand-père maternel, au château de Sénarpont, en Picardie, le 9 janvier 1745, ainsi que le constate l'extrait suivant des registres de la commune de Sénarpont (Somme) :

« Le neuf janvier 1745, à environ onze heures du matin, a été ondoyé le prince Charles-Nicolas-Othon de Nassau-Siegen, né le même jour, vu la permission de Mgr l'évêque d'Amiens, obtenue par moi, prêtre curé de Sénarpont. En présence de très haut et très puissant seigneur monseigneur messire Nicolas de Monchy, marquis de Sénarpont, et de très haute et très puissante dame Mme Marie-Magdeleine de Monchy, marquise de Sénarpont. Ont signé : Monchy-Sénarpont, Monchy-Sénarpont, Monchy, princesse de Rache; Marie-Anne Bouissard. »

des guerres de la Révolution, aura alors fait bon marché de la petite principauté rhénane.

Si nous nous sommes étendu, un peu longuement peut-être, sur le détail de ces contestations, c'est qu'à les ignorer on ne comprendrait pas quelques-unes des lettres du prince de Nassau que nous aurons à citer, et aussi parce qu'elles eurent sur la direction de sa vie une influence décisive. « Sans cette injustice, » a écrit le prince de Ligne, dans un portrait de son ami sur lequel nous aurons plus tard à revenir, « Nassau eût « dépensé sur des sangliers, peut-être sur des bracon-« niers, son fougueux caractère, jusqu'au jour où son « goût pour le danger l'eût averti de ce qu'il pouvait « valoir à la guerre. » « Mais, ajoute un autre de ses « biographes, la nécessité de se créer un état, lorsqu'on « lui refusait celui auquel il avait droit, lui fit chercher « une gloire anticipée. »

Son début fut le tour du monde, qui ne se faisait pas encore en quatre-vingts jours. Aucun Français, jusqu'alors, ne l'avait accompli. Quand M. de Bougainville consentit à l'admettre à son bord, sur la demande de M. de Maurepas, « si ami des Mailly qu'il se croyait un peu Mailly lui-même (1), » le prince de Nassau venait d'avoir vingt ans.

On pourrait dire cependant, à la rigueur, qu'il avait déjà fait ses premières armes, « brave et joli petit aide-

(1) Duc des Cars, *Mémoires*.

de-camp d'un général qui l'occupa beaucoup (1), » puisque le vainqueur de Clostercamp, le futur maréchal de Castries, ami de ses parents, lui avait permis d'assister à ses côtés à la dernière campagne de la guerre de Sept ans. Il n'avait alors que quinze ans.

Bougainville était chargé par le duc de Choiseul d'aller restituer à l'Espagne les îles Malouines; puis, poussant au delà ses explorations, de reconnaître les dangereux passages du détroit de Magellan, et de promener, le premier, le pavillon français dans les parages à peu près inconnus de l'océan Pacifique. C'est dans ce double but qu'il mettait à la voile le 24 décembre 1766 et qu'il sortait de Brest, ayant sous son commandement deux vaisseaux de la marine royale : la frégate « la Boudeuse » et la flûte « l'Étoile ». Onze officiers de choix composaient son état-major; il emmenait de plus, outre l'astronome Commerçon et le naturaliste Verron, deux volontaires : le prince de Nassau et un de ses amis, le chevalier d'Oraison.

Tous les recueils de voyages célèbres contiennent le récit de celui de « la Boudeuse », antérieur de deux ans à la première expédition du capitaine Cook. Nous n'entreprendrons pas de le refaire ici. On sait qu'il valut à la France l'honneur de la découverte d'un nombre considérable d'îles de l'Océanie, parmi lesquelles les îles des Navigateurs et l'archipel des nouvelles Cyclades, appelées depuis par les Anglais « Nouvelles Hébrides ».

(1) Lettres du prince de Ligne.

Quant aux périls de tout genre d'une pareille navigation, où l'on était souvent obligé de n'avancer que la sonde à la main à travers des mers inexplorées, en butte à l'agression de peuplades sauvages, aux tempêtes et à la faim, on les devine. Au passage du détroit de Magellan, et surtout près des côtes orientales de l'Australie, la détresse fut telle que tout sembla perdu. C'était là, pour un débutant, une bonne école. Il est vrai que, si l'on en croit Bougainville, les délices de Taïti et les charmes de sa reine auraient dédommagé le jeune Nassau de bien des épreuves. La partie du voyage de beaucoup la plus dangereuse, mais aussi la plus féconde en précieuses observations, fut celle de Taïti à Batavia. De Batavia à l'Ile-de-France et de cette île aux établissements hollandais du cap de Bonne-Espérance, comme du Cap à l'Ascension et aux Açores, la route était connue.

C'est, croyons-nous, durant sa relâche au Cap, — à moins qu'il ne soit depuis revenu en Afrique, — que le prince de Nassau eut ce fameux combat, le plus connu de ses duels, que mentionnent souvent les mémoires du temps. Comme il s'était risqué assez avant dans les terres, en compagnie du chevalier d'Oraison, un tigre fondit sur lui et le terrassa. Bien qu'il n'eût, pour se défendre dans ce terrible corps à corps, que son épée, il s'était déjà dégagé et avait tué le tigre, avant que son compagnon n'eût pu accourir à son aide. Depuis, cet exploit devint. comme nous le verrons, le sujet d'un des meilleurs tableaux de Casanova.

Le 16 mai 1769 « la Boudeuse » et « l'Étoile » rentraient à Saint-Malo, après deux ans et quatre mois de navigation, et M. de Bougainville avait la satisfaction de pouvoir constater qu'il n'avait perdu que sept hommes dans cette immense traversée.

Le retour des explorateurs, après un pareil voyage, fut une sorte de triomphe dans les salons de Versailles et de Paris, à l'Académie des sciences comme à l'Opéra. Le prince de Nassau en eut sa large part. Tout le monde n'avait pas, comme lui, tué des tigres dans le désert ou fait tourner la tête d'une reine de Taïti. Il faut croire, d'ailleurs, que l'originalité de son caractère n'attirait pas moins l'attention que celle de sa vie, quand on voit un des moins faciles à étonner de ses amis d'alors et de toujours, le comte de Ségur, l'appeler « un vrai phénomène dans un milieu où l'uniformité résultait d'une longue civilisation (1) ». Personnalité, en effet, d'autant plus singulière qu'aussi ardent à jouir de tous les plaisirs, qu'à poursuivre toute occasion de se signaler, même par une folie, l'imagination la plus aventureuse, le naturel le plus fougueux et le moins endurant se présentaient, chez lui, sous des dehors plus froids et plus réservés. Mme Vigée-Lebrun, qui fit deux fois, paraît-il, son portrait, d'abord à cette époque, et puis, en 1789, durant les quelques jours qu'il passa à Paris en revenant de Madrid à Saint-Pétersbourg, a relevé dans ses Mé-

(1) *Mémoires* du Comte de Ségur.

moires ce piquant contraste, et son étonnement, quand, s'attendant, sur la renommée de son modèle — ses amis s'amusaient à le surnommer le dompteur de monstres — à se trouver en présence d'une physionomie farouche, elle vit devant elle au contraire : « un jeune homme grand et bien fait et aux traits réguliers, » mais d'une si fraîche carnation, d'un blond si doux et d'une expression habituelle de visage si timide, qu'elle eût pu croire avoir à peindre « une demoiselle sortant du couvent ».

Plus tard, il est vrai, à en juger du moins par le beau portrait de Lampi, exécuté à Pétersbourg, en 1790, après les victoires contre les Turcs et la première campagne sur la Baltique, cet air ingénu s'est changé en une expression sévère de hauteur et d'autorité; mais l'opposition n'en persiste pas moins, chez ce petit-neveu du Taciturne, entre l'aventureux héroïsme de ses hauts faits connus de tous et son fier dédain de toute jactance, sa dignité modeste, sa froideur silencieuse (1). Quant à cette roideur exagérée, qui faisait dire au duc de Lévis : « Il arrivait de quelques cinq cents lieues, revenant de se battre ou y allant ; on s'attendait à voir un chevalier de la Table Ronde ; il paraissait, adieu le roman ; sa présence désenchantait; point d'éclat, point de brillant; pas même de vi-

(1) Le chevalier de Bray, envoyé de l'ordre de Malte à Coblentz, qui ne le connaîtra que dans cette seconde partie de sa vie, dira, alors, de lui : « C'était un homme posé, calme, d'un extérieur extrêmement noble et modeste et tout de feu dans ses résolutions. » Note empruntée à l'ouvrage de M. E. Daudet sur Coblentz.

vacité (1); » elle avait dû avec le temps s'assouplir quelque peu, sans quoi l'on aurait peine à s'expliquer l'incontestable séduction exercée, de prime abord, par le prince sur les caractères les plus divers et, notamment, sur des connaisseurs bien blasés en fait de manières et d'esprit de cour, tels que le prince de Kaunitz et le prince Potemkin.

Des années de sa jeunesse, où son énergie native, son ambition déjà tenace et exaltée n'eurent guère à se dépenser qu'en exploits de galanterie ou en prodigalités plus ou moins ruineuses, nous ne rappellerons ici que deux duels, dont le souvenir se rattache à des faits rapportés dans la correspondance qui fait l'objet de cette publication. Le premier, avec le comte Esterhazy (2), mentionné dans les lettres de Marie-Antoinette, alors Dauphine, fit perdre momentanément au prince de Nassau la bienveillance de cette princesse, qui l'avait admis, jusqu'alors, dans sa société intime ; nous le verrons, à Vienne, se réconcilier avec ce comte Esterhazy. Pour le second, outre l'intérêt qu'il peut offrir comme peinture des mœurs d'un temps si loin de nous, quoique si près, il eut sur son avenir une influence trop marquée, pour que nous n'en empruntions pas le récit un peu détaillé à son adversaire lui-même, le comte de Ségur.

Quelque temps auparavant, un autre duel — un duel

(1) Duc de Lévis, *Souvenirs et portraits*.

(2) Correspondance de Marie-Thérèse et de Marie-Antoinette avec le comte de Mercy, par MM. d'Arneth et Geffroy.

du prince Frédéric de Salm, d'assez triste mémoire — avait donné lieu sur le compte de celui-ci à des propos fâcheux. Le prince de Nassau, autorité en ces matières, et qui lui avait servi de témoin, n'admettait pas cependant qu'il y eût eu dans cette affaire la moindre incorrection ; et, comme M. de Ségur se trouvait avoir assisté par hasard à la fin du combat, on eût voulu de lui une déclaration formelle et publique. Ségur, peu soucieux de se commettre en une discussion qui ne le regardait pas, avait préféré ne pas s'en mêler.

A quelques jours de là, ils soupaient l'un et l'autre chez le prince Max des Deux-Ponts, le futur roi de Bavière.

Le repas était assez avancé, quand un des invités, — c'était un très jeune homme, — entrant dans la salle à manger, ne trouva rien de mieux à dire pour s'excuser que d'alléguer une querelle avec un prince allemand qu'il avait été, disait-il, sur le point de jeter par la fenêtre.

« Au lieu de rire de cette légèreté si singulière à la table d'un prince allemand et à côté d'un prince du même pays (1), » Nassau releva le propos. « Quand on s'exprime ainsi, » fit-il observer au nouveau venu, « il faut au moins nommer le prince dont on veut parler. » Celui-ci répliqua qu'il s'agissait du prince Frédéric de Salm ; c'était tomber de Charybde en Scylla.

M. de Ségur crut le moment venu d'intervenir : « Vous avez tort, Monsieur, le prince Frédéric ne se

(1) *Mémoires* du comte de Ségur.

serait pas laissé malmener si facilement que vous croyez ; je l'ai vu récemment soutenir un combat très vif aux Champs-Élysées. » Mais ces paroles, dites à bonne intention, n'eurent d'autre effet que de détourner sur celui qui les prononçait l'emportement du prince de Nassau, qui lui dit assez haut : « Vous n'avez pas voulu parler sur cette affaire quand on vous en priait ; aussi, à présent, vous feriez mieux de vous taire. » Les personnes présentes étouffèrent les voix et changèrent le cours de la conversation. Le mot n'en était pas moins dit.

Le lendemain matin, le prince de Nassau dormait encore, quand le vicomte de Noailles entra dans sa chambre avec M. de Ségur. Il les reçut à bras ouverts. Son courage était si connu, ses rencontres déjà si nombreuses, qu'il n'aurait pas demandé mieux que d'oublier l'altercation de la veille. Mais Ségur, plus jeune que lui, qui ne s'était encore jamais battu, ne pouvait se montrer si accommodant. Mis en face d'un adversaire comme le prince de Nassau, si redoutable à toutes les armes qu'on l'avait vu, à ce qu'affirme le duc de Lévis, tuer, dans le parc de Versailles, vingt pièces de gibier en deux heures, avec un pistolet à balle, l'occasion était de celles qu'on ne laisse pas échapper.

Le duel eut donc lieu ; il fut même des plus sérieux.

« Le prince de Nassau, écrit M. de Ségur, ne se battait pas comme un autre. Il ne suivait aucune des règles de l'escrime ; mais, comme il était singulièrement nerveux et agile, tantôt il s'élançait sur son ennemi,

tantôt il sautait en arrière avec la même vélocité, de sorte qu'il était également difficile de parer ses coups rapides ou de l'atteindre dans sa prompte retraite. »

Ce fut lui cependant qui fut blessé.

Le sang avait coulé, l'honneur était satisfait. Il ne restait plus aux combattants qu'à se tendre la main et à s'embrasser. Ils firent davantage, car, prenant M. de Noailles à témoin, ils se jurèrent pour la vie fraternité d'armes.

Deux jours plus tard, les nouveaux frères d'armes se présentaient ensemble au bal de la Reine, et le prince de Nassau affectait de s'y montrer le bras en écharpe, pour mieux témoigner du succès de son jeune et heureux adversaire. Nous verrons, dans la suite, une conséquence bien inattendue de ce chevaleresque dénouement, quand M. de Ségur, alors ambassadeur auprès de Catherine, se souvenant de l'amitié jurée, obtiendra, non sans peine, pour son ami, le bienveillant accueil de l'Impératrice, lui fournissant ainsi indirectement l'occasion de ses plus beaux exploits.

Mais le futur amiral russe n'en est encore qu'à s'estimer très satisfait d'être nommé, malgré son jeune âge, colonel français. Et, de fait, les circonstances l'avaient bien servi, en faisant mourir, peu de temps après son retour en France, le prince de Holstein, colonel-propriétaire du régiment de cavalerie « le Royal-Allemand », et en lui permettant d'obtenir, presque aussitôt, une succession d'autant plus précieuse à ses yeux qu'un vieil usage voulait que le propriétaire

du Royal-Allemand fût toujours un prince allemand. Tout en profitant avec empressement d'une occasion si propice, le prince de Nassau avait tenu néanmoins à bien établir, puisque le continent ne paraissait pas destiné à être le théâtre des prochaines guerres, qu'il n'entendait point, pour cela, renoncer à la mer.

« La mer — la mer que j'aime ! » écrira-t-il, plus tard, à une des heures les plus brillantes de sa vie — tel était, en effet, à ce moment, pour la jeunesse française guerrière, le point de mire de tous les rêves, de toutes les ambitions.

Quand le duc de Choiseul avait dû signer la paix de Paris — triste héritage de ses prédécesseurs — il n'avait pas été seul à comprendre que le sentiment national, humilié surtout devant l'Angleterre, exigerait bientôt une revanche et que c'est désormais sur mer que se porteraient les grands coups. Nous l'avons vu favoriser l'entreprise de Bougainville et du jeune Nassau. A défaut de la guerre, et puisque, pour le moment, une extrême réserve était de rigueur, rien ne pouvait mieux que de tels voyages former des marins expérimentés.

Aussi, tandis que « la Boudeuse » faisait le tour du monde , d'autres expéditions tendaient-elles au même but avec des résultats divers ; si l'une de celles qui eurent, à cette époque, le plus de retentissement aboutit, en Guyane, à un cruel mécompte, on sait qu'une autre, mieux combinée, nous valait, presque au

même moment, la possession définitive de la Corse.

L'inaction de l'Angleterre à la nouvelle de cette dernière conquête fut pour la France une surprise et un encouragement. On sentit qu'absorbés par leurs dissensions parlementaires les torys se désintéressaient des questions extérieures et que la mer se rouvrait devant nous. Choiseul, — ou plutôt son cousin le duc de Praslin, — s'était d'ailleurs mis peu à peu en mesure de répondre aux observations qu'on eût pu être tenté de nous faire. Au jour de leur disgrâce, nos ports ne contenaient pas moins de soixante-quatre vaisseaux et de cinquante frégates ou corvettes.

L'avènement de Louis XVI favorisa de nouveau puissamment l'élan déjà donné. Si ce prince portait sur le trône toutes les hésitations en même temps que toutes les bonnes intentions, ses idées, d'accord avec le sentiment public, n'étaient arrêtées que sur un seul point : l'importance de la marine. On est frappé, quand on remonte dans le passé d'une famille quelconque, même pour les provinces les moins rapprochées des côtes, du nombre de marins qu'on y rencontre à ce moment-là ; mais ce fut surtout quand l'insurrection des colonies américaines prit de l'importance ; quand il fut permis d'entrevoir pour elles un succès définitif, que les imaginations, en France, s'échauffèrent, qu'elles s'éprirent de la mer. Le gouvernement, qui sentait la guerre imminente, avait tout intérêt à pousser l'industrie privée dans une voie qui la mettrait à même, au jour venu, de lui prêter un utile concours. Assurées de sa faveur et

stimulées par l'engouement général, les initiatives les plus hardies n'avaient donc qu'à se produire. On vit dès lors d'étranges fortunes, témoin l'ancien flétri du parlement Maupeou, Beaumarchais, d'abord agent secret du ministère chargé de faire passer des munitions aux « insurgents » américains, devenant promptement, grâce aux profits de l'entremise, armateur pour son compte, et armateur si puissant que ses navires braveront le pavillon anglais, et que M. d'Estaing lui écrira, le soir de sa victoire de Grenade : « Votre « Fier Rodrigue » a contribué au succès des armées du Roi ! »

Toute société qui se fonde en faisant miroiter les bénéfices merveilleux des colonisations lointaines est sûre de voir les actionnaires affluer. Les noms les plus illustres, les personnalités les plus graves donnent l'exemple. Les mécomptes les plus récents sont oubliés ; on se croirait revenu aux jours de la banque de Law. Lorsqu'on voit le comte de Provence, sur la foi d'un baron de Bessner, qui se fait fort de transporter cent mille Indiens dans les plaines de Cayenne et de les policer en leur enseignant la musique, songer sérieusement à agrandir son apanage de ces déserts brûlants, peut-on s'étonner beaucoup qu'un esprit aussi aventureux que celui du prince de Nassau se laisse gagner, lui aussi, par l'enivrement universel, et qu'il ait pu rêver, — si tant est que jamais il en ait eu réellement la pensée, — de se conquérir un royaume sur la terre d'Afrique, là précisément où la France, en combattant contre le Dahomey, lutte, à cette heure, pour défendre

des droits mis alors en avant, pour la première fois.

Au commencement du siècle, un ancien résident hollandais, Bosmann, avait publié une description enthousiaste de la Guinée, et le chevalier des Marchais était venu depuis confirmer cet optimisme. Tous deux exaltaient surtout les productions étonnantes d'un des petits royaumes de ces côtes, celui de Juïda ou de Juda, — le Whiddah d'aujourd'hui, — le plus peuplé de tous, et qui, à les en croire, devait son nom à une antique colonie juive venue jadis fort à propos dans ces parages pour infuser à la race nègre les deux qualités qui lui font le plus défaut: la beauté et l'aptitude à la civilisation. Pour comble d'avantages aux yeux d'envahisseurs, ce peuple exceptionnel aurait été fort peu guerrier. Cinq mille hommes, affirmait Bosmann, suffiraient à le soumettre.

Comme chef d'une entreprise de ce genre, le prince de Nassau était, il faut en convenir, assez bien choisi. Sans parler de son intrépidité connue, très bien en cour à ce moment, du cercle de la reine, traité en ami par le comte d'Artois, on le savait en outre particulièrement assuré, en tout temps, de la protection et de l'affection de M. de Maurepas, alors premier ministre. Il était de plus étroitement lié avec le duc de Lauzun, fort influent dans les bureaux des colonies et spécialement pour tout ce qui touchait aux côtes d'Afrique qu'il étudiait avec ardeur, se préparant déjà en secret à sa future et glorieuse campagne du Sénégal.

Que, cédant, sans doute, à des suggestions pressantes,

il se soit donc laissé séduire par le bizarre mirage d'une couronne exotique et, plus encore, à la pensée des périls et de l'éclat d'une semblable aventure, on l'admettrait à la rigueur (1); mais où la surprise commence, c'est quand on voit le conseil des ministres encourager ces illusions par le concours le plus incontestable.

Non seulement, dans ses salons de l'hôtel Radziwil, sa résidence à cette époque, où affluent la cour et la ville : —princes du sang et grands seigneurs, financiers, gens de lettres, hommes à projet de toute sorte, — le prince de Nassau laisse parler sans sourire de sa future majesté, traite avec Beaumarchais qui lui fournira ses vaisseaux, discute avec l'abbé Beaudeau, l'économiste, nommé déjà son surintendant des finances, tout un plan de constitution pour « ses États »; mais, comme il n'entend pas sacrifier sous les tropiques son régiment de Royal-Allemand, il lui faut une armée ; et voilà que le ministère, à sa première requête, l'autorise à lever des troupes ; que son appel est entendu ; qu'on voit bientôt de petits corps s'échelonner le plus facilement du monde sur les côtes de Bretagne et de Normandie. La Légion de Nassau, — c'est ainsi qu'on l'appelle et qu'elle figurera régulièrement pendant plusieurs années dans les almanachs royaux, — devra se composer d'in-

(1) N'avait-on pas déjà parlé de lui, pendant l'insurrection des Maïnottes qui aboutit, en 1777, à la reconnaissance par la Porte de leur autonomie comme d'un futur prince de Morée ou de Candie? Il aurait même été, paraît-il, sur le point de partir alors pour la Turquie avec Lauzun. (Léonce Pingaud, *Choiseul-Gouffier*.)

fanterie, de cavalerie et d'artillerie; le roi donne les canons. C'est à qui obtiendra les brevets d'officier. Le chevalier de Langeac achète cent cinquante mille francs celui de colonel. On s'arrache ceux de capitaine à dix mille francs (1). Mais, ce qui est plus incroyable encore, un témoin oculaire, aux mémoires duquel nous empruntons ces derniers détails, le futur duc des Cars, a rencontré à Versailles, dans le salon d'Hercule, le prince de Nassau et lu de ses yeux, dans ses mains, des lettres patentes signées : « Louis, » reconnaissant le prince comme roi de Juida, à condition « qu'il contractera avec la France un traité d'alliance et de commerce » !

Tout cela, il est sûr, paraît bien singulier. Mais l'étonnement diminue quand on se rappelle que la guerre avec l'Angleterre, depuis si longtemps prévue, est sur le point d'éclater chaque jour ; qu'il faudra, ce jour-là, être à même de porter les premiers coups et qu'on n'y saurait parvenir qu'en ayant tout prévu et préparé d'avance, sans trop éveiller l'attention.

Qu'advient-il, effectivement, dès que l'insurrection d'Amérique a pris de telles proportions que la France n'hésite plus à signer avec elle un traité public, prélude certain de la guerre ? Le royaume de Juida est si bien oublié que c'est à se demander si l'on y a jamais

(1) C'est dans la « légion de Nassau » que commença à percer le futur maréchal Moncey, duc de Conégliano. Après s'être engagé inutilement trois fois, il désespérait d'arriver jamais, en sortant des rangs, au grade d'officier, quand le prince de Nassau, qui n'était pas obligé de tenir compte, dans ses choix, de toutes les exigences des règlements, le prit dans sa légion comme sous-lieutenant.

pensé. Seulement, que la flotte de Brest ait le bonheur de pouvoir balayer la Manche, elle trouvera dans les ports de Bretagne, grâce à la légion de Nassau, l'avant-garde toute prête d'un corps de débarquement.

Se flatter que nos forces navales si récemment reconstituées parviendraient, d'emblée, à écarter de la Manche celles de l'Angleterre, c'était évidemment demander beaucoup. On put le croire cependant, un instant, quand, un mois à peine après la déclaration de guerre, M. d'Orvillers, rencontrant à sa sortie de Brest, en vue d'Ouessant, la flotte au moins égale à la sienne de l'amiral Keppel, non seulement tint la fortune indécise pendant douze heures de combat, mais encore força l'ennemi à se disperser pour chercher un refuge dans ses ports. Ce succès, à la vérité, était loin d'être décisif; mais le présage paraissait de si bon augure que l'enthousiasme de la France le salua comme une victoire. Malheureusement, si les vaisseaux anglais avaient beaucoup souffert, les avaries des nôtres étaient telles qu'ils devaient renoncer, eux aussi, à continuer la campagne pour cette année, quittes à la reprendre au printemps suivant, avec d'autant plus de chances que, cette fois, les forces espagnoles seraient enfin prêtes à les seconder.

Mais patienter toute une année, c'était trop exiger du prince de Nassau. Pourquoi, en attendant, puisque les côtes de l'Angleterre nous étaient encores interdites, ne tenterait-il pas, sur l'île de Jersey, un hardi coup de

main dont il aurait seul tout l'honneur? L'irrégularité qui avait présidé à la constitution de son corps l'en laissait encore maître à peu près absolu. Déjà une véritable armée de débarquement, ayant pour chef le maréchal de Vaux, commençait à se former en vue de la campagne de l'année suivante. Une fois englobé dans une organisation générale, le respect de la hiérarchie ne le laisserait plus qu'à son rang et séparé des hommes déterminés qu'il sentait prêts maintenant à le suivre partout. Mais, pour réaliser son idée, le concours des vaisseaux de l'État lui est indispensable. Or, il va, cette fois encore, l'obtenir si facilement qu'on ne peut s'empêcher d'en conclure que le ministère auquel il s'adresse est peu surpris de sa proposition, et qu'en encourageant, ainsi qu'il l'avait fait, la conquête problématique du lointain royaume africain, c'était surtout à Jersey qu'il pensait déjà. Le fait est que deux frégates « la Prudence » et « la Danaé » reçoivent l'ordre de se mettre à la disposition du prince et que celui-ci sort de Saint-Malo, sous pavillon français, dans la nuit du 30 avril 1779, emmenant avec lui seize cents hommes d'élite appartenant à sa légion.

Pour le succès d'une tentative de ce genre, l'audace ne suffit pas. Il faut encore la promptitude et le secret qui dépendaient ici du caprice des vents. La mer fut si contraire, la flottille, à peine au large, eut affaire à une tempête si malencontreuse que, l'alarme donnée, une flotte imposante, sur laquelle on ne comptait pas, eut le temps d'accourir. C'était l'amiral Ashburnott qui, se

rendant en Amérique et passant par hasard en vue de Jersey, changeait brusquement de route pour venir au secours de l'île menacée. Le coup était manqué. Devant des forces si disproportionnées la lutte eût été insensée. Les instructions qui l'interdisaient étaient d'ailleurs formelles. Il ne restait qu'à regagner le port, manœuvre encore difficile, mais qui, celle-là du moins, réussit sans accident. Car si, un mois plus tard, « la Prudence » et « la Danaé » se virent attaquées dans la baie de Cancale par une autre flotte anglaise qui parvint à en forcer l'entrée, et si elles durent succomber après une héroïque résistance, ce malheur ne saurait être attribué à l'expédition du prince de Nassau. Sa légion, à ce moment, était déjà dispersée loin de Saint-Malo, et lui-même, à Versailles, où, en dépit des critiques qu'un échec soulève toujours dans le public, ceux qui savaient à quoi s'en tenir sur les qualités d'initiative et même de prudence dont il venait de faire preuve, s'empressaient de lui offrir les occasions les plus flatteuses de les montrer de nouveau.

Il s'agissait en effet de l'attacher par une faveur sans précédent à la flotte de Brest, en l'inscrivant d'emblée parmi les capitaines de vaisseau, à la date de son brevet de colonel, ce qui revenait à lui assurer, à bref délai, le commandement d'une escadre. La reine, le comte d'Artois, M. de Maurepas, le comte d'Estaing, Bougainville appuyaient vivement cette combinaison. Ils durent reculer devant le mécontentement de la marine. M. de Rochambeau, commandant l'avant-garde de l'armée de

débarquement, demande alors Nassau, pour lui confier l'avant-garde de sa division : la troupe qui, la première, mettra le pied sur le sol anglais. Le maréchal de Vaux, chargé de la responsabilité de l'expédition, intervient, lui-même, pour appuyer ce choix. M. de Montbarrey, ministre de la Guerre, est tout disposé à céder ; — déjà parent du prince, il marie, à ce moment, sa fille à un Nassau-Saarbruck. — Mais, là encore, on se heurtait à des questions d'ancienneté et de droits acquis d'autant plus passionnantes que ce que l'on se dispute est un plus périlleux honneur, quand le succès négatif de la seconde campagne de l'amiral d'Orvillers vint enlever à ces nobles compétitions leur principal intérêt. Après avoir perdu un temps précieux à attendre les Espagnols, et promené inutilement sur la Manche son pavillon, sans rencontrer l'ennemi, notre flotte avait dû rentrer à Brest presque aussi affaiblie par les intempéries et les épidémies que si elle eût été battue. Le projet de descente était plus qu'ajourné. Une fois de plus, la France devait renoncer à l'idée d'une invasion qui, depuis Guillaume le Conquérant, ne lui a jamais rapporté que le coûteux regret de l'avoir conçue.

Son rêve évanoui, le prince de Nassau ne se trouvait plus, lui aussi, qu'en présence d'une difficile liquidation. Cité pour ses paris, son luxe, ses chevaux, en attendant qu'il pût faire parler de lui pour des succès d'un autre genre, ménager sa fortune avait été, de tout temps, le cadet des soucis. — Afin de donner à des dames

le spectacle d'un bombardement, ne s'était-il pas amusé, certain jour, à faire abattre, devant elles, par ses canonniers deux grosses tours de son château de Sénarpont? — Pour équiper sa légion, pour lui faire faire figure si longtemps, sans négliger pour cela son régiment, pour indemniser ses officiers de leurs dépenses, il avait risqué, sans compter, tout ce qu'il possédait, y compris un héritage d'environ deux millions, venu fort à propos à ce moment-là. Il s'était même, à cette occasion, s'il faut en croire ses amis (1), — on n'est jamais trahi que par les siens, — prodigieusement endetté. L'heure était maintenant venue de tout régler, et ce genre d'affaires n'était pas son fait. Le Roi consentait bien à incorporer ses volontaires dans les troupes régulières (2) et à lui en payer le prix très largement. Il faisait plus, il rachetait à chers deniers l'artillerie qu'il avait lui-même donnée. Mais les brèches étaient si larges et celui qui les avait faites si peu apte à les combler! « Incapable qu'il fut toujours, » — comme le lui reproche plaisamment Beaumarchais, — « d'hésiter à envoyer un courrier de vingt louis pour « un objet également bien rempli par un port de lettres « de trente sols. » Car, détail piquant si bien mis en

(1) Duc des Cars, *Mémoires*.

(2) Une partie de la légion de Nassau conserva cependant quelque temps encore son organisation spéciale. Le prince de Nassau eut l'autorisation de la céder au chevalier de Montmorency-Luxembourg. « En succédant au prince de Nassau dans le commandement de la légion conquérante, le chevalier de Luxembourg paraît avoir hérité de ses projets et de sa mauvaise fortune. Il a fait aussi le beau rêve de la prise de Jersey... On a mis en mer ne doutant de rien. Il fallut bientôt revenir avec sa courte honte... » Lettres au baron Alstromer, publiées par Léouzon-le-Duc.

relief par M. de Loménie (1), dans son amusante peinture de ces difficultés, c'est précisément Beaumarchais, Beaumarchais que nous avons vu offrant ses navires pour la conquête de Juida, que nous retrouvons ici, heureux banquier investi de la confiance du ministère, chargé par lui d'assister, ou plutôt de diriger le prince de Nassau, devenu bientôt son ami, dans ce dédale où celui-ci se perd et s'impatiente.

Un arrangement, paraît-il, eût pu le mettre, à ce moment critique, très au-dessus de ses affaires. Nous l'avons vu en discussion, depuis sa naissance, comme son père l'avait été avant lui, au sujet de l'état de son grand-oncle, avec le prince d'Orange. Si celui-ci n'entendait pas se dessaisir de la petite principauté allemande tant qu'il trouverait un appui pour sa résistance dans la politique du conseil Aulique, il sentait, d'autre part, qu'il devait compter avec les éventualités de l'avenir. Il aurait dont accepté volontiers une transaction si son cousin eût voulu se contenter d'une forte pension, à condition que celle-ci ne dût pas durer indéfiniment. Comptant sur ses embarras, il lui faisait donc suggérer de s'engager par des vœux dans l'ordre de Malte, faisant luire à ses yeux les beaux avantages probables d'une pareille détermination pour un homme de son nom, de sa réputation, passionné pour la mer, et aussi soutenu par les cours qu'il pouvait se flatter de l'être. Ce pas franchi, rien n'eût été plus facile

(1) *Beaumarchais et son temps*, par M. de Loménie.

qu'un accommodement satisfaisant les deux parties.

Le prince de Nassau se reposait, pour lors, à Spa, oubliant gaiement ses préoccupations dans ce rendez-vous à la mode de tout ce que l'Europe comptait de plus distingué et de plus élégant. Mais, à Spa, se trouvait aussi, entourée des hommages les plus empressés et se demandant avec hésitation si elle consentirait à répondre à une passion qu'elle ne partageait pas, en acceptant la main que lui offrait le prince d'Anhalt, — nous le verrons plus tard lui rappeler ce souvenir, — la spirituelle et charmante princesse Sangusko, née Charlotte Gordzka.

Parut-il, tout d'abord, piquant au prince de Nassau de répondre à la singulière proposition du stathouder en lui annonçant son mariage, ou vit-il, à éconduire un rival de l'importance du prince d'Anhalt, une victoire à gagner ? Mieux vaut croire pour lui que, touché de la sympathie très marquée qu'il inspira, dès leur première rencontre, à une femme aimable et excellente, il ne céda qu'au sentiment que sa correspondance va bientôt nous montrer devenu si vif dans son cœur. Quoi qu'il en soit, par ce mariage si peu prévu des autres et de lui, presque aussitôt conclu qu'imaginé, il se trouva, sans l'avoir peut-être absolument prévu, s'être assuré pour toute sa vie, pour ses longs jours d'adversité comme pour ses heures de gloire, l'affection, longtemps la plus passionnée, toujours la plus patiente et la plus dévouée.

Tous ceux qui ont vécu avec la princesse de Nassau

se sont plu à rendre justice aux qualités de son cœur (1): bienveillance indulgente, abnégation complète d'elle-même, quand il s'agissait de ceux qui lui étaient chers, générosité poussée à l'excès. L'agréable et brillant laisser-aller de son esprit « s'élevait parfois jusqu'à l'éloquence », a écrit le duc de Lévis qui, l'écoutant causer, dans son salon de Varsovie, croyait « entendre les sentiments d'une Spartiate dans la bouche d'une Athénienne ».

Malheureusement, à tant de dons si rares, une fée jalouse — la fée du prosaïque terre à terre — avait refusé d'ajouter quelques-uns de ceux qui lui eussent été le plus nécessaires pour donner à son mari le goût et l'habitude d'un intérieur calme et ordonné, et aussi pour l'aider à bien conduire ses affaires. Il est du reste douteux que personne fût parvenu à fixer quelque part le moins sédentaire des hommes. Nous l'avons vu débuter par le tour du globe ; ses intérêts désormais vont

(1) M. de Langeron, qui ne l'aimait pas et qui, du reste, ne la connut que plus tard, à Saint-Pétersbourg, à l'époque où, comme on le verra, elle compromit son mari et M. de Langeron lui-même par ses récriminations imprudentes contre leurs détracteurs, a laissé d'elle, dans ses Mémoires inédits, un portrait moins flatteur où il parle surtout de son esprit. Ce qu'il dit des singuliers écarts de son imagination se trouve, d'ailleurs, confirmé par M. de Lévis et par tous ceux qui la connurent. « Si le jargon dont on contracte si souvent l'habitude en vivant dans le grand monde, si le droit usurpé de tout se permettre peuvent tenir lieu d'esprit, Mme de Nassau en a beaucoup, et même elle en a beaucoup sans cela. Elle joint à une prodigieuse instruction l'imagination la plus ardente et la plus déréglée et l'art de régner toujours dans la société en quelque lieu qu'elle se trouve. Peu mesurée dans ses propos, romanesque dans ses expressions, exagérée dans ses opinions et continuellement occupée d'étonner ceux à qui elle parle, elle s'enivre elle-même de ses propres histoires et paraît croire souvent les contes les plus absurdes, mais les plus spirituels, dont elle fait les épisodes de ses conversations... »

l'appeler à tous propos au fond de la Pologne. Rien, jusqu'à ses derniers jours, ne lui paraîtra plus naturel et plus simple que de partir, à la moindre occasion, de Paris pour Constantinople, ou de Pétersbourg pour Madrid.

Quelque considérable que pût être la fortune de la princesse de Nassau, — elle était fille d'un riche voïvode de Poldachie qui se rattachait par les femmes au roi Jean Sobieski, — et quelque disposée qu'elle se montrât toujours aux plus larges sacrifices pour son mari, un tel mariage, on le devine, ne simplifiait donc qu'à demi la tâche de Beaumarchais, dont la caisse risquait de ne guère y gagner qu'une noble cliente de plus.

Le prince, il est vrai, au retour de son premier voyage de Pologne, parlait avec enthousiasme des ressources inexplorées de ce pays. Accueilli par le roi Stanislas-Auguste avec une distinction marquée, fêté par les magnats, honoré de l'indigénat, bien qu'il eût paru moins préoccupé de ses intérêts que de soutenir devant les dames de Varsovie la réputation des élégances de Versailles, il avait su trouver le temps d'étudier assez sérieusement le cours du Dniester et même d'en dresser lui-même une carte, supputant d'avance les bénéfices d'une navigation qui porterait à la mer Noire d'immenses richesses inutilisées jusqu'alors. Mais c'étaient là de beaux projets d'une réalisation bien lointaine, et la patience des créanciers, qu'ils devaient satisfaire, eût eu probablement encore à s'exercer long-

temps, si un bonheur inespéré ne fût venu à point ouvrir devant leur auteur une nouvelle perspective de fortune et d'honneurs, lui fournissant, pour se tirer d'affaire, un procédé vraiment dans ses goûts et dans ses moyens : la chance de payer ses dettes avec des coups de canon.

Toute l'Europe, à ce moment, avait les yeux tournés vers Gibraltar. Depuis près de quatre ans, cette place réputée imprenable défiait en effet les efforts combinés de l'Espagne et de la France. Découragés, les alliés allaient se résigner à lever le siège, quand un ingénieur français, M. d'Arçon, le même qui contribua plus tard, après avoir été rebuté par l'émigration, à la défense de la France, dans les comités de la Révolution, eut l'idée de proposer au duc de Crillon, nommé généralissime après son succès de Mahon, de construire des batteries flottantes de son invention, à la fois insubmersibles et indestructibles par l'artillerie, et d'attaquer ainsi la place par son seul côté vulnérable. Cette nouveauté hardie réussirait-elle là où tout avait échoué? Acceptée, après un long examen, par les deux gouvernements et aussitôt préparée à grands frais, aurait-elle raison de la formidable forteresse à laquelle semblait attaché le sort de la guerre? Le duc de Crillon en doutait si peu, pour sa part, que sa confiance avait gagné son entourage et bientôt passé à Madrid et à Paris où, sur la foi de son étoile, on le voyait déjà dans Gibraltar.

Le prince de Nassau, ne pouvant accepter la pensée

que le haut fait le plus marquant de la guerre s'accomplirait sans lui, s'était empressé d'accourir des premiers au camp de Saint-Roch, dès qu'il avait appris le grand coup qu'on allait tenter. Se souvenant fort à propos, en traversant Madrid, qu'il était Grand d'Espagne et recevant à ce titre l'accueil le plus encourageant de la part du Roi catholique et surtout du prince des Asturies, il était parvenu jusqu'au duc de Crillon au moment où celui-ci, convaincu d'avoir mis de son côté toutes les chances que donne la science, grâce à d'Arçon, n'hésitait plus que sur le choix de l'officier général qu'il chargerait de l'exécution de la partie de son plan la plus périlleuse, mais aussi la plus en vue.

Cette arrivée inopinée d'un des hommes les plus connus pour leur audace fut-elle pour l'heureux vainqueur de Mahon un trait de lumière ? En retrouvant dans un autre lui-même ses propres qualités, espéra-t-il y rencontrer aussi le même bonheur ? ou céda-t-il surtout aux recommandations pressantes du prince des Asturies et du comte d'Artois ? Quoi qu'il en soit, le prince de Nassau gagnait, en quelques jours, si complètement sa confiance, et donnait à d'Arçon lui-même une si bonne opinion de sa capacité, qu'on le voit obtenir, presque avant d'avoir pu le demander, avec le grade de major-général de l'attaque par mer, le commandement des fameuses batteries.

Composées de dix gros vaisseaux rasés et liés ensemble et présentant un front blindé impénétrable hérissé de cent cinquante pièces de canon, ces batteries, dans

le plan de d'Arçon, étaient destinées à fermer le seul point demeuré, jusqu'alors, toujours ouvert dans la longue ligne d'investissement. Tandis que les deux flottes, française et espagnole, fortes, à elles deux, de quarante-six vaisseaux de ligne, et les trente mille hommes de l'armée de terre opéreraient de leur côté, elles devaient aller s'embosser sous le feu de l'ennemi, frappant Gibraltar au seul endroit que la nature ait laissé accessible, jusqu'au moment où, certaines défenses détruites sur ce point, il serait possible à une flottille tenue en réserve de jeter sur la brèche un corps de débarquement.

Nous n'entreprendrons pas ici, on le comprend, la description technique de cette attaque fameuse, pas plus que la discussion des causes d'un échec dont personne naturellement n'accepta volontiers la responsabilité. Il est certain qu'au jour de l'action l'on dut se rendre compte que toutes les prescriptions des ingénieurs n'avaient pas été scrupuleusement respectées. Les blindages achevés, on avait négligé, du moins en partie, d'exécuter une des conceptions les plus originales de d'Arçon, laissant plusieurs vaisseaux des batteries, notamment « la Talla Piedra », celle que voulut monter, précisément pour cela, le prince de Nassau, dépourvus des canaux alimentés constamment par des pompes qui, en arrosant sans relâche le toit dont était recouvert le pont du bâtiment et la couche de sable qui séparait partout la double cloison des blindages, devait les protéger contre l'action des boulets rouges.

En donnant trop tôt le signal, — comme on l'en a accusé, — Crillon, sacrifiant les devoirs du général à ceux du courtisan, craignit-il d'abuser trop longtemps de la patience des augustes spectateurs du combat qu'il allait livrer, ou crut-il urgent de devancer à tout prix l'arrivée annoncée d'une flotte anglaise? Nous n'avons pas à répondre à ces questions. Exclusivement chargé de diriger le feu des batteries flottantes qu'il n'avait pas construites, le prince de Nassau n'avait qu'à obéir, et, s'il n'insista pas assez, au dernier moment, sur des précautions dont l'oubli allait le mettre en si grand péril, ce n'est pas du moins son courage qu'on en peut blâmer.

La canonnade commença le 13 septembre 1782, vers dix heures du matin. — Nous verrons plus tard le prince se plaire à remarquer que cette date du 13 est celle de tous ses bonheurs. — Pour assister à ce spectacle héroïque, on était accouru, ainsi qu'à une fête, de Paris et de Versailles comme de Madrid. Le comte d'Artois, jaloux de faire là ses premières armes, mais qui n'eut en réalité, — c'est lui-même qui le reconnaissait en s'en plaignant, — que l'occasion d'y faire apprécier aux états-majors alliés les feux de ses cuisines, y avait amené la plus brillante jeunesse de la cour, tandis que le duc de Bourbon y arrivait, de son côté, d'autant mieux accompagné qu'on pouvait compter dans sa suite, moins élégante peut-être, mais plus sérieuse que celle du frère du roi, de véritables connaisseurs.

Le feu fut si effroyable et si soutenu qu'à l'entrée de la nuit, celui de Gibraltar parut éteint, et qu'on put se

flatter que l'héroïque général Elliot allait parlementer. Le duc de Crillon avait déjà envoyé au roi d'Espagne un courrier pour lui annoncer qu'il serait dans la place le lendemain, quand une grêle de boulets rouges éclatant tout à coup, après un long silence, et dirigée presque exclusivement sur les batteries flottantes, montra combien l'on se trompait.

Le marquis d'Avaray, — le futur duc d'Avaray, ami de Louis XVIII, — qui, jeune encore, assistait à ce fait d'armes, a raconté dans une lettre publiée par le comte de Provence lui-même, en note de son récit de sa première sortie de France, son admiration, quand, parvenu sous une pluie de feu à la batterie du prince de Nassau, où le désordre était à son comble, il trouva celui-ci, si bouillant d'ordinaire et bien qu'entouré de morts et de blessés et sur le point, à chaque instant, d'être foudroyé, tranquillement assis et écrivant un petit billet qu'on sut depuis être un appel désespéré.

Ce flegme avait pour but de contenir, s'il se pouvait, les alarmes de l'équipage. Depuis deux heures, en effet, le feu était à bord, mis par les boulets rouges, et, non seulement tout espoir de l'éteindre s'était évanoui, mais, toutes les batteries se trouvant reliées ensemble, l'incendie de l'une d'elles était fatalement la perte imminente de toutes les autres.

L'armée de terre, impuissante à les secourir et sentant la partie perdue, assistait de loin, dans la nuit, à ce formidable duel de la place sauvée et de ces dix vaisseaux ne luttant plus que pour l'honneur. Le prince de Nas-

sau n'abandonna le sien que le dernier, après avoir répondu pendant douze heures à la canonnade la plus acharnée. Il venait de se jeter à l'eau pour gagner la rive à la nage, à travers les ténèbres qu'éclairaient seulement, comme autant d'immenses brasiers, les dix batteries enflammées, quand la « Talla Piedra » sauta.

Ce fut là pour les alliés un cruel mécompte. Pour l'Angleterre un utile et glorieux triomphe, puisque Gibraltar lui restait. Il faut croire que la valeur et la ténacité du prince de Nassau contribuèrent à sauver, à leurs yeux, l'honneur des vaincus, car nous le voyons recevoir à Madrid, où le comte d'Artois a tenu à le ramener lui-même dans sa voiture, de telles preuves de la reconnaissance et de la munificence du roi d'Espagne qu'il ne tiendra qu'à lui, désormais, de rassurer complètement les inquiétudes de Beaumarchais.

A en croire certains de ses biographes, les faveurs qu'il aurait reçues, à cette époque, de la cour espagnole ne se seraient pas traduites par moins de trois millions. Si cette assertion est exacte, ce qu'il serait sans doute malaisé d'établir, l'arrangement de ses affaires ne pouvait plus présenter de bien grandes difficultés. Il est vrai que, pour qu'il fût à jamais délivré des soucis d'argent, il eût fallu qu'il changeât de nature et qu'il admît que les nouveaux millions qui lui tombaient du ciel étaient, comme les précédents, de ceux qui s'épuisent.

Et cependant, contraste curieux, à une incurable prodigalité, — assez fréquente du reste alors et dans son

milieu, — s'unissaient chez lui, à un rare degré, de réelles aptitudes et un goût prononcé pour ces grandes entreprises d'utilité générale qui font la fortune durable des particuliers comme des états, à la condition de n'être pas seulement lancées avec intelligence, mais encore d'être conduites avec prudence et esprit de suite ; et, en cela aussi, n'était-il pas bien de son temps? Quand, au retour de Pologne, comme nous l'avons vu, il parlait à Beaumarchais des profits qu'on devait attendre de la navigation du Dniester, il émettait une idée aussi juste qu'elle eût pu être féconde pour un pays très vaste, embarrassé de ses richesses naturelles et systématiquement gêné par la Prusse dans ses débouchés vers le Nord. Ce projet, communiqué à Stanislas et à son habile ministre, le comte Tyssenhaus, cadrait parfaitement avec cet ensemble d'efforts patriotiques et intelligents qui, dans ces trop courtes années de répit laissées à la Pologne, contribuèrent puissamment à sa prospérité matérielle.

Le prince de Nassau ne demandait d'ailleurs qu'à donner l'exemple, qu'à agir à ses risques et périls ; une fois ses bois et ses denrées parvenus à la mer Noire, de puissantes maisons d'armateurs de Marseille s'offraient avec empressement à les transporter dans les ports de la Méditerranée; l'essentiel était d'obtenir qu'elles y entrassent en franchise. Déjà la France y avait consenti à titre d'indemnité des avances du prince. Il obtiendra plus tard cette faveur de l'Autriche et de la Russie, et c'est celle que l'Espagne vient de lui

concéder au lendemain de Gibraltar. S'il faut croire qu'il y gagna le rétablissement momentané de sa fortune, la marine espagnole n'était pas, de son côté, sans trouver son compte à voir l'Ukraine et la Galicie lui envoyer des bois indispensables à sa reconstitution et qu'elle cherchait alors de tous côtés.

Absorbé par cette nouvelle idée, le prince de Nassau, en revenant d'Espagne, ne s'arrêta guère à Paris. On peut même dire qu'il n'y fera plus dorénavant de séjours prolongés, malgré l'accueil flatteur qu'il a reçu du roi, la faveur plus marquée que jamais dont le comte d'Artois le comble, et bien qu'il ait chance d'y rencontrer alors, plus souvent que par le passé, le plus cher de ses amis, celui que nous allons voir, par sa correspondance, si intimement mêlé à sa vie, l'aimable prince de Ligne. Sauf le plaisir d'applaudir « le Mariage de Figaro », dont il s'est fait, on n'en est pas surpris, un des champions les plus ardents, qu'il verra jouer à Gennevillers, chez le comte de Vaudreuil, devant le comte d'Artois, la princesse de Lamballe et Mme de Polignac, et qu'il fera représenter lui-même à Varsovie, comme le prince de Ligne l'a fait à Belœil, il semble que rien ne le retienne plus en France. La paix avec l'Angleterre, — cette belle revanche des humiliations de 1763, qui eût suffi, en d'autres temps, à la gloire d'un règne, — y a coupé court pour longtemps aux rêves de ceux qui, comme lui, n'attendent l'avenir que de leur épée. Étranger aux préoccupations de réformes intérieures qui

passionnent les esprits, il sent, comme tout le monde, que si la tranquillité de l'Europe doit encore être troublée, l'ambition de la Russie rallumera seule l'incendie.

Mais, au moment où nous allons le voir arriver à Vienne, et où ses lettres à sa femme, restée à Paris, vont nous permettre de lui laisser enfin la parole, une préoccupation paraît le dominer surtout : celle d'obtenir de l'Empire la justice qui lui est due, comme prince allemand, sur le point qui, plus que tout autre, lui tient à cœur.

Bien que contrariées par son brusque mariage, les négociations avec le prince d'Orange pour la restitution des états de son grand-oncle n'ont jamais été entièrement rompues ; mais elles traînent si mollement que rien ne fait prévoir une prochaine solution. Confiant dans la bonté de sa cause et irrité des lenteurs qu'il rencontre, il en est venu à se demander s'il ne vaudrait pas mieux pour lui, au lieu de se prêter plus longtemps à des compromis, et avant que la prescription ne puisse lui être opposée, demander hautement au conseil Aulique la revision du procès de son père et la pleine reconnaissance de ce qu'il estime être son droit. Sans doute, le stathouder, beau-frère du roi de Prusse, est une redoutable partie ; mais, depuis 1746, un grand fait s'est produit : à la rivalité séculaire des maisons de France et d'Autriche a succédé une alliance politique devenue, depuis le mariage de Louis XVI, une alliance de famille. Il n'a donc plus à craindre le parti-pris hos-

tile de Marie-Thérèse en guerre avec Louis XV. Les démêlés actuels de son successeur Joseph II avec le stathouder, — démêlés pouvant aboutir à une guerre de l'Autriche et de la Hollande, — mettraient plutôt, à ce moment, du côté de son adversaire les chances de cette défaveur dont son père et lui ont autrefois souffert.

C'est dans ces sentiments qu'il s'arrête à Vienne, en venant de Paris, le 18 avril 1784. Ajoutons qu'un des buts de son voyage est Constantinople, où M. de Vergennes l'a chargé d'une mission pour notre ambassadeur, M. de Choiseul-Gouffier.

N. — On pourrait s'étonner que toutes les lettres que nous allons reproduire soient écrites en français. Mais le prince de Nassau, si cosmopolite, ne connut jamais d'autre langue. Du reste, le français, à cette époque, était si généralement, si exclusivement adopté, en Europe, par les cours et la bonne compagnie qu'il ne paraît pas s'être jamais trouvé embarrassé de son ignorance, sauf une fois, au fond de la Crimée.

DEUXIÈME PARTIE

LE PRINCE CHARLES DE NASSAU-SIEGEN

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE

§ 1er

Vienne

(Avril 1784. — Janvier et juillet 1785. — Mars 1786.)

Le premier séjour du prince de Nassau à Vienne fut très court, puisque, arrivé le 18 avril, le 29 du même mois il est déjà en Pologne, à Zator. Mais ces quelques jours lui ont suffi pour se faire connaître et commencer à sonder le terrain.

« J'ai été présenté ce matin à l'Archiduc, et le serai dimanche à l'Empereur, » écrit-il dès le 19. « L'Archiduc m'a rappelé m'avoir vu et dansé avec moi au bal de la Reine et m'a dit que, depuis ce temps, j'avais fait beaucoup de choses. J'avais été présenté hier au prince Colloredo, vice-chancelier de l'Empire, et au prince de Kaunitz, qui m'a fort bien reçu, m'a toujours parlé, pendant une heure qu'a duré ma visite, et m'a dit les choses les plus honnêtes. M. l'ambassadeur — le comte de Noailles — lui ayant dit que je donnais peu de jours à Vienne, il répondit qu'il en était fâché, que cependant il

sentait qu'il ne fallait pas faire une connaissance particulière avec moi parce que les regrets de me quitter ensuite seraient trop vifs. En tout, il est impossible d'être plus content que je n'ai été de lui. Ligne vient de venir chez moi avec M. d'Esterhazy, celui avec qui j'avais eu anciennement une affaire. J'ai répondu à sa démarche avec reconnaissance; nous nous sommes embrassés, et, actuellement, je m'en vais chez lui, et, ce soir, je souperai avec lui chez l'ambassadeur et deux cents personnes. Je vous écrirai en rentrant, car cette lettre ne partira que demain. »

« Je viens de chez le comte François Esterhazy, qui m'a mené tout de suite chez sa sœur ; » ajoute-t-il quelques heures plus tard ; « j'ai vu aussi son frère et c'est une affaire finie. J'écrirai demain à notre Esterhazy, que j'aime bien, pour le lui mander. J'ai été ensuite chez le Nonce, qui était venu chez moi. Je ne le rencontre jamais qu'il ne me parle de vous avec un intérêt extrême. Mais l'on a servi ; je vais dîner et boire à la santé de la femme du monde la plus aimée. »

Et enfin dernier post-criptum, à 2 heures du matin.

« Pendant la comédie, j'ai été avec Ligne chez le prince de Kaunitz. Il m'a reçu, comme hier, on ne peut mieux; n'a causé qu'avec moi pendant une heure et demie que je suis resté, enfin, m'a traité avec une distinction qui fait beaucoup parler ici. Je vous assure que la manière dont il a parlé de moi, après mon départ, et qui a été rendue, chez l'ambassadeur, par l'auditeur à la nonciature que vous avez connu à Varsovie, me flatte

on ne peut davange, et me donnerait un peu d'amour-propre, si j'osais en avoir. Adieu, ma Princesse, je vous écrirai par la première poste. Je dîne demain chez l'ambassadeur de France. Il y avait de fort jolies femmes à souper. J'étais, à table, entre la princesse Lichtenstein et sa belle-fille qui est fort jolie avec dix-sept ans. Demain je soupe chez le prince Galitzin, ambassadeur de Russie ; jeudi je dîne chez l'Espagne, vendredi chez le prince de Kaunitz, dimanche chez le comte Esterhazy, lundi, souper chez le prince de Paar, et mardi j'irai à Zator, car c'est le seul bon chemin que je puisse prendre. »

Comme on le voit, il est déjà enchanté de Vienne. Il a plu au prince de Kaunitz, qu'il rencontre tous les jours. « J'ai été hier à son manège où il m'avait permis d'aller le voir monter à cheval, ce qu'il fait étonnamment bien. Il a monté quatre chevaux, dont un arabe, le plus beau que j'aie vu, et il a eu la bonté de faire caracoler ses chevaux comme si cela était pour moi. Je n'ai réellement jamais vu personne de plus poli. J'ai été, de là, dîner chez lui. L'on s'est mis à table à près de sept heures et l'on en est sorti à près de neuf. Pendant le souper il m'a demandé ma boîte et a admiré longtemps votre portrait qu'il a trouvé charmant. Ligne et moi disions : « Elle est mieux que cela et elle est encore plus aimable qu'elle n'est belle. » Oh! ma Princesse, qu'il est charmant pour moi de pouvoir exprimer tout haut combien je vous aime, et combien vous méritez d'être aimée. Il y avait de très jolies femmes à dîner. Ma boîte, après

avoir fait le tour de la table, et bien examinée à la loupe, m'est revenue. »

Toujours guidé par le prince de Ligne, il est allé chez les maréchaux de Loudon et de Lascy, a vu jouer la comédie, dans le faubourg, chez le prince d'Auersperg, et a reçu un accueil particulièrement empressé chez la comtesse Zichy, auprès de ce qu'on appelle, à Vienne, l'ancienne coterie du baron de Breteuil : « C'étaient Mme d'Hoyos, sa sœur la comtesse Thérèse Clary, qui est bien belle, la fille de Ligne, la princesse de Stahrenberg bien jolie aussi et tout plein d'autres. Nous étions vingt-trois. Toutes ces femmes ont été gaies et bien aimables. Le baron est bien regretté de cette société. »

Quant à lui, il n'a qu'à se louer de l'ambassadeur actuel. Il charge même expressément la princesse d'en remercier de sa part le maréchal de Noailles. «... Dites-le bien aussi à Lafayette. L'on me donne ici les plus grandes espérances sur le Dniester. L'on me fait espérer de ne pas y trouver de cataractes. Le prince Adam (Czartorisky), qui sort de chez moi, m'assure que la chose est praticable. »

N'oublions pas enfin le post-scriptum, bien que de peu d'importance. Les commissions les plus inattendues que le prince donne à sa femme vont revenir si souvent dans cette correspondance ; on le sent si pressé de voir réaliser son désir du moment, toujours prêt à offrir, quitte à laisser la princesse s'en tirer comme elle le pourra, qu'il y a là, ce nous semble, un trait de caractère assez plaisant à relever.

Il ne s'agit encore, cette fois, que d'œufs de perdrix et d'un cheval.

« Avant de sortir, il faut que je vous rappelle les œufs de perdrix pour le roi d'Espagne, qui seront, j'espère, partis quand vous recevrez ma lettre. Je vous les recommande. Si mon cheval d'Espagne arrive, dès qu'il pourra partir, envoyez-le au duc des Deux-Ponts par un homme sûr monté sur un autre cheval. Je vous le recommande bien aussi, car il est précieux. »

Mais c'est de l'accueil de l'Empereur que dépend surtout le succès de ce premier voyage. L'audience du prince est fixée au dimanche. Il n'a vu encore Joseph II qu'à la comédie, « où il va souvent. L'on dit qu'à ce moment il est toujours à travailler. Tant d'assiduité à s'occuper et à s'instruire de tout doit mener loin un souverain qui a une armée aussi respectable que la sienne ».

Le dimanche arrivé, voici la lettre du prince écrite en sortant du palais. C'est la dernière qu'il adressera à sa femme avant de quitter Vienne.

« Je suis chez le comte Galuppi, qui est occupé avec le Nonce, et je commence ma lettre, car les moments sont rares à Vienne. J'ai été présenté hier à l'Empereur. L'audience a duré plus d'une demi-heure, et S. M. m'a traité avec la plus grande bonté, m'a rappelé m'avoir vu à Paris, m'a beaucoup parlé Gibraltar, de mes voyages, de ceux que je vais faire et, enfin, je lui ai parlé de mes affaires qui étaient le but de mon voyage ici. S. M., à qui j'ai dit que j'étais en arrangement avec le

prince d'Orange, m'a conseillé de m'arranger, si cela était possible, mais elle m'a fait la grâce de me dire que ma conduite dans le monde m'avait acquis un intérêt trop général pour que lui-même n'en prît point et que je pouvais y compter. Je lui dis que si l'arrangement dont il était question ne s'effectuait pas tout de suite, j'étais décidé à m'installer à Vienne et à solliciter un jugement. Alors S. M. m'a dit que je pouvais compter que justice serait rendue, mais qu'il me conseillait toujours la voie de l'arrangement, si elle était possible. On ne peut mettre plus de grâce que n'en a mis l'Empereur dans toute l'audience. En un mot, je suis enchanté.

« Le soir j'ai été chez le prince de Kaunitz à qui j'ai parlé, pour la première fois, de mes affaires. Il m'a dit que cela ne le regardait pas, mais que, dès que je le croirais nécessaire, il me promettait de marquer tout l'intérêt qu'il prenait à moi, et qu'il ferait toutes les démarches qu'il serait nécessaire. Il m'a répété plusieurs fois que je pouvais compter sur la vérité de ce qu'il me disait; qu'il me conseillait un arrangement, puisqu'il en était question, mais que, s'il n'avait pas lieu, je pouvais être certain que la justice serait rendue sans aucune partialité pour la partie adverse. Il m'a dit vraiment des choses pleines d'intérêt et de bonté. Je lui ai dit que j'étais pénétré de la manière dont il m'avait traité, que je lui avouais que je m'étais vanté des bontés qu'il m'avait marquées. Il m'a répondu des choses qui m'ont pénétré de la plus vive reconnais-

sance. Je le verrai encore ce soir. Je viens de voir ses tableaux avec l'abbé Galuppi à qui j'ai montré tous mes papiers originaux. Il est l'ami du baron de Hagen, président du conseil Aulique, que j'ai vu hier et qui est venu chez moi. Il s'est chargé de lui parler souvent de mon affaire. M. de Hagen est un excellent juge; j'ai été aussi très content de lui. Aujourd'hui, je parlerai de mon affaire au prince de Colloredo, et je partirai après avoir soupé chez le prince de Paar, laissant tout en bon train pour suivre sérieusement mon procès, si M. le stathouder veut m'amuser plus longtemps. J'ai fait hier un souper charmant chez la princesse Zichy, vraiment très aimable. La comédie chez le prince d'Auersperg n'a pas été mal jouée, surtout la dernière pièce « le Bon ménage ». Actuellement, je vais dîner chez l'envoyé de Naples, de là me faire écrire dans bien des endroits, ensuite à un opéra italien où il y aura beaucoup de monde, ensuite chez le prince Colloredo, et je finirai, avant d'aller souper, par le prince de Kaunitz. Mon Dieu ! que les jours son courts ! Je serai dans trois jours à Zator. Je fais copier votre portrait afin d'être bien reçu. Adieu, je vous embrasse. Mille choses au baron de Goltz.

« Ce lundi. »

La mission dont M. de Vergennes l'avait chargé pour Constantinople était surtout une mission de paix. La France, préoccupée du désordre de ses finances et

toute à ses réformes intérieures, avait intérêt à prévenir en Europe toute complication qui eût pu l'obliger à intervenir ou à trahir son impuissance momentanée. Elle sentait ce que son prestige avait perdu au premier partage de la Pologne et à la conquête de la Crimée, et redoutait d'autant plus de nouvelles surprises de la part de la Russie qu'elle croyait mieux connaître l'incurie de son vieil allié, le gouvernement ottoman. Mais, si le prince de Nassau avait à essayer, après tant d'autres, de secouer la torpeur et d'éveiller les trop justes défiances de la Porte, ce n'était point jusqu'à la pousser à l'offensive. D'énergiques mesures de défense, qu'il était chargé de lui suggérer, devaient devenir au contraire le meilleur gage de la paix.

L'impression qu'il rapporta de Constantinople fut on ne peut plus défavorable pour les Turcs, et les alarmes de M. de Choiseul-Gouffier n'étaient point de nature à l'atténuer. Cette impression ne fit, d'ailleurs, que se confirmer quand, ayant voulu parcourir, avant de rentrer en Ukraine, le théâtre des opérations de la précédente campagne, il put comparer les deux peuples fatalement appelés à de nouvelles et prochaines luttes.

Mais tandis qu'en sondant le Dniester il méditait sur ces observations qui vont devenir l'inspiration de toute sa politique, rêvant déjà de cette quadruple alliance de la France et de l'Espagne avec l'Autriche et la Russie, dont nous allons le voir se faire un des champions, — système qui, à ses yeux, pourrait seul contenir effica-

cement le secret mauvais vouloir de la Prusse et de l'Angleterre, garantir la Pologne contre de nouveaux malheurs, et même sauvegarder, par égard pour la France, les intérêts essentiels de la Turquie, — voilà que, tout à coup, des bruits de guerre arrivent jusqu'à lui, non point de l'Orient, mais de la France même, et que, pour la première fois de sa vie, c'est lui qui est contraint de faire des vœux pour la paix.

Les démêlés de Joseph II et du stathouder qui, quelques mois auparavant, semblaient au prince de Nassau de si bon augure pour ses intérêts personnels, menaçaient de mettre le feu à l'Europe. Le cabinet de Versailles, n'ayant pu admettre les prétentions excessives de la cour de Vienne, parlait de recourir aux armes contre l'Empereur, plutôt que de lui sacrifier l'indépendance de la Hollande, et déjà deux camps se formaient sur la frontière de Flandre.

On comprend les perplexités du prince de Nassau mis ainsi entre ses devoirs, ses intérêts et ses rancunes. S'il n'eût écouté que celles-ci, son parti eût été bientôt pris. « Mon Dieu ! ma Princesse, » écrit-il, sur ces nouvelles, à sa femme qui, cette fois, recevra ses lettres à Varsovie, « pourquoi ne puis-je pas combattre contre les Hollandais une armée où le stathouder est pour quelque chose ! Si tous les soldats de l'Empereur pouvaient être animés d'un esprit de vengeance pareil au mien, je lui conseillerais de faire la guerre. »

Et néanmoins, rendons-lui cette justice, il n'hésite pas un instant. Il est trop attaché à la France pour quit-

ter son service. Il se battra pour elle, même contre celui auquel il demande justice, même pour le prince d'Orange. Il prend immédiatement ses précautions pour être prêt à temps. « Je vous prie de m'envoyer par Vienne les chevaux que j'ai à Nestérowice, c'est-à-dire le cheval alezan, le cheval noir le plus joli et le cheval café-au-lait et d'écrire à Mouski pour faire prendre le cheval qu'il m'a donné, en le priant de m'acheter le cheval gris que j'ai vu chez lui, et qui était alors boiteux. Ces chevaux, prenant avec quelqu'un de sûr la route de Vienne, se trouveront à temps où j'en aurai besoin en cas de guerre. Qu'ils prennent donc tout doucement le chemin de la France. »

Pour lui, malgré la rigueur de l'hiver, il accourt anxieux à Vienne où il arrive le 3 janvier 1785, ne s'étant pas couché depuis trois jours, et descend directement à l'ambassade de France, chez M. de Noailles.

« Il paraît que la guerre n'aura pas lieu, » écrit-il le soir même. « Il y aura un congrès. L'ambassadeur doit me montrer ce que la France a fait notifier ici. L'Angleterre reste neutre faute de ressources. La France, la Hollande et le roi de Prusse, qui est toujours prêt à omber sur le côté faible, sont trop forts pour l'Empereur. La guerre ne se fera pas. »

Ce qu'il voudrait, ne s'inspirant que de son inimitié personnelle, c'est que la France se désintéressât de la querelle et qu'il pût alors offrir son épée à Joseph II, où même à la Pologne, si celle-ci était assez habile pour

saisir cette occasion. « Les Russes, dit-on, se présentent actuellement à merveille. Pourquoi votre roi n'a-t-il pas profité de ce moment ? Pourquoi, dans le commencement de cette affaire, n'a-t-il pas proposé à l'Empereur et à la Russie de s'unir à eux. Il aurait peut-être encore eu un moyen de faire sortir son pays de l'avilissement où il est. Les têtes de vos moustaches se monteraient facilement, et la Pologne aura encore de grandes ressources lorsque les deux empires permettront au roi de s'en servir. Je ne sais, ma Princesse, pourquoi je vous dis tout cela, mais je suis fâché de voir l'Empereur faire la paix sans avoir corrigé ces Hollandais ! Vous allez dire que je hais bien, mais j'aime de même, et voilà pourquoi j'aime ma Princesse à la folie. »

Rassuré de ce côté-là, — on sait que l'ascendant de la France fit, en effet, reculer Joseph II, — il peut recommencer à s'occuper de son procès. Ses hommes d'affaires l'assurent qu'ils seront en état de l'engager pour le mois d'avril ou le mois de mai. Il ne lui reste, avant de les lancer, qu'à obtenir l'approbation au moins tacite de l'Empereur.

Le prince de Kaunitz a consenti à recevoir communication du dossier et a promis très aimablement de l'examiner avec la plus grande attention. Il donnera ensuite son conseil au prince. Celui-ci, en attendant, n'a donc qu'à jouir de Vienne, où les fêtes du carnaval commencent précisément à ce moment.

Les redoutes et les grands bals ne paraissent pas,

il est vrai, le tenter beaucoup. « Comme ils sont plus nombreux que ceux de Varsovie, j'espère qu'ils seront moins ennuyeux. Avec cela, j'aimerais mieux un petit souper chez la palatine de Volhynie, tout mauvais qu'ils soient. » Il trouve plus de plaisir au spectacle. « J'arrive de l'opéra du « Roi Théodore » de Paësiello, que l'on a donné pour la dernière fois, ce qui me fâche fort, car cette belle musique a besoin d'être entendue plusieurs fois. Je trouve qu'elle est à la musique ce que le « Mariage de Figaro » est à la prose. Il y a tant de choses que cela remplit la tête au point de ne pouvoir plus suivre, et l'on perd la moitié des beautés. Je n'ai pas entendu d'accompagnement plus superbe et plus charmant; il est vrai qu'il est exécuté dans la plus grande perfection; tous les acteurs sont parfaits. La première actrice qui a une voix charmante est prête d'accoucher, ce qui fâche fort tout le monde, car on aime ici « Théodore » comme il mérite d'être aimé, et la salle était pleine. Il y a eu hier redoute. Des dames, avec qui je soupais chez l'ambassadeur de Russie, m'avaient décidé à y aller, mais il fallait rentrer chez moi pour mettre un frac, et d'être chez soi vaut mieux qu'une redoute toute belle qu'elle soit. Aussi suis-je resté à lire les mémoires de M. de Tott sur la Turquie, qui paraissent, et qui sont bien mal écrits. Mon opéra m'a fait manquer l'heure d'aller chez M. le prince de Kaunitz. Il était neuf heures et demie lorsque je suis sorti, car je voulais tout entendre et j'ai été souper chez le prince de Paar, dont je sors. Il y avait beaucoup de jolies

femmes fort parées, et mes yeux se sont fort amusés. »

C'est le dimanche, 9 janvier, qu'il est reçu par l'Empereur, mais celui-ci n'a pu encore prendre connaissance des pièces remises au prince de Kaunitz. « J'ai fait ma cour ce matin à l'Empereur. Il y avait cercle chez S. M. et j'y ai été. L'Empereur m'a traité avec infiniment de bonté et m'a beaucoup parlé de mon voyage. J'espère que le Dniester sera utile à la Galicie. Il ne concevait pas comment ce fleuve avait été aussi longtemps inconnu, puisqu'il peut être aussi utile à la Pologne. Je lui ai proposé de voir les cartes que j'ai fait dresser et il a accepté. J'ai parlé ensuite de mon voyage depuis Bender jusqu'à Constantinople, en suivant la marche des Russes en Turquie, mais l'Empereur, qui est instruit sur tout plus que personne que je connaisse, a pris la parole et a parlé de cette guerre sûrement beaucoup mieux que je ne fais, quoique je vienne de dessus les lieux. »

Cette compétence—si connue d'ailleurs—de Joseph II sur les sujets les plus divers le frappe extrêmement. Comme la grande facilité d'accès de ce prince lui permet souvent de la constater, il y revient dans plusieurs de ses lettres. « Je ne connais personne qui s'exprime avec plus de facilité et qui mette plus à son aise que l'Empereur. Il n'a pas cette manière sèche du roi de Pologne de questionner, mais il vous parle de la chose que vous devez savoir le mieux, et a l'air de vous dire : je vous permets de me faire quelques détails, car toujours l'on voit, sans qu'il cherche à le faire paraître, qu'il

sait très bien ce dont vous lui parlez ou que, du moins, il est à même de recevoir les éclaircissements que vous lui donnez. »

Le petit billet très poli, — bien qu'évitant de formuler un conseil trop précis en une affaire destinée à être jugée, — dont le prince de Kaunitz accompagne les papiers qu'il avait reçus, achève de lever toutes les incertitudes du prince de Nassau. « C'est tout ce que je voulais, » lit-on dans sa lettre du 11 janvier, « car, ne pouvant craindre que d'être arrêté par la politique, toutes les fois qu'un ministre des Affaires étrangères ne trouve pas d'inconvénient à ce que l'on suive un procès que lui seul peut faire arrêter, je crois que l'on peut aller en avant. En conséquence, j'ai été chez lui, et lui ai dit que, puisqu'il n'y trouvait pas d'inconvénient, j'allais poursuivre ma demande en restitution. Il me dit que j'étais le maître, m'a fait des compliments et nous nous sommes quittés. »

« Je pars de Vienne fort content de mon voyage, » ajoute-t-il le lendemain, « puisque je suis certain d'avoir un premier jugement dans le courant d'avril ou mai. Le président du conseil Aulique m'a dit hier qu'il m'en donnait sa parole. Je venais de lui montrer les lettres originales de mon grand-père qui l'avaient fort étonné. Elles ont fait cet effet à tous ceux qui les ont vues. Le jugement ne peut m'être contraire. »

Sur le conseil de M. de Noailles, c'est à Paris qu'il se rend. Il est bien aise d'y expliquer lui-même sa réso-

lution à ses amis et notamment à M. de Breteuil; mais au fond son parti est pris. « Ce ne sont plus des conseils, c'est un jugement qu'il me faut. Je suis décidé à suivre mon affaire, et, puisque l'Empereur ne s'oppose pas à ce que l'on me juge, je ne peux pas perdre, parce que j'ai le meilleur droit. »

De Paris, où, pour mieux assurer sa liberté d'action, mais sans renoncer pour cela au service de France, il a demandé l'autorisation de vendre son régiment au prince de Lambesc, nous le voyons pousser une pointe à Madrid, uniquement, à ce qui paraîtrait du moins d'après ses lettres, pour s'y munir d'un certain tabac d'Espagne qu'il a vanté au prince de Kaunitz, mais, dès le 11 mai, il est déjà rentré à Vienne plus décidé que jamais à activer les choses. Malheureusement, un ordre impérial est encore nécessaire avant que le conseil Aulique puisse délibérer ; or, le lendemain même du jour de son arrivée, il apprend que S. M. a quitté Vienne, dans la nuit, pour se rendre à Mantoue. « L'Empereur s'était plu à cacher son voyage, et il en avait même annoncé un autre pour lequel il avait fait avertir les femmes et les hommes qui devaient l'y suivre, si bien que Vienne devait être désert. Jugez de l'étonnement que l'on a eu, ce matin, en apprenant qu'il est parti n'ayant emmené avec lui que le comte Ernest de Kaunitz, qu'il a avisé hier matin avec ordre de n'en pas parler. Il sera une vingtaine de jours absent. »

Joseph II ne rentra à Vienne que le 3 juillet. Le

prince de Nassau l'y avait précédé de quelques heures. Il avait eu le temps, durant ces deux semaines, d'aller inspecter, en courant, les chantiers où se construisaient ses barques de transport, et quelques-uns des chemins aboutissant au Dniester; car il ne perdait pas de vue son grand projet. Les encouragements et les renseignements précis qu'il rapportait de Paris étaient, au contraire, pour lui, un stimulant de plus.

« Les Français, » lui avait-on dit, « achètent beaucoup de toiles à Cracovie, qui vont par terre à Lyon, paient des droits sur les chemins, et seize sols par aulne à Lyon, où elles sont obligées d'arriver, à moins qu'elles n'aillent à Rouen, où elles paient les seize mêmes sols. Et moi, je peux faire entrer dans tous les ports de la Méditerranée celles qui partent de mes terres, c'est-à-dire, qui y ont passé et ensuite descendu le Dniester, sans payer ces seize sols par aulne, ce qui est un objet immense si j'envoie les deux mille quintaux pesant qui me sont permis. » Le prince Czartorisky, appréciant les avantages que la Pologne peut retirer de cette initiative, est « enthousiasmé ». L'Empereur lui-même séduit est disposé à aplanir tous les obstacles en ce qui touche ses possessions de Galicie. Déjà autorisé par la France et par l'Espagne à se couvrir de leur pavillon, le Prince a demandé à Joseph II le même privilège pour celui de l'Autriche. « J'ai parlé à l'Empereur du pavillon ; il n'y a pas trouvé de difficultés, et, en conséquence, j'ai remis hier un mémoire à M. de Kollowrath. »

Cependant tout cela est secondaire pour lui auprès

de l'intérêt de son procès, qu'à son arrivée il a trouvé déjà engagé, même en l'absence de l'Empereur, puisque, la veille même, la lecture de son rapporteur avait été commencée devant le conseil Aulique.

Il ne s'agissait encore, il est vrai, que de savoir si le bénéfice de la prescription, derrière lequel s'abritait le prince d'Orange, empêcherait ou non de discuter le jugement de 1746 ; mais, débouté sur ce point, le prince n'avait plus moyen de revenir sur le passé. Satisfait, au contraire, toutes les présomptions passaient de son côté, car il savait que sa cause était, selon son désir, examinée à fond, et que le jugement basé sur son dossier complet entraînerait probablement tous ceux qui suivraient.

Le conseil Aulique ne consacra pas moins de neuf séances à cette affaire, et l'on devine l'anxiété du prince, quelque confiance qu'il eût dans son bon droit. Les juges étaient impénétrables ; aussi sa correspondance est-elle, à ce moment, plus remplie de la constatation de leur mutisme et de leur lenteur que de la description des plaisirs de Vienne. Quelques indices, cependant, viennent bientôt le rassurer. Un de ses rapporteurs, qu'il voit à l'opéra, le comble de prévenances. « On n'a pas l'air qu'il avait quand on veut plus qu'assassiner quelqu'un. » Il est enfin fixé : et voici ce qu'il peut écrire le 20 juillet :

« Je suis parfaitement content, ma Princesse ; le conseil Aulique m'a été très favorable dans le votum qu'il va présenter à l'Empereur. C'est Sa Majesté qui va

actuellement décider; ainsi je suis tranquille, puisque sa justice est si austère qu'il suit ordinairement l'avis de son conseil, qui, cette fois, a été unanime. Je sais tout cela par quelqu'un de très instruit, qui sait ce qui s'est passé au conseil, car mes juges sont encore plus boutonnés que jamais depuis qu'ils ont donné leur avis. Mon affaire a été examinée dans le plus grand détail, puisqu'elle a tenu neuf séances, et il paraît, par ce que l'on m'a dit, qu'ils sont tous persuadés de mon bon droit. »

Le votum du conseil est effectivement porté à l'Empereur, qui, généralement, fait attendre sa décision suprême de huit à dix jours. Par malheur, depuis son retour de Mantoue, Joseph II est malade, et des inondations, qui causent, à ce moment, de grands ravages, interrompent la régularité ordinaire de son travail.

« Sa santé n'est pas bonne; il n'a point d'appétit et ne dort pas; et cependant il va toujours, car il ne se ménage pas. Il n'en a pas le temps. Le débordement du Danube a emporté une partie du grand pont. Toutes les belles promenades ont été sous l'eau et ont souffert beaucoup. L'air infect qui y est resté cause des maladies. »

Le prince, lui aussi, paie son tribut à l'épidémie et semble même avoir été plus souffrant qu'il ne veut bien le dire à sa femme; car on voit le cardinal-archevêque de Vienne se présenter chez lui, sur le bruit de sa maladie. « J'ai été un peu malade. J'ai gardé quatre jours le lit. Deux petites saignées m'ont guéri fort vite. C'était le commencement de la fièvre putride. Je crois que les mauvais airs que les débordements du Danube

ont apportés en ont été cause. Le prince de Kaunitz, qui a envoyé tous les jours savoir de mes nouvelles, et que j'ai vu hier, m'a fort grondé de ce que je ne me ménageais pas assez; mais je lui ai promis de voyager plus doucement, et nous nous sommes raccommodés. »

Le 29 juillet, nouvelle inondation. « Il fait ici un temps affreux. Il y eut hier des orages si violents qu'à quatre heures la petite rivière de Vienne qui, à trois heures, était à sec, déborda à un tel point que plusieurs ponts ont été emportés. Le torrent était couvert de moissons et d'effets que l'eau emportait. Il y a péri plusieurs personnes et des enfants et beaucoup de bestiaux. Cela était vraiment un spectacle affreux. L'Empereur, malgré qu'il est malade, s'est porté partout. Il sortait de sa voiture, recevait une pluie à verse et donnait des ordres qui ont évité bien des accidents. J'ai eu vraiment plaisir à voir son activité. C'est si rare chez ces gens-là ! »

L'inondation avait dû, en effet, être effroyable, si l'on en juge par les détails que le prince ajoutait le lendemain. « A en croire le public, il aurait péri plus de deux cents personnes, mais je crois que cela est exagéré. Il y a des quartiers du faubourg qui font peine à voir par la quantité de misérables qui ont perdu tout ce qu'ils avaient. Toutes les maisons de campagne de l'Empereur ont été inondées et ont essuyé des dommages considérables. Le maréchal Laudon a sa maison de campagne dévastée. Çe brave vieillard s'est mis dans l'eau jusqu'aux épaules pour sauver deux enfants qui

allaient être noyés. Le maréchal Lascy a eu aussi ses beaux jardins de Mesdorff abimés. Il a manqué d'avoir soixante chevaux de noyés, et ne les a sauvés qu'en faisant abattre le mur de l'écurie. Il y a des lieues de chaussée emportées. Enfin, jamais l'on n'a vu une inondation aussi prompte ; il est certain que, si elle était arrivée la nuit, il serait péri plus de six mille personnes. »

Le 10 juillet, Joseph II rend enfin sa décision en tout conforme au votum du conseil et le prince ravi, après l'avoir remercié et avoir remercié ses juges, peut quitter Vienne, se réservant d'y revenir, au printemps suivant, pour y être jugé, cette fois, sur le fond même du procès.

Nous l'y retrouvons, en effet, au mois de mars 1786, apprenant, au débotté, que le nouveau conclusum du conseil Aulique lui est aussi favorable que le premier. « Mon procès est gagné, » écrit-il le 8 mars. « Tout ce que je demande m'a été accordé, et cela unanimement. Je vous envoie, ma Princesse, l'arrêt du conseil. Le prince de Kaunitz prétend que cela lui fait autant de plaisir qu'à moi. »

La ratification de Joseph II ne fait pas de doute, puisque l'opinion des juges a été unanime. Le Prince a rencontré chez l'Empereur, le lendemain de son arrivée, le président du Conseil : « il m'a dit que le Conseil a jugé d'une seule voix. Tout ce qui avait été fait contre mon père est annulé, si l'Empereur ne change rien à l'arrêt. Je n'aurai plus qu'un simple procès en restitu-

tion qui ne peut pas être bien long; aussi, ou nous aurons un arrangement, ou, dans dix-huit mois au plus tard, tout sera fini. »

Le prince de Ligne se trouve à Vienne à ce moment; les deux amis ne se quittent plus. Quant au prince de Kaunitz, il est plus accueillant que jamais. Il était encore dans son lit quand le Prince est allé chez lui, en arrivant. Il a voulu absolument le faire entrer et l'a embrassé « comme un fils ». Il est vrai que, pour reconnaître les attentions si marquées et si soutenues du vieux chancelier, le prince de Nassau l'a pris par son faible, sa passion des chevaux. Ayant été assez heureux pour lui faire accepter un ravissant cheval exceptionnellement bien dressé qu'on élève dans un de ses haras de l'Ukraine, n'a-t-il pas imaginé, pour pouvoir l'offrir en parfait état, et être certain d'éviter les risques d'un long voyage, de le faire arriver à Vienne en voiture. Il a fait fabriquer pour cela une sorte d'écurie roulante suspendue sur des ressorts, qui, traînée par la poste, traverse à petites journées les fondrières de la Pologne. Mais on a tant parlé, à Varsovie, de cette étrange invention que le bruit a fini par en parvenir jusqu'à Vienne; aussi, jusqu'à son arrivée, qui, par un heureux hasard, coïncidera précisément avec le jugement de l'Empereur, le cheval-en-voiture va-t-il être pour le prince de Kaunitz une occasion intarissable de remerciements anticipés et de compliments de tout genre.

Le prince de Nassau, jouissant par avance de la

pleine satisfaction qui ne peut lui manquer, est d'ailleurs, à ce moment, en veine d'attentions aimables et ingénieuses. Se trouvant chez Casanova, dont l'atelier l'a souvent attiré, à chacun de ses séjours à Vienne, et qui a peint pour lui une grande toile représentant ce combat, en Afrique, pendant lequel, dans sa jeunesse, il tua un tigre à l'arme blanche, l'idée lui vient de lui commander un autre tableau qu'il destine au roi de Pologne.

« J'étais hier chez Casanova, qui est toujours malade. L'on voit, de sa fenêtre, le clocher de l'église de Saint-Étienne ; il est remarquable. Je lui disais de me le faire copier. Cela nous fit parler du roi Jean (Sobieski) et de la délivrance de Vienne. Il me parla de la bataille comme en connaissant bien toutes les positions, et il me dépeignit si bien les Polonais descendant, à la suite du roi Jean, la montagne du Calemberg, que je n'ai pas pu m'empêcher de lui en commander le tableau. L'on y verra le roi, descendant la montagne à la tête de sa cavalerie, fondre sur les Turcs qui fuient leurs retranchements. Le fond du tableau sera Vienne, qui tire sur les fuyards. Toutes les positions seront exactement comme cela s'est passé, et je me fais une fête d'en faire hommage au roi avant la diète. Ce sera aussi un moyen de plaire à la Pologne. Mon marché est fait, et j'ai, sur-le-champ, payé les deux tiers d'avance. Il doit avoir dix pieds sur huit de haut, c'est-à-dire la même grandeur que ma chasse au tigre. »

Mais Casanova a besoin, pour ce travail, de bien des renseignements, et voilà l'obligeante activité de la prin-

cesse mise encore une fois à contribution. « Il faut, ma Princesse, que vous me fassiez peindre la manière dont le Roi et les Polonais étaient habillés, et puis que vous fassiez copier un portrait du roi Jean, car je veux qu'il soit ressemblant. Il faut que, dans les costumes des Polonais que vous m'enverrez, ils soient armés comme ils l'étaient. Cela n'a pas besoin d'être bien peint ; ce n'est que les formes que désire Casanova, et la couleur des habits et surtout de l'habit du Roi. Mettez-y dix peintres, s'il le faut, mais que le roi n'en sache rien. »

La Princesse sera, du moins, récompensée de sa peine par les détails que son mari va lui donner sur son passe-temps favori, la comédie de salon, très à la mode à Vienne. Il pousse même la galanterie plus loin : « L'on parle ici d'une coiffure nouvelle à Paris ; on la dit fort belle. J'écris par un courrier qui part demain à Mme Rénier de vous envoyer une poupée bien frisée, afin que vous l'ayez bien exacte, mais je recommande que Delorme l'emballe, afin qu'elle n'arrive pas comme celle de la princesse des Asturies. »

Il y avait, à ce moment, dans les salons de Vienne, « quatre troupes de société : celle d'Esterhazy qui est allemande, celle de Mme de Rombecque, celle du jeune prince de Stahremberg, et celle..., mais j'ai oublié le nom. Je sais seulement que c'est pour les opéras sérieux italiens. »

C'est la troupe de Mme de Rombecque qu'il a eu le plaisir d'entendre la veille de son audience de l'Empereur.

« J'ai vu, ma Princesse, S. M. chez qui j'ai été trois quarts d'heure. Nous avons parlé Dniester. Je lui ai dit mes remarques sur la Galicie que j'ai parcourue. Il m'aura trouvé franc, mais j'ai cru lui devoir ces détails quoiqu'ils fussent peu satisfaisants. J'avais été, la veille, au spectacle de Mme de Rombecque (1) qui ne vaut pas celui de Varsovie.

« Cependant « Fanfan et Colas » a été joué très bien. La princesse de Ligne (2), dans le rôle de Colas, était charmante. Elle avait bien l'air de n'avoir que quatorze ans, et elle a un son de voix si enfantin et si touchant qu'il est impossible qu'elle joue mal un rôle comme celui-là. Mme de Puffendorf faisait le rôle de Fanfan, qu'elle a bien joué. La jeune princesse de Stahrenberg faisait la mère de Fanfan. Mme de Rombecque celle de Colas. Le prince de Stahrenberg, le jardinier ; il est bon acteur ; c'est le Maisonneuve de la troupe. La comtesse Clary, fille de Ligne, la femme de chambre ; son mari un valet, et un Français — car il s'en trouve partout — l'autre valet. C'est un M. de La Force qui a épousé la fille de Mme d'Ossun, que l'on a mise au couvent jusqu'à ce qu'elle ait l'âge d'être mariée, et lui voyage. Il est grand et laid, mais on lui dit de l'esprit. La première pièce était le « Mercure galant », où l'on avait retranché quelques scènes. Il y a eu plusieurs rôles assez bien joués, mais, en général, cela ne valait rien ; aussi, en

(1) Mme de Rombecque était sœur du comte de Cobentzl, que nous retrouverons ambassadeur d'Autriche en Russie.

(2) Née princesse Hélène Massalska, remariée depuis au comte Vincent Potocki. (Voir *Histoire d'une grande dame*, par L. Perey.)

sortant, je disais: « Vive Varsovie pour les spectacles de société. » En revanche, celui du public est bien bon ici. J'ai vu hier l'« Antre de Trophime », que l'abbé de Gasti a écrit et que Salieri a mis en musique. Aucun opéra ne m'a jamais fait plus de plaisir. La Cortinetti et la Stoutchi y ont joué; ce sont des actrices charmantes. J'ai aidé à leur faire recommencer jusqu'à trois fois le même morceau. Dès que la partition sera vendue, je vous l'enverrai. Je l'aime bien plus que le « Roi Théodore » ; je trouve bien plus d'esprit dans la musique, mais je ne l'entendrai plus ici... »

Il n'attend que le jugement de l'Empereur pour regagner la Podolie, où ses affaires le réclament, et Varsovie, où il se fait précéder par tout ce qu'il vient d'acheter à Vienne pour la Princesse, occupée, à ce moment, à y restaurer sa maison.

« Je viens de faire un marché avec une voiture pour faire porter mes tableaux à Varsovie. Ma chambre a l'air d'une boutique. J'ai de fort beaux tableaux. Celui de Cavedone est trouvé superbe, ainsi que celui de Ricci. J'ai un beau tableau d'architecture et de paysage de ... j'ai oublié le nom, un paysage du Poussin, un autre de Corte, un charmant tableau de Schalken : c'est une jeune personne assise à côté d'une lampe; elle pleure en tenant une urne dans les bras; l'effet de la lumière est de la plus grande vérité. Le grand tableau de Casanova est superbe; je l'ai fait porter chez le prince de Kaunitz qui a trouvé, ainsi que tout le monde, qu'il était plus beau que tout ce qu'il avait

fait à Vienne. J'ai aussi, de lui, dans une autre caisse, six esquisses de chevaux à différentes allures. »

La décision de l'Empereur, conforme, cette fois encore, au votum du conseil Aulique, combla les vœux du prince de Nassau. Après l'examen le plus solennel et le plus approfondi, il ne restait plus rien du jugement dont l'injustice avait pesé sur toute sa jeunesse.

Dans sa satisfaction, il s'empresse d'écrire à ses amis de France : « J'ai tant écrit, au prince d'Hénin, aux comtes de Vergennes, de Castries, de Ségur, de Calonne, de Breteuil, Vaudreuil, Beaumarchais et l'abbé Sabatier que j'en ai le poignet fatigué. J'oubliais Florida Blanca et Polignac. »

Reste encore, il est vrai, un dernier procès à engager, celui-ci, contre le prince d'Orange, pour la restitution de l'héritage qu'il détient depuis près de quarante ans; mais, le principe admis, l'issue en est certaine. Ce n'est qu'une question de temps. Qui eût pu prévoir alors que, lorsqu'il s'achèvera enfin par une transaction à la satisfaction du prince, non seulement le stathouder sera dépossédé, lui aussi, de ses propres États, mais que le Saint-Empire lui-même se verra à la veille de ne plus exister?

Sans alarmes de ce côté, le prince, en attendant, est tout à son succès, et c'est justement à cette heure que, trompée par une illusion, singulièrement opportune la Princesse vient mettre le comble à son bonheur en lui mandant « qu'elle lui promet un fils ». Il était en train de répondre à cette lettre pour exprimer sa

joie et en était à cette phrase : « Je vais voir Ligne pour le lui dire. Il voudrait bien que sa belle-fille suive votre exemple, » quand le prince de Ligne, entrant dans sa chambre, et charmé de la communication qu'il reçoit, prend la plume de son ami pour intercaler dans sa lettre son compliment : « Y a-t-il jamais eu un être plus extraordinaire, un événement plus heureux en conséquences, belle Princesse , et n'était-il pas fait pour vous qui n'êtes pas faite non plus pour les choses ordinaires ? Précisément, dans un moment que nos affaires d'Empire vont si bien, il faut que vous donniez un coup sur la tête du pauvre prince d'Orange. Vive vous ! Vive mon cher Nassau ! et vive moi, qui vous respecte de tout mon cœur, et qui vous aime tant tous les deux ! »

Il y avait cependant une ombre à tout ce bonheur. Pas de nouvelles du cheval depuis plusieurs jours ! « Je l'attendais hier ; j'ai envoyé Grégoire pour savoir où il est. » Avoir tant occupé le public et reçu tant de compliments pour aboutir à un fiasco, le mécompte eût été cruel. « Car on ne parle que de cela. Il semblerait vraiment que j'en vaille mieux... » « Le prince de Lichtenstein disait, hier, dans une assemblée : c'est un diable qui ne trouvera jamais de difficultés à rien et qui réussira toujours ! C'est Ligne qui est venu me le dire. J'ai soupé chez la comtesse Zichy ; on n'a parlé que du cheval. »

Mais il est trop en veine pour qu'un pareil affront ne lui soit pas épargné, et il peut écrire à sa femme, le 11 mars

en lui annonçant pour le surlendemain son départ de Vienne, où rien ne le retiendra plus : « Mon cheval arrive ce soir ! Grégoire est revenu hier à onze heures du soir. Je venais de quitter le prince de Kaunitz qui était allé se coucher ; mais je suis retourné chez lui pour lui annoncer que son cheval se portait bien. Nocus me mande qu'il est gai et qu'il saute comme en partant. »

Il aurait voulu qu'il vînt « à pied », depuis la dernière poste, pour ne pas traverser Vienne dans sa machine. Mais le prince de Kaunitz exige qu'il n'en sorte que chez lui, où il arrive enfin, à 7 heures du soir, « aussi gras, aussi gai que lorsqu'il est parti, et n'ayant pas perdu un poil ».

Mais c'est le lendemain qu'on constatera, en l'essayant, si le long voyage qu'il vient de faire ne l'a réellement pas éprouvé, et que le prince écrira sa dernière lettre de Vienne :

« Je rentre pour vous dire que nous venons de voir monter le cheval, qui est comme s'il n'était pas sorti de Varsovie. Le prince en a été enchanté. Il y avait là la comtesse Clary, sa nièce et trois autres dames, le nonce du pape, deux des filles du prince, le prince de Ligne et beaucoup d'autre monde. Ma machine a été très applaudie. Quelqu'un disait qu'il est bien étonnant que l'on ne se fût pas servi plus tôt de ce moyen pour transporter des chevaux. Le prince de Kaunitz lui dit : Il n'y a qu'un prince de Nassau dans le monde. Je suis, à ce qu'il paraît, un homme extraordinaire, mais, ce qui ne l'est pas, c'est que je vous aime à la folie. »

§ II

En Pologne

UNE ÉLECTION A LA DIÉTINE DE PODOLIE EN 1786

Pendant son dernier séjour à Vienne, le prince de Nassau avait reçu d'Espagne une proposition qu'il n'accepta pas ; il s'agissait du commandement des gardes Wallonnes, devenu vacant, et que le Gouvernement espagnol, désireux de se l'attacher autrement que par des titres honorifiques, aurait, paraît-il, songé à lui offrir, au lendemain de Gibraltar, si le Roi n'eût alors reculé devant l'idée de contrister les derniers jours du titulaire déjà malade à ce moment. « Les gardes Wallonnes, » écrivait le prince, de Vienne, « valent cinquante mille livres et trente-six comme lieutenant-général employé, vingt-quatre comme membre du Conseil de guerre, ce qui fait cent dix mille ; avec cela le plus beau corps de l'Europe, et sûrement une pension considérable. Mais de passer la moitié de sa vie en Espagne, cela est bien long, surtout depuis que je connais Varsovie. »

Assuré d'avance du gain de son procès, ce qu'il voulait, avant tout, désormais, c'était son indépendance « afin de pouvoir », comme il le dit, « à la première

guerre, choisir le parti où je pourrai plus espérer pouvoir faire ».

Loin de lui, d'ailleurs, pour cela, l'intention de rompre les liens qui l'attachent particulièrement à la France. La France sera toujours la patrie de son cœur, et peu de choses l'intéressent autant que les petites nouvelles de Versailles et de Paris.

« Le prince de Guéméné est de retour à Paris où, au moins, il habite une petite maison dans le faubourg Saint-Jacques. Ligne l'a vu. Les huit millions qu'il a eus du roi pour Lorient arrangent un peu ses affaires. L'on rejette actuellement une partie du désordre sur le malheureux cardinal. Au moins l'on dit qu'après la banqueroute, il a tout embrouillé au lieu d'arranger. Guéméné passe sa vie à souper chez Lauzun. Qui eût dit qu'il serait en 86 à Paris ? Que M. de Bouillon meure, et il donnera encore des soupers ! et l'on ira ! car c'est une drôle de chose que Paris ; le bien et le mal, tout s'y oublie également. »

En adoptant provisoirement Varsovie, d'où il surveillera plus aisément ses grandes entreprises, il n'entend donc pas renoncer à Paris. « Ayant à Varsovie une bonne maison, nous pourrons y passer agréablement dix-huit mois et en aller ensuite passer autant en France. » Mais, en France, à cette heure, les dispositions des esprits ne cadrent guère avec ses aspirations et l'équilibre des finances y préoccupe d'avantage que les coups d'épée.

Dans ses fréquents voyages en Pologne, il avait tou-

jours été comblé de prévenances par le roi Stanislas ; aussi s'était-il attaché à lui moins peut-être, il est vrai, par sympathie personnelle pour un prince dépourvu précisément des qualités qu'il estimait le plus : la décision et la droiture, que par ce sentiment qui le porta toujours d'instinct à être du parti des rois. Il suivait, du reste, en cela encore, la politique de la France qui, n'ayant su s'opposer ni à l'élection de Poniatowski ni au premier partage, n'aspirait, pour le moment, qu'à maintenir le statu quo, quelqu'attristant qu'il pût être. Malheureusement, au milieu des plus grandes difficultés qu'un souverain ait jamais rencontrées, Stanislas, avec toutes les facultés de l'esprit qui les font mesurer et même prévoir, n'avait aucune de celles qui permettent d'en triompher. Nous avons entendu le Prince de Nassau, à Vienne, regretter de ne pas lui voir adopter une attitude hardie et nationale en face des complications de l'Europe. L'occasion manquée, il eût du moins compris, d'accord avec M. de Vergennes, qu'également menacé par ses trois voisins le roi prît nettement le parti de choisir entr'eux, et de chercher, en s'appuyant sur la Russie et l'Autriche contre la Prusse, à retarder le moment où elles s'uniraient toutes trois contre lui. Mais ce qu'il regardait surtout comme une impérieuse et pressante nécessité, c'était de fortifier, à l'intérieur, le pouvoir royal, et de le faire respecter d'une opposition factieuse, aussi oublieuse des humiliations récentes qu'insouciante des dangers de l'avenir, et toujours prête à mêler l'étranger à ses perpétuelles agitations.

C'est à aider le roi contre cette opposition que nous allons le voir se dévouer avec sa vigueur ordinaire. Sa correspondance avec sa femme supposant celle-ci instruite de bien des faits inconnus de nous et, de plus, s'interrompant chaque fois qu'ils se retrouvent, ne saurait évidemment nous présenter un tableau précis et complet. Telle qu'elle est, cependant, et malgré ses lacunes, elle va nous permettre de reconstituer au moins une esquisse d'une de ces intrigues, alors si fréquemment renouvelées, où la Pologne consumait pour les plus mesquins intérêts une activité et un esprit qui, mieux employés, eussent pu lui être si utiles.

L'année précédente, le comte de Ségur, nommé ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg, traversant Varsovie, où il s'arrêta quelques jours chez la princesse de Nassau, y avait déjà trouvé les esprits très agités par une affaire « trop petite, a-t-il écrit dans ses Mémoires et trop fastidieuse pour en parler en détail ». Il s'agissait, paraît-il, d'un double complot d'empoisonnement ourdi, d'après des accusations très confuses, par des amis du roi contre le prince Czartorisky, et par l'opposition contre le roi. Mais, grâce à l'indécision et à la faiblesse de Stanislas, qui, au lieu de couper court à ces inventions, avait préféré s'exposer aux inconvénients de procès retentissants et faciles à envenimer, l'affaire avait pris de grandes proportions, l'opposition ayant tout de suite saisi le parti qu'elle pouvait tirer de l'imprévoyance du roi. Les élections pour la diète approchaient, et elle se croyait sûre d'y gagner la majorité. Introduire dans les

discussions qui précèdent le vote la question de son honneur outragé et surtout de l'honneur du prince Czartorisky, dont elle exploitait ainsi à son profit la grande popularité ; passionner sur ce sujet les diétines provinciales qui désignent les nonces (ou députés) à la diète générale ; faire imposer aux élus des instructions leur prescrivant de porter la question devant la diète ; et préparer ainsi au roi l'affront d'un blâme solennel : le plan était tout tracé. Et l'on comprend le danger pour la couronne de pareilles manœuvres, quand on voit dans le complot le maréchal Potocki, le comte Rzewuski, le comte Branicki, neveu du prince Potemkin et peut-être poussé par lui, le prince Sapieha, en un mot, les plus grands seigneurs et les plus influents de la Pologne, comptant bien, cette fois, compromettre avec eux le prince Czartorisky déjà si en froid avec le roi, son cousin, qu'on le voyait éviter, depuis plusieurs mois, de paraître à sa cour. Or, entraîner le prince Czartorisky, c'était, dans l'opinion de tous, assurer à l'opposition l'appui moral, peut-être l'intervention armée de Joseph II. Et tout cela pour les inventions, qu'on sut depuis ne reposer sur rien, d'une misérable aventurière !

Tel est l'imbroglio que le prince de Nassau, à la demande du roi, va chercher à dénouer, prêt à le trancher, s'il le faut, comme le nœud Gordien.

Grand propriétaire en Podolie, il a le droit d'assister à la diétine de cette province, celle où s'exerce dans sa plus grande puissance l'influence des Czartorisky. Il s'y rendra, suivi des partisans du roi, dont il se charge de

remonter le courage. Mais auparavant, « fidèle à son habitude de marcher droit à l'ennemi, » il se sera expliqué franchement avec ses adversaires qui, politique à part, sont du reste ses amis. Pour cela l'occasion est propice; de grandes manœuvres qui se font, à ce moment, au camp autrichien de Galicie, sous le général Scherrier, vont attirer à Léopol, capitale de cette province, tous les chefs de l'opposition. Il les trouvera donc tous là, et comme l'Empereur doit venir inspecter son camp, il cherchera tout d'abord à savoir à quoi s'en tenir sur les prétendus encouragements de ce prince, qu'on fait sonner si haut.

Mais, avant de le suivre à Léopol et de le montrer engageant l'action, reproduisons une lettre de lui écrite, quelques mois plutôt, à la suite d'une visite chez la princesse Czartoriska. En nous montrant ce qu'étaient, à ce moment, les dispositions du prince Czartorisky, que nous verrons s'être depuis sensiblement modifiées, elle nous fera connaître, en passant, un des plus nobles intérieurs de la Pologne.

« Je suis arrivé à deux heures à Pulawi, où j'ai trouvé tout le monde prêt à sortir de table, ce qui m'a fait faire un mauvais dîner, car, ne voulant pas y faire rester plus longtemps, je me suis dépêché et j'ai peu mangé. J'ai été très content des maîtres de la maison. La princesse (la célèbre princesse Isabelle Czartoriska, née comtesse Flemming) faisait les mêmes mines et était tout aussi en l'air que lorsque je l'ai vue il y a quatorze ou

quinze ans, et, quoique cela lui aille toujours très bien, cela ne m'a plus fait l'effet que cela me faisait alors. J'y ai trouvé deux Anglais, l'un lord et l'autre major, assez aimables. En sortant de table, on est passé dans le premier salon, où l'on est resté debout. La princesse m'a montré les différents points de vue du château et nous sommes rentrés. Le prince, les deux Anglais et moi, nous nous sommes assis, et la princesse a continué à se promener avec Mlle Narbronte, la cadette, qui est fort jolie. Comme elle allait d'un bout des salons à l'autre, et qu'elle remue toujours les hanches et glisse son pas, je crus d'abord qu'elle dansait une allemande, mais cela n'était que des grâces. Les dames se mirent à l'ouvrage, c'est-à-dire la princesse, les deux Narbronte, la femme du maréchal qui doit être nonce de Podolie dont j'ai oublié le nom, et la sœur de la Potocka, que je crois très malade; elle a les reins pris et marche avec une disgrâce parfaite. A trois heures, on alla à la promenade avec les dames. La princesse me mena dans le jardin où les eaux jouaient, mais, quoique j'aie fait beaucoup de compliments, je ne crois pas les avoir remarquées. C'est vraiment un superbe lieu. De là, nous sommes passés par un va-et-vient dans l'île, où une tente turque était tendue et où nous trouvâmes des glaces, du café, des pipes et du thé. Je fumai et je fus applaudi par la princesse, qui me croit tout aussi grand fumeur que le prince Ourzewouski. Ma pipe finie, je montai dans une calèche avec la princesse, Mlle Narbronte, la cadette, et les deux Anglais et nous allâmes à un village que la

princesse fait arranger et où il y a la plus belle vue possible. Nous montâmes une montagne très roide. La princesse grimpe comme une chèvre ; je crois qu'elle voulait nous faire oublier qu'elle venait de nous dire qu'elle était mariée depuis vingt-cinq ans. En revenant, elle me montra l'extérieur de son théâtre, et me dit que l'on allait y jouer un opéra : « la Mère Spartiate. » Elle joue le rôle de la mère. Le jour n'est pas décidé parce que l'on n'a pas encore le nombre des acteurs nécessaire pour les chœurs. Arrivés au palais, nous entrâmes dans le jardin, où le prince vint nous joindre, et la princesse se retira pour aller souper. Elle me dit qu'elle soupait de bonne heure pour se coucher lorsqu'on se met à table, parce qu'elle prend des bains. Après un tour assez long, nous rejoignîmes la princesse, qui soupait avec Mme Tarlo et Mlle Narbronte, l'aînée : c'étaient de petites casserolles qui contenaient de petites entrées françaises qui avaient la meilleure mine possible. Je me préparais à bien souper, car je ne doutais pas que nous n'eussions aussi ces mêmes petites entrées. Après le souper de la princesse, l'on rentra dans le salon où la fureur de danser prit ; et cela était une sarabande, non ! enfin, une danse allemande dont j'ai oublié le nom ; mais il manquait de danseurs ; l'on fut obligé d'avoir recours à moi ; je pris donc ma place et j'allais sauter au son d'un clavecin que l'on n'entendait pas, quand l'on vint avertir que le souper était servi. Je voulus alors prendre congé de la princesse, mais elle me dit que, puisque je voulais partir la nuit, elle ferait un extraor-

dinaire et elle vint se mettre à table. Oh ! ma Princesse, vous ne pouvez pas vous peindre ma peine lorsque j'entrai dans la salle à manger ! Au lieu d'y trouver ces petits plats, ces sauces appétissantes que l'on avait servis à la princesse, je vis la table chargée de grands plats où quelques morceaux de je ne sais quoi nageaient dans des sauces noires ou brunes couleur de médecine. Mon chagrin augmentait en raison de ce que je n'avais pas dîné. Le souper fut très court et l'on rentra pour voir danser deux Cosaques de la Horde qui ont dû être fort jolis ; mais comme ils ont une soixantaine d'années chacun, ou du moins la figure, leur danse n'intéressa je crois, que les Anglais. Après le bal, les dames jouèrent et chantèrent des cosaques. Elles furent gaies et très aimables. Je me récriai sur le charme des dames polonaises, et la conversation que j'avais avec le prince nous mena à parler de Varsovie, dont il me vantait les anciens plaisirs. Je lui parlai de ceux du moment, et je lui dis que je ne concevais pas comment il s'était décidé à vivre à la campagne, lorsqu'il avait tant d'avantages et tant de moyens d'être agréablement à Varsovie ; qu'il ne faisait mal qu'à lui et que, dans l'opinion des étrangers, il avait l'air d'être exilé ; que, moi, à sa place, si même je n'avais pas le bonheur d'être bien avec le roi, je resterais à Varsovie ; que cela était même un moyen d'avoir occasion de se rapprocher. Il me dit à cela qu'il avait toujours été attaché au roi ; qu'il était au désespoir de cette affaire dont il ne voulait plus entendre parler ; qu'il était fâché que l'on crût qu'il voulait la faire revivre ; que l'on avait

prétendu qu'ils s'étaient rassemblés, à Selk, pour cabaler. Je l'assurai que cela n'avait fait aucun effet à Varsovie et que je ne croyais pas que le roi s'en fût occupé ; que je croyais qu'il avait pris le parti de ne plus s'affecter de choses qui ne pouvaient pas nuire à sa personne et que, quant au mal que ces divisions intérieures pouvaient faire au pays, c'était au temps à montrer le mal qu'on faisait et à ceux qui les auraient causées à en être au désespoir. Il m'assura que personne de son parti ne dirait un mot de l'affaire à la diète, et que, comme il espérait qu'on se serait arrangé avant avec Branicki, il n'en serait plus du tout question. Je dis adieu au prince et montai en voiture. »

Mais les malencontreux procès n'avaient pas encore eu, à cette époque, toutes leurs fâcheuses conséquences. Depuis ces déclarations peu inquiétantes, les esprits se sont aigris, et quand le prince de Nassau, quelques mois plus tard, arrive à Léopol pour y commencer sa campagne d'un nouveau genre, il apprend en même temps et que le prince Czartorisky, décidément d'accord avec l'opposition, l'y a déjà précédé, n'attendant que la fin d'une incommodité passagère pour aller parler à l'Empereur et chercher à l'influencer, et que Joseph II, devançant la date qu'il avait fixée, sera, le soir même, à son camp. Sur cette dernière nouvelle, il remonte en voiture, emmenant avec lui un de ses amis de France qu'il vient de rencontrer, parvient au camp avant l'Empereur, s'y installe comme il peut, et quelle n'est pas son agréa-

ble surprise, le lendemain matin à son réveil, quand il trouve devant sa porte un écuyer du prince Czartorisky lui menant les plus beaux chevaux de la part de son maître qui a prévu, lui fait-il dire, que, « dans sa précipitation, le prince de Nassau, n'ayant pas pris le temps d'attendre ses gens, se trouvera peut-être au dépourvu ».

Comme entrée de combat, le procédé, il faut en convenir, ne pouvait être plus courtois !

Quoique la longue lettre commencée ce soir-là — 1er août 1786 — parle de bien d'autres sujets que de l'intrigue du moment, elle nous paraît trop importante pour ne pas être rapportée, ici, in extenso. Elle contient notamment certaines paroles de l'Empereur, sur son intérêt à ménager la Russie, qui impressionneront profondément le prince et qui, plus tard, lui reviendront souvent à la mémoire.

« La manœuvre avait été ordonnée pour trois heures du matin, mais la pluie l'empêcha. A dix heures, j'allai chez le général Scherrier, pour savoir s'il serait visible, mais il avait reçu un courrier et était enfermé. A onze heures, le temps étant devenu beau, l'Empereur se rendit au camp où je lui fis ma cour. Les régiments manœuvrèrent. L'Empereur, que je n'approchais pas de peur de le gêner, eut la bonté de venir à moi et de me parler des manœuvres que faisait le régiment. Ensuite un officier qui fait les fonctions de son chambellan, parce que le général Browe, le seul qui l'a accompa-

gné, est tombé malade, vint me dire de la part de l'Empereur que S. M. me priait à dîner. Comme Jumilhac, — le Français que le prince venait de rencontrer à Léopol, — n'était pas prié, quoique l'Empereur admette à sa table des officiers de tout grade, cela lui fit de la peine. Je lui représentai que, quoiqu'il eût écrit à l'Empereur pour avoir la permission d'être du camp et qu'il l'eût eue, il n'avait pas été présenté et que, s'il le voulait, je ferais demander à l'Empereur s'il voulait permettre qu'il lui soit présenté. Cela l'a remis un peu, et nous nous séparâmes, lui pour aller chez le général Zaor et, moi, chez l'Empereur, qui me traita avec la plus grande bonté. Il me fit mettre à table à côté de lui et, pendant tout le dîner, qui était fort bon, il me parla français. Il m'apprit que M. d'Angevillers était en faveur auprès du roi de France, ce que, comme moi, il trouve fort extraordinaire; il ne conçoit pas comment il est arrivé. Moi je prétends que c'est par la garde-robe, c'est-à-dire, par Thierry, et il trouve que j'ai raison. M. d'Angevillers, pendant le voyage du roi, a passé son temps en petit comité, à la campagne, avec M. de Vergennes. Il croit que le ton doux de M. d'Angevillers pourrait l'emporter sur le ton dur et tranchant du baron de Breteuil. Nous avons coulé à fond l'affaire du cardinal de Rohan, et vous imaginez que j'ai été très prudent. Il ne revient pas du jugement et de ce qu'on l'a puni après l'avoir fait juger et trouvé innocent. Il m'a dit que, quant à lui, s'il ne lui avait pas fait de bien, il ne lui avait pas fait de mal; qu'il ne voulait pas que la

diète de l'Empire s'en mêle, et qu'il lui laisserait tout ce qu'il a dans ses États, comme évêque de Strasbourg. Il m'a parlé du voyage du Roi et de Cherbourg, de ses troupes, de celles de France. Il m'a dit qu'il savait que Varsovie était une ville fort agréable, qu'on lui avait dit que la société y était charmante. Je l'ai fort assuré qu'on lui avait dit vrai et que même on ne s'apercevait pas que plusieurs personnes s'en étaient exilées depuis un an. « Oh ! oui, pour cette affaire du prince Czartorisky ; c'est une grande bêtise qu'ils devraient bien finir et tâcher de faire oublier. » J'allais continuer, mais on apporta un paquet et, lorsqu'il eut fini de lire, il me parla tout de suite d'autre chose. Si j'en retrouve l'occasion, je le remettrai sur ce chapitre, et, comme il se lâche, j'aurai l'avantage. Adieu, je vais me coucher. Demain, je me lève à quatre heures pour aller à la manœuvre. »

Mais sa lettre n'ayant pu partir ce soir-là, le prince y ajoute un long post-scriptum :

« J'arrive du camp. L'Empereur, en y arrivant, est venu à moi et m'a dit quelques mots sur le temps et sur la manœuvre qu'on allait exécuter. Lorsqu'elle fut commencée, l'officier qui suit l'Empereur vint me dire que je dînais chez Sa Majesté et que j'étais le maître de lui présenter tout de suite M. de Jumilhac. En conséquence, dans un intervalle des manœuvres, je le présentai. L'Empereur lui fit quelques questions sur son voyage et ensuite me parla du mouvement des troupes. Sur ce que je lui dis que le pays était un pays de chicanes, il me répondit que la partie des montagnes où les confédérés

se retiraient, pendant la guerre, était encore plus difficile. Je dis : « Mais cette guerre-là... » Il ne me laissa pas achever — : « Vous avez raison, me dit-il, cela était une guerre aux bourses, » et ensuite il continua : « C'est à cette occasion que j'ai vu jusqu'où peut aller la déraison. Parmi les confédérés il y avait des gens d'esprit; M. Patec, entre autres, en a beaucoup et il était le plus ardent et le plus pénétré de la réussite de son projet. Ces gens-là s'étaient mis dans la tête qu'ils pourraient détrôner le roi. Il y avait ce M. Patec, l'évêque de Kaminieck, des Lubomirsky, des Potocki, des Jewronski, des Radziwill et d'autres qui s'étaient retirés chez moi. Je leur parlai. Je leur représentai la nullité de leurs moyens; que d'ailleurs le roi avait été reconnu de toute l'Europe. Cela ne fit rien. Ils avaient la tête tournée. Ils allaient partout offrant la couronne. Ils l'offrirent au landgrave de Hesse-Cassel et à tous les princes, et finirent enfin par signer l'interrègne. Leur extravagance ne les portait cependant pas à s'exposer; ils avaient des troupes qui volaient, pillaient, et eux se bornaient à aller, de temps en temps, afficher, la nuit, leurs protestations à la frontière, et se sauvaient contents comme s'ils avaient fait de belles prouesses. » — « Ils en ont été bien punis, » dis-je — « Oui, me répondit l'Empereur, car, sans leur conduite ridicule, la Pologne n'eût pas été partagée, et jamais l'on ne comprendra comment des gens d'esprit ont pu se mettre de pareilles chimères dans la tête. »

« Comme il y avait des Polonais qui entendaient cette

conversation et, entre autres, M. de Rzewuski, je dis à l'Empereur: L'on croirait qu'après un pareil exemple les Polonais seraient devenus plus sages, mais malheureusement il y a encore de mauvaises têtes qui s'opposent à la tranquillité et au bien du pays. — Les troupes s'avançaient; l'empereur fit un mouvement. M. de Rzewuski s'approcha de moi et me dit avec humeur: cela est fort agréable; voilà une conversation bien extraordinaire. L'Empereur m'appela, et nous marchâmes sans que personne ne soit près de nous. « Quels sont ceux dont vous voulez parler? » me dit-il. — Ce sont ceux qui conseillent le prince Czartorisky. — « Mais que prétendent-ils et que peuvent-ils faire? » — Rien, répondis-je, mais tourmenter; par exemple, faire courir le bruit que Votre Majesté veut que l'on venge l'injustice faite au prince Czartorisky. — « Moi? me dit-il, je n'ai jamais conçu comment il avait pu commencer cette affaire. Je ne le lui ai pas caché; mais ce que je ne lui ai pas dit et ce que je vous dirai, c'est que je regarde comme une très grande faiblesse à lui d'avoir pu croire que l'on voulait l'empoisonner, car quel avantage en tirer? C'est sa sœur qui lui a tourné la tête. » — Et le maréchal Potocki, lui dis-je, chef du parti mécontent. Le prince Czartorisky part pour la Podolie, après le départ de V. M., pour se trouver aux diétines. Les Branicki, les Potocki, tous ceux que le roi a comblés de bienfaits et qui se disent mécontents, se sont joints à lui. Je ne l'ai pas entendu de la bouche du prince Czartorisky, mais ses affidés vont répandant partout que V. M. le

protège, qu'Elle veut que l'on lui rende justice et que, si cela ne se fait pas naturellement, Elle y emploiera la force lorsqu'il en sera temps. Ces propos fermentent dans les têtes ; l'on voit les armées de V. M. ravager la Pologne. Quelques-uns implorent déjà la protection du prince que l'on croit disposer de V. M., et si, par ces moyens, à la diétine, il a les nonces qu'il désire, il tâchera de tourmenter le roi à la diète. — « Mais aussi pourquoi le roi se tourmente-t-il de cela ? Ces gens-là ne peuvent lui faire aucun mal. Pour moi, je ne m'en mêlerai pas. Puisque la Russie a pris une certaine prépondérance en Pologne, il faut la lui laisser. Le roi de Prusse et moi travaillons, depuis longtemps, à qui sera le mieux avec elle ; j'ai, je crois, un peu d'avantage sur lui. Aussi je n'irai pas le perdre pour un particulier dont je n'ai pas approuvé la conduite dans toute cette affaire. » — Mais le roi a toujours aimé le prince ; s'il revient à lui, le roi lui pardonnerait tous ses torts. — « C'est tout ce qu'il peut faire de mieux. » — Au lieu de cela, ai-je continué, il veut que l'on mette dans les instructions du palatinat de Podolie que le vœu de la province est que l'on reparle à la diète de cette affaire. Comme je ne suis pas du même avis, je vais me joindre à ceux qui pensent comme moi pour m'opposer à ses volontés. — « Il faudrait que le roi n'ait pas la bonté de se tourmenter de toutes ces vilenies, et tout cela finirait. » La charge commençait ; l'empereur prit le galop et la conversation finit. Il me reparla encore, pendant la manœuvre, mais ce fut toujours de

choses relatives aux troupes. Adieu, je vais m'habiller pour aller dîner. »

Quelques heures, on le voit, avaient suffi au prince de Nassau pour l'éclairer sur les sentiments de l'Empereur. C'était ce qu'il voulait.

Rentré à Léopol où, malgré sa répugnance à loger sous le toit de quelqu'un qu'il s'apprête à contrecarrer, il n'a pu refuser l'hospitalité empressée du comte Rzewuski, il est non moins promptement renseigné sur les intentions du prince Czartorisky, puisqu'il écrit le soir même à sa femme : — (2 août, onze heures du soir) : — « Le prince Czartorisky va décidément à la diétine. Il mène avec lui beaucoup de Galiciens, et la princesse tout ce qu'elle peut ramasser de femmes jolies. Elle va loger à Kaminieck, chez Mme de Witte, qui est ici et qui me l'a dit dit.

« Je suis logé chez le comte Rzewuski. Monter les chevaux du prince-général » — c'était le titre du prince Czartorisky — « loger chez Rzewuski et être au roi devrait paraître incompatible. Je ne leur cache cependant pas mes projets ; nous verrons si cela durera. »

L'opposition continue en effet à l'accabler de politesses. A devoir lutter contre un adversaire aussi gênant, mieux vaut encore l'avoir chez soi et savoir ce qu'il fait. « Grégoire est arrivé à midi. M. Rzewuski, qui était à la fenêtre, est sorti sans rien dire et a été au devant de lui. Un instant après, il est rentré, m'apportant ma cas-

sette, en me disant que le roi m'envoyait un homme avec cette cassette ; et ensuite il est sorti pour aller chez le prince-général où l'on fait sûrement de beaux commentaires là-dessus. Certainement il m'en embrassera dix fois de plus par jour. »

Le prince a, du reste, un moyen tout trouvé de reconnaître pour ce qu'elles valent les attentions de son hôte. Puisqu'il est désormais mieux fixé que personne sur les intentions de l'Empereur, et que son premier soin doit être naturellement de couper court aux illusions qui font, dans l'opinion, la principale force de l'opposition, c'est par lui qu'il commencera.

« Rzewuski a été de très mauvaise humeur. Il a vu que ma conversation durait ; il n'a pas pu l'entendre ; cela l'a fort intrigué. Hier soir, il a reparlé de ce que l'Empereur avait dit des confédérés. Je lui ai fait remarquer que cela ne devait pas être de grand encouragement pour son parti. Il a prétendu que les temps étaient bien changés et que le prince (car c'est le prince par excellence) était sûr de l'Empereur. — Il est donc sûr de la Russie, lui ai-je dit comme par indiscrétion, car S. M. m'a dit qu'elle ne se brouillerait pas, pour un particulier dont elle n'a même pas approuvé la conduite, avec une puissance dont il est de son intérêt de disputer l'amitié à la Prusse. — Il me dit : vous avez donc parlé de cette affaire à l'Empereur ! — C'est lui, qui m'en a parlé le premier ; — et, ensuite, j'eus l'air d'être fâché de mon indiscrétion et je devins très boutonné. Je pris l'air ministériel. Cela a fait son effet. Il a dépêché un

courrier au camp au prince, que d'ailleurs l'Empereur n'a pas bien traité. »

Montrer l'indifférence de l'Empereur en un pays qui venait cependant de si cruellement souffrir de l'intervention étrangère, c'était évidemment porter aux ennemis du roi le coup le plus sensible. Si le prince de Nassau en eût pu douter encore, il allait en avoir, le soir même, une nouvelle preuve peu flatteuse pour les convictions d'un de ses adversaires, paraît-il, des plus influents. « S... a paru fort étonné lorsque je lui ai dit que j'allais en Podolie. Mais il m'a assuré que, puisque le prince-général y allait aussi lui-même, il y ferait tout ce qu'il voudrait et que, d'ailleurs, si cela était nécessaire, il ne prendrait pas tous ces biais pour réussir dans son affaire, puisqu'il était plus certain que jamais de la protection de l'Empereur. — Vous l'a-t-il dit? » lui dis-je. — Non, mais M. Vitoslowski. — Eh! bien, je vais vous prouver le contraire sous le secret, lui dis-je, je ne vous attendais pas, et voici le compte que je rends d'une conversation que j'ai eue avec l'Empereur. — Je lui lus les articles les plus intéressants. Son visage s'allongea. Il me demande grâce et me prie de lui permettre de m'écrire une lettre, comme si je l'avais reçue avant de le voir, dans laquelle il me dirait me rendre compte des projets du prince, chez qui il n'aurait été que pour le sonder! Et le nouveau converti d'offrir aussitôt ses services au parti du roi; d'assurer qu'on pourra compter « sur deux ou trois mille gentilshommes de petite noblesse », et de fournir sur les électeurs des

renseignements que le prince fait semblant d'accepter, mais qu'il ne manquera pas de faire contrôler.

Hâtons-nous de dire que personnellement le prince Czartorisky entend planer au-dessus de ces intrigues. Dans les fréquentes entrevues que le prince de Nassau a avec lui, il ne peut que s'en louer. « Je vois le prince dont je suis très content. Il m'a dit qu'il reconnaissait mon ancienne amitié dans la démarche franche que j'ai faite vis-à-vis de lui. La princesse est très polie avec moi, cela me fait croire que nous pourrons nous arranger. Qu'il m'accorde les instructions, je lui laisse ses nonces. »

Les dispositions de l'Empereur qui commencent à être divulguées ont fait l'effet d'une douche salutaire, et la détente est évidente, quand l'arrivée du chef réel de l'opposition, le maréchal Potocki, vient rendre la confiance à son parti.

« Le maréchal Potocki est arrivé ce matin. A midi, il est venu chez moi et m'a dit que peut-être il accompagnerait le prince-général en Podolie. Je lui ai répondu que, comme le roi m'avait demandé de donner mes voix aux nonces qu'il désirait, je craignais d'être dans le cas de lui être contraire. Il est venu du monde et notre conversation a fini. » Mais elle reprend bientôt, et, cette fois, les positions seront nettement prises. « Je lui ai dit que, s'il n'y avait pas moyen d'arrangement et que le prince-général et lui veuillent tout faire, je m'y opposerai, et je tâcherai que ce qui sera avec moi soit plus fort aux poignets, si nous ne le sommes pas en voix.

« Je crois bien que le roi me grondera, ai-je ajouté,

mais je n'en aurai pas moins eu les nonces qu'il aura voulus. Quant aux instructions, je m'y oppose. Je ne veux pas souffrir qu'il y ait un mot de mis qui ait trait à cette affaire, et, si même je n'avais que les gentilshommes de mes terres, je me ferais plutôt hacher avec eux que d'y consentir. — Il voulut me persuader qu'il était de la dignité d'un grand-général que tous les États demandent que l'on ne laisse aucune tache qui puisse ternir son honneur. Je lui ai répondu que, puisque le grand-général avait tant à cœur que son nom fût rayé, il pourrait le faire demander par un nonce et qu'ainsi je ne m'opposais pas à ce que la tache fût lavée, mais que je trouvais inutile que le palatinat s'en mêlât ; et que j'ouvrirais l'avis, s'il en était question à la diétine, qu'il fallait, avant de prendre une décision, que le palatinat nomme des commissaires pour examiner l'affaire; que cela d'abord prendrait du temps et empêcherait qu'on puisse en parler à cette diète, et qu'enfin, si ce moyen ne suffisait pas, nous ferions voler les oreilles. — Il me dit qu'il était fâché, mais que je ne réussirais pas à l'empêcher. Adieu, je m'en vais au bal public où l'Empereur viendra. »

Ces bals, où tout le monde se retrouve, où chaque mot de Joseph II va être relevé comme un indice de sa pensée, sont une grande affaire pour les deux partis ; et n'est-ce pas le cadre le mieux adapté à cette fronde en miniature, où l'on serait tenté de ne voir qu'un jeu, si toutes ces petites intrigues ne devaient, en somme, aboutir à une des catastrophes les plus lamentables de l'histoire?

« L'Empereur était au bal, lorsque j'y suis arrivé. Il m'a beaucoup parlé ; il m'a traité avec la plus grande bonté ; il est revenu plusieurs fois à moi et a causé continuellement avec moi toutes les fois que je l'ai rencontré. Je crois que c'est parce qu'il sait que je n'ai pas à lui parler des affaires de Galicie ; sans cela, je me croirais fort en faveur. »

La princesse Czartoriska n'a garde de manquer une aussi bonne occasion de réchauffer le zèle de ses partisans. « Jamais l'on ne s'est mis tant en frais de compliments. Il suffit d'avoir un habit petit-vert pour que le prince-général fasse des protestations à perte de vue, et la princesse toutes les mines qu'elle faisait il y a vingt-cinq ans. Un des plus grands moyens que l'on ait imaginés est d'avoir habillé le petit prince à la polonaise ; mais cela a été trouvé bien ridicule et l'on rit beaucoup de voir le mari de la « mère spartiate » en habit autrichien présenter son petit Polonais. »

Depuis leur explication si nette, le prince de Nassau n'avait pas revu le maréchal Potocki ; il le retrouve au bal. « Il m'a dit que la cour ne gagnerait rien à ce que l'affaire du grand-général ne soit pas mise dans les instructions du palatinat de Podolie, parce que plusieurs autres palatinats la recommanderaient. Je lui ai dit que je ne le croyais pas. Il s'est fâché et je ne l'ai plus vu. »

Il y rencontre aussi le monsieur S..., aux revirements si soudains, et qui, fort gêné dans son double rôle, serait enchanté que tout s'arrangeât. « On m'a député S... pour tâcher de m'engager à ne point aller en Podolie sous

prétexte que je me brouillerais avec tout le monde et que je ne ferais rien. Il était venu quatre fois dans la journée chez moi, pour me parler toujours de la même chose. Cela m'a ennuyé enfin, et je lui ai dit que j'irais, ne fût-ce que pour rendre compte au roi de ceux qui n'auraient pas été entièrement à lui, et pour pouvoir solliciter le roi de ne leur jamais faire aucune grâce. Il m'a fait les plus belles protestations. Nous verrons ce qu'elles valent. »

Mais ce qui est plus plaisant, c'est de le voir, pendant qu'on danse, intéresser aussi les dames à la cause du roi. Il n'est plus, cette fois, au bal public de la veille, mais chez la comtesse Mnizeck « à qui on a volé, il y a deux jours, pour dix mille ducats de diamants ».

« Je reviens du bal pour écrire et je monte tout de suite en voiture. Mme de Witte (1), à qui j'ai demandé ses commissions pour son mari, me dit qu'elle allait lui écrire un mot pour lui annoncer que la princesse-générale logerait chez eux pendant la diétine. Sur ce que je lui en marquais ma surprise, elle m'a dit l'avoir proposé parce qu'on avait mandé à son mari, de Varsovie, qu'il ne fallait pas être impolis avec eux. Je lui représentai la différence entre n'être pas impoli et les loger. Là-dessus elle voulait renoncer à retourner à Kamimiech ; mais j'ai pensé qu'au contraire elle pourrait m'y être utile, et voici comment :

« Elle m'a dit que son mari était très changé, qu'il

(1) Depuis comtesse Sophie Potocka. « C'était, a écrit d'elle Mme Vigée Lebrun, une des plus jolies femmes que j'aie peintes ; elle était aussi jolie qu'on puisse l'être. » Mariée alors au général-gouverneur de Kaminiech, elle

était devenu poli ; que bien du monde était revenu sur son compte ; qu'elle a toujours été fort aimée... J'ai imaginé alors de tâcher de le faire être nonce à la place de M... et de M... sur l'esprit desquels elle a du crédit et qui, eux, certainement ne voteraient pas bien. Ce qu'il y a de certain c'est que S... (l'homme aux palinodies avec lequel nous avons déjà fait connaissance) fera tout ce qu'elle voudra, il en est très amoureux. Je ne le crois pas heureux, car c'est elle qui me l'a dit. Il faut donc que le mari se mette sur les rangs et que sa femme ordonne à S... de lui donner tous ses amis. Le prince-général, logeant chez elle, ne pourra pas lui être contraire si elle lui marque un grand désir d'aller à Varsovie, ce qu'elle ne pourrait faire si son mari n'est pas nonce. J'aurai ébranlé M... et sa complaisance pour Mme de Witte fera le reste. Ainsi, dites au roi que l'intention de Mme de Witte était de ne pas retourner à Kaminiech, mais que j'ai trouvé que, puisque la proposition avait été faite, il fallait s'en servir comme d'un moyen, et je crois qu'il ne faut en négliger aucun. En conséquence, Mme de Witte, au lieu d'aller encore à la campagne chez Mme Mnizech, se rendra de suite en Podolie, où elle mettra toute la séduction dont elle est capable pour servir le roi. Voilà ce que j'ai arrangé au bal, où l'on ne doute sûrement pas que je ne lui aie fait ma cour. Mais, ce qui aura surpris, c'est que nous avions l'air d'être très d'accord. Que cette histoire n'aille qu'au

devait épouser plus tard précisément le maréchal Potocki, contre lequel nous la voyons, ce soir-là, s'amuser à conspirer.

roi et à personne d'autre, car on croirait peut-être ce qui n'est pas. Adieu, il est minuit ; je pars. »

Il part en effet pour la Podolie afin d'y prendre, sur les lieux, les dernières dispositions. Il dut, sans doute, en rapporter une bonne impression, puisque nous le voyons rentrer à Léopol, quelques jours après, croyant n'avoir plus rien à faire.

« Comme la diétine n'est que le 21 et que je ne saurais que faire d'ici là chez moi, je vais aller reconnaître des forêts dont je pourrai tirer des bois de construction pour les marines de France et d'Espagne et des mâts. Cela ne sera pas bien gai, mais je tuerai le temps. C'est de là que j'irai aux diétines, car je veux que l'on me tienne parole. Je crois que les « bleu-sur-bleus » auraient mieux aimé que je sois resté à Varsovie. »

Que se passa-t-il le 21 ? S'est-on mis d'accord, comme une phrase de ce dernier billet le laisserait penser, ou les oreilles ont-elles dû voler ? Nous n'avons pas d'autres lettres du prince datées de Pologne. Mais la réponse à cette question se trouverait peut-être dans ces quelques mots de lui à Beaumarchais que nous empruntons à l'ouvrage de M. de Loménie :

« Avant que l'on se fût reconnu, il y en a eu trois cent quatre de tués et plusieurs de blessés. Voilà à quoi nous passons notre temps, et ce que c'est que la liberté ! Chacun a son avis et le soutient. Cependant, vous voyez que partout les rois ont raison lorsqu'ils le veulent bien. »

§ III

Le prince Potemkin. — Premier voyage en Tauride

Le comte de Ségur a raconté dans ses Mémoires l'origine des relations du prince de Nassau avec le prince Potemkin. Le prince de Nassau, comme nous l'avons vu, avait obtenu le privilège de faire transporter les produits de ses terres, qui auraient descendu le Dniester, sous les pavillons de France, d'Espagne et d'Autriche. Pareille concession de la part de la Russie lui aurait été avantageuse ; mais il n'osait l'espérer, n'ayant aucune raison de compter sur la bienveillance du gouvernement russe. Il avait cependant profité de l'intérêt particulier que lui portait M. de Ségur, notre ambassadeur à Saint-Pétersbourg, pour le charger de sa demande, au cas où se présenterait une bonne occasion de la produire. Potemkin, à ce moment, cherchait à établir des relations commerciales entre les rives de la mer Noire récemment conquises et la Méditerranée, et même il n'hésitait pas pour ce grave intérêt à mécontenter l'Angleterre. L'initiative du prince de Nassau rentrait

donc assez dans ses vues. Il répondit néanmoins au comte de Ségur par un refus formel. Bien que le voyage du prince à Constantinople, dont nous avons parlé, ait eu surtout pour objet ses affaires privées; qu'il en fût revenu très défavorable aux Turcs, et que ses lettres à Paris n'aient cessé, depuis lors, de prôner les avantages d'un rapprochement de la France et de la Russie, cette démarche l'avait fait regarder par l'Impératrice comme un des généraux qu'on pourrait songer à lui opposer. La chaleur des instances de M. de Ségur après un premier refus étonna Potemkin et, comme il en manifestait sa surprise, « je lui racontai, dit M. de « Ségur dans ses Mémoires, notre singulier duel et le « serment de fraternité d'armes que nous nous étions « réciproquement fait après le combat. Il ne me répondit « rien; mais, peu de jours après, il m'apprit que l'Im- « pératrice, voulant me donner une nouvelle preuve de « sa bienveillance, m'autorisait à écrire au prince de « Nassau qu'elle lui faisait présent d'une terre (1) en Cri- « mée et lui accordait le pavillon russe pour ses bâti- « ments. On jugera facilement de la surprise et de la « satisfaction de Nassau en recevant cette nouvelle si « imprévue ».

Une telle faveur exigeait un remerciement; et c'est pour l'exprimer de vive voix que nous allons voir le prince arriver à Kioff, où il espère trouver le prince

(1) Les souvenirs de M. de Ségur le trompent probablement sur ce premier point, du reste sans importance. Ce n'est qu'un peu plus tard, comma nous allons le voir, que le prince de Nassau reçut des terres en Russie. Le seule faveur dont il allait remercier le prince Potemkin à Kioff est celle du pavillon.

Potemkin, le 2 décembre 1786. Mais son voyage avait, de plus, un autre but.

Pour Stanislas, cette rencontre du négociateur officieux qui venait, quelques mois auparavant, de lui rendre un si grand service en le fixant si promptement sur les sentiments de l'Empereur, avec le tout-puissant ministre de Catherine était une bonne fortune; aussi, dès qu'il avait été informé des projets du prince de Nassau, s'était-il empressé de se mettre en mesure d'en profiter, en faisant de nouveau appel à son amitié.

S'il avait eu effectivement « raison » aux diétines de Podolie, l'opposition n'en restait pas moins acharnée contre lui, et ses agissements d'autant plus redoutables qu'en intéressant à leurs querelles le comte Branicki, neveu par sa femme du prince Potemkin, les mécontents pouvaient se flatter de la protection de la Russie bien autrement prépondérante que l'Autriche dans les affaires de Pologne. Ils mettaient, en tous cas, le roi dans la situation la plus délicate, puisqu'ils l'obligeaient à disputer à sa famille, à son intimité, la confiance de celui qui se trouvait être, à cette heure, le véritable arbitre de sa destinée.

Rivé par ses antécédents à la politique de la Russie, tenu en tutelle par ses ambassadeurs, menacé par ses armées dont un régiment occupait encore une de ses provinces, au grand scandale des patriotes, Stanislas souffrait de tous les inconvénients de cet écrasant patronage. Si, comme compensation, il n'avait pas, en

même temps, sinon l'appui réel, tout au moins les egards de sa redoutable voisine, sa position devenait intenable; or, tel était précisément le cas qui se présentait. Au cours du voyage qu'elle allait entreprendre pour visiter les provinces méridionales de son empire, Catherine devait longer les frontières de la Pologne. Le roi s'était empressé de lui annoncer son intention d'aller la saluer à son passage; sa lettre était restée sans réponse. Qu'en devait-il penser? Quel accueil lui serait-il fait? N'irait-il pas au-devant d'un affront? Questions capitales pour lui, et non moins palpitantes pour les principaux membres de l'opposition réunis à ce moment à Bielacerskieff, chez le comte Branicki, tout à portée de Kioff.

Évidemment le prince de Nassau donna à Stanislas une grande marque de dévouement en acceptant de lui la mission de déjouer, s'il le pouvait, cette fois encore, les calculs de ses ennemis. Ce qu'il désirait le plus au monde c'était un commandement à la guerre ; la Russie paraissait, seule, pouvoir le lui offrir, et il risquait, en s'aliénant Potemkin, de compromettre la réalisation de son plus cher vœu. Nous allons voir sa franche intervention réussir si complètement et si promptement qu'on ne pourrait vraiment qu'applaudir à son habileté diplomatique, si l'on ne savait, aujourd'hui, que c'était un peu enfoncer une porte ouverte que de prendre, à ce moment, la défense de Stanislas devant la Russie et l'Autriche trop récemment enrichies des premières dépouilles de la Pologne pour n'avoir pas intérêt à bien établir, aux yeux de l'Europe, que, si elles avaient

obéi, dans le passé, à une regrettable nécessité, elles ne rêvaient nullement d'achever l'œuvre commencée. Elles tenaient d'ailleurs d'autant plus toutes deux à ménager les Polonais, tout en favorisant chez eux ces germes de divisions qui leur seront si utiles plus tard, que, secrètement décidées à lancer à la première occasion favorable toutes leurs forces contre l'empire ottoman, elles n'entendaient pas s'exposer inutilement à avoir à combattre un ennemi de plus.

Quoi qu'il en soit, le prince de Nassau, en se rendant à Kioff, était assez peu rassuré. Son voyage du reste débutait mal. Sa voiture s'est cassée en route plusieurs fois, et il apprend, en arrivant, non seulement que Potemkin vient de partir pour la Crimée, mais encore qu'il a promis à son neveu d'aller, à son retour, passer quinze jours à Bielacerskieff où l'opposition triomphante se croit désormais si sûre de lui qu'on y a déjà bu publiquement « au roi Branicki » ! Sa seule chance de joindre Potemkin est de l'atteindre à Kremenschul, où celui-ci doit, paraît-il, s'arrêter. Il repart donc aussitôt, arrive heureusement à temps, et c'est lui-même qui va nous raconter l'accueil qui lui est fait.

« 4/16 décembre 1786.

« Il est impossible de recevoir quelqu'un mieux que je ne l'ai été par le prince Potemkin. L'on n'est pas plus poli ; l'on n'a pas plus d'attentions, et jamais je n'ai été aussi vite à mon aise avec quelqu'un que je ne connais-

sais pas. Nous (1) arrivâmes ici, le samedi à dix heures du soir, ayant eu beaucoup de peine à passer la Soula qui n'était gelée que depuis quelques heures et où l'imbécile Laurent enfonça jusqu'au genou, et un cheval plus bête encore jusqu'au col. Le temps était si froid qu'un major que l'on nous a donné pour nous accompagner eut les deux joues gelées, et ce n'est qu'en le frottant avec la neige que l'on les lui a dégelées. Nous ne trouvâmes pas un seul logement; nous passâmes la nuit dans une mauvaise chambre dont nous délogeâmes des soldats. »

Heureusement la réception qui l'attend va le dédommager de toutes ces misères. « Nous nous rendîmes chez le prince à midi. Il était à sa toilette quand le comte Romanzoff alla l'avertir, mais l'on vint nous dire qu'il était sorti et qu'on était allé l'avertir. Dix minutes après, il parut et me dit qu'il n'avait pas osé se flatter d'avoir le plaisir de me voir dans son gouvernement parce que M. de Ségur lui avait fait craindre que je n'en aie pas le temps. Il me dit plusieurs fois qu'il désirait depuis longtemps faire connaissance avec moi. Vous jugez que je ne fus pas en arrière de compliments ; enfin l'on se mit à table où il se trouva un fauteuil pour lui et un pour moi. J'entre dans ces détails minutieux à cause de tout ce que le maréchal Potocki nous avait dit de sa hauteur. Pendant le dîner, nous parlâmes guerre, turcs, batteries flottantes... »

(1) Le prince de Nassau était accompagné depuis Varsovie du fils du prince de Ligne, chargé d'annoncer la prochaine arrivée de son père, invité par l'Impératrice à la suivre dans son voyage en Crimée.

Mais, le dîner fini, Potemkin ayant fait une allusion aux affaires de Pologne, voilà le prince de Nassau qui, sans plus tarder et voulant, de prime abord, se bien donner pour ce qu'il est, attaque nettement les questions les plus brûlantes, ne craignant pas de dire sa pensée sur le neveu même de son redoutable interlocuteur. Le parti-pris était hardi et le ministre de l'Impératrice n'avait probablement pas rencontré souvent cette rondeur. C'est pour cela peut-être qu'elle lui plut. Le soir même, le prince de Nassau en avait la preuve.

« A 7 heures, le comte Romanzoff vint chez moi avec la voiture du prince pour me mener souper et au bal chez le gouverneur. Le prince arriva cinq minutes après nous ; il me proposa peu après de venir m'asseoir près d'une table pour causer et il commença par me dire : « Je suis bien fâché que mon neveu se soit mêlé de toutes ces choses ridicules ; cela a été malgré moi. » Ainsi mis à son aise, le prince n'avait qu'à parler et il n'eut garde d'y manquer. « Vous connaissez ma franchise, je m'y suis livré, » écrit-il, le soir, à sa femme en lui faisant le long compte-rendu de cette conversation plus intéressante pour elle qu'elle ne peut aujourd'hui l'être pour nous, « et j'ai vu avec plaisir qu'il était bien aise de savoir des choses vraies que personne sûrement n'aurait osé lui dire ». Potemkin, de son côté, a affecté de s'exprimer très nettement. On est même revenu sur le passé. « Il me parla du partage et combien il avait été fâcheux que le roi n'ait pas pris le commandement de l'armée lorsqu'on le lui a proposé. »

En somme, pour le moment, Stanislas peut être tranquille. La plupart de ses sujets d'inquiétude ont été abordés dans ce long tête-à-tête... Il recevra bon accueil de l'Impératrice, et, quant à Potemkin, ses dispositions à son égard sont parfaitement rassurantes. « Le roi connaîtra, » a-t il dit, « lorsque j'aurai l'honneur de le voir, que non seulement je ne lui suis pas contraire, mais que je sais que l'Impératrice ne peut pas ne pas le soutenir. » Sur son neveu, il n'a pas été moins explicite : « Je lui dirai tout mon regret qu'il se soit mêlé de tout cela et mon désir qu'il tienne au roi. » Il essaie cependant un peu de l'excuser et cela nous vaut une anecdote dont le lecteur gaulois, lui-même, comprendra que nous tenions à laisser à son auteur la responsabilité « ... Mais il me dit que, dans le fond, Branicki aimait le roi, et alors il me conta que, dans le temps où il était à Pétersbourg, M. Chernitcheff, le voyant mécontent, voulut en dire du mal. Mais Branicki avec vivacité lui reprit : « Monsieur, je peux dire du mal du roi, mais je ne souffrirai pas que qui que ce soit en dise. » Le ton de Branicki fit une telle peur à Chernitcheff qu'il lâcha un gros p..., ce qui rappelle le coup de pied que M. du Châtelet lui avait donné en Angleterre et auquel il avait fait la même réponse (1). »

(1) M. de Langeron raconte dans ses Mémoires une autre anecdocte sur ce comte de Chernitcheff, pendant son ambassade à Londres. « Dans un bal de cour, il arriva de bonne heure et prit la première place sur le banc des ministres étrangers. Le comte du Châtelet arriva ensuite et, voyant sa place prise, monta sur un gradin plus élevé et s'assit sur les épaules du comte Chernitcheff, la tête de celui-ci entre ses jambes, le jetta par terre et garda sa place. L'affaire n'eut pas d'autres suites. »

Le négociateur était donc, on le voit, assez en droit de s'applaudir, mais son succès personnel avait encore été le plus complet. Dès leur premier entretien, le prince Potemkin, mal prévenu cependant, a ressenti pour lui une vive sympathie, — sympathie d'ailleurs réciproque, — qui ne se démentira pas de longtemps. « Cet homme est vraiment adoré dans ce pays. J'ai de lui la meilleure opinion ; jamais il n'a fait de mal à personne, pas même à ceux qu'il sait être ses ennemis. Son caractère est connu pour être très franc. Depuis le moment de mon arrivée jusqu'à celui-ci, il a été le même avec moi. Il est impossible d'avoir plus d'attentions et de dire des choses plus honnêtes... Nous avions parlé du roi de Suède, de son pays, de sa révolution, de son style ; il me dit en avoir beaucoup de lettres; je lui parlai de celle qu'il m'avait écrite et fus amené à la lui montrer. Dès qu'il eut lu la première ligne où le roi me dit « vous nous rappelez en tout les temps de l'ancienne chevalerie... », il s'arrêta et me dit : je vois bien, mon prince, que l'on ne peut pas parler de vous d'une manière différente. Si je vous faisais traduire la lettre que j'écris à l'Impératrice et où je lui mande que j'ai l'honneur de vous avoir ici, vous y verriez la même phrase. Cependant il y a une différence de vous à eux, c'est que vous faites des choses plus utiles qu'eux. — Une autre fois nous parlions Espagne. Il me demanda qui était colonel des gardes Wallonnes ; je lui dis qu'il n'y en avait pas. Charles (1) prétendit que j'en étais

(1) Le prince Charles de Ligne.

cause, parce que je les avais refusées, pour ne pas m'assujettir à rester en Espagne. Le prince dit que j'avais raison et que je devais me conserver libre pour pouvoir aller chercher de la gloire dans les lieux où il y en aurait à acquérir, et où l'on serait fort aise de m'avoir. C'est cette manière d'être avec moi, qui continue depuis que je lui ai dit ce que je pense et ce que j'ai fait vis-à-vis de son neveu, qui me fait croire à la vérité de ce qu'il m'a dit relativement au roi. »

Mais ce qui surtout comble ses vœux, c'est qu'il est désormais certain d'être employé, s'il le veut, à la prochaine guerre. Potemkin le lui a promis. « Nous parlions guerre au bal. Je disais à Ligne que le prince m'avait promis de me recevoir à son armée, s'il y avait guerre ; il m'entendit et prit la parole : « et je vous y recevrai à bras ouverts ! » et, ouvrant ses bras : « Je vous donnerai mon régiment de cuirassiers, mes chasseurs, mes cosaques, enfin tout ce que nous avons de meilleur. » Il fut très gai toute la soirée et il nous ramena chez nous. Il est deux heures du matin ; bonsoir, ma Princesse. »

Aussi, dans son contentement, le prince de Nassau ne sait-il qu'inventer pour témoigner sa gratitude à son nouvel ami, et c'est encore la Princesse qui va être mise à contribution. « Hier, l'on parla beaucoup peinture à propos de mon grand tableau de Casanova. Le prince me dit en avoir beaucoup entendu parler et qu'il me demandait la permission de le faire copier pour le donner à l'Impératrice. Je lui dis que, puisque cela était pour l'Im-

pératrice, il fallait qu'elle eût l'original, et que je le priais de me donner la copie qu'il ferait faire à Pétersbourg. Il a accepté, et je vais mander à Casanova de l'envoyer vite à Kioff où il le donnera à l'Impératrice. Je sens que ma Princesse aura de l'humeur. Mais où mettre ce grand tableau? Nous en aurions été embarrassés, et il figurera très bien dans la galerie de l'Impératrice ; et, puisqu'il voulait lui donner la copie, l'original lui a fait plus de plaisir. Il en aura encore en le voyant, car il est beau ; et moi j'en aurai encore plus de l'avoir donné. Ainsi, tout bien réfléchi, ma Princesse ne sera pas trop fâchée, et elle dira à M. Blanc d'écrire à son correspondant de Vienne de voir Casanova, à qui je l'annonce, et de voir avec lui à faire faire la caisse nécessaire pour qu'il arrive sûrement ; et, comme cela est très lourd, il faudra prendre un roulier exprès qui le portera droit à Kioff où il faut qu'il arrive vite, car le retard, en ces sortes de choses, fait perdre la moitié du prix. Pardon, ma Princesse, et adieu ; je vous écrirai encore un mot, ce soir avant de partir. »

Car il va partir, non pour rentrer à Varsovie, mais pour accompagner le prince Potemkin au fond de la Crimée ; et nous allons voir cette simple visite de courtoisie qui, dans sa pensée, devait tout au plus durer une semaine, devenir un séjour en Russie de plusieurs mois, — on pourrait presque dire de plusieurs années, — et donner à sa vie un nouveau cours.

Le prince Potemkin, on le sait, bien que la guerre fût toujours son arrière-pensée, était surtout absorbé, à

ce moment-là, par l'organisation de son grand coup de théâtre. Il s'agissait de faire voir à l'Europe les vastes steppes, conquises d'hier sur la barbarie, se peuplant tout à coup et se civilisant comme par enchantement pour acclamer le passage triomphal de la Grande Catherine qui, ne doutant de rien sur la foi de son ministre, n'a pas hésité à convier son impérial allié, Joseph II, à ces fêtes invraisemblables.

L'Impératrice devait quitter Czarkoé-Selo dans les premiers jours de janvier. Potemkin n'avait plus que le temps de jeter un dernier coup d'œil sur les immenses préparatifs nécessités par cet audacieux voyage; et c'est à cette tournée qu'il venait d'inviter le prince de Nassau que les témérités n'effrayaient pas non plus, « ce que j'ai accepté, comme vous jugez, avec grand plaisir ». Les voilà donc partant tous deux dans le même traîneau pour aller tracer d'avance et essayer le chemin que suivra, quelques mois plus tard, l'Impératrice.

« 13/24 décembre 86.

« Nous allons partir à l'instant. Je vais avec le prince qui a mis le comte Romanzoff et un autre dans une voiture séparée, pour me donner une place dans la sienne. Comme nous parcourrons tous les endroits intéressants, nous serons quatre jours en route avant d'arriver à Kerson. De là, il parcourra toute la Tauride, et nous revenons droit à Kioff trouver l'Impératrice, car le voyage de Tauride sera trop long, et le prince lui a

mandé qu'il ne pourrait pas aller la recevoir dans ses terres de Russie blanche où elle passera. »

La première lettre du prince de Nassau, durant ce premier voyage, est datée de Kerson, 3 janvier 1787.

« Il faut, ma Princesse, que vous trouviez deux bons postillons qui donnent bien du cor, non pas à la manière des environs de Varsovie, mais qui sonnent des airs. Le prince Potemkin devait en trouver ici ; ils n'y sont pas; cela le fâche parce qu'il veut les avoir pour mener l'Impératrice, lorsqu'elle quittera Kremenschul. Il m'a demandé si je ne pouvais pas lui en trouver ; je l'ai assuré qu'il en aurait et bien sonnants. Ainsi, ma Princesse, il faut que, le 15 février au plus tard, il y ait à Kremenschul deux postillons. Priez le roi, si cela est nécessaire, de donner des ordres, mais faites que les postillons y soient, car j'ai compté sur vous. Depuis trois jours que nous sommes ici, je n'ai même pas eu le temps de vous écrire. Nous avons été trois jours pour venir ici, bien que nous ayons passé une nuit ; mais, ayant passé partout où l'Impératrice dînera et couchera, parce que l'on y a bâti des maisons, nous avons fait un très grand tour.

« Les bords du Dniéper sont beaux et commencent à être assez peuplés. Kerson m'a étonné. Je ne croyais pas que l'on y eût tant travaillé. Tout est, ici, dans la même activité que l'on voit en France, en été, dans les arsenaux. Quatre vaisseaux sont sur les chantiers ; un de 66 et un de 50 canons sont finis et n'attendent que le départ

des glaces pour être lancés à l'eau, et un de 80 et un de 30, qui ne font que d'être commencés, seront en mer au commencement de l'été. Tous les vaisseaux armés sont à Sévastopol, où nous irons dans notre tournée. Je ne peux trop me louer du prince Potemkin ; jamais je n'ai vu un homme aussi égal que lui depuis que je suis avec lui. Et ce n'est pas que je ne le voie que des instants, car je suis avec lui depuis onze heures du matin jusqu'à une heure après minuit ; nous ne nous quittons pas. Voici ma vie à Kerson : Je me lève à sept heures du matin ; je vais, jusqu'à neuf, voir tout en détail ; je m'habille ensuite. Vers dix heures et demie le prince me fait demander si je veux venir avec lui, mais, comme je suis à ma toilette, je n'y vais guère qu'à onze. C'est ordinairement pour me faire peindre ; vous ne vous en seriez pas doutée ; mais il a un bon peintre et il a voulu avoir mon portrait fait à Kerson. Nous sommes donc, depuis onze heures jusqu'à une et demie, moi sur mon fauteuil, couvert de la plus belle pelisse de zibeline que j'aie vue, et le prince Potemkin debout, derrière le peintre, dirigeant son pinceau. De là, nous allons dîner. Nous faisons une course, en sortant de table, dans les endroits où il y a quelque chose à voir, et, de là, nous rentrons. Le soir, on fait de la musique qu'il aime autant que moi. A onze heures et demie l'on soupe et à une heure je m'esquive.

«... Je n'avais pas compté faire grand'chose des terres que l'on me donne, mais, puisqu'on me les choisit avec soin, je vais m'en occuper, surtout parce que cela fera

plaisir au prince. Il a joint aux terres qu'il m'a choisies une île qui est à une lieue d'ici, parce qu'il y a du bois et que c'est le lieu le plus propre à y établir des pêcheries pour saler le poisson. Elle a d'ailleurs de bons pâturages. Je compte y avoir des troupeaux. Les moutons ne coûtent rien dans ce pays-ci et l'on compte que la laine, la peau et le fromage que l'on fait avec le lait des brebis font rapporter sur le pied de quarante sols par tête par année. Or, comme les moutons ne coûtent pas plus d'un rouble, lorsque l'on en achète une grande quantité, c'est une bonne affaire que d'en avoir. Le prince m'a dit qu'un officier retiré avait trente mille brebis. Je ne crois pas que nous partions d'ici pour la Tauride, car il veut aller partout. De là, il reviendra ici, et nous repasserons par Kremenschul, d'où j'irai droit à Kioff, où je n'attendrai pas longtemps l'Impératrice qui doit toujours partir le 9 de ce mois, c'est-à-dire le 20 pour nous (1). Hier, nous parlions des habitants du Caucase ; le prince Potemkin me dit que, dès que j'aurais deux mois à ma disposition, il fallait que je fasse ce voyage, et que j'aille jusqu'à Astrakan qui est le marché de l'Asie et où l'on trouve toutes les nations ; que, dès que je voudrais faire ce voyage, je n'avais qu'à le lui mander pour qu'il me donnât un rendez-vous, voulant le faire avec moi. Je l'assurai que j'irais, à Saint-Pétersbourg, le voir, et que, lorsqu'il aurait le temps de faire ce voyage, je l'y ac-

(1) On sait que le calendrier russe est en retard sur le nôtre de onze jours. C'est ce qui explique la double date qu'emploie souvent le prince de Nassau quand il écrit de Russie.

compagnerais avec grand plaisir. Puisque Ligne est actuellement avec vous, dites-lui mille choses pour moi ainsi qu'à la société que j'aime bien. Mettez-moi aux pieds du roi; dites mille choses à l'ambassadeur, au prince-primat, à Mme de Cracovie et à toutes les personnes qui veulent bien penser à moi. »

« J'ai été voir mon île, » ajoute-t-il en post-scriptum. « Le prince avait dû y venir, mais, ayant eu à écrire ce matin, il me fit accompagner par M. Corsakoff, qui est colonel d'un régiment qui est ici, et qui est chargé de la direction de tous les travaux. J'avais aussi avec moi un M. Fabre, homme intelligent en agriculture, qui a déjà établi une terre à la frontière, près du Bog, mais, y ayant été pillé par les Turcs, le prince lui donnera des terres en Tauride, voisines de celles qu'il me destine, et il l'a chargé de la direction de ses possessions dans ce pays. Je croyais que mon île était très peu de chose, mais j'ai vu qu'on pourrait en tirer le plus grand parti. Elle a dix verstes de long sur cinq de large; il y a déjà beaucoup de saules et, comme l'on les a laissé monter, parce que le prince avait établi une garde dans cette île pour que l'on n'y coupe ni bois ni roseaux, j'aurai assez de grosses branches de saule pour planter presque toute l'île, et, comme les saules se tondent déjà au bout de trois ans qu'ils sont plantés, dans ce pays, je calcule que le bois seul de mon île me rapportera, dans trois ans, deux mille roubles. Les roseaux seraient un objet de grande valeur si j'avais des bras pour les couper et les porter ici, où l'on ne brûle que des roseaux. En at-

tendant, j'établis une brasserie où la bière sera cuite avec nos roseaux. Kerson, où il y a dix mille âmes qui aiment la bière, n'a pas une seule brasserie. Je fais donc construire une brasserie et, au mois de mars prochain, on boira de ma bière à Kerson. Je me suis adressé à la maison Zaiper, ici, pour que l'on fournisse les fonds qui seront nécessaires ; vous les ferez remettre à Varsovie à mesure que l'on aura payé ici. Cela ne sera pas considérable. Adieu, je vais entendre de la musique, car l'on est venu déjà deux fois me chercher. »

Et enfin, dernier post-scriptum : « Ma brasserie décidément ne sera pas sur mon île, parce que, tout à fleur d'eau, il ne pourrait y avoir les caves nécessaires. Le prince me donne donc un terrain dans la ville, et va donner des ordres pour que les soldats qui travaillent à la forteresse puissent travailler pour moi, qui les paierai ; ce qui me met à même de faire tout ce que je voudrai. »

Potemkin, on le voit, avait trouvé un collaborateur zélé et fait pour lui plaire, auquel il ne manquait que la baguette magique pour réaliser, aussitôt qu'il les concevait, les beaux rêves de son imagination.

Mais nous ne sommes qu'au début de ce fantastique voyage, et la facile munificence du ministre de Catherine n'est pas plus épuisée que l'enthousiasme complaisant du prince de Nassau qui, au fond, n'en pense pas moins probablement sur les risques dispendieux et le peu de valeur réelle de toutes ces improvisations. Il n'est d'ailleurs pas le seul à recevoir ces onéreux bienfaits. Les villa-

ges n'existent pas, ou viennent d'être saccagés, dans ces steppes immenses. De petits corps d'armée placés un peu partout, levant leurs tentes à la hâte, le cortège impérial une fois passé, pour aller les dresser plus loin sur le passage de la Souveraine, pourront bien lui donner, pour peu qu'elle s'y prête, l'illusion qu'elle traverse un pays suffisamment habité. La vérité, c'est qu'une grande partie en est encore à peu près inculte, à peu près déserte. Potemkin peut donc donner, il donne en effet, sans compter, les plus vastes domaines à ceux qu'il croit capables d'en tirer immédiatement un parti quelconque; il eût concédé toute une province à qui lui eût promis d'y faire surgir, du soir au matin, des moissons et des moissonneurs.

« Nous sommes arrivés ici, avant-hier soir, » écrit le prince de Nassau, quelques jours plus tard, d'un lieu qu'il ne nomme pas, — «n'ayant mis que vingt heures pour venir de Kerson, quoiqu'il y eût deux cent soixante verstes, tant les chemins sont bons et les chevaux lestes. Je ne puis vous dire combien il me paraissait extraordinaire d'être en Crimée avec le prince Potemkin, escorté par des Tartares, et des Tartares mis en troupes régulières. Cinquante escortaient toujours la voiture et tous les Tartares des environs de l'endroit où nous passions arrivaient de toutes parts, de sorte que la campagne était couverte d'hommes qui, courant de tous côtés, lui donnaient un air de guerre qui m'a fort amusé. Ce pays-ci est superbe. La première chose que le prince a faite hier a été de me choisir une nouvelle terre. Il m'a

donné douze mille mesures, sur le bord du Dniéper, à l'endroit où passe le grand chemin des salines de Tauride en Pologne. Il m'en a donné deux autres dans cette partie-ci, afin que j'en aie dans toutes les parties de l'île, et pour que je puisse faire travailler, en attendant que j'aie des ouvriers, il me fait donner des soldats. Mais il m'envoie chercher pour aller dîner à Batchi-Séraï. Il faut que je vous quitte, car la poste part aujourd'hui. Arrangez-vous pour que j'aie un crédit chez M. Taiper, car je veux lui prouver ma reconnaissance en concourant à ce qui lui fait plaisir. D'ailleurs, mon argent me rapportera cent pour cent. Cela est bien certain.

« P. S. — Nous allons partir, les chevaux sont mis. J'ai parlé économie, pendant ma toilette, avec M. Fabre, qui est un Suisse, ou plutôt un Genevois, très entendu en agriculture, ce qui m'a empêché de vous écrire. Il faut que vous vous arrangiez pour me faire acheter, en Ukraine, cent paires de bœufs de la meilleure espèce et le plus tôt possible. Ils sont meilleur marché dans cette saison et cela ne doit pas coûter plus de cinq à six cents ducats. Donnez ordre qu'on abatte les mille chênes que je me suis réservés dans les bois de Nestérowice et qu'on fasse des douves avec ceux qui sont susceptibles. L'on n'a pas besoin de leur donner des dimensions telles que celles pour porter en France ; elles sont pour faire des tonneaux et des cuves, des baquets, etc. Adieu ma Princesse, mettez-moi aux pieds du roi et rappelez-moi au souvenir de toute la charmante « société » de Varsovie que j'aime bien. »

« Batchi-Séraï, 31 décembre-10 janvier.

« C'est du palais que Crim-Keraï habitait à Batchi-Séraï que je vous écris. Nous y couchons cette nuit et, demain, nous serons pour dîner à Sévastopol. Je suis dans une très jolie chambre qu'occupait le khan, mais il y fait un froid diabolique. C'est une lanterne où l'air entre de tous côtés, et il est plus glacé que dans la rue, malgré un grand feu qui est dans ma petite cheminée. Mais la chambre du prince Potemkin, qui est à côté de la mienne, n'est pas plus chaude. Aussi il faut croire que messieurs les khans, qui ont habité ce palais, ne craignaient pas le froid. Pour moi, si j'avais été à leur place, j'aurais eu une maison plus chaude avec des murailles épaisses et de bons poêles, au lieu d'avoir une croquante à la turque, ce qui peut passer à Constantinople, où il ne fait pas froid, mais qui est fait pour enrhumer un malheureux chrétien qui n'a pas les aimables ressources de ces Messieurs pour le tenir chaud pendant la nuit. Le pays est d'ailleurs superbe et bien varié. Depuis longtemps, on n'y a pas vu un hiver aussi froid, et cependant il y a tombé de la neige pour la première fois le jour de notre arrivée à Achmetchet, il y a trois jours, et, aujourd'hui, le soleil chaud qu'il a fait a tout fondu. Le palais est réparé à merveille. L'on n'avait encore rien changé à la distribution, mais l'on va arranger un appartement pour l'Impératrice en perçant seulement quelques portes et encore n'est-ce pas dans les pièces les plus intéressantes. Ainsi elle aura le plaisir d'occuper

le palais tel que Crim-Kéraï l'a occupé ; c'est le dernier khan qui y ait logé. Le palais est très grand; le harem est assez joli; le prince Potemkin le prendra pour son logement; il a donné l'ordre de l'arranger pour lui. S'il n'était pas si froid, j'aimerais vraiment beaucoup ce palais; il est tout aussi barroque que les maisons de Constantinople et vous savez que j'aime un peu ce qui est extraordinaire. Mon voyage me plaît fort; le prince Potemkin est toujours le même, il est impossible que je ne l'aime pas beaucoup. Mais voici des haut bois bien aigus avec de gros tambours qui se font entendre; la ville est illuminée. Les Tartares ont l'air très contents, et comment ne le seraient-ils pas ? L'on les comble de biens. Leur religion est respectée et ils sont sûrs de conserver leurs têtes et leurs propriétés. Des Turcs vinrent se plaindre hier que des Autrichiens leur avaient pris pour deux mille roubles de marchandises et étaient partis sans acquitter leur billet, ce qui allait les ruiner. Le prince les fit payer de son trésor. Il ne paraît pas un malheureux qu'il n'aille à son secours ; l'argent qu'il distribue est énorme. Avec ces manières, il est impossible que la Tauride, qui est un des plus beaux pays du monde, ne soit pas aussi des plus florissants avant qu'il s'écoule dix ans. Je vous prie, ma Princesse, de me chercher trois très bons protarostes. Je voudrais que vous les envoyiez à Kerson avec chacun une douzaine de domestiques qui commenceront à m'établir mes fermes, en attendant que je recrute des familles moldaves. Je serai obligé d'en mettre

trois cents. Il faudra avoir des agents intelligents qui travaillent en Moldavie; commencez, je vous prie, à vous en occuper, car j'ai fort à cœur de remplir mes engagements avant même que les autres aient commencé à y songer; j'y mets de l'amour-propre. Mais il fait trop froid, bonsoir, je vais me coucher. Demain, si j'ai le temps avant de partir, je vous écrirai.

« Saint-Féropol, ce 14/23 janvier 87.

« Nous sommes de retour ici depuis hier soir. Nous y séjournerons aujourd'hui, et, demain, nous allons dans une terre du prince auprès de laquelle il m'en donne aussi. J'ai été bien étonné en voyant Sévastopol. C'est un des plus beaux ports que j'aie vus, et il est étonnant tout ce que l'on y a fait depuis deux ans que l'on a commencé à y travailler. Ce port est placé pour être le chef-lieu de la marine russe et ne doit pas peu contribuer à la rendre formidable. Vous savez quelle a toujours été mon opinion sur la Crimée. Eh bien! je ne connaissais pas, à beaucoup près, sa valeur. Dans six ans seulement cela doit être une des provinces les plus florissantes du monde, et l'armée que Sévastopol contiendra doit doubler l'existence de la marine russe en Europe. L'on le sent bien, car l'on travaille à force. J'ai vu à Sévastopol trois vaisseaux de 66 canons, deux frégates de 50, et douze de 40, avec d'autres petits bâtiments. Quatre autres frégates de 40 canons vont s'y rendre de la mer d'Azow où elles ont été construi-

tes. Au printemps il y viendra de Kerson un vaisseau de 66 et une frégate de 50. Dans le courant de l'été, il y aura un vaisseau de 80 canons, un de 66 et une frégate de 50 encore faits à Kerson, et à Sévastopol un vaisseau de 100 canons et une frégate de 50. Aussi, au mois de septembre prochain, le port de Sévastopol sera, selon moi, mieux garni que celui de Constantinople. Vous voyez que cela doit me plaire, car tout cela ne serait pas pour rien, et, si cela n'est pas pour cet été, on ne reculera que pour mieux sauter, et certainement je sauterai aussi, car, s'il y a quelque chose, ce sera le prince Potemkin qui commandera. J'ai reçu, hier, une lettre de Ségur; je vous l'envoie, car ce qu'il me dit du prince Potemkin est si vrai que cela vous en donnera une juste idée. Voici une note des ustensiles qu'on me demande et qui seraient très chers ici. Faites-les acheter en Ukraine et mener par les deux cents bœufs dont on n'attend que l'arrivée pour commencer la culture. Dites à Ligne que le prince a donné des ordres pour que l'on lève le plan de la terre de son père, il l'a marquée : c'est le cap Taurus, la pointe la plus sud de la Tauride. Dites-lui de se dépêcher de venir à Kioff, que l'Impératrice y sera bientôt, car elle part décidément le 8 de ce mois.

« Envoyez-m'y par la même occasion des bas et des chemises, car je suis parti très légèrement. Adieu, je vous embrasse. »

Mais aucun des points de cette rapide excursion ne semble l'avoir séduit davantage que Soudak. Nous le

verrons, quelques mois plus tard, quand il va y revenir en accompagnant l'Impératrice, exprimer dans son enthousiasme le vœu de reposer, un jour, après sa mort, dans ce délicieux pays.

« Storekerim, ce 13/24 janvier. — Si jamais je veux fuir le monde, c'est à Soudak que je me retirerai. Je ne connais pas un plus beau ni meilleur pays. Ce canton ressemble singulièrement aux environs de Valence et, comme vous savez que le royaume de Valence est le plus beau pays des Espagnes, vous pouvez juger de la beauté de celui-ci. La vallée de Soudak est couverte par de hautes montagnes au nord, à l'est et à l'ouest; elle ne s'ouvre qu'au vent du midi, ce qui change totalement le climat de ce charmant endroit. Aussi laissâmes-nous la gelée à quinze verstes de Soudak, et il y faisait chaud au point de dîner sous une tente sans qu'aucun de nous ait gardé de pelisse ni redingote. La mer, les montagnes escarpées, des rochers, un vieux château, des bois, la richesse de la vallée pour laquelle tout a l'air d'avoir été placé, doit donner à tous ceux qui verront ce séjour enchanté le désir de s'y établir. J'ai choisi le meilleur emplacement; je suis à côté du prince Potemkin, et, comme c'est la meilleure partie pour la culture de la vigne, des mûriers et des oliviers, je vais écrire à Constantinople pour que l'on m'envoie, cet automne, un vaisseau chargé d'oliviers et de ceps de vigne, et j'écrirai à Mme Rénier pour faire venir de Champagne un homme pour faire le vin, car il ne manque que la façon au vin de Tauride pour qu'il soit

excellent. Nous sommes venus coucher ici. Nous allons partir pour aller dîner à Kaffa... »

« . . . En revenant de Kaffa, le prince a voulu me donner encore une terre qui est dans un canton que l'on dit plus beau encore que Soudak. Il paraît que, si je parviens à y avoir seulement trois cents familles moldaves, elle me rapportera plus de quinze mille roubles chaque année, tant la position est avantageuse. La position de Kaffa ressemble un peu à celle de Naples. L'on y voit encore les fortifications des Génois. D'ailleurs, la ville est ruinée ; l'on en chasse tous les Tartares pour n'y avoir que des chrétiens. Je crois que cela deviendra une ville intéressante en ce qu'elle sera une des plus commerçantes de la Russie. Ce que j'y ai vu de plus curieux est une maison de monnaie qu'on vient de rétablir dans le même lieu qu'était celle du khan, et j'y ai vu frapper les premières pièces qui y ont été frappées. Je cacheterai ma lettre avec une pièce de vingt sols, la première qui a été faite en Tauride. Il y a à Kaffa une jolie mosquée et un bois qu'il est bien dommage que l'on ait ruiné. Nous partons demain pour retourner à Karasbazar, d'où nous rejoindrons Kerson. Je vous écrirai de Karasbazar, car ma lettre partira de là.

« Le général Rosemberg vient de me donner une levrette charmante. Un Mirza m'a donné le meilleur levrier que j'aie vu dans ce pays. Je dois en trouver un autre qui m'attend à Pérékop. Aussi, avec ces trois chiens, je compte donner des défis au prince Casimir et à l'ambassadeur. C'est aujourd'hui vendredi, j'ai pensé, pen-

dant que nous étions en route pour revenir ici, que vous étiez à jouer la comédie. J'aurais bien voulu y être; mais je ne fais pas souvent ce que je voudrais. J'ignore le moment où je vous verrai; je crois cependant que, dès que j'aurai passé quelques jours à Kioff à faire ma cour à l'Impératrice, j'irai vous rejoindre, si toutefois je vois bien clair que l'on ne mette pas en usage la belle armée que l'on rassemble sur la frontière. Le prince fait partir aujourd'hui un courrier pour faire préparer les chevaux sur la route. Nous allons demain dîner chez un brigadier de Cosaques.

« Ainsi je crois que dimanche ou lundi nous nous rendrons à Kerson, où nous serons en vingt-quatre heures. L'on y restera au moins deux jours. Il en faut deux pour aller à Kremenschul; l'on y restera un jour ou deux. Aussi, nous ne serons pas à Kioff avant le 27. L'Impératrice a dû partir le 5, à ce que m'a dit le prince Potemkin. »

Mais, arrivé à Kerson, Potemkin y apprend que le voyage de l'Impératrice a été plus rapide qu'il ne l'avait prévu. Il en repart donc aussitôt pour Kremenschul et de là, après une journée de repos seulement, pour Kioff.

« Kremenschul.

« Nous sommes arrivés ici un train de diable; nous avions fait trois cent trois verstes en vingt et une heures. Nous avions laissé la grosse voiture à Kerson et nous étions chacun dans un petit traîneau. L'Impéra-

trice sera, le 15 de ce mois, à Kioff. Ma brasserie de Kerson a manqué brûler, mais, les secours ayant été prompts, je n'ai presque rien perdu. Il eût été fâcheux qu'elle eût brûlé avant qu'on y eût travaillé; l'on n'attend plus que le brasseur; envoyez-le vite et, surtout, que ce soit un bon brasseur.

« L'on dit que Dillon vient à Kioff ainsi que Lafayette ; s'ils passent à Varsovie, je vous les recommande. Ligne, j'espère, sera bientôt à Kioff. Dès que j'y arriverai, je vous enverrai un courrier. Le prince partira demain ; je ne partirai que vingt-quatre heures après lui pour lui donner le temps de demander à l'Impératrice la permission de lui faire ma cour. Le prince m'a dit que M. de Lafayette et tous ceux qui viendront avaient fait demander la permission, qu'il fallait que je fisse de même, et qu'ainsi je ne devrais partir qu'après lui, pour qu'il eût vu l'Impératrice. J'en suis très aise, car il ne peut que m'être très avantageux d'être annoncé par lui. »

Ce premier voyage, si bien commencé, finissait donc à souhait pour le prince de Nassau. Potemkin l'avait comblé et l'aimable cordialité de ses procédés ne s'était pas démentie un seul instant. Dans leurs longs tête-à-tête ils ont pu causer à loisir et couler à fond bien des sujets. Tout ce que désirait le roi de Pologne, le prince de Nassau peut lui écrire confidentiellement, en arrivant à Kioff, qu'il l'a pleinement obtenu. Les meneurs de l'opposition réunis à Bielacerskieff et qui escomptent

d'avance si bruyamment les résultats de la visite que Potemkin leur a promise, en seront pour leur vain espoir. « Nous reçûmes, à Batchi-Séraï, un courrier qui avait passé par Bielacerskieff sans cependant y voir personne, car c'était la nuit; mais il avait appris que la palatine de Russie y était pour attendre le prince. Je profitai de ce moment pour reparler Pologne, sur l'effet que son arrivée allait y faire; qu'il trouverait à Bialaserskieff les chefs du parti qui se disait être sous sa protection, et, comme il n'y aurait que des gens à ces messieurs, telle chose que fît ou dît le prince, ils répandraient en Pologne ce qui pourrait les servir disant : la politique oblige le prince Potemkin à ne pas paraître, mais il a voulu nous voir, a dicté notre conduite, et dans peu, quand les choses seront au point où il les veut, il se montrera. Il ne me fit d'autre réponse que : je leur montrerai qu'ils se trompent. Depuis ce moment, il s'est arrêté des trois ou quatre jours dans des endroits où il ne devait être qu'un, sans y avoir rien à faire ; et, enfin, ce voyage de Bielacerskieff, qui était décidé, n'aura pas lieu. »

Même succès pour le régiment russe, dont la présence en Pologne excite, à si juste titre, les susceptibilités du roi et de la nation ; il va repasser la frontière, et Potemkin a l'attention d'expédier ses ordres à cet égard avant d'arriver à Kioff, « pour que messieurs de l'opposition, qui y seront, ne puissent pas dire que c'est eux qui l'ont obtenu et non pas le roi ».

Et cependant, quelle que soit sa sincère gratitude

pour Potemkin, de toutes les satisfactions que le prince de Nassau éprouve au terme d'un si heureux voyage, une des plus vives — le croirait-on ? — est peut-être celle de l'avoir atteint.

«... Je me suis souvent ennuyé à mourir, » avoue-t-il à sa femme, une fois qu'installé à Kioff il est bien sûr que sa lettre confiée à un courrier à lui ne sera pas interceptée. « Imaginez-vous ma position au milieu de gens qui parlaient presque toujours russe. Si encore j'avais pu rester chez moi ; mais cela était impossible. Dès que j'étais cinq minutes dehors, le prince m'envoyait chercher sous différents prétextes, et, depuis onze heures du matin jusqu'à une heure après minuit, j'étais réduit à l'état d'un sourd à qui l'on crie de temps en temps quelques mots. Au moins ici on trouve à parler français!... »

« Et du meilleur, » eût-il pu ajouter, puisque le voilà pour longtemps en compagnie du comte de Ségur et du prince de Ligne.

§ IV

L'Impératrice Catherine à Kioff

Le long arrêt à Kioff, — arrêt imposé par la persistance des glaces du Dniéper et qui ne se prolongea pas moins de deux mois et demi, — fut la partie la moins intéressante du fameux voyage de Catherine. Seule, l'opposition polonaise se réjouit, tout d'abord, d'un retard lui donnant le temps de préparer à sa façon l'entrevue que l'Impératrice devait avoir avec le roi, à la reprise du voyage. Pour la souveraine et pour sa cour, comme pour les ambassadeurs de France, d'Angleterre et d'Autriche, qui l'avaient suivie depuis Czarkoé-Sélo, — le comte de Ségur, lord Fitz-Herbert et le comte de Cobentzel, — on conçoit qu'ils aient moins goûté cette halte imprévue et interminable dans une ville de province. Telle est aussi l'impression du prince de Nassau, bien que rien n'ait manqué au bon accueil qu'il a tout de suite reçu de l'Impératrice, grâce au prince Potemkim.

«Je suis ici depuis dimanche au matin, » écrit-il le 9/20 février. « M. le prince Potemkin, qui m'avait devancé de vingt-quatre heures, avait envoyé au devant de moi pour me dire de venir descendre chez lui. Il

m'y a donné un logement, ce qui, comme vous imaginez bien, m'a fait grand plaisir, puisque je serai près de lui que j'aime toujours de plus en plus. Arrivé à dix heures du matin, grâce à lui, j'ai été présenté à midi à Sa Majesté. Je voudrais que tous les peintres qui ont fait son portrait soient punis pour avoir fait des portraits si peu ressemblants. Sa figure est très majestueuse au point d'embarrasser. Aussi, je crois que j'ai été fort gauche lorsque je lui baisai la main. Elle me dit que j'avais dû trouver de mauvais chemins, et passa... Mon embarras cessa aussi bien vite, car sa figure, avec cet air majestueux, a toute la douceur possible, des yeux charmants, la plus grande fraîcheur. Elle me parla de mes voyages, de celui de Bougainville, et, pendant le dîner, le prince Potemkin m'interpella sur plusieurs circonstances de notre voyage qu'il lui contait. Le son de sa voix est agréable, et la manière douce dont elle regarde inspire confiance. J'ai trouvé ici plusieurs de mes connaissances de Paris, ce qui me fait grand plaisir. Ségur est toujours le même, c'est-à-dire fort aimable. Le prince Potemkin m'a dit que je devrais retourner avec lui en Tauride, ce qui est une occasion unique pour moi. Je ne crois pas qu'il y ait guerre cette année, mais j'espère que l'on l'aura ici avant de l'avoir dans le reste de l'Europe, et c'est ce qu'il me faut, car sûrement je la ferais ici. Adieu, ma Princesse, je soupe ce soir chez le comte Braniçki. Je crois que lui et son parti sont fâchés de me voir comme je suis avec le prince ; ils ont grand tort, car je ne leur veux pas de mal. Je voudrais

seulement qu'ils ne tourmentent plus le roi, et je crois que son voyage ici lui rendra le bonheur qu'il mérite. Rappelez-lui bien que je ne peux lui être plus dévoué que je ne le suis. »

Si cette lettre, — peut-être une de celles qui couraient le risque d'être décachetées, — peut nous paraître un peu étudiée, elle n'en contient pas moins le vrai sentiment du prince ; nous retrouvons, en effet, la même impression dans une autre lettre de lui écrite le même jour, — celle à laquelle nous avons déjà emprunté l'aveu de ses moments d'ennui pendant son voyage, — et qui arrivera à Varsovie par une occasion absolument sûre. «... Je suis parfaitement heureux ; j'ai battu à plate couture l'armée Branicki, et je suis, comme vous le verrez par ma lettre au roi, logé chez le prince Potemkin et maître du champ de bataille. Je sors de chez lui ; nous avons ri pendant une heure du prince X..., qui est toujours ivre. Enfin, j'ai fait bien au delà que je n'aurais jamais pu espérer. Le jour de ma présentation, le prince me fit dire de me mettre en uniforme espagnol, ce qui ne fit pas grand plaisir à Ségur, car ce fut le prince qui avait arrangé ma présentation. L'Impératrice a une petite société. Ségur demanda que j'y fusse admis, mais le prince voulut en parler lui-même à l'Impératrice. Il entra chez elle, en sortant de table, et revint dire à Ségur que ce serait après la fin du carême. Il ne m'en a pas parlé. Comme il n'y a pas de raison pour que je sois dans son intimité, je n'ai rien demandé. D'ailleurs, ayant le prince Potemkin, l'on est certain

d'être bien traité. Ce n'est que depuis que j'ai vu l'Impératrice que le prince m'a parlé de refaire avec lui le voyage de Tauride, cela prouve qu'il avait voulu lui en parler avant; mais il me l'a dit d'une manière si positive que je ne peux pas pouvoir ne pas le faire. D'ailleurs je crois que ce voyage pourra ne pas m'être inutile.

« N'oubliez pas Vienne, et envoyez-moi bien vite tout ce qu'il faut pour mes établissements dans ce pays. Je crois que la chaleur que j'y ai mise est une des choses qui a plu le plus. Le prince Potemkin disait, hier, au comte Schouvaloff qui a des terres près des miennes : vous n'en faites rien; je vous les ferai acheter par le prince de Nassau qui en connaît la valeur, et qui fera plus en un an que vous en dix. — Mais c'est une terrible chose que l'argent. Pourquoi en ai-je tant mangé, lorsque j'étais jeune ! »

Mais, en attendant le moment où il sera admis dans le cercle intime de l'Impératrice, le séjour de Kioff, où tout est vu à fond en quelques heures, ne laisse pas que de lui paraître un peu sévère, d'autant plus que, du moins dans les premiers jours, le prince de Ligne n'y est pas encore arrivé, et que M. de Ségur est assez souffrant. « Je ne fais pas ma cour à l'Impératrice autant que je le voudrais. Elle ne reçoit, pendant le carême, les étrangers que le dimanche. Dimanche dernier, elle me traita avec beaucoup de bonté. Elle me parla avant le dîner qui, quoique maigre, était fort bon, et, le soir à son jeu, elle eut aussi la bonté de me parler. Elle

soupe chez Mme Branicka, j'y souperai aussi et lui ferai ma cour. Les journées sont un peu longues à Kioff, n'allant pas à la cour ; mais je lis beaucoup.

« J'espère que l'entrevue du roi se passera bien ; au moins messieurs qui se disent patriotes ne pourront plus faire courir le bruit dans les provinces qu'ils sont soutenus par le prince Potemkin. Mais je ne sais pourquoi je vous répète tout cela, c'est que je n'ai personne à qui en parler... »

Du reste, la barrière dressée par l'étiquette ne tarda pas à s'abaisser, car, dès le 28 février, le prince écrit déja à la Princesse.

« L'Impératrice vient de me faire dire par M. Momonoff que j'étais le maître de venir dîner avec elle toutes les fois que je voudrais et, sur-le-champ, le maréchal de la cour est venu me dire que S. M. m'admettait à l'honneur de dîner tous les jours à sa petite table. J'en suis très aise, parce que cela me mettra à même de bien connaître l'Impératrice, et puis que cela donnera encore plus d'humeur à ces messieurs. »

Pour de l'humeur, ils ne pouvaient en avoir davantage : tous leurs plans étaient déjoués.

« Messieurs de l'opposition font vraiment une triste figure. La manière dont on me traite, moi, qui me suis mis le plus en avant contre eux, leur prouve le crédit qu'ils ont. Branicki, lui-même, est maltraité par le prince Potemkin, dès que l'on parle Pologne. Il y eut avant-hier une scène terrible où le prince était véritablement en

colère et où il dit des choses dures à Branicki sur toute sa conduite. Sa femme y était. Elle en fait la malade. Hier, de toute la journée, ils n'ont pas reparu ici. Je suis la bête noire; mais tout ceci pour vous seule... »

« Tout ce qui tient aux Branicki me fait une figure épouvantable. La Branicka surtout ne peut se contenir vis-à-vis de moi. Aussi ne se gêne-t-elle plus, ni moi non plus. Quant au mari, comme c'est lui que l'on bourre, il est très poli, tout en faisant la mine la plus ridicule. »

Contraint de tenir compte de la faveur déclarée de son oncle pour le prince de Nassau, le comte Branicki affecte, en effet, de conserver à leurs relations de tous les instants au moins les bonnes apparences; et le prince, de son côté, n'est pas en reste, puisque nous les voyons ensemble aux petits cadeaux qui entretiennent l'amitié :

« J'ai donné au Grand-Général, » — le comte Branicki portait alors le titre de Grand-Général de Pologne, — « l'Arabe, celui à qui j'ai fait couper la queue et qui la porte mal. Il le vantait beaucoup; j'ai cru devoir le lui offrir et il l'a accepté. Si, par hasard, il était vendu, rachetez-le tout ce que l'on voudra. Il s'appelle l'Arabe. C'est celui que j'ai acheté le plus cher, à mon dernier voyage à Colchim. Vous le ferez garder jusqu'à ce qu'il vienne quelqu'un de la part du Grand-Général avec un billet de moi. »

Il ne tient pas non plus au prince de Nassau d'apaiser aussi par ses petits soins les rancunes de la seconde des nièces de Potemkin, la comtesse Scawronska, et il y

met d'autant plus d'empressement qu'il s'agit d'une « très jolie femme ». « Grâce à sa ravissante figure, à écrit d'elle, dans ses mémoires, Mme Vigée-Lebrun qui s'y connaissait, et à sa douceur angélique, elle avait un charme invincible. »

« C'est du rouge de Mlle Martin qu'il me faut, ma Princesse, pour un ange ! C'est le nom que le prince Potemkin donne à sa nièce, Mme la comtesse Scawronska ; et jamais rien n'a été aussi justement nommé. Elle est très jolie et a un caractère charmant. En revenant de dîner chez l'Impératrice, le prince alla la chercher et il fut question du rouge qu'elle voulait avoir. Je dis que j'allais vous envoyer un courrier pour en avoir. Elle est blonde, ainsi envoyez ce que vous avez de plus pâle.

« Si vous y joignez un bouquet extrêmement beau et frais, car l'on a ici de belles fleurs, cela fera sûrement plaisir. »

Mais ces habiles attentions ne faisaient sans doute qu'envenimer davantage le dépit d'une coterie se sentant irrémédiablement contrecarrée au moment même où elle s'était flattée de remporter un plus éclatant triomphe. On savait que Stanislas avait déjà quitté Varsovie, se rendant à Kanieff où devait avoir lieu la rencontre des deux souverains. A l'approche de cette entrevue, qu'elle aurait tant voulu empêcher, la passion de l'opposition polonaise ne se contenait plus.

«... Nous avons trouvé à Kerson un Américain espagnol, — M. de Miranda, — homme extraordinaire, qui a beau-

coup d'esprit et qui a plu au prince Potemkin. Il a fait tout le voyage avec nous. Il causait, il y a quelques jours, avec le maréchal Potocki, de Rome. Chacun disait ce qui lui avait fait le plus de plaisir à voir. Le maréchal prétendit que c'était d'avoir vu, au Capitole, les statues des rois liés, parce que c'était dans cette posture qu'il aimait à les voir.»

Aussi devine-t-on les sentiments des ennemis de Stanislas quand ils apprennent tout à coup que, sans même attendre l'arrivée du roi de Pologne à Kanieff, le prince Potemkin, accompagné du prince de Nassau et du malheureux Branicki, vient de partir pour aller au devant de lui afin de se trouver sur sa route et de le saluer le premier, à son passage. « C'est de Kloastoff que je vous écris, » mande avec bonheur à sa femme le prince de Nassau, aussi surpris lui-même que charmé. « Jugez du plaisir que j'ai, puisque je suis auprès du roi, avec le prince Potemkin. Voici comment il y est venu :

« Ce fut lundi, à midi, qu'on m'apporta la lettre du roi. J'avais une forte attaque de pituite. Je ne sortis de chez moi que pour aller au bal que donnait l'ambassadeur de l'Empereur et où l'Impératrice devait venir. A peine y étais-je arrivé que le prince Potemkin y vint.

« Je lui dis les remerciements que le roi me chargeait de lui faire, et je lui en fis pour moi de m'avoir mis dans le cas de recevoir une lettre charmante du roi. Je finis en lui demandant ses commissions, voulant aller, le lendemain, avec M. de Stackelberg, à la rencontre du roi. Il me dit : non, je ne crois pas que vous y alliez comme

cela ; il m'amena dans un coin, et me dit qu'il voulait aller aussi à Kloastoff ; qu'il fallait bien s'informer si le roi y serait, et qu'il demanderait à l'Impératrice la permission d'aller au devant du roi ; mais qu'il me priait de ne dire son désir à personne, et qu'il voulait mener avec lui Stakelberg, Branicki et moi ; qu'il ne voulait pas que le roi passe si près sans le voir. L'Impératrice arriva. L'on soupa. Pendant le souper le prince, qui était à côté d'elle, lui demanda la permission, et, alors, il annonça le voyage.

« Vous ne pouvez pas vous figurer les mines allongées que cela donna à vos chers compatriotes. L'on mit les nièces en mouvement. L'on chuchota, mais l'on n'obtint rien. Le prince nous dit que nous partirions le lendemain à 8 heures du matin. J'écrivis quatre lignes au roi pour lui annoncer notre arrivée et le prince Stanislas se chargea de faire passer mon billet.

« Dès que j'arrivai chez le prince, le lendemain de bonne heure, il me parla de la soirée de la veille et des pourparlers de ces Messieurs. L'ambassadeur arriva. Il prétendit que le voyage que nous allions faire allait les achever ainsi que tout le parti. Le prince répondit qu'il le faisait exprès et qu'il voulait leur montrer qu'il n'était pas homme à se laisser mener. Ce propos me fit juger que tout ce que je lui avais dit avait germé et que je l'avais pris par son faible, en lui persuadant que leur projet était de le conduire. Nous montâmes enfin en voiture pour aller prendre le Grand-Général que l'on envoya avertir. Il vint demander si le prince ne descendrait pas

chez sa nièce. Celui-ci dit que non. Elle fut donc obligée de venir à la fenêtre lui dire adieu, et nous partîmes.

« Je crois que l'on avait espéré faire un dernier effort pour empêcher le voyage, car, à peine avions-nous fait une verste, que Branicki dit qu'il croyait que nous ne trouverions pas le roi ; qu'il venait d'arriver chez lui deux Polonais qui disaient que le roi ne serait que dans trois jours à Kloastoff. Cela nous inquiéta un peu, moi surtout, d'avoir fait faire une course inutile. Mais le prince dit qu'il voulait toujours aller, et nous rencontrâmes le prince Joseph qui nous assura que nous trouverions le roi.

« P.-S. — Le prince Potemkin est enchanté du roi. J'ai couché dans sa chambre, et il me l'a dit, lorsque nous avons été seuls. J'espère que le roi sera content de lui. Ligne va arriver et nous allons partir. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur. Mille choses tendres à Mme de Cracovie et au prince-primat : j'espère qu'ils seront contents.

« Ce mercredi. »

Stanislas n'avait plus rien à craindre, du moins pour le moment. Dès qu'il est arrivé à Kanieff, ses envoyés vont saluer l'Impératrice et l'accueil qui leur est fait présage celui qui l'attend lui-même.

« Mme Mnizech a été très bien traitée. Elle a dîné chez l'Impératrice, ainsi que son mari, le jour de sa présentation, ce qui a donné encore plus d'humeur à l'opposition renversée. Elle a reçu dimanche le cordon de sainte

Catherine ainsi que Mme Branicka, pour qui le prince Potemkin le demandait depuis longtemps. Le prince Stanislas et le comte Mnizech, qui avaient été envoyés par le roi, ont reçu des boîtes superbes avec le portrait de l'Impératrice, et l'évêque une bague et une pension de cinq cents ducats. Tout ce qui vient de la part du roi est traité à merveille. »

A Kanieff, on le comprend, l'accueil fait par le roi aux envoyés de Catherine est encore plus empressé. « Le comte Romanzoff, qui avait été envoyé pour complimenter le roi, en est revenu enchanté. L'Impératrice a envoyé le comte Schouvaloff porter une lettre au roi, comme il avait envoyé le maréchal Mnizech. Le ministre Betzborodko y est allé avec l'ambassadeur, suivi par tous les autres seigneurs qui sont ici. Moi, j'irai passer la semaine sainte à Kanieff; je partirai demain. J'espère que le roi s'en retournera heureux après avoir vu l'Impératrice, car il dépend d'elle qu'il le soit, et il est impossible qu'elle ne le désire pas. Pour moi, je suis très heureux ici, depuis que je suis admis à lui faire ma cour. Je n'y manque pas un jour depuis six heures jusqu'à neuf, et je dîne avec elle quatre ou cinq fois par semaine, et j'irais tous les jours si je ne craignais pas de devenir importun. Il est certain que plus on la voit et plus l'on s'y attache, car il est impossible d'être plus aimable. Il n'y a pas de jour qu'elle ne me parle beaucoup. Les petits jours, lorsque je ne joue pas, elle me fait asseoir à côté de sa partie. Elle parle beaucoup, bien et est d'une grande gaieté, même rieuse. »

Le jour où l'Impératrice l'a admis dans sa société intime, il a dû se faire présenter de nouveau. Il l'a fait, cette fois, dans son costume de Tauride, uniforme adopté par tous ceux qui ont reçu de S. M. des terres dans sa conquête.

« J'ai dîné hier et aujourd'hui; jamais je n'ai été à un dîner plus gai que celui d'hier. Jugez combien je me trouve heureux d'être admis à cette petite table ronde où il n'y a jamais plus de dix ou douze personnes, qu'elle met à son aise, moi, qui avais tant envie dela connaître et, elle, qui, je le sais, était prévenue contre moi, je ne sais par qui, mais c'est un fait. Grâce au prince Potemkin, je suis traité comme il n'y a jamais eu que Ligne qui le soit parmi les étrangers, car je ne regarde pas comme des étrangers ceux qui ont l'ordre de Saint-André. Je vois souvent le général Momonoff, le favori. C'est le prince Potemkin à qui il doit sa fortune, et il en est reconnaissant. Il a une figure qui séduit, très poli, a de l'esprit et est très aimé de l'Impératrice. J'ai hier soupé chez lui; l'Impératrice, qui le savait, eut la bonté de le charger de m'apporter des oranges. Le whist est un peu cher : deux cents roubles le robre. »

Et quelques jours plus tard : « J'ai tous les jours plus à me louer du prince Potemkin que je crois vraiment être mon ami. Hier, l'Impératrice me dit, lorsque j'arrivais chez elle pour dîner : J'ai entendu avec plaisir la conversation que vous avez eue hier avec le prince Potemkin. J'aime beaucoup les person-

nes qui, comme vous, réunissent beaucoup de mérite à une grande valeur. Cette conversation avait rapport à la guerre que je l'assurais que je ferais avec lui dès qu'elle aurait lieu. Le prince avait apparemment été la lui rendre tout de suite. Ne parlez de ceci à personne. Ségur, à qui j'en ai parlé, dit que ma position en Pologne, et actuellement en Russie, me ferait obtenir l'autorisation de la France. Quant à l'Espagne, ma conscience m'oblige à combattre les infidèles. »

De même qu'il s'est félicité, malgré quelques heures d'ennui, de son voyage en Crimée, il peut donc être satisfait de ce séjour forcé à Kioff, et il a bien le droit d'écrire à la Princesse : « Les affaires du roi vont bien. J'ai dans le prince Potemkin un ami vrai. Si je n'avais pas fait sa connaissance, si je ne lui avais pas donné une juste appréciation de tout le parti de l'opposition et même des préventions contre, le roi, je crois, aurait joué un triste rôle. L'Impératrice aime vraiment Branicki et sa femme. Jugez si, avec cela, il avait eu l'oncle dans sa manche, comme il se flattait de l'avoir! Jugez s'il avait été s'établir quinze jours à Bielacerskieff, entouré des adhérents, n'aimant pas l'ambassadeur, et le roi étant venu sans son consentement! Jugez comme l'on l'aurait arrangé! Je vous jure que, pour mes propres affaires, je n'aurais pas fait ce que j'ai fait. Le hasard peut-être fera que cela me sera utile. »

Mais, malgré son succès, comme en Crimée, il a trouvé parfois le temps long. Il en a déja fait l'aveu.

Homme d'action, nous ne le verrons qu'une fois dans sa vie pleinement satisfait : en ses heures de combats et de victoires. Hors de là, ni l'intrigue ni la faveur ne le préserveront jamais complètement de l'ennui qui, pour lui, s'attache au repos de la paix et dont l'accueil de Catherine n'a pas pu le guérir.

« Rarement dans ma vie, » — écrit-il de Kioff, — « je me suis autant ennuyé qu'ici. Mais j'y suis si bien traité que je suis obligé de cacher ce que je pense. » Aussi est-ce avec bonheur qu'il pourra ajouter quand le Dniéper est enfin dégelé : « Nous partons décidément le 22 (vieux style), lendemain de la fête de l'Impératrice. J'ai fait partir aujourd'hui mes gens, ne gardant qu'un valet de chambre ; car je vais sur la galère du prince Potemkin où nous serons très serrés. Nous aurons avec nous Branicki et sa femme, avec Scawronski et la sienne. Mais jaime mieux être moins bien avec le prince qui m'aime vraiment, malgré mes compagnons de galère qui me détestent bien ». Et le lendemain : « Nous partons décidément le 3 mai (nouveau style) ; nous serons, je crois, le cinq, à Kanieff. Il n'est pas encore décidé le temps que l'on y sera ; je ne crois pas que cela soit bien long. L'Impératrice est très embarrassée de l'entrevue, mais les affaires iront bien. »

§ V

Voyage en Crimée de l'Impératrice Catherine

« Ce 21/2 mai 1787.

« Nous partons demain, ma Princesse. Je n'ai que le temps de vous écrire quatre mots, parce que c'est aujourd'hui la fête de l'Impératrice et qu'il faut prendre congé du maréchal Romanzoff et de tout ce qui reste ici. Adieu, je vous embrasse et vous aime de tout mon cœur. »

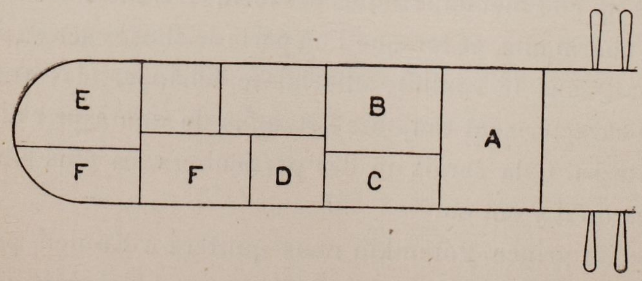
« Kioff, 3 mai. A midi l'Impératrice sera sur sa galère. L'on ne regrette pas Kioff. Moi, je regrette la table ronde qui m'a mis à même de connaître l'Impératrice comme je n'aurais jamais pu le faire partout ailleurs, et, en vérité, je l'admire tous les jours de plus en plus, car l'on ne peut se faire une idée de la simplicité qu'elle met dans toutes ses formes. Sa conversation est charmante, et lorsque l'on parle de choses sérieuses, alors, sans le vouloir, elle laisse échapper des traits qui caractérisent toujours l'étendue de son esprit et sa justesse. Cela serait un des particuliers les plus aimables qu'il y eût eu.

« Le prince Potemkin nous quittera à Kanieff pour aller attendre l'Empereur à Kremenschul ; mais c'est

l'heure d'aller à la cour pour le départ. Adieu, ma Princesse, je vous écrirai de Kanieff où je verrai le roi sûrement très content, car son entrevue doit lui assurer un règne plus heureux que par le passé. Tout est bien disposé pour lui; je n'en puis pas douter. »

« Il est 8 heures du matin. — 4 mai. — Je viens de me lever pour vous écrire, pendant que tout le monde est occupé : le prince à dormir, Branicki et Scawronski à en faire sans doute autant, et Stackelberg à réfléchir sur la bizarrerie des choses de ce monde.

« Il est vrai que notre réunion dans cette galère est une des choses les plus singulières. Nous y sommes très bien, mais si ensemble qu'il faut beaucoup d'intimité pour ne pas se gêner. Voici la distribution de nos appartements avec le dessin. Vous verrez que tout le monde doit passer par la chambre du prince et la mienne, et que Branicki et sa femme sont obligés de passer par chez moi pour communiquer. Aussi, sommes-nous, pour le moment, les meilleurs amis du monde. Le Prince A; moi, B; Branicki C; Stackelberg D; la



Branicka E ; la Scawronska et son mari F. Notre

galère, qui est la plus grande et la plus ornée, est celle que devait monter l'Impératrice qui a choisi celle qui était destinée à l'Empereur.

« Nous nous embarquâmes, hier, à midi, après avoir visité trois églises. Nous arrivâmes à la salle à manger où nous trouvâmes une table de cinquante couverts et un très bon dîner avec une musique à vent excellente que l'Impératrice a fait venir de Pétersbourg. Le canon de la place, les cris du peuple qui était sur le rivage, des femmes, des musiques dans des bateaux, le plus beau temps du monde, tout se réunit pour nous donner un superbe spectacle. A trois heures, l'on leva l'ancre, et nous nous arrêtâmes à six heures. Nous nous rendîmes à la galère de l'Impératrice où nous restâmes avec elle jusqu'à neuf, qu'elle alla se coucher, et nous à la salle à manger où nous trouvâmes un souper égal au dîner. De là, nous revînmes chez nous causer et nous coucher. Je vous manderai demain matin les détails de la journée. Le prince est éveillé, je vais rentrer chez lui avant qu'il n'y ait personne. C'est le moment où nous causons et c'est toujours intéressant. »

« L'on s'était mis en marche à quatre heures du matin, tandis que nous dormions, et, comme il y avait quelques bâtiments en arrière, l'on mouilla à 9 heures, étant à 23 verstes de Kioff. J'entrai chez le prince à dix heures. A peine y étais-je qu'il y eut signal de chez l'Impératrice qui nous demandait. Le prince poussa sa toilette pendant laquelle il parla Pologne et du roi dans

les termes que nous pouvons désirer. Stackelberg y était. Nous arrivâmes chez l'Impératrice qui était fort gaie. A midi, nous montâmes en canot pour aller dîner. Après, l'Impératrice rentra chez elle, et j'allai avec Ligne et Ségur à leur galère, où Ligne nous lut sa conversation avec le feu roi de Prusse. Nous lûmes aussi « le dialogue de Jupiter et du Cynique », de Lucien. L'on nous fit, à six heures, le signal d'aller chez l'Impératrice; mais, les cuisines étant restées en arrière, l'on avait envoyé tous les bateaux pour les remorquer, et nous restâmes aux arrêts jusqu'à huit heures, que nous pûmes arriver chez l'Impératrice qui avait un peu d'humeur de ce que, les cuisines étant restées en arrière, l'on se passerait de souper.

« A neuf heures, elle se retira. Tout le monde se rendit chez le prince Potemkin, excepté Branicki, Cobentzel et moi, à qui Momonoff proposa de rester pour faire un whist et le mauvais souper qu'il se procurerait. A peine étions-nous à jouer dans le petit salon de l'Impératrice qu'elle entra déshabillée, décoiffée et prête à mettre son bonnet de nuit. Elle nous demanda si elle ne nous gênerait pas. Elle s'assit près de nous, fut très gaie et d'une amabilité charmante. Elle nous fit des excuses sur son déshabillé qui était cependant des plus galants : il était de taffetas abricot avec des rubans bleus. De n'avoir rien sur la tête lui donnait l'air plus jeune. Elle était très fraîche. Je lui dis que je n'avais vu aucun habit lui aller si bien. L'on vint avertir que la chaloupe portait le dîner de M. Momonoff; elle en fut

enchantée. Elle resta avec nous jusqu'à dix heures et demie que nous nous mîmes à table où nous eûmes un très bon souper. Je suis rentré chez moi à une heure et demie ; il en est neuf. Je vais me lever, car l'on commence à se remuer. Je veux voir le prince seul, car nous arriverons ce soir à Kanieff, et j'ai mandé au roi que j'arriverais avant les autres pour pouvoir lui dire ce que je ne lui aurai pas écrit, quoiqu'il ait eu bien des lettres de moi qui, toutes, étaient telles qu'il pouvait les désirer, car je n'ai eu que des résultats heureux à lui annoncer. Il fera tout ce qu'il voudra. Adieu, ma Princesse, à demain. »

« Il est cinq heures du matin. Je m'habille pour aller à Kanieff dans un petit bateau qui me fera arriver trois heures avant les galères. Ligne y vient avec moi. Je fais des vœux pour que l'Impératrice ne puisse pas y arriver pour dîner, car elle y passerait alors la journée de demain. Le prince Potemkin me le disait hier soir et faisait les mêmes vœux que moi. Mais l'ambassadeur de l'Empereur est, toute la journée, à dire que son maître part aujourd'hui de Léopol, et cela fait presser l'Impératrice qui l'a déjà fait attendre longtemps, et, comme elle veut aller par eau jusqu'à Kerson et passer les cataractes, elle sera plus longtemps en chemin qu'elle n'avait compté. A sa place, j'en ferais bien autant, car je n'ai rien vu de plus charmant que cette manière de voyager. C'est vraiment une fête continuelle et des plus superbes. Une société charmante, car Ligne

et Ségur y font grand bien, voyager sans s'en apercevoir que par les changements de tableaux, bonne chère, l'Impératrice plus aimable que jamais, passant avec elle depuis onze heures jusqu'après le dîner et depuis six jusqu'à neuf...

«Hier, je n'allai pas chez Momonoff parce que je voulais causer avec le prince relativement au roi que je vais voir. Il sera reçu avec le plus grand cérémonial; les galères seront en bataille et le salueront du canon. Tous les canots iront le chercher avec les grands officiers de l'Impératrice. L'on a fait préparer des tables pour toute sa suite. Tous les seigneurs qui sont avec lui dîneront avec l'Impératrice. L'on a mis, pour cela, la suite de l'Impératrice à une autre table, et, malgré l'ambassadeur de l'Empereur, je ne désespère pas que, si même l'on arrive aujourd'hui à dîner, l'on ne reste demain. Cela dépend de l'aise où le roi la mettra. D'ailleurs il fera pour ses affaires à peu près ce qu'il voudra. Je vous écrirai après l'entrevue. Adieu, me voilà coiffé; je vais vite partir. »

« Quoique l'Impératrice ait vu le roi avec grand plaisir, elle n'en a pas moins été embarrassée. Le cérémonial la fatigue, et la séparation s'est faite aujourd'hui même; mais les affaires du roi iront bien. Il a dans le prince Potemkin un ami, et n'en doute pas. Il est deux heures du matin, nous venons de Kanieff où nous avions été souper. Le prince Potemkin est déjà parti pour Krémenschul, et, nous, nous partirons à quatre heures

du matin ; mais moi, alors, je dormirai, car je n'en puis plus de fatigue. Bonsoir, il est temps de dormir, je n'en puis plus. Je n'ai plus que la force de vous embrasser.

« P.S. — L'Impératrice a envoyé l'ordre de Saint-André au roi, comme elle l'a donné au roi de Suède lorsqu'il a été à Saint-Pétersbourg. »

Les lettres si détaillées du prince de Nassau s'interrompent ici brusquement, pour ne recommencer qu'au moment où Catherine entre en Crimée.

Plus rien sur l'entrevue de Kanieff, cette entrevue préparée avec tant de zèle et où, en somme, Stanislas, comme le remarque le prince de Ligne qui lui rend au moins le service de recueillir pour la postérité ses jolis mots, a dépensé trois mois et trois millions pour voir l'Impératrice pendant trois heures.

En atteignant Krémenschul, on quittait le gouvernement du maréchal Romanzoff, pour entrer dans celui du prince Potemkin. Rien sur les féeries qui, dans la pensée de l'organisateur de cet étrange voyage, devaient surtout dater de là.

Rien, non plus, sur l'arrivée inopinée de Joseph II ; — ou plutôt du comte de Falkenstein, — et, ici, le silence du prince de Nassau est d'autant plus regrettable qu'il eût pu nous donner à ce sujet des détails piquants.

N'ayant pas trouvé Catherine à Kerson, Joseph II part presque seul à travers la steppe, comptant la

surprendre à Kaydac, mais, avertie à temps, l'Impératrice a quitté sa flottille et, montant précipitamment dans une voiture où elle n'emmène avec elle que le prince Potemkin, le comte Branicki et le prince de Nassau, elle accourt au devant de lui. C'est près de la cabane isolée d'un Cosaque, en plein désert, que se rencontrent les deux grands Souverains ; puis, revenus à Kaydac, ils auraient dû, — dit M. de Ségur, — se passer de souper, grâce à un accident qui empêcha leur escorte de les y rejoindre avant le lendemain matin, « si Potemkin, Branicki et Nassau ne leur avaient fait, comme ils le purent, un repas qui fut très gai, mais aussi détestable qu'on pouvait l'attendre de si nobles cuisiniers ».

Du reste, à vouloir se faire une idée complète des incidents de ce fameux voyage ou même seulement des impressions du prince de Nassau, on devrait demander aux mémoires de M. de Ségur ou à la correspondance du prince de Ligne de combler bien d'autres lacunes. C'est ainsi que, préoccupé surtout d'envoyer à sa femme des détails faits pour l'amuser, le prince évite systématiquement d'appuyer sur la politique. Il est bien probable cependant que ses graves questions devaient revenir plus souvent que la beauté des paysages de Tauride dans les conversations intimes des trois amis.

Quand M. de Ségur avait quitté Czarkoe-Selo avec l'Impératrice, il venait de signer un traité de com-

merce entre la France et la Russie; succès inespéré, et qui n'était, dans sa pensée, que le prélude d'un traité d'alliance entre les deux nations. Sans doute, c'était lancer notre politique dans une voie nouvelle. Mais, puisqu'on était décidé, à Versailles, à ne point se mêler à la guerre considérée comme inévitable entre la Russie et la Turquie, et puisque la victoire des Russes ne paraissait pas douteuse, cette alliance, d'ailleurs avantageuse à bien d'autres égards, en nous assurant le droit de faire entendre à Pétersbourg, au lendemain d'une campagne heureuse, des conseils de modération, n'était-elle pas un des seuls moyens à notre portée de sauvegarder au moins les intérêts essentiels de l'Empire Ottoman? Joseph II, quelque désireux qu'il fût de s'étendre un peu, lui aussi, aux dépens des Turcs, se disait prêt à nous seconder le jour où, sans nous être opposés à priori à voir la Russie ajouter quelque complément, Oczakoff par exemple, à ses récentes et définitives conquêtes de Crimée, nous prétendrions l'empêcher d'approcher trop près de Constantinople. Malheureusement, le cabinet de Versailles, tout à ses difficultés intérieures, et bien qu'il encourageât M. de Ségur, n'était guère en situation, pour le moment, de s'arrêter résolûment à un parti quelconque, si ce n'est à celui de laisser les événements aller à l'aventure. — Et de là des hésitations, d'apparentes contradictions, rendant parfois bien difficile le rôle d'un ambassadeur qui n'a point, comme aujourd'hui, de fil télégraphique pour le tenir au courant des variations de son gouvernement.

M. de Ségur en fit cruellement l'expérience à Kerson. On y était depuis quelques jours et l'Impératrice avait déjà annoncé tout haut son projet de pousser jusqu'à Kimburn, en traversant le golfe du Liman, pour aller se montrer en face même d'Oczakoff. C'eût été, en quelque sorte, opérer une reconnaissance du territoire turc en compagnie de l'Empereur et de l'ambassadeur de France qui ne s'y refusait pas. Mais voilà que tout à coup on apprend que, probablement sur le conseil d'un autre ambassadeur de France, M. de Choiseul-Gouffier, une escadre ottomane, assez justement mécontente, il faut en convenir, est venue, dans la nuit, mouiller dans le golfe, barrant ainsi le passage à Catherine.

Laissons le prince de Ligne, témoin de ce contretemps qui eût pu tourner au tragique, nous le dépeindre à sa manière : « L'Impératrice nous a permis, « au prince de Nassau et à moi, comme amateurs et « peut-être connaisseurs, d'aller reconnaître Oczakoff « et dix vaisseaux turcs qu'on est venu placer très mal- « honnêtement au bout du Borystène, comme pour « arrêter notre navigation, en cas que Leurs Majestés « Impériales voulussent aller par eau jusqu'à Kim- « burn. Quand l'Impératrice eut vu la position de « cette flotte sur la petite carte qu'on lui présenta, « Nassau lui offrit ses services pour l'en débarrasser. « L'Impératrice donna une chiquenaude au papier, et se « mit à sourire. Je regarde cela comme un joli avant- « coureur d'une jolie guerre que nous aurons bientôt,

« j'espère. Je crus bien, l'autre jour, que c'était pour « cela qu'on faisait entrer dans le cabinet de l'Impéra- « trice, où l'Empereur venait d'arriver, un officier d'ar- « tillerie, un officier du génie et le prince Potemkin.

« Vous savez, dit l'Impératrice, que votre France, « sans savoir pourquoi, protège toujours les musul- « mans? — Ségur pâlit, Nassau rougit, Fitz-Herbert « bâilla, Cobentzell s'agita, et je ris... Quand je parle de « mes espérances à ce sujet à Ségur, il me dit : nous « perdrions les échelles du Levant, et je lui réponds : « il faut tirer l'échelle après la sottise ministérielle que « vous venez de faire par votre confession générale de « pauvreté à l'assemblée ridicule des notables... »

Mais, puisque la correspondance du prince de Nassau ne reprend qu'à son entrée en Crimée, — ou plutôt en Tauride, comme on disait alors pour plaire à Catherine, de même que le Dniéper était redevenu autour d'elle le Borystène ; le prince de Ligne allait même jusqu'à changer Kioff en Kiovie, — arrivons tout de suite à ce moment-là.

« Comme le gouvernement de Tauride est la partie de notre voyage la plus intéressante, je vais en faire le journal, afin, ma Princesse, que vous sachiez ce que nous faisons dans ce beau pays.

« Nous avons déjeuné avec l'Impératrice, et je suis parti avec le prince Potemkin. Après avoir passé le Borystène, nous trouvâmes les enfants des principaux

Tartares qui venaient pour complimenter Sa Majesté. Nous leur parlâmes ; puis nous continuâmes jusqu'à trente verstes du pont de pierre, où nous devions coucher. Trois mille Cosaques du Don, avec leur Ataman, nous attendaient là. Nous passâmes d'abord devant leur front qui est fort long, leur ordre de bataille étant sur un seul rang. Dès que nous les eûmes dépassés, ces trois mille hommes partirent à toute course, passèrent notre voiture en poussant leurs cris à leur manière. La plaine se trouva couverte en un instant et forma le spectacle le plus militaire et le plus susceptible d'animer que j'aie vu. Ils nous conduisirent jusqu'au relais, c'est-à-dire, une douzaine de verstes, et ils s'y mirent en bataille. Dans le nombre il y avait un poulque de Kalmouks ressemblant exactement à des Chinois. Arrivés au pont de pierre, nous y trouvâmes une jolie maison bâtie dans un petit fortin fait en terre, situé au bout du pont bâti par les Grecs, et trente tentes plus belles les unes que les autres pour nous loger. L'Impératrice arriva escortée, comme nous l'avions été, par les Cosaques. Comme nous la voyons venir de six verstes, cette plaine couverte de cette fourmilière d'hommes qui couraient à toute course, en conservant dans leur désordre leur manière d'attaquer et de se soutenir, formait ce que j'ai vu qui ressemble le plus à une bataille. L'Impératrice, qui ne s'attendait pas à les voir, dit au prince : « Voilà un de vos tours. » Il voulut leur donner une représentation de ce que nous avions vu. Les Cosaques, qui avaient déjà fait trente verstes à toute course, reprirent encore

la petite guerre devant l'Impératrice et l'Empereur qui vinrent sur le rempart pour les voir. Il ne fut question toute la soirée que des Cosaques. L'Empereur fit beaucoup de questions au Ataman qui lui dit, entre autres choses, qu'ils faisaient ordinairement soixante verstes par jour en voyageant, ce qui fait quinze lieues de France. Il n'y a pas d'autre cavalerie en Europe qui puisse le faire.

« A neuf heures l'Impératrice et l'Empereur se retirèrent et nous allâmes souper. L'Empereur était enchanté et disait du prince Potemkin tout ce qu'il mérite qu'on en dise. Mais j'aurais trop à écrire si je vous le rendais. Il est trop tard, et vous savez ce que j'en pense. Le prince Potemkin est venu un moment dans la tente où Ligne et moi logions, et, de là, nous avons été causer une heure dans la sienne.

« Ce matin, je me suis levé à six heures, et, à sept, nous nous sommes rendus dans le salon de l'Impératrice où les officiers de Cosaques étaient déjà. La femme du Ataman arriva un moment après avec sa belle-sœur et sa fille, qui est fort jolie. Elles étaient habillées de brocard d'or et d'argent. L'habit est très long et comme une soutane de nos prêtres qui se croiserait au lieu de se boutonner. Le bonnet est de martre zibeline, le fond couvert de perles. Trois doigts de perles sur le front et une bande large de quatre doigts, qui pend sur les joues jusqu'à la hauteur de la bouche, forment une coiffure des plus extraordinaires que j'aie vues. Elles avaient

encore un grand collier de perles qui pendait jusqu'à la ceinture et attaché par-dessus l'habit qui couvre le col, et encore des bracelets. Elles furent présentées par Mme Branicka. Les officiers et deux cents vétérans des Cosaques, à barbe blanche, baisèrent ensuite la main de l'Impératrice, et nous partîmes. Nous trouvâmes les Cosaques en bataille sur le chemin, et, avec le prince, nous prîmes les devants.

« Nous nous arrêtâmes à Pérékop, dans la maison du commissaire du sel, où il y avait un bon déjeuner prêt. L'Empereur y arriva. Il était parti à trois heures du matin pour visiter les lignes. Il les suivit depuis la mer Noire jusqu'à la partie de la mer d'Azow appelée mer Pourrie. Il y reconnut le lieu où le maréchal de Lascy y avait fait passer sa cavalerie lorsqu'il était entré en Crimée, en 37. Il revint très content de son voyage et nous entretint avec sa facilité ordinaire jusqu'au moment où l'Impératrice arriva. On lui fit voir toutes les espèces de sel, dont une sent la framboise. De là, nous remontâmes en voiture pour aller à la dînée où l'on avait établi des tentes charmantes ; après quoi nous repartîmes tout de suite pour nous rendre à la couchée, où il y avait des tentes à la tartare, mais très jolies. L'Impératrice avait une maison en tente dont elle a été enchantée. Nous avions tous chacun la nôtre ; cependant j'ai logé dans la même avec Ligne, avec qui j'aime à causer. Nous y soupâmes avec Ségur. Mon cuisinier nous fit quelques petits plats. Le prince Potemkin, ne nous ayant pas vus à souper, vint

nous y trouver. Nous allâmes encore causer un peu chez lui et, de là, nous coucher.

« D'où nous sommes l'on voit déjà les montagnes et demain nous allons entrer dans le beau pays. »

« Le 30, Batchi-Séraï.

« Je sortis de ma tente à six heures et demie. L'Empereur, qui se promenait depuis quatre, était avec le prince Potemkin. Il passa des chameaux attelés à des charrettes qui portaient des Tartares. Je me promenai une heure avec l'Empereur à voir et à parler aux Tartares qui étaient venus pour voir l'Impératrice. A huit heures et demie, nous partîmes, c'est-à-dire le prince Potemkin et Branicki. Il y avait, à la dînée, des tentes situées dans un lieu charmant ; nous y déjeunâmes. Au moment où nous allions partir, l'Impératrice arriva ; nous restâmes un quart d'heure avec elle et nous repartîmes par un chemin qui, de pas en pas, devenait plus agréable. Nous trouvâmes une troupe tartare destinée à escorter l'Impératrice et à la garder. Je n'ai rien vu de mieux monté. Elle était suivie d'un régiment tartare fort beau aussi. Et voilà ces mêmes Tartares qui se révoltaient contre Zinguerraï, parce qu'il voulait les enrégimenter et les discipliner. Les voilà au point que l'on leur confie la garde de l'Impératrice, et qu'elle est au milieu de mille Tartares prêts à la défendre ! Le palais m'a paru bien plus agréable que lorsque j'y gelais de froid. Les fleurs, la verdure, tout le rend bien plus ex-

traordinaire et plus charmant. L'Impératrice arriva deux heures après nous. Elle était enchantée de tout ce qu'elle avait vu, et elle le fut aussi de son palais. Nous parcourûmes tout le sérail où elle habite. De là, l'Empereur voulut voir le harem, où je loge avec le prince Potemkin et Ligne. Comme je connais tous les détours de ce palais je l'y conduisis, puis je l'accompagnai chez lui. Il occupe la maison d'un frère d'un Khan où il est bien logé. Je ne pus m'empêcher de faire remarquer combien il était singulier que je me trouve mener l'Empereur des Romains dans le harem du Khan des Tartares. C'est en effet bien extraordinaire. Après un peu de toilette, nous allâmes voir les hurleurs qui s'étaient rassemblés à la mosquée. L'Impératrice était trop fatiguée, mais l'Empereur y vint ; tout cela nous parut bien fou. Nous revînmes ensuite chez l'Impératrice qui fut très gaie.

« Elle était dans une grande salle très richement ornée, avec une devise en lettres d'or qui en fait tout le tour et qui dit en arabe : « Les jaloux et les envieux auront beau dire, ni à Ispahan, ni à Damas, ni à Stamboul, on ne trouvera la pareille. » Dans cette salle sont des fleurs et des fruits en cire que fit M. de Tott, pendant son séjour en Crimée, auprès de Crim-Kéraï. Il en parle dans son livre. L'Impératrice à qui je les montrais dit à l'Empereur : « C'est assez extraordinaire que tout ce qu'a fait M. de Tott soit destiné à me revenir. Il avait fait deux cents canons à Constantinople, je les ai tous ; il a orné ce palais de fleurs, je les ai ; il est des destinées singulières. » Ségur entra, elle se tut, rit beaucoup

et, se tournant vers moi, me dit : « J'étais sur mon beau dire. »

« L'Empereur parla beaucoup du caractère qu'il y avait à s'être mis au milieu de mille Tartares, et combien ceci devait contribuer à avancer l'entière civilisation de ce pays. Il est certain qu'il est fort beau de s'être fait escorter par des gens qui, autrefois, battaient l'armée russe et qui viennent à peine d'être vaincus.

« La nuit étant venue, toutes les montagnes qui entourent la ville furent illuminées de plusieurs cordons de lumières ainsi que les maisons qui sont en amphithéâtre, ce qui fit un très beau spectacle. Nous soupâmes, et, me trouvant à côté du gouverneur, je lui parlai de l'accident qui avait manqué d'arriver à l'Impératrice et que l'Empereur m'avait conté. On avait oublié d'enrayer la voiture; les chevaux, ne pouvant plus retenir, emportèrent le cocher qui fut au moment d'être culbuté. Comme c'était une calèche où l'on était huit, au train où l'on allait, tout aurait été tué ou estropié. Le gouverneur me dit que de sa vie il n'avait eu si peur. Les Tartares, qui croyaient la perte de la voiture inévitable, criaient : « Que Dieu la sauve ! Que Dieu la sauve ! » Quant l'Impératrice saura cela, cela la dédommagera de l'inquiétude qu'elle a dû avoir, quoique l'on dise qu'il n'y parut pas sur son visage. Nous séjournons demain, jour du prince Constantin. Je vais me coucher dans une des plus jolies chambres du harem, que j'occupe avec Ligne. Je crois que nous parlerons un peu de celles qui ont dû habiter cette chambre avant nous. »

« Mon réveil a été charmant ! Le plus beau temps possible, des arbres bien verts, des buissons de rosiers prêts à fleurir, des quantités de muguets donnant sous ma fenêtre une odeur charmante, rendaient le divan sur lequel était mon lit délicieux ! Cependant je me suis levé de bonne heure. J'ai été voir le prince Potemkin, et, de là, chez l'Impératrice que j'ai suivie à la messe. Après quoi, nous avons baisé sa main avec les mirzas, les mufftis, et les officiers tartares. L'on a dîné. De là, j'ai conduit Ligne, Ségur et autres voir les bois, un café et tout ce qu'il y a d'intéressant. Nous sommes revenus chez le prince, qui a fait venir des danseuses arabes qui ont dansé des danses bien dégoûtantes, selon moi. Nous avons été ensuite chez l'Impératrice et, quand elle s'est retirée, l'Empereur s'étant approché de l'endroit où Ségur, Ligne et moi étions à causer, nous avons eu une conversation politique bien intéressante.

« Il y a, en ce moment, une illumination superbe tout autour de la ville ; et, demain avant neuf heures, l'on monte en voiture pour aller dîner à Inkerman et coucher à Sévastopol. Aussi la journée sera sûrement intéressante. »

Ce 1er...

« Partis à neuf heures du matin, nous sommes arrivés à midi à Inkerman, où nous trouvâmes une jolie maison qui avait en face la rade de Sévastopol où l'armée navale était en bataille. L'Empereur fut frappé, en arrivant, de voir un régiment tartare en bataille, et, der-

rière, une belle armée navale, créés tous deux d'une manière presque magique. L'on dîna. L'escadre arbora le pavillon impérial que l'Impératrice a donné au prince Potemkin. Il est le troisième particulier qui l'ait eu. A l'instant où l'escadre tira, l'Impératrice se leva et but à la santé de l'Empereur en disant : « Il faut que je boive à mon meilleur ami. » Elle était aussi heureuse qu'elle devait l'être en voyant sa puissance dans ces mers. L'on sortit de table ; j'embrassai le prince Potemkin de tout mon cœur. Ses succès me font autant de plaisir que si c'était moi qui les aie. Quand l'Impératrice sortit, j'étais près d'elle. Je lui dis que, si j'osais, je lui baiserais la main, tant j'étais ému de tout ce que je voyais. « C'est le prince Potemkin à qui je dois tout, me dit-elle, qu'il faut embrasser. » Pendant le dîner elle avait dit à Stackelberg, devant qui j'étais, de me demander si je ne croyais pas que les vaisseaux que nous voyions fussent les mêmes que ceux que j'avais vus devant Oczakoff. Je lui avais répondu que, bien loin d'être les mêmes, je croyais que ceux-ci mettraient les autres en poche, si elle l'ordonnait, et qu'ils y auraient d'autant moins de peine que, comme par la position qu'ils avaient prise ils s'étaient empochés, l'Impératrice n'aurait qu'à ordonner à son escadre de sortir pour les y renfermer. Elle avait ri. Après dîner, elle m'en reparla et me dit : « Vous croyez donc que ce ne sont pas ces vaisseaux turcs que vous êtes allé voir ? » — « Ce sont ceux, lui dis-je, qui n'attendent que vos ordres pour aller chercher ceux d'Oczakoff. » — Elle rit encore

et dit à Ligne : « Croyez-vous que j'oserais ? Oh ! non, ce sont des gens bien redoutables. » L'Empereur riait ; mais tout cela ne me fait pas encore croire à la guerre pour le moment, quoique je croie que l'on en a bien envie ici.

« L'on monta en chaloupe. Nous passâmes devant l'escadre qui est composée de trois vaisseaux de 66 canons, trois frégates de 50, et dix de 40. Ils saluèrent l'Impératrice de trois salves, ce qui était superbe, et nous arrivâmes à l'entrée du port. Vous ne pouvez pas vous peindre l'étonnement où l'on était de sa beauté et de tout ce que l'on y avait fait. J'étais dans la seconde chaloupe avec Mme Scawronska, Mlle Protasoff, le grand chambellan, Ligne, Ségur. Notre premier mouvement fut d'applaudir.

« Un superbe escalier en pierres de taille se trouve au débarquement. De là, l'on arrive par une superbe terrasse à la maison de l'Impératrice, où nous arrivâmes avec elle. Elle ne cessait pas de dire qu'elle devait tout cela au prince Potemkin. Elle disait : « L'on ne dira plus, j'espère, qu'il est paresseux. »

« Après être restée une demi-heure avec nous, elle entra chez elle avec l'Empereur, avec qui elle fut seule pour la première fois depuis son arrivée. Un demi-quart d'heure après, l'on fit appeler le prince Potemkin. Ils furent tous trois un quart d'heure ; après, l'officier du génie chargé de fortifier la place étant venu avec des plans qu'il avait été chercher, l'Impératrice, le prince et l'Empereur rentrèrent chez elle avec l'officier du génie,

et ils y restèrent une demi-heure. Puis ils ressortirent et chacun alla ôter sa poussière.

« Ligne et moi revenions chez l'Impératrice, lorsque nous fûmes passés par l'Empereur qui y allait aussi. Il fit arrêter sa voiture, descendit et, étant venu à nous, nous dit : allons faire un tour. Nous allâmes du côté du port marchand, qui est à l'entrée de la rade. Nous parlâmes beaucoup de la beauté de la position, de l'escadre, du prince Potemkin qu'il regarde comme un homme extraordinaire par son génie actif. Il me faisait beaucoup de questions et me disait souvent : vous, qui êtes dans le secret; je riais et je lui répondais. Il ne revenait pas de voir seize vaisseaux armés. Il me disait : « Je crois bien qu'ils ne seraient pas prêts à faire une longue campagne; peut-être n'ont-ils pas leurs vivres et tous leurs équipages. » Je l'assurai qu'ils étaient prêts à tout entreprendre et qu'ils étaient entièrement armés. Il disait : « En vérité, il faut être venu ici pour croire ce que je vois. C'est en trois ans que tout ceci s'est fait ! C'est incroyable! Si l'on m'avait bandé les yeux, et que l'on m'eût amené ici de Vienne, sans voir l'Impératrice et rien autre que ceci, je trouverais que cela aurait valu la peine de faire ce voyage, tant je suis enchanté de ce que je vois. » Moi, dis-je, je suis bien aise que M. le comte voie que je n'ai pas exagéré lorsque je lui ai parlé de Sévastopol.

« Enfin, notre promenade fut intéressante. Un vaisseau triestin, ayant reconnu le comte, tira du canon, ce qui lui déplut fort et lui fit ressouvenir d'aller joindre

l'Impératrice. Mais, comme elle n'était pas sortie, le prince Potemkin nous donna une chaloupe avec le commandant de la marine, pour aller à bord des vaisseaux. Ségur y vint aussi, ainsi que le comte Kinsky qui accompagne l'Empereur. Nous trouvâmes les vaisseaux beaux et bien armés ; et, par les questions que je fis au commandant, je fis répéter au comte Kinsky les mêmes choses que j'avais dites à l'Empereur. Nous revînmes et nous trouvâmes l'Impératrice ; elle était très aimable et cependant elle avait l'air bien occupée. Dieu veuille qu'il en résulte quelque chose qui me donne occasion de faire. Je disais à l'Empereur que si je voyais sortir l'escadre pour aller chercher les vaisseaux qui sont devant Oczakoff, je mettrais un habit gris et j'irais, en envoyant en même temps un courrier à Versailles et à Madrid pour en demander permission. Il me disait : je conçois cela ; d'ailleurs vous avez votre habit tartare. L'Impératrice retirée, l'on se promena sur la terrasse qui ressemble à celle de Versailles où l'on se promène l'été. Une grande tente illuminée où nous devions souper, de la musique, tout donnait l'air d'une superbe fête ; mais, après avoir soupé, nous nous sommes retirés, les uns pour dormir, et moi pour vous écrire. Ligne, avec qui je loge toujours, ronfle bien fort. Il me disait tout à l'heure : je ne conçois pas pourquoi et à qui tu as tant à écrire. Mais, bonsoir, ma Princesse, il est une heure et j'ai bien envie de dormir. »

Mais voilà que, le lendemain, une occasion imprévue

s'offre au prince de Nassau de faire parvenir son courrier à sa femme par une voie tout à fait sûre. C'est un Polonais de leurs amis qui, venu en Crimée pour ses affaires, se voit obligé de repartir, le jour même, pour Varsovie. Le prince n'a que le temps de lui confier, tel qu'il est, le journal que nous venons de lire, et qu'il a commencé en entrant en Crimée. « J'apprends que X... va partir. Je n'ai pas le temps de vous écrire. Mais il vous portera ce que j'écrivais tous les soirs à moitié endormi. Je partirai toujours de Pultawa, et je serai à vos pieds dans les premiers jours de juillet. Tâchez que je puisse vite partir pour où vous savez ; mais je crois qu'il faudra que je passe par Paris pour causer avec Montmorin et voir le nouveau ministre des Finances, l'archevêque de Toulouse, que vous connaissez. Adieu, je vous aime et vous embrasse de tout cœur.

« Ce 3 juin (nouveau style). »

Pultawa, où le Prince, à ce qu'il écrit à sa femme, prendra congé de l'Impératrice, devait être la dernière étape de la partie du voyage de Catherine spécialement réglée par le prince Potemkin.

Comme couronnement à la longue ovation qui, depuis Krémenschul, saluait le passage de la souveraine à travers ses conquêtes si récentes, lui ménager la revue d'une véritable armée, où vainqueurs et vaincus confondraient sur son nom leurs acclamations, et, cela, sur le champ de bataille, cher à la Russie, où Charles XII avait été arrêté par Pierre le Grand ; l'imagination de

l'organisateur de ce féerique triomphe n'aurait pu vraiment trouver mieux !

Mais où le prince de Nassau désirait-il aller, après être passé par Varsovie? Que veut dire cet « où vous savez » que la faveur dont il jouit ne lui fait pas oublier?

Quelques mots pris çà et là dans certaines de ses lettres de Kioff, trop insignifiantes pour que nous les ayons reproduites, nous permettraient peut-être de le deviner (1).

Depuis plusieurs mois, de graves événements qui se préparaient en Hollande attiraient l'anxieuse attention de l'Europe. Nous avons vu la France prête à intervenir, même contre l'Empereur, pour défendre l'intégrité de cette république qu'elle semblait alors tenir essentiellement à rattacher à son système d'alliances. Mais l'Angleterre, d'autre part, ayant aussi la prétention d'y assurer son influence, un conflit n'avait pas tardé à éclater entre le parti national, celui des États généraux, voulant s'appuyer sur la France, et l'intérêt particulier du stathouder, qui le portait surtout à se rapprocher de la Prusse et de l'Angleterre. M. de

(1) L'on pourrait croire, en rapprochant les dates, que le fameux procès Kornman, qui se plaidait précisément alors, fut peut-être pour quelque chose dans le désir du prince de se rendre à Paris. Mais ce procès dut le préoccuper bien peu, car pas un mot de sa correspondance n'y fait la moindre allusion. L'avocat Bergasse, à propos des puissantes influences qui s'étaient employées en faveur de sa cliente, s'était permis, dans un premier mémoire, certaines insinuations qui auraient pu prêter, contre la princesse de Nassau, à des interprétations blessantes; ce qui lui valut une condamnation, malgré tous ses efforts, dans ses mémoires subséquents, pour atténuer la portée de ses paroles et leur ôter tout ce qu'elles pouvaient avoir d'offensant. Ce ne fut là, du reste, qu'un incident très secondaire dans une affaire qui dut surtout son retentissement à son côté politique et aux personnalités alors très en vue, d'un intendant de police, de Bergasse et plus encore de Beaumarchais.

Rayneval, envoyé de Versailles pour ménager un accommodement entre les deux partis, contrecarré par l'envoyé anglais, n'avait pu aboutir. La guerre civile paraissait imminente ; des deux côtés, on s'y préparait ouvertement. Mais n'entraînerait-elle pas, avec l'intervention de l'étranger, une conflagration peut-être générale ? On parlait, en France, d'un camp d'observation à établir à Givet ; et le roi de Prusse, frère de la princesse d'Orange, avait déjà ordonné au duc de Brunswick de masser une armée sur sa frontière.

Quel rôle le prince de Nassau se flatta-t-il, un instant, de jouer dans ces dissensions ? Fut-il réellement question de le mettre à la tête d'un corps français qu'organisaient les États généraux, ou de lui donner le commandement suprême de toutes leurs forces, commandement si mal placé depuis entre les mains du Rhingrave de Salm? Très lié avec M. de Montmorin, successeur, au ministère des Affaires étrangères, de M. de Vergennes, ayant également pour lui les maréchaux de Castries et de Ségur, qui, sentant l'intérêt de la France engagé, poussaient à l'énergie, nous le voyons aussi, à ce moment, en relations avec M. de Rayneval. « Je vous envoie, ma Princesse, » écrivait-il de Kioff, presque à la veille d'en partir avec l'Impératrice, « les divers mémoires que je reçois. Vous y verrez la position des affaires en Hollande. Ce que je sais d'ailleurs ici s'y rapporte entièrement. Vous m'avez toujours vu froid tant que je n'ai pas vu jour à jouer un rôle sérieux en Hollande, mais l'on aurait raison de s'étonner si l'on

voyait que j'en puisse jouer, sans le tenter. » Il a même parlé de ses mystérieux projets au prince de Ligne qui l'approuve. « Ce peut être le moment de ma vie le plus intéressant. Ligne est persuadé que cela plairait à l'Empereur. Le prince Potemkin prendra son moment pour en parler à l'Impératrice. »

Mais, quelque décisifs que puissent être les renseignements qu'il a hâte de trouver à Varsovie, il ne croit pas possible de quitter Catherine avant Pultawa; et, le soir même du jour où il s'est dessaisi de la première partie de son journal, nous le voyons s'empresser d'en commencer une autre.

« La journée de Sévastopol n'eut rien d'intéressant. L'on suivit l'Impératrice à bord de l'escadre. Elle visita le port et, le soir, on bombarda un petit fort construit exprès, et auquel on mit le feu à la sixième bombe; il était plein d'artifices et fit un bel effet. L'Empereur parla à l'Impératrice des nouvelles qu'il avait reçues de Flandre (1). Il désapprouve fort la conduite de sa sœur et de son beau-frère. Son projet est de faire marcher six régiments. Il y a six jours que je le savais, mais il n'en a parlé à l'Impératrice qu'aujourd'hui, qu'il lui est arrivé un courrier avec des détails. Cela doit lui donner beaucoup d'humeur, mais il ne la fait pas paraître. Cela nous assure la paix pour le moment, et, en consé-

(1) Pendant que les Pays-Bas hollandais étaient en effervescence, comme nous venons de le voir, les Pays-Bas autrichiens, pour de tout autres motifs, commençaient, eux aussi, à s'agiter. Ils se soulevaient contre les réformes arbitraires de Joseph II et le mauvais gouvernement de l'archiduchesse Marie-Christine, sœur de l'Empereur, et de son mari, le duc de Saxe-Teschen.

quence, il est parti aujourd'hui un courrier pour Paris, et les points d'arrangement que l'on propose aux Turcs sont si justes, qu'il faudrait qu'ils soient bien turcs pour s'y refuser. Mais cela n'est reculer que pour mieux sauter.

« Aujourd'hui, nous avons été dîner à une terre du prince Potemkin, dans les montagnes. Elle est si bien placée qu'il appelle cette vallée « Tempé »; mais la journée était si forte que, quoique l'Impératrice soit montée en voiture à 7 heures du matin, nous ne sommes arrivés à Batchi-Séraï, où nous couchons, qu'à minuit. Aussi est-elle si fatiguée que l'on séjournera ici demain ; mais, le prince de Ligne et moi, nous partirons pour aller voir nos terres qui sont sur le bord de la mer, de l'autre côté des montagnes. C'est un voyage qu'il faut faire à cheval, car il n'y a pas de chemins; et nous rejoindrons l'Impératrice dans deux jours, au Vieux-Crimée. Adieu, il est deux heures du matin.

« Partis, à midi, de Batchi-Séraï, où l'Impératrice devait séjourner à cause de la fatigue de la veille, nous nous acheminâmes vers les montagnes, le prince de Ligne et moi. Nous avions pour conducteur un jeune Italien, major de chasseurs, qui avait levé le plan de toutes ces montagnes. Nous avions pour escorte douze Cosaques et douze Tartares du régiment, et mon valet de chambre pour tout domestique.

« Après avoir marché par des précipices, nous nous trouvâmes, à la nuit, au haut de la plus haute mon-

tagne appelée « la Chéterda » et, comme les chemins ne sont pas encore faits dans cette partie, nous ne suivions que des sentiers plus ou moins fréquentés. Les bois y sont superbes. Aussi la nuit, qui était naturellement très obscure, le devint-elle au point de ne plus reconnaître le sentier, et nous nous perdîmes. Plusieurs fois nous fûmes au moment de nous précipiter dans des abîmes que nous ne reconnaissions qu'au bruit que l'eau faisait en tombant. Ligne avait mis pied à terre. Pour moi, je restais sur mon cheval accoutumé aux montagnes et qui avait plus d'instinct que moi pour éviter de se précipiter. Nous fîmes douze verstes ainsi, et nous trouvâmes heureusement un village tartare où le cuisinier de M. Ribas nous prépara un très bon souper. Les Tartares nous reçurent avec la plus grande hospitalité. L'on trouve, chez tous, des divans avec des tapis et des coussins très propres. Après avoir dormi tout habillés, nous nous mîmes en route, à quatre heures du matin. Pendant que l'on préparait les chevaux, j'allai, de maison en maison, pour tâcher de voir quelques femmes; mais, dès que j'approchais, sur-le-champ la maison se fermait. J'en surpris cependant une qui était à faire de la toile. Sa figure, qu'elle cacha vite, me parut assez jolie. Elle avait les cheveux frisés et peints comme ceux des femmes turques.

« Nous avions passé les hautes montagnes, et nous entrions dans un très beau pays. Après avoir passé plusieurs belles vallées, nous arrivâmes au cap Parthénitza, qui est à Ligne. Il était trop fatigué pour aller

plus loin. Je le laissai avec des Albanais, qui gardent la côte et dont un lui servit d'interprète, et, avec M. de Ribas, je continuai ma route jusqu'au Massoudre, qui m'avait été donné. Le pays s'embellit à chaque pas que l'on fait depuis Parthénitza et, si jamais Iphigénie desservit le temple qui était au cap, elle allait sûrement souvent au Massoudre, qui est le plus beau lieu des environs.

« Les jardins de Massoudre sont baignés par la mer et s'élèvent en amphithéâtre jusqu'à deux cents toises au-dessus de son niveau, que se trouve le village autrefois considérable, mais dont toutes les maisons sont abandonnées. Les jardins, ou plutôt les vergers, continuent encore, en s'élevant à cent toises perpendiculaires, toujours en pente, jusqu'au tiers de la montagne, que l'on trouve des terres labourables, des prés et, plus haut, des arbres de toute espèce entremêlés de rochers qui couronnent la montagne de la manière la plus pittoresque et majestueuse. Les plus belles eaux en sortent de toute part, et vont donner à toutes les maisons de quoi arroser les beaux vergers qui les entourent. L'arbre le plus commun est le noyer. Ils sont, la plupart, assez gros pour que quatre hommes ne puissent les embrasser ; jamais je n'en ai vu autant ni de si gros ; les cerises, les prunes, poires et pommes y abondent. L'on y trouve des figuiers, des mûriers, des oliviers, des grenadiers. Je n'ai vu, dans aucun pays, la nature plus vivace. Les vergers de ce pays doivent donner une idée des jardins d'Éden. La nature y est

superbe. J'y ai choisi un lieu charmant, où je vais faire bâtir un kiosque. C'est là, où, lorsque j'aurai cessé d'être, je désire être porté. J'y serai à jamais — près de la mer que j'aime ! — dans un lieu bien délicieux.

« Après avoir pris toutes mes dispositions pour tirer parti de ce charmant séjour, je me suis embarqué sur un petit bâtiment grec qui s'y trouvait, et je suis revenu à Parthénitza pour reprendre le prince de Ligne qui s'était impatienté, et était allé m'attendre où nous devions coucher. Je le trouvai faisant des vers pour mettre sur les monuments qu'il veut faire élever pour l'Impératrice et le prince Potemkin. Il était enchanté de ses Tartares qui cependant veulent tous quitter Parthénitza. Pour moi, qui, grâce à Dieu, n'en ai que dix familles trop riches pour avoir suivi l'exemple de ceux qui ont abandonné leurs maisons, je ne peux trop me louer de leur réception. A mon arrivée, l'on tua l'agneau le plus gras, l'on me servit des noix, seul fruit du moment, de la crème bien douce, du lait aigre de vache et de jument, enfin tout ce que les Tartares aiment le plus. Aussi ne fis-je pas grand honneur au souper que Ligne avait fait préparer. Le vent était favorable pour aller à Soudak, où j'ai des vignes, et où il était incertain si l'Impératrice ne viendrait pas dîner, le lendemain. Je proposai à Ligne de partir sur-le-champ, mais il voulait se coucher. Je consentis à l'attendre jusqu'à trois heures du matin, que nous nous rendîmes au bord de la mer. Il pleuvait à verse ; la mer n'était pas très belle. Ligne prétendit alors que

nous courrions risque de ne pas arriver. J'eus beau lui dire que, de lieue en lieue, l'on trouvait des villages sur le bord de la mer, où nous aurions des chevaux, en cas de vent contraire ; que nous irions à la rame comme à la voile ; comme il n'est pas du tout marin, je ne pus pas le convaincre. Il renonça à voir Soudak et il reprit le même chemin qu'il avait suivi en venant. M. de Ribas alla avec lui. Je ne gardai que mon valet de chambre et un interprète avec deux Tartares.

« Je suivis la côte jusqu'au cap Loup qui n'est éloigné de Soudak que de quinze verstes. Les Tartares me donnèrent de bon lait et des chevaux excellents. Celui que je montai était si bon que je voulus l'acheter. Jamais cheval ne m'a fait autant de peur. A peine fus-je dessus, qu'il partit à toute course pour rejoindre le Tartare qui me servait de guide et qui avait pris les devants, pendant que l'on arrangeait ma selle. Nous avions une grande descente près d'un précipice. Il partit à toute course. Le Tartare, qui me vit venir, se mit au galop, de sorte que, le chemin étant trop étroit pour arrêter mon cheval qui voulait aller, et qui, en se renversant, aurait pu me précipiter, je pris le parti de le laisser faire. Je volais ; jamais je n'ai rien monté de plus léger et d'aussi sûr. Aussi achetai-je ce bon petit cheval tout ce que l'on voulut : c'est-à-dire, cent francs ; et je l'ai laissé à l'homme qui dirige mes vignes jusqu'à ce que j'aie une occasion de le faire venir. Sur le chemin, je fus arrêté par une noce tartare. La femme, qui était seule dans une petite charrette couverte et bien fermée,

était précédée par une cinquantaine de Tartares, tous bien mis et bien montés. Dix-huit femmes bien mises, mais couvertes de manière à ne laisser voir que le bout du nez, suivaient le char qui menait la mariée dans le harem de son mari. Elles étaient montées sur de jolis chevaux, et la marche était fermée par une cavalcade de Tartares plus âgés. Je trouvai à Soudak M. Fabre, qui dirige les jardins de la Couronne et les miens. Je visitai mes vignes, où il compte que, cette année, j'aurait dix-huit mille bouteilles de vin. Il fera commencer mes plantations cet automne. Je soupai à Soudak, et j'y dormis jusqu'à trois heures du matin, que je me mis en marche pour visiter toutes les vignes. Comme le prince Potemkin n'avait pas pu venir, et qu'il s'y intéresse beaucoup, j'étais bien aise de pouvoir lui en rendre compte. A neuf heures, j'arrivai au Vieux-Crimée et j'en repartis à dix heures, avec l'Impératrice, pour Caffa.

« Je parlai beaucoup, pendant la route, des belles positions que j'avais vues. Ligne était enthousiasmé de Parthénitza, et moi j'assurais que Massoudre valait beaucoup mieux. Le prince était de mon avis. Nous trouvâmes à Caffa — qui s'appelle actuellement Théodosie — l'Empereur qui y avait été, de grand matin, pour tout voir. C'est le seul endroit de la Tauride où l'on voie des monuments conservés. A la monnoie, l'on avait frappé une médaille que le prince Potemkin présenta à l'Impératrice, et tout était préparé pour en frapper d'autres, mais l'Impératrice passa sans s'arrêter, et la

donna au général Momonoff pour qu'il la mît dans sa poche. Je la vis le soir : il y avait, d'un côté, l'Impératrice et, de l'autre, qu'elle avait bien voulu venir à la monnoie « accompagnée du Comte de Falkenstein ». Nous revînmes coucher au Vieux-Crimée.

« Nous partîmes, le lendemain, pour venir dîner à Karasbazar, où l'Impératrice avait déjà passé, pendant que j'étais dans les montagnes. Le palais y est joli, les jardins charmants ; et le prince y avait fait tirer un feu d'artifice d'une très grande beauté. J'ai entendu dire à l'Empereur que jamais il n'avait rien vu de si beau. Il y avait dans le bouquet vingt mille grosses fusées. L'Empereur fit venir l'artificier pour lui demander ce qu'il y avait de fusées, afin, disait-il, de savoir que commander, s'il était dans le cas de faire tirer un beau feu d'artifice. Je vis répéter l'illumination qu'il y avait eu le jour du feu d'artifice. Elle était composée de cinquante-cinq mille terrines qui couronnaient toutes les montagnes des chiffres de l'Impératrice. Les jardins étaient aussi illuminés. Je n'ai rien vu de plus superbe. L'on vint coucher à moitié chemin du pont de pierre. Le lendemain, l'on repassa les lignes de Pérékop, où nous dînâmes, et nous couchâmes au pont de pierre. Nous trouvâmes près de là les mêmes Cosaques que nous y avions vus en passant. Je partis, à trois heures du matin, pour aller voir les terres que j'ai sur le bord du Dniéper. Ce sont les meilleurs pâturages qu'on puisse voir. J'y ai trouvé quarante-six familles et un établis-

sement de six cents chevaux d'artillerie, qui vont quitter l'endroit. J'y ai décidé l'établissement de quelques villages, et j'y aurai de grands troupeaux. J'ai rejoint l'Impératrice et, le lendemain, sa séparation s'est faite avec l'Empereur, qui passa une heure dans son cabinet, et, au moment où elle allait monter dans sa voiture, il voulut lui baiser la main. Elle s'en défendit, et ils s'embrassèrent. Il marcha ensuite, devant elle, jusqu'au carrosse où il voulut encore lui baiser la main, ils s'embrassèrent très affectueusement ; puis l'Empereur me demanda si je savais où logeait le prince Potemkin, qu'il voulait aller voir. J'allais l'y conduire ; mais nous le vîmes arriver. L'Empereur redescendit de voiture et alla à celle du prince qui descendit. L'Empereur lui fit ses adieux et son compliment sur tout ce qu'il avait fait voir à l'Impératrice, et puis l'embrassa et remonta en voiture. Nous rejoignîmes l'Impératrice, et, après dîner, nous prîmes les devants pour venir droit ici, où l'Impératrice n'arrivera que demain soir. En chemin, nous avons vu un camp de six mille hommes de cavalerie commandé par le général Souvaroff, et, ici, nous avons eù, toute la journée, de la musique. »

Ici s'arrête de nouveau, mais cette fois définitivement, le journal du prince de Nassau pendant son voyage. Poussa-t-il jusqu'à Pultawa, comme il se l'était proposé, ou bien, pressé de regagner Varsovie, prit-il plus tôt congé de Catherine ? Aucune lettre de lui e nous renseigne à cet égard. La première en date

que nous allons rencontrer sera bien, il est vrai, par une curieuse coïncidence, écrite à Pultawa ; mais, à Pultawa, cinq mois plus tard, le 3 novembre. Or, que d'événements dans ces cinq mois !

Pour lui, il aura eu le temps d'aller à Varsovie, à Paris, peut-être à Madrid, et de revenir auprès de Potemkin, au bord du Dniéper, d'où, par Pultawa et Moscou, il a hâte de gagner Saint-Pétersbourg ; car ce qu'il va y solliciter de l'Impératrice, assuré de l'assentiment de la France, ce n'est plus seulement une lointaine espérance, mais bien l'honneur immédiat d'un commandement devant l'ennemi.

La guerre est en effet déclarée et même commencée ; mais — par un renversement de rôles bien inattendu qui prend la Russie au dépourvu et jette la perturbation dans notre politique — déclarée et commencée... par la Turquie.

§ VI

Négociations en vue d'une quadruple alliance de la France, de l'Espagne, de l'Autriche et de la Russie. — Catherine à Saint-Pétersbourg.

Quand le prince de Nassau arriva à Paris, après s'être arrêté sans doute quelques jours à Varsovie, c'était avec la mission de M. de Ségur de rassurer, pour le moment du moins, M. de Montmorin. Les nouvelles que nous avons vu Joseph II recevoir des Pays-Bas avaient fort refroidi ce prince; dans l'agitation de ses sujets des Flandres il sentait la main de la Prusse et de l'Angleterre, et ne se souciait pas d'aventurer ses forces contre les Turcs avant de s'être prémuni contre une attaque par derrière. Catherine, elle-même, malgré ses provocations et son orgueilleuse satisfaction à la vue des progrès accomplis en si peu de temps par Potemkin, savait, mieux que personne, ce que ses préparatifs avaient encore d'incomplet. M. de Ségur était donc parvenu, plus aisément qu'il ne l'eût d'abord espéré, à faire accepter ses conseils de modération, et c'est plein de confiance qu'il avait pu charger le prince de Nassau,

moins satisfait que lui d'un pareil résultat, d'aller dire à Versailles que l'ambassadeur russe à Constantinople, M. de Bulgakoff, venu à Sébastopol pour saluer sa Souveraine, en était reparti avec des propositions d'accommodement si inattendues, si conciliantes, que leur acceptation par la Porte ne pouvait être douteuse. C'était donc la guerre momentanément ajournée. Mais c'était aussi un succès complet pour la diplomatie française désireuse, avant tout, de maintenir la paix, et atteignant ici son but de manière à consolider par le service rendu son antique influence sur l'Empire ottoman, sans s'aliéner pour cela les cours impériales.

Qu'on juge donc de l'étonnement profond du prince de Nassau et de la déception du ministère, quand, au lendemain même de ces belles assurances, on apprend que cette guerre si heureusement conjurée vient tout à coup d'éclater; que, sans même avoir pu faire entendre ses propositions si mesurées, M. de Bulgakoff a été reçu à Constantinople par un ultimatum sommant l'Impératrice d'évacuer immédiatement la Crimée ; qu'il est enfermé aux Sept tours; et que, malgré M. de Choiseul-Gouffier et sur les suggestions de la Prusse et de l'Angleterre se révélant toutes puissantes sur les conseils du Divan, des vaisseaux turcs ont ouvert les hostilités sur la mer Noire.

Presque au même moment, notre prestige subissait, en Hollande, un échec non moins sensible.

Depuis le jour où nous avons vu le prince de Nassau, à Kioff, prendre un si vif intérêt aux troubles de ce pays,

les événements s'y étaient précipités avec une telle rapidité que, s'il accourait à Paris avec l'arrière-pensée d'influer sur leur direction, il arrivait trop tard. Au début de la guerre civile, le parti des États ou parti français s'était montré le plus fort. Si, entendant alors l'appel de ce parti, la France eût fait en sa faveur une démonstration quelconque ; si ce camp de Givet, dont les maréchaux de Castries et de Ségur proposaient depuis si longtemps l'organisation, au lieu d'être seulement sur le papier, eût fait voir aux Prussiens quelques tentes, ceux-ci probablement, — le duc de Brunswick l'a souvent déclaré depuis, — ne se fussent pas exposés à compromettre dans une trop dangereuse aventure les débuts d'un règne, — le grand Frédéric était mort l'année précédente, — et l'arbitrage de la France eût été imposé au stathouder. Mais l'archevêque de Toulouse, plus habile aux intrigues qui font arriver au pouvoir qu'aux résolutions nécessaires pour l'exercer dignement, laissa passer l'occasion. Enhardie par cette inaction dont les motifs n'apparaissaient que trop depuis les révélations de Necker, la Prusse n'hésita plus. Une campagne de vingt jours suffit au duc de Brunswick pour soumettre toute la Hollande.

Dépouillée presque en même temps de son influence à La Haye et à Constantinople, la France tombait brusquement du rang si haut où l'avait replacée son traité de paix avec l'Angleterre. « La France, écrivait M. de Hertzberg, ministre du Roi de Prusse, a perdu l'alliance de la Hollande et le reste de son prestige en Europe. »

« La France vient de tomber, disait de son côté Joseph II, et je doute qu'elle se relève. »

C'en était trop, même pour la résignation du déplorable ministre qui, tout entier à ses luttes avec le Parlement de Paris, aurait voulu se persuader que l'Europe n'existait pas. Bien d'autres esprits, il est vrai, et des meilleurs, absorbés par la préoccupation des grandes réformes dont ils entrevoyaient la possibilité, n'étaient que trop portés, à ce moment, à se désintéresser des complications du dehors.

Le sentiment de la dignité nationale si offensé ne devait pas néanmoins se contenir tout à fait. Du jour où la Turquie, oubliant les obligations d'une alliance plus que séculaire, servait contre nos intérêts les intrigues prussiennes, la Russie, son ennemie, ne pouvait qu'hériter de notre sympathie déçue. La jeunesse guerrière éclata la première. C'est l'heure où l'on vit, aux applaudissements de l'opinion, le duc de Richelieu, le comte de Damas, le comte de Bombelles, — pour ne citer ici que quelques-uns des plus connus, — solliciter et obtenir la permission d'aller mettre leur épée au service de Catherine, suivant en cela l'exemple du prince de Nassau autorisé, le premier, à aller combattre les Turcs, sans perdre son grade et son rang dans l'armée française.

Et ce ne fut pas seulement à la cour qu'on envia ces heureux volontaires. Tandis que le duc de Lauzun écrivait directement à l'Impératrice pour la supplier de daigner l'appeler, un jeune capitaine d'artillerie, à

l'extrémité du royaume, adressait plus modestement au général russe Tamara, chargé d'organiser une flottille dans la Méditerranée, une lettre que le comte Rostopchine a affirmé depuis avoir eue souvent entre ses mains. A quoi tiennent pourtant les destinées des empires? Qu'on eût consenti à le recevoir avec le grade équivalent à celui qu'il avait alors dans la garde nationale Corse, et c'est du sein d'une armée russe, du fond de la Crimée, que l'Europe eût entendu retentir pour la première fois le nom de Bonaparte (1).

Mais ces manifestations individuelles n'ôtaient rien à la honte ni au péril de l'affront infligé à notre politique. Vu l'état des belligérants, la saison avancée, et la soudaineté de la résolution qui avait fait déclarer la guerre, on devait calculer que les hostilités sérieuses ne commenceraient guère qu'au printemps. Quelles surprises nous ménageraient, d'ici là, les puissances dont la malveillance venait de se trahir par des coups si inattendus ? Quel parti devait prendre notre diplomatie pour relever notre prestige et garantir l'avenir ?

Les dépêches de M. de Ségur répondaient hardiment à cette dernière question.

A l'alliance imminente et peut-être déjà secrètement conclue de la Prusse, de l'Angleterre et désormais aussi de la Hollande, il proposait d'opposer une quadruple alliance, possible selon lui, de la France, de l'Espagne, de l'Autriche et de la Russie. Si une guerre générale devait être la conséquence de ces deux grou-

(1) Rostopchine, *la Vérité sur l'incendie de Moscou.*

pements des puissances, qui peut dire que les meilleures chances n'eussent pas été de notre côté? Et la diversion, qui, dès lors, eût détourné contre l'étranger l'ardeur de ces factions qui rendaient si difficiles des réformes sur lesquelles tous les sages esprits étaient d'accord, n'aurait-elle pas compensé cette nouvelle cause de désordre momentané pour nos finances? Mais plus probablement cette combinaison eût imposé la paix. « Elle aurait sauvé la Pologne, a écrit depuis M. de Ségur, pacifié et rassuré la Turquie, contenu la Suède, amené l'Angleterre et la Prusse à faire, en Hollande, un arrangement qui aurait concilié tous les partis. On aurait épargné le sang d'un million d'hommes et la cour de France, conservant une juste considération au dehors et au dedans, aurait peut-être évité tous les déchirements qu'amenèrent les fautes trop multipliées du premier ministre. »

Si nous insistons sur ce point, c'est que l'idée du comte de Ségur était aussi, nous l'avons déjà vu, le désir réfléchi et passionné du prince de Nassau.

C'est cette idée qu'il cherchait, de toutes ses forces, à faire prévaloir à Versailles, et qu'il crut un moment avoir contribué à faire accepter, non seulement par le Roi et par M. de Montmorin facilement gagnés à la conception de M. de Ségur, mais par Loménie de Brienne lui-même ; — ce dernier, il est vrai, secrètement résolu à annuler, par la lenteur qu'il y apporterait, l'effet des négociations dont il acceptait le principe.

Et c'est enfin cette même idée dont il est chargé de

préparer, auprès de Potemkin, la réalisation, — tandis que M. de Ségur, à Saint-Pétersbourg, achèvera d'y amener l'esprit de l'Impératrice, — lorsque nous le voyons repartir précipitamment de Paris, dans les derniers jours d'octobre, retraverser l'Europe en toute hâte et arriver à Élisabethgorod, quartier général des Russes en face des Turcs. Le prince de Ligne s'y trouve déjà, occupé à combiner, d'accord avec le prince Potemkin, les opérations des armées russes et autrichiennes, et c'est lui qui, mieux que personne, va nous dire la grande part qui revient à son ami dans la nouvelle orientation du cabinet de Versailles : « Il nous est arrivé de Paris un prince de Nassau, » écrit-il, à ce moment, à M. de Ségur, « qui vous a détartarisés en engageant M. de Montmorin à changer le système de la France en faveur des Turcs. Sa ténacité en négociations comme aux coups de fusil lui vaudra toujours du succès! Sa réputation, sa considération et la logique qu'il sait, sans avoir eu le temps de l'étudier, ont bien servi vos désirs dans cette occasion importante. »

Mais à peine est-il arrivé au camp de Potemkin, où il a reçu le meilleur accueil, — « Je suis bien, bien content du prince Potemkin, » écrit-il dès le premier jour, — que le voilà déjà en route pour Saint-Pétersbourg, et écrivant de Pultawa, le 3 novembre, la lettre que nous annoncions, après avoir rapporté son journal du voyage en Crimée de l'Impératrice.

« Je ne puis pas choisir une plus mauvaise saison,

mande-t-il à la Princesse, à Varsovie ; les chemins sont affreux et j'ai la fièvre que la diette et force esprit de nître chasseront, je l'espère, et surtout le voyage. Mais le prince a voulu que j'aille demander à l'Impératrice elle-même la permission de servir dans son armée. Je ne peux pas trop me louer de lui, car celui-là est bien mon ami. Il n'est pas complimenteur, lui, mais il sait qu'il faut de la réciprocité en tout. »

Que signifie cette allusion à une amitié plus égoïste et moins sûre que celle de Potemkin ? Le motif de ce brusque voyage, en plein hiver, est-il vraiment d'aller solliciter de Catherine une autorisation assurée ? D'autres lettres du prince vont nous renseigner là dessus.

Une des conditions indispensables au succès de la négociation entreprise était, on le comprend, le secret le plus absolu vis-à-vis de la Prusse et de l'Angleterre. Le projet éventé, — comme il le fut en effet, quelques semaines plus tard, mais en dehors du prince et par un subalterne auquel le comte Osterman avait donné à copier certaines communications confidentielles de M. de Ségur, — la Prusse et l'Angleterre useraient de tous leurs moyens pour le faire échouer, ou peut-être même n'hésiteraient plus, se disant provoquées, à rendre public et ouvertement agressif l'accord secret qu'on savait les lier. Aussi, quelle ne fut pas l'inquiétude du prince de Nassau, à peine arrivé à Élisabethgorod, quand une lettre de Pétersbourg vint lui apprendre qu'on y parlait dans les cercles diplomatiques d'une mission secrète importante dont il serait chargé auprès du prince Potem-

kin, et son indignation quand il sut que ce bruit était mis en circulation par l'ambassadeur du roi de Pologne, auquel son maître lui-même en aurait écrit!

En quittant Paris pour se rendre à Élisabeth, le prince de Nassau avait traversé Varsovie. Se confiant à l'amitié de Stanislas, auquel il venait de rendre de si éminents services, lui avait-il laissé deviner quelque chose de son secret? Il ne le croyait pas; et sa réserve habituelle semble avoir dû le mettre à l'abri d'une indiscrétion. Stanislas avait plutôt écrit sur une supposition. Ce qui était certain, c'est que le bruit fâcheux venait du roi, et, comme le prince de Nassau avait constaté chez lui avec regret une tendance toute nouvelle à se laisser gagner, lui aussi, aux séductions de la Prusse, il en venait à se demander si, dans cette imprudence qui risquait de lui faire un si grand tort, il ne devait pas reconnaître un perfide calcul, une vraie trahison de l'amitié.

« Je suis en vérité en doute, » — écrit-il à ce moment, — « si ce n'est pas une méchanceté; car, si j'avais vraiment été chargé d'une commission, comme l'ambassadeur l'a dit, le secret était nécessaire pour la réussite, et, si j'étais l'ennemi du roi, je pourrais facilement croire qu'il n'a divulgué ma mission que pour en donner l'éveil au roi de Prusse que l'on croit déjà qu'il ménage plus qu'il ne devrait. Mais je ne suis pas si méchant, et ce n'est pas méchanceté de sa part, mais cette faiblesse qui lui fait sacrifier ses amis à un petit intérêt mal calculé. »

« Votre roi m'a bien corrigé, » — ajoute-t-il quelques

jours plus tard; — « j'ignore jusqu'à quel point il m'a fait du mal, mais il ne peut être que fort grand, et je ne l'oublierai jamais. Je vois actuellement que le maréchal Potocki me l'avait bien dépeint et que j'aurais mieux fait de le croire. Mais, soyez tranquille, je ne ferai pas comme les autres; je ne changerai pas. Dites-lui seulement que je le prie de ne plus parler de moi à son ministre Déboli, qui est un bavard, pas même de son indiscrétion, car ce Déboli est si bête qu'en voulant raccommoder sa sottise il donnerait de l'importance à un bruit que je désire qui tombe. »

Le bruit tomba en effet ; et il ne paraît pas qu'il ait eu de conséquences fâcheuses; il ne servit, au contraire, par les loyales explications qu'il provoqua, qu'à rendre plus étroite encore l'amitié déjà si cordiale du prince de Nassau et du comte de Ségur.

Celui-ci naturellement avait été plus alarmé que personne de rumeurs dont il était seul en mesure de comprendre la portée. Il en avait été d'autant plus ému qu'on s'obstinait, de Versailles, à ne faire à ses pressantes dépêches que les réponses les moins précises. Brouillé avec le maréchal de Ségur, Loménie de Brienne n'avait pu se résigner, en acceptant l'idée de la quadruple alliance, à en laisser l'honneur au fils de son ennemi. Il se contentait donc de faire arriver à l'ambassadeur à Saint-Pétersbourg des instructions si incomplètes qu'elles le mettaient dans la plus fausse position, tandis qu'en laissant ignorer au prince de Nassau ce misérabe calcul de sa rancune, il se

serait servi de lui pour s'expliquer plus clairement, à l'autre extrémité de la Russie, avec le premier ministre de l'Impératrice, préparant ainsi un affront au seul représentant officiel du roi, au moment même de son triomphe et, cela, par le fait d'un de ses meilleurs amis.

Mais un mot de M. de Ségur suffit au prince de Nassau pour lui ouvrir les yeux sur cette intrigue ; et, s'il est si pressé d'accourir à Saint-Pétersbourg, c'est en grande partie pour rassurer son « frère d'armes » par des explications si franches que leur amitié n'en sera désormais que plus solide.

« Je le reconnus et je l'embrassai, » telle est, dans les mémoires de M. de Ségur, la conclusion du récit de ce malentendu.

Nous allons voir, en effet, les deux amis plus unis que jamais, à en juger par la correspondance du prince pendant le séjour de deux mois qu'il va faire à Saint-Pétersbourg. Ses lettres, il est vrai, condamnées à la plus extrême réserve, ne nous apprendront pas grand' chose sur les négociations d'ailleurs si bien connues par les mémoires de M. de Ségur. Mais la personnalité de l'Impératrice Catherine est assez considérable pour suffire par elle-même à donner de l'intérêt aux impressions et aux observations de ceux qui l'ont approchée.

« Saint-Pétersbourg, 18 novembre 1787.

« Je suis arrivé, ma Princesse, hier, à onze heures du soir. J'ai trouvé Ségur incommodé. Cependant, nous sommes restés à causer jusqu'à plus d'une heure. J'étais

bien fatigué. Les chemins sont si mauvais que j'ai été quatorze jours sans sortir de ma voiture, et la fièvre que j'ai eue avec cela m'avait exténué. Je viens d'écrire au général Momonoff, que je ne pourrai voir que ce soir, et ne pourrai être présenté à Sa Majesté que dimanche ou jeudi. Le visage me brûle et me fait grand mal. Hier, en arrivant, j'avais baissé mes glaces pour voir la ville, et le froid m'a gercé le visage. Elle est vraiment superbe. Je ne m'en étais pas fait l'idée que j'en ai prise, quoique je ne l'aie encore vue qu'au clair de lune. Ségur m'a logé dans un appartement fort chaud et fort commode. Sa maison est belle et d'une très grande élégance. Elle m'a surpris en arrivant. Je m'y trouve fort bien, et vous jugerez combien il est agréable pour moi de m'y trouver avec un des hommes que j'aime le plus. Mais adieu, ma Princesse, il faut que je vous quitte. »

Mais, au lieu d'être reçu par l'Impératrice seulement le dimanche ou le jeudi suivants, c'est le soir même qu'il aura cet honneur.

« J'ai été bien plus heureux que je ne l'espérais, » — ajoute-t-il en post-scriptum. — « Après avoir dîné chez Ségur, j'allai chez le Vice-Chancelier pour lui demander à être présenté à S. M. Je m'attendais qu'il me remettrait à jeudi, mais, au lieu de cela, il me dit que l'Impératrice lui avait donné l'ordre de m'amener le soir même à l'Ermitage, où je serais présenté sans cérémonie. A six heures, je me rendis donc chez le Vice-Chancelier, et nous allâmes à l'Ermitage que je savais être un beau palais. Je ne puis cependant vous expri-

mer ma surprise lorsque, après avoir traversé une quantité énorme de pièces superbes et ornées de beaux tableaux, j'appris que j'étais encore dans ce que l'on appelle l'Ermitage. En vérité il est digne de l'Ermite. Je trouve même qu'un autre qu'elle ne pourrait donner le nom d'Ermitage à un aussi grand palais. Je lui fus présenté lorsqu'elle parut pour aller à la comédie. Elle me reçut avec une bonté extrême, et me marqua qu'elle était très aise de me voir. Je suivis S. M. à la Comédie où, dans une des plus belles salles que je connaisse, nous n'étions que treize personnes. S. M. eut la bonté de me dire de m'asseoir sur la banquette qui était au-dessous d'elle. Elle écouta peu la Comédie, quoiqu'elle soit bonne, mais elle parla beaucoup et fut, ce qu'elle est toujours, le plus aimable possible. Après la Comédie, elle joua au billard avec le général Momonoff qui me dit que S. M. me permettait de lui faire ma cour tous les jours à l'Ermitage. Je fus, de là, voir un moment Ségur, et puis souper chez le général Momonoff. Adieu, ma Princesse, voici du monde, à demain. »

Le lendemain et la plupart des jours suivants, à peu près la même vie : longues causeries avec M. de Ségur; dîner à la cour, chez les ministres ou les principaux membres du corps diplomatique; à six heures et demie, comédie à l'Ermitage, en petit comité d'une quinzaine de personnes; même partie de billard de l'Impératrice et du général Momonoff, suivie du souper. A certains jours de la semaine, cependant, les beaux salons du palais de l'Ermitage s'ouvrent à une cour

plus nombreuse ; mais ces magnificences ne valent pas pour le prince de Nassau l'intimité des « petits jours » et les causeries à voix basse de l'Impératrice, pendant que ses comédiens s'évertuent à jouer, sans qu'on les écoute, dans une salle à peu près vide.

« J'ai été présenté hier au Grand-Duc et à la Grande-Duchesse et ils ont été, ainsi que tous les ministres étrangers et toute la cour, à l'Ermitage. On a donné le « Tambour nocturne », et un ballet de Picque où il a dansé ainsi que la Rossi à merveille. J'étais à ma place des petits jours près de S. M., mais j'aime mieux les petits jours. L'Impératrice y cause davantage et l'on voit qu'elle y est plus à son aise. A sa place, je serais bien de même. Le Grand-Duc m'a dit qu'il comptait aller à l'armée du prince Potemkin, que Madame la Grande-Duchesse veut y aller aussi ; mais je ne peux pas croire que l'on lui permette. Adieu, ma Princesse. Ségur me fait dire que l'on va dîner et il faut que j'achève de m'habiller,... » et, ici, plusieurs lignes de chiffres : 90, 6, 225, 191. u 106. 108. m..., etc., parlant sans doute de choses particulièrement confidentielles que le prince a intérêt à ne pas livrer à la poste.

Car les négociations marchent toujours, — nous le savons par les dépêches de M. de Ségur, — et, bien que les lettres à la Princesse soient forcément peu explicites sur ce sujet, à lire entre les lignes, celle du 27 novembre par exemple contient, à cet égard, des indices assez précis. « J'ai été introduit hier dans le ca-

binet de l'Impératrice où j'ai eu une conversation de cinq quarts d'heure, seul avec elle (toute cette phrase est soulignée); ceci est pour vous seule, comme vous l'imaginez. Peut-être, à l'arrivée du courrier de Paris, irai-je y faire une course; mais cela est incertain, ainsi n'en parlez pas. »

Les négociations marchent même si vite; l'Impératrice, qui sait ce qu'elle veut et agit par elle-même, passe si aisément par-dessus les lenteurs ordinaires à ce genre d'affaires, que, peu de jours après avoir été autorisé par son gouvernement à commencer ses ouvertures, M. de Ségur peut écrire à sa cour que son succès est certain. Mais au lieu des compliments sur lesquels il devait compter après un si prompt résultat, voilà que le courrier de France lui apporte presque des reproches. Sa diplomatie a été trop heureuse; il a trop bien réussi, sinon au gré de tout le cabinet de Versailles, du moins à celui du premier ministre, contrarié dans ses secrètes intentions. Et, bien qu'aucunes précisions n'annulent les instructions précédemment reçues, M. de Ségur est trop avisé pour ne pas comprendre que ce qu'il a de mieux à faire, en attendant d'y voir plus clair, c'est de gagner du temps, sans rien compromettre, si c'est possible. Le difficile est d'éviter de froisser Catherine plus qu'étonnée de ces tergiversations; et l'aimable ambassadeur n'a pas trop, pour y parvenir, de tout son esprit, heureux du moins de pouvoir confier ses impatiences, quand il se retrouve chez lui, à un ami tout à fait sûr et non moins perplexe que lui.

Il ne paraît pas du reste que l'Impératrice ait trop laissé voir son humeur aux malheureux négociateurs dont le sentiment personnel lui était connu, et le prince de Nassau, en attendant l'arrivée de nouveaux courriers, peut continuer à décrire à sa femme les plaisirs de l'Ermitage, où il rencontre toujours la même faveur.

« J'ai vu hier (10 décembre) le dîner de l'Impératrice avec les chevaliers de Saint-Georges. Sa Majesté eut la bonté de me dire, en se mettant à table, que j'allais voir un dîner héroïque, et, après qu'elle fut à table, elle envoya un chambellan me demander comment je trouvais ce dîner. Je lui fis dire que je sentais qu'il était fait pour exalter et pour donner le plus grand désir d'en être. Un moment après, elle me fit signe de venir lui parler. Je m'approchai d'elle du côté où était l'amiral Greig, qui était à sa droite. L'Impératrice me dit qu'elle voulait me répéter la conversation qu'elle venait d'avoir avec M. l'amiral Greig, qui lui rappelait un moment bien cher : celui où elle avait été voir à Cronstadt son escadre qui revenait couverte de gloire. Elle eut la bonté de me dire tous les détails de cette célèbre journée. Cela m'amena à parler de la campagne de l'Archipel. L'Impératrice fit plusieurs questions à M. l'amiral, une entre autres sur la journée de Tchesmée. L'amiral répondait toujours avec cette modestie qui sied à ceux qui ont fait de grandes choses, et toujours il disait : nous avons fait; mais l'Impératrice lui dit : Monsieur l'amiral, vous dites toujours: nous; lorsque vous pourriez dire avec raison : jai fait. On est bien heureux d'entendre

la souveraine que l'on sert reconnaître ainsi les services que l'on lui a rendus, et l'Impératrice, qui sent bien, ne perd jamais une occasion de dire des choses obligeantes. En tout, je ne crois pas qu'il soit possible d'être en tiers à une conversation plus intéressante et plus agréable. Aussi, quoiqu'il y fît très froid, j'ai trouvé le dîner trop court. Il y a eu, le soir, bal paré, après lequel j'ai été chez l'Impératrice dans ses petits appartements qui sont charmants.

« Le jour de la Sainte-Catherine il y avait eu un bal paré le plus brillant et très nombreux et qui avait eu pour moi un grand mérite : de ne pas être long. S. M., après y avoir été une demi-heure, me permit de lui faire ma cour dans son intérieur où, n'y ayant que huit ou dix personnes, elle est plus à son aise, ordonne qu'on s'y mette et est vraiment aussi aimable qu'il soit possible d'être. »

Mais après l'Impératrice guerrière enflammant le zèle de ceux qui la servent par les honneurs qu'elle leur rend ou leur fait espérer, la voici, auteur dramatique, faisant représenter sur son théâtre un opéra de sa composition. Le contraste est assez piquant pour que nous empruntions encore la description de cette fête au prince de Nassau devenu reporter à cette occasion.

Absorbé par la lecture d'une lettre indéchiffrable qu'il vient de recevoir, il a failli manquer la représentation, ce dont il eût été d'autant plus désolé que, par une faveur marquée de l'Impératrice, elle est précisément donnée à son intention.

« . . . Quand j'arrivai, l'Impératrice était déjà à la salle de spectacle. C'était jeudi, jour que le corps diplomatique y est admis ainsi que toute la cour. Il était un peu embarrassant d'entrer. Cependant l'on allait donner un opéra dont les paroles sont de l'Impératrice, et qu'elle avait eu la bonté de demander pour que je le voie. J'entrai donc; je fus aperçu, et Sa Majesté eut la bonté de permettre que je traverse la salle et que je vienne prendre ma place auprès d'elle. Je ne connais pas d'opéra qui ait autant de spectacles. Il est tiré d'un conte russe. Il y a dix changements de décoration qui, toutes, sont jolies. Les ballets sont charmants, les habits beaux, et la musique, dont les thèmes sont russes, est vraiment agréable. Le général Momonoff m'expliquait les paroles et l'Impératrice même avait cette bonté, ce qui fait que je puis vous en dire le sujet. Ivan Sévéritch est fils d'un czar. Un génie a enlevé ses deux sœurs, au premier acte, au milieu d'une fête nationale. Comme il est très valeureux, il propose à son père d'aller chercher ses sœurs et de les délivrer. Il part. En chemin, il trouve deux satyres qui se disputent un chapeau qui rend invisible, des bottes de sept lieues et une nappe qui, lorsque l'on l'étend, se trouve à l'instant servie. Il leur demande le sujet de leur dispute. Les satyres lui disent la propriété du trésor qu'ils se disputent, en l'informant que cela était destiné pour le fils d'un czar nommé Ivan Sévéritch. Lui leur propose alors de courir quatre verstes et de donner le trésor à celui qui arrivera le premier, et

qu'il se charge de le garder pendant leur course. Les satyres partent, et Ivan Sévéritch emporte ce qui lui était destiné. Il rencontre ensuite une sorcière qui lui indique ce qu'il doit faire. Il trouve enfin une de ses sœurs; de là, il va chercher l'autre. Mais il ne peut les délivrer qu'il n'ait combattu un dragon à sept têtes. Il va dans des forges se faire forger un sabre. Il combat le dragon et épouse une reine qui lui fait arriver par les airs son père, sa mère et ses sœurs. Vous voyez que voilà de quoi faire un opéra, car, avec sa nappe, il donne des soupers superbes qui sont toujours accompagnés de fêtes, la nappe donnant toujours, avec le repas, tout ce que l'on peut désirer pour le rendre agréable. Adieu, ma Princesse, j'ai bien de l'humeur contre vous qui avez laissé partir plusieurs courriers sans m'écrire, mais je vous aime bien. Occupez-vous, je vous prie, de m'avoir des chevaux et des charriots avec tout ce qu'il me faut pour loger et avoir à dîner, la tente de Sobieski et la belle tente que vous avez faite pour moi. Je crois que l'on me donnera un corps à commander séparé du reste de l'armée. Mais, comme cela ne m'a pas été dit positivement par le prince Potemkin, n'en parlez pas. »

Quand il écrit cette lettre, il n'a plus qu'une pensée : aller rejoindre l'armée. Les dépêches de Paris sont arrivées et M. de Ségur ne peut plus se faire illusion. Le cardinal de Brienne, si vague jusqu'alors, n'hésite pas à dire cette fois que ses idées se sont modifiées. Ce qu'il lui faut à tout prix, même au prix du prestige momen-

tané de la France, ce sont des économies et, par conséquent, le désarmement. Au lieu de chercher dans l'alliance de la Russie un puissant appui contre l'Angleterre, c'est de cette dernière qu'il prétend essayer de se rapprocher. M. de Ségur s'efforcera, comme il le pourra, auprès de Catherine justement offensée du mépris fait de ses avances, de sauvegarder l'avenir.

Pour le prince de Nassau, fort de l'autorisation qu'il a reçue de servir l'Impératrice, et assuré depuis longtemps de voir ses offres acceptées, il n'a plus qu'à presser de loin son équipement, en attendant de connaître quel commandement lui sera donné.

« Sa Majesté m'a permis de servir dans son armée, » — écrivait-il déjà le 20 novembre.— « Elle a mis à m'accorder cette grâce la bonté qui lui est ordinaire, et les choses flatteuses qu'elle a daigné me dire m'obligeront à faire bien des choses pour les mériter. Ligne restera à l'armée où il est employé par l'Empereur pour y être chargé de sa correspondance. Jugez du plaisir que j'aurai à me trouver à la même armée que lui. » — Et, quelques jours plus tard : — « Je compte avoir un corps de quinze ou dix-huit mille hommes à commander en chef. Mais n'en parlez pas ; car cela ne doit être arrangé qu'à mon arrivée à Élisabeth. »

Aussi, a-t-il besoin, puisqu'il est obligé de rester encore à Saint-Pétersbourg, où il ronge son frein, que la Princesse prépare d'avance, pour lui, tout ce qu'il devra trouver prêt à son prochain et court passage à Varsovie. Dans sa

crainte qu'en son absence quelque chose ne soit oublié, il entre dans les détails les plus minutieux. « Comme j'aurai besoin d'une cuisine, je vous prie de me faire faire un petit charriot couvert, avec des compartiments qui contiennent tout ce qui peut être nécessaire pour donner à dîner à quinze personnes. Il faut que les plats et les assiettes soient en étain d'Angleterre, et les casseroles en fer battu. Je désire que ce charriot soit le plus léger possible et contienne tout ce que l'on peut désirer pour servir un dîner très propre ; que sur l'avant deux cuisiniers puissent aller à couvert et y soient commodément. Je vous prie aussi de me faire chercher des chevaux pour moi monter. La figure ne me fait rien, mais je les veux légers, bien libres des épaules et surtout bien sûrs sur leurs jambes et n'ayant peur de rien. Il est bien intéressant pour moi d'être bien monté. Aussi, j'espère que vous faites chercher de tous côtés. Je ne me soucie pas de chevaux turcs ; j'aime mieux des chevaux polonais ou anglais. »

Il n'attend plus pour quitter Pétersbourg qu'un dernier courrier de France ; car il ne saura qu'alors s'il est obligé, oui ou non, d'aller pousser une pointe à Paris avant de se rendre au camp. Mais ce courrier arrive enfin, et il peut écrire à sa femme le 2 janvier 1788 : « Je partirai enfin le 4 ou le 6 (vieux style). Je serai dix jours en chemin, car on les dit bien mauvais, et avec une grosse voiture on ne va pas vite. Je passerai à Varsovie quatre ou six jours. A bientôt donc, ma Princesse. J'espère trouver de vos nouvelles à Grodno et à Bialistock. »

§ VII

Guerre contre les Turcs. — Du quartier général d'Élisabethgorod, avant l'entrée en campagne.

Les négociations, si heureusement entamées, avaient donc échoué, du moins pour le moment. Mais quoique ce mécompte n'altérât pas la bienveillance de Catherine pour M. de Ségur et pour le prince de Nassau et que ce dernier pût écrire en quittant Pétersboug : « Je suis toujours traité ici avec la même distinction et la même bonté, » le mécontentement de l'Impératrice était au fond d'autant plus vif que sa situation pouvait lui paraître plus alarmante.

La guerre avait mal débuté pour elle comme pour l'Empereur, son unique allié.

Depuis que l'empire Ottoman est censé être mort, on s'émerveille, chaque fois qu'on l'oblige à se secouer, de sa fière résistance. Potemkin, surpris par une attaque qui déconcertait ses calculs, avait, tout d'abord, perdu la tête. Il avait fallu, pour le remettre, le sang-froid viril de l'Impératrice.— Au prince de Ligne, chargé de lui communiquer le plan de l'Empereur en lui demandant le sien, il se contentait

de répondre, après trois jours de réflexion : « Avec la grâce de Dieu, j'attaquerai tout ce qui sera entre le Bog et le Danube ! » — Souvaroff, il est vrai, avait bien pu empêcher, dans les derniers jours de septembre, un débarquement des Turcs à la pointe de Kimburn ; mais, nulle part, depuis la provocation de l'ennemi, les Russes n'avaient été en mesure de prendre l'offensive ; et si leur flotte était une fois sortie de Sévastopol, cela n'avait été que pour essuyer une tempête presque aussi préjudiciable pour elle qu'une défaite. Joseph II, de son côté, échouait complètement devant Belgrade, contribuant à donner à l'Europe cette impression inattendue que, des trois belligérants, les deux puissants alliés n'étaient pas les moins heureux d'avoir vu arriver le répit forcé de l'hiver.

Quant au prince de Nassau, dès qu'il se retrouve à Varsovie, il se rend compte du tort que lui a fait, — il l'avait bien prévu, — son séjour inutilement prolongé à Saint-Pétersbourg. Malgré le zèle de la Princesse à préparer de son mieux l'entrée en campagne de son mari, rien n'est prêt, ou rien n'est conforme à ce qu'il eût voulu. Ses chevaux favoris, envoyés à Paris l'année précédente en vue d'une guerre en Hollande, son chirurgien français, ses meilleurs serviteurs dont il a l'habitude, s'ils ont déjà quitté la France, en sont encore à traverser l'Allemagne pour le rejoindre on ne sait où. Au lieu du léger équipage si minutieusement commandé, il n'aura que de lourds charriots déjà partis en avant, mais pour aller s'embourber dans les boues de

la Pologne ! Il faut cependant qu'il aille rejoindre le camp. Mais, dès les premiers relais, nous le voyons pester contre les difficultés qu'il rencontre et celles qu'il prévoit : « Il y a trente-cinq heures que je suis en route pour faire dix-sept meils ; il me faudra au moins six jours pour arriver à Sainte-Élisabeth, » — écrit-il le 18 février. — « Je suis, jusqu'à présent, content de ma voiture (rien encore n'a cassé), mais bien peu des gens qui n'entendent rien aux voyages et ne comprennent pas ce que je leur dis. Le plus intelligent est le marmiton, c'est celui qui m'entend le mieux. Celui que Lefebvre appelle l'interprète ne comprend pas quatre mots de français. Lorsque je lui dis quelque chose, il va chercher le valet de chambre pour lui expliquer ce que lui-même n'a pas compris. Il faut être d'une belle patience pour ne pas se donner au diable. Au moins que le boulanger sache mieux faire le pain que l'interprète ne parle français ! »

Ce n'est pas en effet dans les pays qu'il traverse qu'il trouverait des ressources quelconques ; les populations affolées voient des ennemis partout. « Ils attendent à tout moment les Tartares qui, je crois, ne viendront pas, premièrement, parce qu'ils s'annoncent. Ordinairement, lorsqu'on va faire une incursion dans un pays, on ne l'annonce pas. D'ailleurs les Russes approchent de la frontière. Je les trouve partout ici, où je passe, depuis Filstine. »

Mais, grâce au comte Potocki, qui a envoyé un courrier de Humann pour lui assurer des chevaux sur sa route, le voilà enfin à Élisabeth, où, au milieu du désarroi inévitable d'une organisation im-

mense et précipitée, il va attendre, pendant cinq longues semaines d'impatiences, d'ennui et de maladie, d'être fixé sur sa destination.

« Me voici à Élisabeth, ma Princesse, fort aise d'avoir rejoint le prince Potemkin, qui m'a très bien reçu. Je n'ai plus à désirer que de voir promptement commencer la campagne et d'avoir quelque chose à faire qui me vaille un peu de gloire. Je suis chez Ligne, où je fais ma toilette, car, n'y ayant pas encore de logement à la citadelle, le prince Potemkin, pour que je n'aille pas à la ville, m'a donné un lit dans sa chambre, et lui est dans son cabinet; mais, comme nous avons veillé jusqu'à cinq heures du matin, et qu'ensuite il s'est fait encore lire jusqu'à sept, pour ne pas lui faire du bruit, je suis venu dans la petite maison de Ligne où il est avec Roger de Damas (1), dans une chambre sale qui peut avoir dix pieds sur huit. De sorte qu'à peine avons-nous de la place pour nous habiller. Mais cela est plus gai. Adieu, je vous écrirai bientôt. » Et le surlendemain : « Je ne vous ai pas écrit, hier soir, parce que j'avais trop de sommeil. J'ai quitté le prince Potemkin à trois heures, qui n'a cessé de travailler qu'à près de huit. Il passe toutes les nuits et se tue vraiment. Il fait un grand froid dans sa chambre. Je me suis si enrhumé que je

(1) Le comte Roger de Damas, dont le nom va revenir souvent sous la plume du prince de Nassau, était un de ces Français que nous avons vus solliciter l'autorisation d'aller mettre leur épée au service de Catherine. Sur sa sortie de France et son voyage de Paris à Elisabethgorod, lire les curieux détails empruntés à ses mémoires encore inédits par M. Léonce Pingaud, dans son ouvrage « les Français en Russie et les Russes en France ».

me suis mis en troisième dans celle de Ligne. Roger de Damas est très bon enfant. Il n'a pas du tout l'air suffisant et fat qu'ont ordinairement les Français qui, comme lui, ont été un peu gâtés. Il est fort honnête et a une de ces figures qui préviennent et qui font que l'on s'attache avant même de connaître beaucoup. Il a bien de l'ardeur et cherche bien les occasions de se distinguer. Il m'a prié de demander au prince Potemkin de le prendre avec moi, si l'on m'emploie. Je le ferai ; car je serais bien aise de l'avoir. Mais le voici qui revient pour me tenir compagnie; adieu, à demain, car la poste ne part que samedi, et c'est aujourd'hui dimanche. »

S'il n'écrit pas les jours suivants, c'est qu'à peine arrivé il est tombé malade. Tous ses gens d'ailleurs en ont fait autant. L'état sanitaire du camp est déplorable. Heureusement qu'il est déjà un peu mieux installé que dans les premiers moments : « J'ai été trois jours sans vous écrire parce que mon rhume m'avait donné la fièvre assez fort avec de la courbature, mais de grandes sueurs m'ont guéri. Je suis maintenant dans mon logement qui est assez bon ; j'ai un salon, un cabinet où est mon lit et plusieurs pièces pour mes gens (mais ils sont tous malades, le cuisinier, mon valet de chambre, Joseph...), tout cela meublé de jolis papiers. Le prince y a fait mettre des tapis et je me trouve à merveille. Le prince Potemkin ne se porte pas bien non plus. Il est cependant venu me voir hier, mais aujourd'hui il m'a fait dire qu'il ne revenait pas, parce qu'il

avait de l'humeur et qu'il grondait tout le monde. Demain j'irai le voir. »

Mais à peine est-il rétabli, du moins à ce qu'il écrit, et grâce à une médecine énergique qu'il s'est appliquée sur sa propre ordonnance, c'est au tour du prince de Ligne de payer son tribut. « Il lui a pris hier un très grand mal de gorge en sortant à deux heures du matin de chez le prince. J'ai été le voir et je suis resté avec lui jusqu'à trois heures. Je viens d'envoyer chercher de ses nouvelles. Nous avons beaucoup de malades, mais tout cela se passera dès que nous ferons quelque chose. D'être à ne rien faire est ce qui fait mal. Il fait beau et, si le temps continue, nous aurons des herbes dans un mois, et nous marcherons. Mais Lefebvre qui n'arrive pas, et mes gens qui sont tous malades et n'ont pas de secours! ils sont gauches et ne savent pas s'aider. Je ne serai bien que lorsque ceux qui me viennent de Paris seront arrivés. Mais Ligne me fait dire qu'il souffre plus qu'hier. Je vais chez lui. »

Lefebvre qui n'arrive pas ! La crainte de recevoir l'ordre de se mettre en campagne avant d'avoir ses chevaux, ses tentes, ses bagages, voilà surtout ce qui rend malade le prince de Nassau. « Vous me mandez que Lefebvre est parti le 16. C'est aujourd'hui le 9, et quoiqu'il soit en chemin depuis vingt-deux jours, je n'ai pas de ses nouvelles. Il est vrai que les chemins sont bien mauvais et les rivières deviennent bien difficiles à passer. Les chevaux qui me viennent de Podolie sont enfin arrivés, mais il m'en faut au moins quarante-cinq.

Et mes équipages qui n'arrivent pas, et qui sait s'ils arriveront ! Comment, connaissant les chemins de Pologne, a-t-on pu faire partir de telles voitures. Encore si j'avais Grégoire, le seul qui pourrait m'être utile ici. Je n'en finirais pas si je vous disais tous les sujets d'humeur que j'ai. »

Aussi, comment guérir avec de tels ennuis? « Je mets tous les matins deux heures les pieds dans l'eau, mais mon mal de tête continue de même. Il me prend tous les jours, entre trois et quatre heures, et augmente toute la soirée. Le matin, après avoir un peu dormi, il est très diminué et, vers les midi, il est tout dissipé ; mais à trois heures il reprend. Je crois que l'ennui de ne rien faire y contribue beaucoup. Mon Dieu ! quand commencerons-nous? Je suis vraiment bien heureux d'avoir ici Ligne et Damas. Nous passons les après-midi ordinairement nous trois, c'est-à-dire depuis six heures jusqu'à huit ou neuf. De là, nous revenons chez le prince où l'on soupe à minuit et, depuis que Ligne est malade, j'y reste seul jusqu'à trois ou quatre heures que le prince se couche, bien qu'il reste ensuite à parler affaires jusqu'à sept ou huit. »

« Ligne va beaucoup mieux, »— écrit-il quelques jours plus tard. — « Il est sorti hier, mais, sa gorge s'étant un peu renflammée, il a été obligé de rester chez lui aujourd'hui. Il m'a lu une lettre qu'il écrit à la princesse Charles; elle mérite que vous la lui demandiez. L'Empereur voit avec bien de l'inquiétude le projet qu'il croit au roi de Prusse de prendre Dantzick et un mor-

ceau de la Pologne. Ligne a été chargé de parler ici, et d'annoncer qu'il est décidé à ne pas souffrir que le roi de Prusse prenne la moindre chose. Je ne doute pas que, de son côté, la Russie ne pense de même et que l'on ne prenne des mesures pour mettre les Polonais en état de défense. Que ce moment serait heureux pour eux ! Je voudrais voir le roi à cheval défendant son pays à la tête de sa nation. Qu'il regagne la confiance de l'Impératrice et qu'il lui prouve le grand avantage que la Russie pourra tirer de la Pologne lorsqu'elle ne sera pas dans l'état déplorable où elle est. Je crois que jamais le roi n'a eu un aussi bon moment. Mettez-moi à ses pieds. » Et cependant, tout en s'exprimant ainsi, le prince de Nassau est loin d'avoir oublié son grief contre Stanislas, comme on le voit par la lettre suivante : « Nous avons dîné chez le prince Repnin ; ensuite Ligne et Damas sont venus chez moi passer la soirée jusqu'à une heure du matin. Après avoir parlé guerre, la conversation a passé à mon affaire avec le roi. Ligne n'en revient pas, et, ce qui l'a bien étonné, c'est la façon dont il me voit m'occuper de lui et de ses intérêts. Je lui ai répondu que, ayant commencé, j'avais voulu achever, et qu'il était d'ailleurs dans mon caractère d'aimer que l'on me doive. Je finis par être fâché d'avoir parlé, tant l'impression que cela leur a faite a été grande et désagréable pour lui. Cela avait ramené la conversation sur tout son règne où l'on l'a reconnu partout, et il m'a fallu encore le défendre. »

Enfin ,après trois semaines d'incertitudes et de contrariétés, l'horizon s'éclaircit un peu.

« Le prince Potemkin nous a quittés avant-hier soir, » écrit le prince le 18 mars, « pour aller passer vingt-quatre heures à Krémenschul. Il est allé dans mon vis-à-vis, toutes ses voitures étant trop lourdes et les chemins trop mauvais. Il compte être de retour dans deux jours. Il est allé voir des chaloupes canonnières qu'il y fait construire et qui doivent servir à l'attaque d'Oczakoff, qui se fera du côté de la mer. L'on dépêche, à Kerson, l'armement des frégates, des galères, des batteries flottantes, des bombardes, et de tous les petits bâtiments qui sont destinés à cette attaque et à défendre le Liman. Tout cela sera prêt à la fin du mois et c'est là qu'on commencera la danse, si les Turcs veulent envoyer des secours à Oczakoff. Pour nous, à terre, je ne crois pas que nous tirions un coup de canon de six semaines, et cela me fâche fort, car je m'ennuie beaucoup. »

Mais cet ennui va cesser ; car, d'abord, voici l'équipage tant désiré qui arrive, en partie du moins, et puis, Potemkin de retour, le prince commence à comprendre quelle situation lui est destinée.

De peur d'alarmer la Princesse il n'ose pas lui dire tout de suite la promesse qu'il a reçue. Il ne s'exprime encore qu'à demi mots. « Je crois que nous commencerons bientôt à nous mettre en mouvement, et l'amitié que le prince a pour moi m'assure que je serai employé d'une manière distinguée. J'espère vous mander dans ma

première lettre quelle est ma destination. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je suis bien content du prince Potemkin ; mais surtout n'ayez aucune inquiétude. Premièrement, nous ne ferons encore rien, et, quand nous ferons quelque chose, une guerre contre les Turcs n'étant pas comparable à nos guerres d'Europe, le danger ne s'y rencontre presque pas. Et quant à ceux de la peste, avez-vous jamais entendu dire qu'un officier en chef en soit mort? Nous allons avoir le printemps, je sens que je me porterai alors tout à fait bien. »

Le lendemain il est un peu plus explicite : « Je suis à la veille de partir pour une commission charmante que me donne le prince Potemkin. Je ne vous le dirai que lorsque je partirai, quoique cela soit déjà public ici, et que cela ait donné de l'humeur à bien des gens. Je prends Roger avec moi. Si vous écrivez à Mme de Boufflers, mandez-lui que j'en aurai grand soin et que je le lui rendrai tout entier, c'est-à-dire qu'il ne sera pas plus boîteux qu'il n'est. Il est fort drôle qu'à Paris je ne me sois jamais douté qu'il est boîteux, ni Ligne non plus. Il est vrai qu'il marche bien artistement. Cela ne l'empêche pas d'être très bon enfant et, comme Mme de Boufflers aime Mme de Simiane, » — Mme de Simiane était la sœur de M. de Damas, — « elle sera bien aise que vous la mettiez dans le cas de lui en parler. Je ne peux trop vous dire combien j'aime le prince Potemkin. Le commandement qu'il me donne va me mettre à même de faire un peu parler de moi ; mais, en vérité, quoique j'espère y acquérir un peu de gloire, je compte courir

bien peu de dangers. Ligne vous écrira lorsque je partirai; il me charge de vous le dire. »

Mais, le 24 mars, il ose enfin écrire son bonheur, se flattant que ses assurances, — sur lesquelles, du reste, il reviendra à chaque instant, — ont eu le don de calmer complètement les inquiétudes de sa femme. La mission qui lui est confiée ne serait vraiment, à l'en croire, qu'un simple jeu.

« Je suis bien heureux, ma Princesse. M. le prince Potemkin me donne le commandement des forces navales destinées à l'attaque d'Oczakoff. Je serai marin pendant le siège, ce qui fait qu'une attaque intéressante sera commandée par moi, ce que je n'aurais pu avoir à terre; et j'aurai à bon marché l'occasion de faire parler de moi; et, comme l'on ne peut faire le métier que je fais que pour cela, vous voyez que je dois être très content. Soyez-le aussi, je vous en prie, et soyez bien certaine qu'il n'y a presque pas de danger. Ma seule crainte est que les bâtiments turcs n'approchent pas de l'endroit où je serai. Je vais partir pour Kerson où s'arment une partie des bâtiments qui me sont confiés, et je me rendrai tout de suite sous Kimburn, où je recevrai les ordres du général Souvaroff dont je dois protéger la défense, s'il était attaqué avant que le siège commence. Vous voyez par la position de Kimburn qu'il me sera impossible de vous donner souvent de mes nouvelles. Il n'y a pas de poste. Je ne pourrai vous écrire que par les courriers que j'enverrai au prince. De grâce, aimez beaucoup le prince Potemkin, et sachez-lui gré de me

mettre dans le cas de me rendre digne de ma Princesse, sans cependant courir de grands dangers. »

Quelques difficultés ont-elles surgi au dernier moment, ou le prince a-t-il craint d'être indiscret en parlant trop tôt? Le fait est que sa lettre reste huit jours sur son bureau, puisqu'il la continue le 2 avril :

« Les généraux russes sont furieux de voir qu'un volontaire va prendre un commandement aussi important. Le prince Repnin, tout en me faisant beaucoup de compliments, n'a pas pu s'empêcher de me dire qu'il désirerait que l'on me fasse lieutenant-général au service de Russie, et qu'alors il serait le premier à approuver le choix que l'on ferait de moi; mais qu'il lui paraissait singulier de voir un officier étranger commander, et que cela me ferait éprouver bien des difficultés. Je l'ai assuré que je saurais faire exécuter les ordres que je donnerais, et que je ne doutais pas, d'ailleurs, que le prince Potemkin n'ait tout prévu. Les autres généraux chuchottaient et quelques-uns me font la mine. Vous sentez qu'il ne faut pas rendre cela public. Le Grand-Général Branicki est le plus fâché. Le prince Potemkin me disait, l'autre jour : il est au moins plus franc que les autres; il en est fâché et jaloux de bonne foi. Cependant, de vous voir sur mer le console un peu; il avoue que vous avez des connaissances, beaucoup de valeur et qu'il n'aurait pu y aller; et, l'autre jour, lorsque je vous ai dit de vous apprêter à partir, ne sachant

pas la commission que je vous donnais, j'ai remarqué qu'il est devenu tout noir de colère, et, quand j'ai parlé de votre embarquement, son visage s'est remis. Le prince Potemkin n'ignore pas la jalousie que cause ce qu'il me donne; et, quant à ce que le prince Repnin voulait me faire craindre de difficultés que je trouverais de la part de mes subordonnés, le prince m'a dit qu'il annoncerait que si j'avais à me plaindre d'un officier il serait fait soldat. Vous voyez encore que ceci ne doit pas être public. C'est vraiment une fête que le prince Potemkin me met à même de me donner, car j'aurai, je crois, l'avantage de faire tirer le premier coup de canon qui sera tiré offensivement par les Russes de cette guerre, puisque l'on est resté jusqu'à ce moment sur la défense. Je vous prie de dire à Mme de Cracovie (1) que j'espère y mériter l'écharpe qu'elle veut bien me donner et aux dames qui ont daigné travailler à ma tente et permettre que leurs noms y soient inscrits que je tâcherai de m'en rendre digne, quoique je sente que l'honneur qu'elles ont bien voulu me faire me vaudra plus de réputation que je n'en pourrai mériter jamais. Mais, quoique mon expédition ne soit pas du tout dangereuse, elle sera cependant brillante, car je ferai tant de tapage que le bruit en retentira. »

Tout se trouve enfin réglé, le 7 avril, et c'est au moment de monter en voiture pour quitter Elisabeth qu'il

(1) Sœur du roi de Pologne.

écrit ce dernier mot : « Je pars décidément aujourd'hui pour Kerson où je resterai quelques jours pour armer mon escadre ; de là, je descendrai à Glouboek pour l'exercer un peu et ensuite j'irai à Kimburn. Le prince Potemkin me donne une autorité absolue et me mettra à l'abri des difficultés que le prince Repnin m'annonçait. Je ne prends que des officiers de bonne volonté, et j'ai la permission de prendre tous ceux que je veux. En tout le prince me donne tous les moyens qui dépendent de lui et vous savez qu'il en a beaucoup. Ma santé est la même : bonne, au mal de tête continuel près. Je me suis fait saigner hier ; cela n'a pas encore fait d'effet. Mais je compte sur le mouvement que je vais être obligé de me donner. Le prince vient de me donner la lettre dont je vous envoie la copie. Je vous prie de ne pas la faire courir, car je ne veux pas qu'elle paraisse dans les gazettes. Vous voyez combien est honnête la forme que le prince Potemkin met à l'ordre qu'il m'a donné. Il m'a fait dire qu'étant obligé d'avoir une table nombreuse et l'Impératrice assignant pour les généraux en chef employés cinq cents roubles par mois, il espérait que je ne ferais pas difficulté de les recevoir. J'ai dit que je n'avais pas compté là-dessus, mais, dans le fond, j'en suis bien aise, car j'aurai d'obligation au moins quarante personnes à dîner tous les jours pendant tout le temps des exercices, qui durera plus d'un mois. Je vous embrasse de tout mon cœur. »

Et, dans sa lettre, la copie annoncée de celle du prince Potemkin :

Lettre du prince Potemkin au prince de Nassau :

« Le 26 mars 1788 (vieux style)

« Le zèle duquel Votre Altesse est animé pour le service de S. M. Impériale, mon Auguste Souveraine, Lui a fait naître le désir d'être employé à l'armée qui est sous mes ordres. J'applaudis à cet empressement digne d'éloges, et, comme vous y joignez, mon Prince, une grande expérience et une intrépidité généralement reconnues, je ne puis que déférer à tant de grandes qualités réunies en votre personne.

« A cet effet, je confierai à Votre Altesse le commandement de tous les bâtiments à rames destinés pour le Liman qui sont actuellement prêts, et auxquels j'en ajouterai encore d'autres. Les bâtiments sont fournis de tout ce qui est nécessaire pour cette expédition. J'en ai préalablement informé M. le contre-amiral Dumondrinoff, et je ne tarderai pas à donner des ordres ultérieurs relativement à cet objet.

« Je vous souhaite, mon Prince, des succès analogues à vos talents et à votre courage, et j'ai l'honneur d'être,

« Avec la considération la plus distinguée, etc., etc.

« Le prince Potemkin. »

§ VIII

Suite de la guerre contre les Turcs. — Campagne du prince de Nassau sur le Liman. — Ses quatre victoires.

Voilà donc le prince de Nassau avec un commandement, et un commandement d'une nature si exceptionnelle qu'on peut le considérer comme un commandement en chef. C'est lui qui portera les premiers coups. Il ne lui manque plus qu'une victoire pour que tous ses vœux soient comblés.

Potemkin a enfin un plan. Tandis que le prince de Ligne raillait l'incohérence de ses projets, il était parvenu à organiser trois armées sur une ligne immense et à travers des déserts où tout était à créer, mettant, il est vrai, à contribution toutes les ressources de l'empire, au point de dégarnir presque entièrement de troupes les provinces septentrionales, sans en excepter la capitale.

S'appuyant maintenant, au nord, sur le maréchal Romanzoff qui, de l'Ukraine, menace la Moldavie, et, au sud, sur Souvaroff mis en état de protéger la Crimée, objectif probable des Turcs, il s'agit, pour lui-même, tout d'abord, de s'emparer d'Oczakoff. Ses forces et

celles de Souvaroff, combinant leur action avec celles de Romanzoff, pourront, ensuite, chercher à se rapprocher du Danube, peut-être même à le franchir. Mais si, comme les dispositions des cabinets de l'Europe obligent à le prévoir, l'intervention de la Prusse et de l'Angleterre devait ne pas tarder à imposer la paix, Oczakoff pris, les sacrifices faits par la Russie auraient du moins la chance de trouver là une utile compensation.

Brusquement attaqué l'année précédente, Oczakoff, à en croire les ingénieurs français, qui avaient, en d'autres temps, contribué à le fortifier, n'eût pu offrir une résistance bien sérieuse. Mais les Turcs, eux aussi, avaient mis l'hiver à profit. En communication avec Constantinople par la mer Noire, la place ravitaillée avait désormais pour appui toutes les forces navales du Grand Seigneur. On ne pouvait donc plus songer à l'aborder avec succès du côté de la terre qu'autant qu'une heureuse attaque sur mer aurait chassé du Liman la flotte ottomane. — Le Liman, on le sait, est le vaste estuaire du Dniéper : large golfe commençant à s'ouvrir un peu au-dessous de Kerson et se rétrécissant brusquement, à son autre extrémité, pour ne communiquer avec la mer Noire que par l'étroit canal séparant Kimburn d'Oczakoff.

Pour lutter sur mer contre des forces très supérieures, Potemkin disposait de cette brillante escadre qui, l'année précédente, saluait Catherine dans la rade de Sévastopol ; aussi s'était-il hâté de la faire entrer dans le Liman où, mouillée à Gloubock et protégeant ainsi

Kerson, elle attend pour la commander, à défaut d'un amiral russe dont l'expérience n'a pu s'improviser, le célèbre corsaire américain Paul Jones. Mais entre ces quelques vaisseaux : cinq vaisseaux de ligne et six frégates, — les autres avaient dû rester à Sévastopol, — et les forces de l'ennemi, la disproportion était par trop marquée. Prévoyant d'ailleurs que la lutte sous Oczakoff obligerait souvent à opérer dans des parages inabordables pour des bâtiments de fort tonnage, Potemkin avait donc songé à se créer une seconde flotte, mais celle-ci à rames et composée de vaisseaux plats, faisant appel pour cela à l'audacieuse imagination de l'ingénieur anglais Bentham, et commençant par convertir en galères de guerre ces élégants bateaux que nous avons vus descendre si pompeusement le Borystène, quand ils portaient l'Impératrice et son cortège. Un hiver avait suffi pour tirer de tels éléments soixante-cinq bâtiments légers, galères, batteries flottantes, chaloupes canonnières, etc., auxquels étaient venus se joindre quatre-vingts bateaux de Tartares Zaporogues armés chacun d'un canon et montés par trois mille Cosaques. Cette seconde flotte devait porter en tout quatre cents canons (1).

Telle est l'armée singulière que nous allons voir, d'abord disciplinée et exercée pendant deux mois, et puis

(1) Un ramassis informe, dit M. de Langeron, d'une quantité de détestables bâtiments de toutes formes, de toutes grandeurs, montés par des hommes qui n'étaient ni marins, ni soldats, ni officiers, mais russes ou du moins servant les Russes et braves ». Mémoires inédits conservés aux Archives des affaires étrangères.

conduite à la victoire par l'heureux prince de Nassau. C'est parce qu'elle le sait « plus qu'intrépide » qu'elle l'a choisi pour ce poste d'honneur, va lui faire dire l'Impératrice, le dédommageant d'avance par ce seul-mot de toutes les épreuves qu'il peut avoir à affronter.

« Me voici à Kerson, » — dit sa lettre, ou plutôt son billet du 10 avril. — « Mon mal de tête est bien diminué; j'ai une partie des forces que j'aurai et je suis très content. Je compte rester encore quelques jours ici. » Mais nous voyons par le billet suivant, écrit le 14, qu'il s'est déjà porté ailleurs. « Vous ne recevrez plus de mes lettres d'ici; je vais dans un lieu plus commode exercer ma flottille, mais nous n'approcherons pas encore de l'ennemi qui, j'espère, ne vous donnera guère d'inquiétude. »

« Je me porte à merveille, » — écrit-il le 21, — « parce que je fais beaucoup d'exercice. Je suis, depuis cinq heures du matin jusqu'à sept heures du soir, occupé; cela me fait bien dormir et, lorsque j'ai encore mal à la tête, je n'ai pas le temps d'y penser. Je suis très content ici, mais pas du tout de ce que vous me mandez. »

Ce que la Princesse lui mande, on le devine, c'est son anxiété, l'inquiétude que lui inspirent cette flotte improvisée, ces équipages barbares, et aussi ce chirurgien qui, parti de Paris depuis si longtemps, n'est pas encore arrivé, à cause peut-être des instructions incomplètes qu'elle a elle-même données. Pour la tranquilliser, le prince devra trouver le temps de lui

écrire, non plus quelques mots en courant, mais une vraie lettre. « Non, ma Princesse, je n'ai jamais cru que vous puissiez être cause de tous ces retards. Mes gens arriveront ou n'arriveront pas, cela me fait moins de peine que de penser que vous croiriez un instant que j'aie l'injustice de m'en prendre à vous, qui ne cessez de me donner des preuves de l'abandon entier que vous faites de tout, pour aller au devant de mes moindres désirs. Croyez que je le sens bien vivement et que la manière dont je vous marquerai ma reconnaissance sera, après cette guerre, de ne plus mener cette vie errante qui m'a si souvent séparé de vous, car je sens que le vrai bonheur pour moi sera de vivre près de vous. » Mais ces protestations sont loin de rassurer la Princesse; aussi lui écrira-t-il de nouveau quelques jours plus tard (26) une lettre bien intime peut-être pour devoir trouver place ici, mais qui, datée d'un tel moment, est trop caractéristique pour que nous ne la citions pas.

« Il y a bien longtemps, ma Princesse, que je n'ai été aussi heureux que cette nuit. A deux heures du matin, j'ai été éveillé par l'arrivée d'un courrier. C'était ce même M. Bouve qui vous a remis ma lettre, en allant à Paris, et qui m'a rapporté votre portrait peint par Sicardi d'après celui de Kougorski. Il est charmant; il vous ressemble plus que celui que j'ai noyé. M. Bouve me portait en même temps deux lettres d'Elisabeth, de sorte que la lecture de vos lettres et la vue de votre portrait m'ont tellement éveillé que je n'ai plus dormi.

Mais je ne m'en plains pas; cela m'a rendu bien heureux. J'ai reçu des lettres de Paris qui ne m'ont pas fait plaisir ; Beaumarchais a fait toucher soixante mille francs à Vassallo et il n'en a pas plus de nouvelles que moi. D'un autre côté, j'ai perdu à Douai un procès contre les habitants de Villiers ; le domaine veut me voler quarante mille francs, puisque c'est à condition de la remise de ces droits que j'ai vendu cette terre. Enfin, j'ai eu besoin de vos lettres et de votre portrait pour ne pas avoir de l'humeur ; et puis, j'ai réfléchi qu'après cette guerre, en cessant ma vie errante pour en passer une plus heureuse auprès de ma Princesse, nous pourrions encore être très heureux et je ne me suis rempli l'idée que du plaisir de vous regarder. Il est sept heures du soir, et dans le moment même où j'avais des officiers je n'ai pas pu me passer d'avoir votre portrait à la main. Il est sur ma table à côté de moi. Vous avez l'air de me dire quelque chose et d'être heureuse. De grâce, ma Princesse, soyez-le, car ma seule peine en ce moment me pourrait venir de la crainte de vous savoir inquiète ; et vous voyez que vous auriez bien tort, car nous sommes bien tranquilles. Ce que vous me mandez du Capitan-Pacha n'existe pas, et ne peut pas exister. Premièrement, il n'a pas cent vaisseaux, et s'il les avait et qu'il vienne dans le Liman, je l'en chasserais sans coup férir avec les seuls brûlots que je lui prépare et ces boulets rouges dont on m'a appris à me servir à Gibraltar. C'est, en vérité, tout ce que je désirerais le plus que de l'y voir venir. Je pourrais me

reposer après, et ce serait à bien bon marché que j'aurais acquis de la gloire; mais je ne serai pas assez heureux pour cela. Adieu, ma Princesse, écrivez-moi de longues lettres, parce que cela me fait plaisir et du bien, et n'ayez nulle inquiétude parce que vous voyez bien que celles que vous avez eues, jusqu'à cette heure, ont été pour rien. » Quant à sa santé, il a trouvé le meilleur des remèdes dans la vie active qu'il est obligé de mener : «... Je suis revenu à Kerson où je me porte mieux à cause du grand exercice que je prends. J'ai remarqué cependant aujourd'hui, en me faisant la barbe, ce que je ne fais que tous les cinq ou six jours, depuis que je suis ici, car je n'en ai pas le temps, que mes yeux sont renfoncés plus que jamais dans ma tête. Ce sont mes maux de tête qui en sont cause. Cela m'a bien vieilli, et j'avouerai à ma Princesse que cela m'a fort fâché. Je suis d'ailleurs très content; mais je ne vous dis rien de ce que je fais ni de ce que je ferai parce que je me suis promis de n'écrire que pour donner de mes nouvelles. Adieu, ma Princesse, aimez-moi comme je vous aime et pensez à moi aussi souvent que je pense à vous. Dites mille choses à l'ambassadeur et à tout le monde, c'est-à-dire à peu de monde. De longues lettres et souvent, je vous en prie. »

Sa lettre du 6 mai, la dixième qu'il soit parvenu à écrire dans les vingt-six jours qui se sont écoulés depuis son arrivée à Kerson, est la première où nous trouvions quelques détails sur ses opérations. « Je meurs de sommeil, ma Princesse, mais je veux vous écrire

toutes les fois que je le puis. Nous avons eu, deux jours, des temps affreux et j'étais très inquiet, quoique je ne courusse aucun risque, puisque j'étais à terre dans une très bonne maison. Je n'ai point fermé l'œil. Heureusement la tempête a cessé sans me causer le moindre accident, quoique j'aie actuellement plus de quarante bâtiments que je commande bien commodément, car je suis à terre avec les troupes que j'ai, et, pendant toute cette campagne de mer, je compte toujours coucher à terre, ne sortant pas du Liman. Le prince Potemkin est arrivé hier; il a soupé chez moi ; et, à six heures du matin, il est reparti, et moi aussi pour changer de position. Je suis plus commodément que j'étais. Le prince a été, comme à son ordinaire, fort aimable. Il m'a dit qu'il fallait que j'écrive à l'Impératrice pour la remercier de ce qu'elle lui a mandé de flatteur pour moi lorsqu'il l'a informée qu'il m'avait donné le commandement des bâtiments destinés à l'attaque d'Oczakoff. Je vous enverrai, la première fois que je vous écrirai, la phrase en russe. Le prince Potemkin m'a dit que cela ne pouvait pas se traduire en français ; qu'elle disait qu'elle était charmée que j'aie ce commandement parce que je suis « plus qu'intrépide ». Adieu, ma Princesse ; soyez bien certaine qu'il ne faut pas l'être pour combattre les Turcs d'aujourd'hui. Je vous embrasse de tout mon cœur ».

« Du Liman.

« Je suis établi dans une très jolie maison, » ajoute-t-il,

le lendemain. « Mon escadre est mouillée très près de de terre et je la vois de mon lit. J'ai tous mes soldats à terre, et nous sommes aussi tranquilles que si nous étions en paix. J'ai bien peur que les Turcs n'envoyent pas leur flotte au secours d'Oczakoff. J'aimerais bien cependant à avoir à les combattre avant d'attaquer Oczakoff où mon escadre jouera le plus grand rôle. Je voudrais que vous soyez à Kimburn, lorsque commencera mon attaque. Ce sera un des plus beaux spectacles qu'on puisse voir. Avec les moyens que j'ai, si tout le monde fait son devoir, nous n'aurons presque pas de risques à courir. Ainsi donc, ma Princesse, n'ayez aucune inquiétude. J'attends demain le prince Potemkin qui repasse par ici en allant à Elisabeth, où il ne restera plus longtemps, les herbes ayant enfin permis de mettre son armée en mouvement. Depuis deux jours, mon mal de tête m'a quitté. J'espère qu'il ne reviendra plus. J'ai toujours avec moi M. de Damas. Je compte l'employer avec des Zaporogues dont j'ai deux mille qui vont me joindre. J'ai vu les chefs, avec qui je suis très bien; ce sont ces mêmes Cosaques qui ont dévasté l'Ukraine. Je crois que, s'ils le pouvaient, ils en feraient encore autant. Ce sont de braves gens qui aiment à piller et qui ne sont pas très faciles à conduire. Si M. de Damas peut se faire aimer d'eux, je lui en donnerai. M. le prince Potemkin, à qui je disais mon intention, m'a dit qu'à la dernière guerre les Zaporogues étaient à ses ordres ; qu'il avait voulu leur donner un officier pour les commander et qu'ils l'avaient mis à la rame, comme eux, sur

leurs bateaux. Je ne désespère pas de voir l'élégant Roger ramant ; mais c'est le seul moyen que j'aie de lui donner quelques hommes à commander, et, avec de l'eau-de-vie et des caresses, peut-être pourra-t-il se racheter de la rame et faire avec eux des entreprises brillantes.

« Je vous quitte pour écrire à l'Impératrice. Je reprendrai ma lettre quand le prince Potemkin sera ici, car elle partira avec lui. »

« Ce 8 mai. — Le prince Potemkin vient de partir. Il n'a passé qu'une heure et est retourné à Kerson, d'où il partira demain pour Elisabeth. Comme les Turcs ne paraissent pas avec leur escadre, je vais rester ici (à Gloubock) où je suis très bien. Adieu, ma Princesse, je vous quitte pour écrire; c'est la seule chose que je voudrais pouvoir faire faire par d'autres, et que je suis toujours obligé de faire beaucoup.. » Et le 11 mai, toujours de Gloubock : « Je suis toujours dans la même position, faisant des vœux pour que les Turcs viennent au secours d'Oczakoff. J'y avais envoyé un officier pour qu'il me dessine le profil de la place du côté de la mer; il s'en est rapproché tout près. Les Turcs ont tiré plus de cinquante coups de canon sur lui, sans pouvoir approcher même son bateau. Comme l'on m'a rendu compte qu'un vaisseau marchand était à Oczakoff, j'ai envoyé un de mes bâtiments pour le chercher. J'espère qu'on me le ramènera ce soir. M. de Damas, dans l'espérance d'entendre siffler quelques boulets, m'a demandé à y aller, et il est parti. Je voudrais que l'on

me l'amène pour avoir des nouvelles du Capitan-Pacha que je voudrais bien voir ici. Il fait le plus beau temps possible. J'ai passé ma matinée à faire apprêter des brûlots de quoi détruire toutes les flottes de l'Europe, si elles voulaient venir dans le Liman. M. le prince Potemkin me donne tout ce qui m'est nécessaire. Aussi remplirons-nous, je l'espère, tout ce qu'il voudra de nous. »

« Mes forces augmentent chaque jour, » — ajoute-t-il le 13; — « mais nul Turc ne se présente; en attendant, nous manœuvrons beaucoup, et je suis toujours à Glou-bock bien tranquille. J'ai avec moi des officiers pleins de volonté, les soldats les meilleurs du monde et des canons et des mortiers de quoi inonder de fer et de feu Oczakoff et les environs. Aussi parlons-nous très peu; nous n'avons pas besoin de nous monter la tête. Rien ne nous manque que l'ordre d'attaquer. Tous mes soldats sont à terre; jamais il n'y en a eu d'aussi bien nourris qu'ils le sont. Outre la ration de la marine, qui est énorme, le prince m'a fait donner de la viande et de l'eau-de-vie que je leur fais donner à ma volonté. Je vous fais ces détails pour que vous n'ayez aucune inquiétude sur la volonté de ce qui sera à mes ordres. Par la « Gazette du Bas-Rhin » que l'on m'envoie de chez le prince, il me paraît que l'Empereur reçoit de petits échecs. Nous, nous n'en recevrons pas, parce que l'on ne cherchera pas à donner des coups d'épingle. Quand nous ferons, ce sera avec de telles forces que nous ne courrons pas de risques. Le prince Potemkin veut porter de grands coups et certains. »

Cependant cet optimisme voulu ne peut pas toujours l'empêcher de trahir quelque chose des difficultés qu'il doit surmonter. Sur les défauts de ses navires et de leurs équipages il saura rester muet, mais non contre ces coups de vent qui viennent, à plusieurs reprises, mettre sa flottille en danger. Celui du 25 mai l'oblige à rentrer à Gloubock et à cesser, pour quelques jours, ses manœuvres au large. Mais ce dont il se plaint surtout c'est la privation presque absolue de nouvelles du dehors. Depuis que le quartier général a bougé, il ne reçoit même plus cette « Gazette du Bas-Rhin », son unique source d'informations.

« Il y a huit grands jours, ma Princesse (23 mai), que je n'ai plus de nouvelles de vous. J'attribue ce retard au mouvement de l'armée, car l'on dit ici qu'elle est en marche. Je crois que bientôt je vous prierai de me donner de ses nouvelles, car, où je suis, l'on ignore ce qui se passe dans le reste de l'univers. J'ai bien de l'humeur aujourd'hui, aussi je gronde l'un, je mets l'autre aux arrêts ; tout le monde s'en sent. Cependant, je ne suis pas injuste, mais bien sévère. Je m'étais mis à mon écritoire pour vous dire que je me porte bien, que je vous aime bien. Je vous le dis, et je m'en vais pour voir si l'on arrange des bombes comme je veux. »

Mais ces nuages passagers se dissipent promptement, car voici deux grandes nouvelles : d'abord la prise d'assaut, par les Autrichiens, de Sabacks, où le fils du prince de Ligne est entré le premier, sous les yeux de l'Empereur. « Je viens d'écrire à Ligne pour lui faire

mon compliment sur la brillante conduite de son fils, qui me fait le plus grand plaisir. Dites à Mme de Ligne que je crois que j'aime encore plus son mari qu'avant qu'il ne fût chevalier de Marie-Thérèse. » Mais c'est surtout l'arrivée tant désirée et imminente du Capitan-Pacha qui, sorti enfin de Constantinople, amène au secours d'Oczakoff toute la flotte ottomane : dix-huit vaisseaux de ligne et quatorze frégates, en tout cent neuf bâtiments.

Bien que le gros de ces forces si imposantes soit encore loin du Liman, les premières escarmouches ont commencé déjà, et l'on peut dire qu'à la période d'organisation va succéder celle des combats. Soit qu'il cherche à donner le change sur les dangers qu'il va courir, soit qu'à cette heure décisive il se sente vraiment dans son élément, jamais le prince de Nassau n'a été plus serein ; et nous allons le voir, non sans étonnement, entretenir sa femme, en un pareil moment, d'un sujet bien inattendu ; comme si, à la veille de risquer sa vie, il voulait lui avoir adressé d'avance, par cette voie détournée, un suprême vœu de bonheur.

« Gloublock, ce 31 mai 1788.

« Il y a deux jours, ma Princesse, que je ne vous ai écrit ; je n'en ai pas eu le temps. Je n'en ai pas beaucoup plus aujourd'hui. Nous sommes toujours bien tranquilles apprêtant tout ce qu'il faut pour griller le Capitan-Pacha s'il voulait faire la folie d'entrer dans le Liman. Quelques petits bâtiments turcs sont arrivés,

mais cela ne me fera pas bouger. Il faut attendre qu'ils soient assez pour que le désordre puisse leur faire autant de mal que nos machines. Le comte de Damas, que j'avais détaché avec deux petits bâtiments très légers, est revenu après avoir eu le plaisir de se faire tirer bien des coups de canon de la place, pendant quinze jours qu'il y a été. C'est un grand plaisir, à son âge. Pour moi, je n'ai pas encore vu brûler une amorce turque. Il est impossible de plus mal tirer qu'ils ne font. Je fais souvent manœuvrer mon escadre, et, pendant les manœuvres, j'ai un livre dans ma poche que je lis de temps en temps. Je viens de lire « la princesse de Clèves ». Je trouve M. de Clèves bien malheureux; mais je suis fâché que, mourant, il engage sa femme à ne pas épouser M. de Nemours. Je pense bien différemment. Je sens qu'en aimant sa femme comme il l'aimait, j'aurais voulu qu'elle soit heureuse afin que si, après la mort, on a connaissance de ce qui se passe sur la terre, je puisse encore jouir de son bonheur. Adieu, ma Princesse, je vous embrasse. »

Depuis le moment où la flotte turque a été signalée jusqu'au premier combat, dix-huit jours encore vont s'écouler. Ayant à combiner ses mouvements avec ceux de l'armée de terre que Potemkin fait avancer contre Oczakoff, le prince de Nassau ne doit se rapprocher de la place que lentement, se contentant de surveiller les vaisseaux ennemis et de prendre avec Souvaroff, qui le soutient de Kimburn, toutes les mesures nécessaires

pour se trouver prêt quand il le faudra. D'ailleurs, la flotte russe à voile, qui doit avoir aussi son rôle dans l'action générale, toujours mouillée à Gloubock, n'a pas encore son chef. Comme nous allons le voir, ce n'est que le 4 juin que Paul Jones la rejoint, et le 8 seulement qu'il en prend le commandement.

« 4 juin, sur le Liman, à Stanislaw.

« Paul Jones vient d'arriver. Il commande l'escadre des vaisseaux qui est dans le Liman et qui combattra conjointement avec moi. J'ai là un bon compagnon, et nous avons de quoi faire danser le Capitan-Pacha qui est arrivé avec son escadre, mais qui n'ose pas entrer dans le Liman avec ses gros vaisseaux. Faites-moi votre compliment. Nous avons de bien mauvais vents, mais j'espère qu'ils vont changer. Je me porte à merveille et n'ai plus de maux de tête; l'arrivée des Turcs m'a guéri. »

« 6 juin.

« Après l'orage, ma Princesse, on voit venir le beau temps. Hier, une tempête du diable, aujourd'hui temps superbe! J'en avais besoin; car mes équipages avaient été bien fatigués. Paul Jones, qui n'a pas encore pris son commandement, avait couché à mon yacht, et a passé tout le mauvais temps avec moi. Il est allé à Kimburn pour voir la position des Turcs. J'avais fait la même chose, il y a deux jours, et, comme j'ai été sur

des chevaux de Cosaques et que je n'avais que leurs selles, je me suis écorché de la plus rude manière et mon mal de tête est passé. J'avais envoyé à Kimburn un petit bâtiment et, lorsque j'ai vu les Turcs arriver, je l'ai fait revenir, ainsi que le comte de Damas qui y avait deux bateaux. M. de Damas est parti la nuit et est arrivé; mais M. de Sacken, capitaine de second rang, étant parti à 2 heures après midi, a été poursuivi par trente-deux bâtiments turcs, où était le Capitan-Pacha. Il fut joint et, ayant eu son mât emporté par un boulet, il m'a renvoyé sa chaloupe avec huit hommes, et, après avoir combattu une demi-heure, il s'est fait sauter en l'air pour ne pas être pris. Je crois qu'il a fait grand mal aux Turcs, car ils n'ont pas fait de réjouissances, et il est impossible qu'un bâtiment saute au milieu de trente-deux sans leur causer beaucoup de dommage. Tout ce qui est sous mes ordres a bien de la bonne volonté; j'en suis très content et nous ferons, j'espère, de bonne besogne entre l'escadre de Paul Jones et la mienne qui doivent s'aider l'une l'autre. Vous croyez bien qu'il m'aidera bien. »

« 8 juin.

« Paul Jones a pris, ce matin, le commandement de son escadre. Nous venons de mettre à la voile pour nous rapprocher un peu. Il fait le plus beau temps possible. La conduite de mon escadre est très jolie. Paul Jones me joindra demain avec la sienne, si le temps le permet, et, nos forces réunies, nous pourrons faire beaucoup.

J'ai l'avantage d'avoir des bâtiments qui doivent agir à cause de leur peu de tirant d'eau, et, comme ils portent de très gros canons, je compte qu'ils agiront avec succès. Adieu, ma Princesse, soyez certaine que je courrai bien peu de danger. Je m'amuse fort de la poltronnerie de mon valet de chambre qui jure de ne jamais servir d'homme. Je trouve qu'il a bien raison; il est plus agréable d'être à la toilette d'une jolie femme que sur le Liman, où nous avons sans cesse des coups de vent qui nous fatiguent et nous empêchent de prier M. le Capitan-Pacha de se retirer. Je n'attends plus que Paul Jones pour lui faire ma visite. Il a une belle galère dorée que je voudrais bien avoir. Quand nous approcherons, ce sera encore plus beau que la bataille que ma Princesse aimait, je ne sais plus dans quel opéra. Je suis fâché que Grégoire n'arrive pas; il est à Elisabeth; je voudrais l'avoir parce qu'il vaut mieux que tout ce que j'ai embarqué : Nocus, Lefebvre, le petit Grand, mon valet de chambre, malgré lui et uniquement pour m'amuser de sa peur, un Cosaque, et deux domestiques russes. J'ai laissé les autres à terre. »

« Ce 9, sur le Liman.

« Je me porte si bien que j'ai cru qu'il fallait me faire faire une autre écorchure, puisque la première m'avait ôté mon mal de tête. Je me suis fait mettre un vésicatoire au bras pour éviter les maladies que je n'ai pas, mais que je crains plus dans ce moment que jamais; car de tomber malade dans un moment comme celui-ci

serait affreux! Hier, le comte Apraxine, qui me sert d'interprète et qui m'est bien utile, est tombé bien malade. Cela m'a fait une telle peur que, ne pouvant prendre médecine, je me fais souffrir avec mon vésicatoire. Mais, avec cela, je ne crains plus d'être malade. Je me suis amusé, ce matin, à faire chasser deux bâtiments turcs qui étaient venus me voir de trop près. »

« 10 juin.

« Le comte de Damas couche dans ma chambre et dort très tranquillement, tandis que je veille jusqu'à ce que le jour soit venu. Je suis cependant tout habillé sur mon lit... Au jour, tout étant tranquille, je me suis couché; j'ai bien dormi, et me porte à merveille. Je n'ai pas eu aujourd'hui de visite de bâtiment turc. J'ai bien peur qu'à notre arrivée ils ne décampent hors du Liman; j'en serais bien fâché, car j'aimerais bien à me mesurer avec le Capitan-Pacha. » Vœu d'autant plus ardent que le grand amiral des flottes ottomanes est le fameux Gazi-Hassan, le vainqueur de l'Égypte et le restaurateur de la marine turque, un des hommes de son temps les plus connus pour leur audace et leur intrépidité.

Du lendemain, 11 juin, quelques lignes seulement : « Il fait une chaleur extrême, et je n'ai pas le temps d'être tranquille. Je ne vous écris que pour vous prouver que je vous écris quelques fois; » mais, au bas de la page, cette indication significative : « A la vue d'Oczakoff et de l'escadre du Capitan-Pacha ! »

Même mention : « A la vue d'Oczakoff, » en tête de la lettre écrite, quatre jours plus tard, le 15 juin : « Il fait le plus beau temps actuellement. Cependant nous avons eu encore du mauvais temps, depuis vingt-quatre heures, qui nous a beaucoup fatigués. Nous sommes en vue du Capitan-Pacha. Son escadre a encore fort bon air. Lorsque l'armée approchera, nous le prierons de se retirer pour nous laisser la place de faire notre attaque, et, s'il n'y consent pas, nous tâcherons de l'y forcer. Tous mes officiers ont la meilleure volonté, mais ce ne sera pas encore de quelques jours. »

« 16 juin.

« Il fait le plus beau temps possible. Les Turcs en on profité pour s'arranger. J'ai été les voir d'assez près. Leurs vaisseaux sont bien dorés, ce serait dommage de les brûler ; j'aimerais bien mieux que nous pussions en prendre. Cela ne peut être long. D'ici à huit ou dix jours, nous les aurons priés bien poliment, avec des boulets, des bombes, des brancoules et des brûlots, de se retirer. Cela sera si beau que je voudrais que ma Princesse soit à Kimburn. Cela vaudrait bien un bal de Varsovie et je suis persuadé que nous y aurons presque autant de grâce que le prince Sapieha lorsqu'il danse l'Allemande. Mais, ne pouvant être de celui-ci, je supplie ma Princesse d'aller aux fêtes de Varsovie. Qu'elle se dissipe ; qu'elle n'ait pas d'inquiétudes ; qu'elle soit certaine que je ne courrai pas de dangers inu-

tiles et que, dans le plus brillant de ma contredanse, je penserai à elle. »

Quand le prince de Nassau, pour tranquilliser sa femme, lui écrivait qu'on ne se battrait pas de huit ou dix jours, il savait mieux que personne à quoi s'en tenir. Les deux armées ennemies se trouvant en présence, un engagement était imminent ; et, pas plus que lui, le Capitan-Pacha n'était homme à ne pas saisir l'occasion. « Avec quatre têtes comme celles de Nassau, de Paul Jones, de Souvaroff et d'Hassan P-acha, disait à Pétersbourg au comte de Ségur le comte Betzborodko, il serait difficile qu'on ne reçût pas bientôt de grandes nouvelles. »

Ce n'était point, à la vérité, toute la flotte turque qui avait pénétré dans le Liman. Ayant divisé ses forces navales en deux parts, le Capitan-Pacha, laissant le reste au large, à six mille des terres, avait seulement sous Oczakoff dix vaisseaux de ligne, six frégates, quatre bombardes, six chibecks, quinze chaloupes canonnières, dix-neuf kirlangitschs et neuf felouques. Quant aux Russes, ils s'avançaient : la flotte à voiles de Paul Jones en ordre de bataille formant la seconde ligne, et celle du prince de Nassau en avant.

Voici la lettre du prince du 17 juin, veille du combat, et celle du lendemain, 18, après la victoire.

« Je voulais reconnaître, » écrit-il le 17, à onze heures du soir, « s'il n'y avait pas de batteries sur une

côte où les Turcs ont leurs chaloupes canonnières, car, comme nos escadres devaient marcher, il fallait les en chasser. J'y ai été avec mes bâtiments les plus légers ; ceux des Turcs se sont retirés jusqu'à leur armée, et, là, ils m'ont salué de tous leurs canons ; ils m'ont tiré près d'une heure. Tous leurs coups passaient par-dessus mes bâtiments ; mais pas un n'en a été touché. Pour moi, je n'ai pas fait tirer sur eux et, ayant vu tout ce que je voulais, je suis revenu à mon escadre qui est mouillée à cinq verstes de celle du Capitan-Pacha et à sept d'Oczakoff. Jamais l'on n'a vu deux armées navales mouillées si près. Pourquoi ma Princesse n'est-elle pas à Kimburn, pour jouir de ce beau spectacle ! Enfin, si vous ne le voyez pas, votre portrait en est témoin ; et, dans le moment le plus vif de leur canonnade, je l'ai regardé avec bien du plaisir. Le comte de Damas a regardé alors celui de sa sœur, et un officier prétendait que jamais, dans aucun combat de mer, l'on n'avait regardé deux aussi jolis portraits. Mais, ma Princesse écrase bien M[me] de Simiane, qui n'a que l'air d'une grisette à côté d'elle. Adieu, je vais faire partir mon courrier et faire ma ronde pour voir si tout le monde veille, et, au jour, je me coucherai. »

Et le lendemain soir :

« Je me porte bien, ma Princesse. La flottille qui m'est confiée a battu celle des Turcs que le Capitan-Pacha commandait. J'ai regardé votre portrait pendant le combat ; cela m'a porté bonheur. Nous avons fait sauter deux bâtiments à l'ennemi. Je les ai vus, — l'on

je me porte bien ma princesse la flottille que
m'est confiés a battu celle des turc que le capitan
pacha commandois. j'ai regardé votre portrait pendant
le combat cela m'a porté bonheur. nous avons
fait sauter ~~trois~~ batiments a l'ennemis je les ai vu
l'on pretend que deux ont sauté a la fois ce qui ferois
trois. et je les ai reconduit jusque dans leur grande
escadre ou il se sont retiré adieu ma princesse
soiés heureuse ce sera ma plus chere recompense

a la ~~fin~~ du combat ce 18 juin 1788 a une heure depuis
midi apres 5 heures bien belle

Fac-simile de la lettre autographe du prince Charles de Nassau-Siegen, annonçant sa première victoire.

prétend que deux ont sauté à la fois, ce qui ferait trois, — et je les ai reconduits jusque dans leur grande escadre, où ils se sont retirés. Adieu, ma Princesse, soyez heureuse. Ce sera ma plus chère récompense.

« A la fin du combat, ce 18 juin 1788, à une heure d'après midi, après cinq heures bien belles. »

Le lendemain, 19, il peut donner quelques détails de plus :

« Après avoir combattu depuis sept heures de matin jusqu'à midi, et avoir remporté une victoire complète, je ne puis vous exprimer, ma Princesse, le plaisir que j'ai eu, après avoir fait cesser la poursuite de l'ennemi, en passant devant tous les bâtiments de mon escadre. Les acclamations, les hurrahs de toute part me secouèrent l'âme au point que les larmes étaient prêtes à couler. Il n'y a pas de plus grand plaisir que d'aider à gagner une bataille! Mais c'est un plaisir que j'aurai souvent avec des Russes. Les officiers que j'avais sous mes ordres, les soldats, les matelots, tous se sont conduits comme des héros. Il n'y a rien de plus brave qu'un Russe ! Mais ce qu'il y a de charmant, après une victoire, c'est de n'avoir perdu presque personne. Le Capitan-Pacha avait cinquante-sept bâtiments contre moi, bien construits, bien équipés, chargés de gros canons et d'hommes. Le feu a été le plus vif possible, et cependant je n'ai perdu que deux officiers blessés, quatre soldats tués et treize blessés. Mais, en revanche, sur les trois bâtiments qu'ils ont perdus, il a dû périr au moins trois

cents hommes, et nous avons dû leur tuer beaucoup de monde, car nos coups portaient bien. D'après cela, j'espère que ma Princesse n'aura plus d'inquiétude. Le Capitan-Pacha a ôté son pavillon tout de suite après le combat, et, ce matin, nous avons chanté le « Te Deum » au bruit du canon, et le général Souvaroff, qui avait été témoin de notre victoire, de Kimburn, en a fait de même. Je vous enverrai le détail de la journée du 7 juin (vieux style), qui est une des plus belles de ma vie, et vous embrasse de tout mon cœur. Je vous avais écrit avant d'aller au combat, mais ma lettre ne partira pas. »

Du 20 juin deux lignes seulement : « Je vous envoie une lettre de Paul Jones. Je viens d'écrire au prince des Asturies, au comte d'Artois, à MM. d'Estaing, Montmorin, Breteuil, et au ministre de la Guerre, et cela sans compter les lettres que je suis obligé d'écrire. De sorte que cela m'a fort ennuyé et fatigué. Adieu, je vais me coucher. »

Que contenait cette lettre de Paul Jones que le Prince est si pressé d'envoyer à Varsovie? Étaient-ce seulement des félicitations? Les lettres qui vont suivre répondront à cette question, nous laissant voir, en même temps, que la résistance des Turcs n'avait pas été l'unique obstacle dont la décision du prince de Nassau ait dû triompher. Évidemment, Paul Jones, en possession de son commandement depuis si peu de jours, naviguant sur des eaux qu'il ne connaissait pas encore et redou-

tant pour ses gros vaisseaux les bancs de sable nombreux dans ces parages, avait vu avec peine les avant-gardes s'attaquer. Ses objections, il est vrai, se trouvaient confondues par le succès de son heureux collègue, mais son amour-propre humilié n'était pas fait pour rendre désormais leurs rapports plus faciles et il était à craindre que Potemkin, si hésitant lui-même, ne se laissât impressionner par des conseils de prudence exagérée. Il ne paraît pas cependant qu'il ait eu tout d'abord d'autre sentiment que celui d'une joie très vive en voyant ce premier bonheur de ses armes, si l'on en juge du moins par la lettre suivante, datée du 23 juin :

« Je vous envoie, ma Princesse, la traduction de la lettre que j'ai reçue du prince Potemkin. J'espère que vous en serez contente. Je lui ai une bien grande obligation de m'avoir mis à même de recevoir une pareille lettre. Les Turcs, depuis notre combat, se sont tout à fait retirés sous Oczakoff. Ils ont beaucoup de bâtiments près de terre, ne pouvant les réparer, et travaillent aux autres, car ils ont beaucoup souffert. Je crois qu'au premier combat ils tiendront encore moins qu'ils n'ont tenu; mais il nous faut du bon vent pour aller les chercher. Il vient de m'arriver un beau marin que m'envoie Bougainville ; son arrivée m'a fait grand plaisir. Grégoire aussi est enfin arrivé, mais tout ce qu'il m'a apporté est gâté, et il me dit que la tente de Sobieski a été si longtemps mouillée qu'elle en est pourrie. »

Mais, dès le 25, les inquiétudes se font voir par d'amères confidences :

« Les Turcs n'osent plus bouger. J'ai bien peur qu'ils ne partent, au premier bon vent, avant que nous ne les ayons attaqués de nouveau. Paul Jones est bien changé. La fortune lui a ôté cette intrépidité que l'on dit qu'il avait. Si je n'étais pas obligé de combiner les mouvements de mon escadre avec la sienne, j'aurais déjà attaqué le Capitan-Pacha ; mais, avec le tâtonnement de ce contre-amiral, dont l'escadre a besoin d'être protégée par la mienne, je crains bien de n'avoir pas une seconde victoire qui serait complète, si j'avais un autre homme que Paul Jones dont je suis bien mécontent. Voilà ce que c'est que les trois quarts des réputations. Si je ne me bats pas avec Hassan-Pacha, j'aurai bien de l'humeur, car j'ai un grand avantage actuellement sur lui. »

« Avez-vous lu dans la « Gazette du Bas-Rhin, n° 43, » — ajoute-t-il le lendemain, — « que les Turcs, ne pouvant plus suffire au transport des têtes des Autrichiens, se sont décidés à n'envoyer que les deux oreilles ? Cela est d'autant plus adroit que les oreilles turques ressemblent beaucoup aux oreilles autrichiennes. Je vous réponds, ma Princesse, de vous rapporter les miennes. Nous attendons l'arrivée de M. le prince Potemkin pour les étriller de nouveau. J'espère qu'alors M. Paul Jones ne pourra plus reculer. Jamais je n'ai vu un tâtonneur pareil à lui et l'on peut dire de lui avec raison.

Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.

« Paul Jones corsaire était très fameux, mais, à la tête d'une escadre, je crains bien qu'il ne soit déplacé. Enfin, nous verrons ; et je peux sans lui, en cas de besoin, battre le Capitan-Pacha. Mais tout cela est pour vous seule, comme bien vous jugez. Adieu, ma Princesse, je pense à vous sans cesse, même en combattant. Cependant, je n'ai regardé votre portrait qu'au moment où j'ai eu la première certitude de battre. Mon Dieu ! que j'aurais voulu que vous ayez été à Kimburn ! Vous auriez vu un beau spectacle. Je n'ai vraiment jamais rien vu de si beau ! »

Ce spectacle si beau, il va le revoir deux jours de suite, le lendemain et le surlendemain ; car, avant même l'arrivée du prince Potemkin, et en dépit de Paul Jones, dont il saura se passer, il aura livré deux nouveaux combats, remporté deux nouvelles victoires.

« Le vaisseau du Capitan-Pacha est pris, avec le pavillon amiral, ainsi qu'un autre vaisseau à deux ponts ! » — écrit-il le 28, « sous le canon d'Oczakoff » ; — « notre victoire est complète, et c'est la flottille que je commande qui a tout fait. J'envoie le comte de Damas porter au prince, à qui je dois deux victoires, le pavillon amiral. J'ai souvent pensé à vous et le désir de mériter l'approbation de ma Princesse m'a porté bonheur. Je n'ai perdu que très peu de monde. »

Et le lendemain 29 :

« Je me porte bien, ma Princesse. Nous avons eu

aujourd'hui un troisième combat, où nous avons achevé le Capitan-Pacha. Ma flottille a combattu seule. Nous avons fait sauter six vaisseaux, dont tous les équipages de quatre ont brûlé, et nous en avons deux; ce qui fait huit de la journée.

« Maître du Liman, ce 29 juin 1788.

« P. S. — Le Capitan-Pacha a disparu. »

« Les détails de deux combats plus fatiguants à écrire qu'à gagner, » — ajoute-t-il le 30, — « m'empêchent de vous dire beaucoup de choses. Je suis enfin content de moi ! Trois combats dans lesquels j'ai pris ou détruit à coups de canon quatre vaisseaux de 64, cinq grosses frégates de 40 à 36 canons, un chibeck de 30 canons, un brigantin de 14 et trois petits bâtiments, le tout conduit par le Capitan-Pacha qui avait trois fois plus de forces que moi; cela fait, ma Princesse, vraiment plaisir! Il fallait que j'aie de grands succès ; j'ai toujours agi contre l'avis du commandant de l'escadre à voiles qui n'a rien fait. Paul Jones nous a prouvé qu'il est bien différent de commander un corsaire ou une escadre. Cependant la réputation qu'il a usurpée m'aurait écrasé, si je n'avais pas réussi. Mais j'ai senti l'importance de ce que je pourrais faire et j'ai consenti à me sacrifier pour arriver à la réputation à laquelle j'aspirais. Adieu, j'espère que vous m'approuverez. »

Si ses perplexités ont pu être un moment poignantes, ces nouvelles victoires les font bien oublier:

« Je ne puis m'empêcher de vous dire, » — 1er juillet, — « que je suis content de moi ! Gagner trois combats, détruire à coups de canons quatorze vaisseaux ennemis et conserver deux de ses frégates, ce n'est pas être malheureux, surtout lorsque, pendant que l'on combat, l'on est encore obligé de garder les vaisseaux de l'escadre d'un autre, qui vous rend toujours responsable de tous les malheurs qui peuvent lui arriver. Oh ! le pauvre homme que Paul Jones ! Il a eu bien tort de venir se mettre, ici, à un aussi grand jour. Je suis maître du Liman. Le Capitan-Pacha a fui avec tout ce qu'il a pu amener, et le siège d'Oczakoff va commencer sous d'heureux auspices. Cela ne sera pas long. J'ai bien fait d'avoir des succès aussi extraordinaires ; je sais qu'on désapprouvait mes démêlés avec Paul Jones. Je viens d'écrire au prince Potemkin pour m'en plaindre. Je lui mande que les fatigues ont altéré ma santé et que je compte me retirer après le siège. Je ne veux plus m'exposer à compromettre ma réputation, comme l'on m'a mis dans le cas de le faire pour parvenir à une des choses qui sera à jamais des plus utiles à la Russie. Adieu, je vous envoie le billet que m'écrit le prince d'Anhalt après mon second combat. Voilà la récompense que je désirais. »

Mais avant de pouvoir, comme il dit le souhaiter, se retirer sous ses lauriers, le prince de Nassau a encore à livrer un dernier combat.

Il s'est trompé en croyant que le Capitan-Pacha, trois fois vaincu, a déserté la lutte. Si Hassan a pris

le large, c'est pour aller chercher en mer la partie de sa flotte qu'il y avait laissée. Le voilà qui reparaît, le 12 juillet, pour donner à son adversaire l'occasion d'une quatrième et décisive victoire.

« Il n'existe plus de bâtiments de guerre turcs sur le Liman ! » pourra écrire, cette fois, le prince de Nassau. « Ceux que j'ai attaqués, en présence de l'armée, sous les murs de la place, m'ont occasionné encore un beau combat. J'ai, en même temps, brûlé une partie de la ville que nous achèverons dès que l'artillerie de siège sera arrivée. Pendant le combat, M. le prince Potemkin, pour faire diversion, avait fait avancer des troupes et du canon près des retranchements. Ligne ne revient pas de la manière dont cette artillerie, placée en rase campagne, sous le feu de la place, se conduisit. Ils maîtrisèrent le feu des Turcs qui cependant se présentèrent avec valeur et tirèrent bien. M. le prince Potemkin ne quitta pas la batterie et eut un homme tué à côté de lui. Ligne m'a dit que c'était bien brillant et bien gai.

« Il est impossible de mieux me recevoir lorsqu'après le combat je suis venu chez le prince. Il m'a dit, entre autres choses, qu'il n'avait pas d'expressions assez vives pour m'exprimer sa reconnaissance, et, moi, je crois lui en devoir bien plus qu'il ne m'en doit.

« J'ai la belle galère du Capitan-Pacha, mais je suis bien fâché de n'avoir pu conserver que le pavillon de son vaisseau ; j'aurais aimé à lui voir porter celui du prince Potemkin, dont les succès vont bien fâcher vos

sots qui font courir le bruit dont vous me parlez. Assurez-les que je n'ai jamais eu qu'à me louer des marques d'amitié qu'il ne cesse de me donner; que les succès que nous avons eus ne sont dus qu'aux sages précautions qu'il avait prises pour former l'escadre dont il m'avait donné le commandement, et qu'actuellement notre amitié est resserrée par une reconnaissance mutuelle que nous aimons à nous avoir. J'entre dans ces détails pour qu'en les lisant à MM. les nouvellistes et à ceux qui les croient vous voyiez leur visage s'allonger. Pour moi, je ne peux pas m'empêcher de trouver fort beau de faire chanter le quatrième « *Te Deum* » lorsque surtout les victoires sont aussi décisives pour le succès d'une guerre que l'ont été les quatre que nous avons eues en vingt-trois jours. Adieu, ma Princesse, j'aime à vous en faire hommage ; car vous êtes tout pour moi. Je vous quitte pour faire mettre mon escadre en bataille pour les réjouissances.

« Ce 2/13 juillet 1788. »

Pour cette fois, c'est bien fini; et il peut désormais s'abandonner sans crainte à sa juste satisfaction.

« Je viens d'écrire beaucoup; à Ségur, à M. le comte d'Artois, à M. de Montmorin, etc. Mon Dieu! que cela est ennuyeux; mais je ne pouvais pas faire autrement, et demain j'en écrirai encore d'autres.

« Enfin, ma Princesse, je suis content! J'ai fait dans ma vie une grande chose. Je suis arrivé où je voulais arriver; mon nom passera à la postérité. Actuellement

nous pouvons penser à mener une vie plus tranquille et à vivre pour nous. J'ai mandé à Ségur que j'espérais que l'Impératrice trouverait mes victoires dignes d'elle puisqu'elles étaient complètes, et que je me trouvais bien heureux de pouvoir mettre à ses pieds l'étendard du Capitan-Pacha qui manquait à sa belle collection. Le prince Potemkin, qui est venu hier ici, disait que nos victoires étaient plus brillantes que la fameuse journée de Tchesmé, où c'étaient des brûlots qui avaient fait tout le mal, au lieu que c'était à force de combats que nous étions parvenus à écraser le Capitan-Pacha. Le résultat sera la prise d'Oczakoff, qui eût été imprenable si j'avais été battu, au lieu qu'il va tomber. Je l'ai déjà fait sommer de se rendre. Je l'ai fait dans le style asiatique : « Moi, prince Potemkin, qui ai ordonné de détruire l'escadre du Capitan-Pacha, je promets, etc., etc. » J'ai l'air d'avoir reçu un ordre du prince pour faire sommer la place; je le transmets et je promets de le faire exécuter. Par là, je somme, au nom du prince, et j'y suis pour quelque chose. Il est assez beau d'avoir amené les choses à ce point-là. L'armée et notre canon feront le reste, et cela ne sera pas long (1). »

(1) Comme confirmation des assertions du prince, nous citerons ici le résumé que M. de Langeron fait de cette campagne, dans ses Mémoires inédits. Après avoir signalé tous les défauts de la flotte confiée au prince de Nassau : « Personne que lui, » continue-t-il, « n'eût osé s'en servir. Il l'osa; et, aidé de son courage et de son audace, il attaqua et détruisit en quatre combats, qui tiennent du prodige, la flotte et la flottille du Capitan-Pacha, fit plus de prisonniers qu'il n'avait de soldats, brûla neuf gros vaisseaux de ligne, enleva le grand pavillon amiral et força le reste de la grande flotte à se sauver à Constantinople et le reste de la flottille à s'enfermer dans le port d'Oczakoff, bloqua ce port, et proposa au prince Potemkin de l'attaquer lui-même par mer, tandis qu'il ferait donner l'assaut par terre. On

était au mois de juin, et l'assaut pouvait se donner avec autant de facilité qu'il s'est donné au mois de décembre. On eût gagné huit mois, mais Potemkin s'y refusa... »

Citons encore un témoignage russe : la dépêche suivante adressée, de Varsovie, à M. de Simoline, ministre de Russie à Paris, par le comte de Stackelberg : « Les vaisseaux amiral et vice-amiral ont été brûlés, quatre autres ont eu le même sort. Deux ont été pris. Le pavillon du Capitan-Pacha est entre nos mains et nous avons fait entre trois et quatre mille prisonniers. Ces grands avantages ont été précédés, le 21, par un combat entre les chaloupes canonnières et les bateaux plats des deux flottes qui de même a été entièrement à notre avantage. M. le prince Potemkin me mande, en même temps, qu'il marche sur Oczakoff. » (Archives des affaires étrangères, t. 125, Russie.)

§ IX

Suite de la campagne. Siège d'Oczakoff.

D'après le prince de Ligne, si, au lendemain de la quatrième victoire du prince de Nassau, Oczakoff eût été attaqué du côté de la terre aussi vigoureusement que du côté de la mer, vingt-quatre heures eussent suffi pour qu'on s'en rendît maître. Mais il eût fallu pour cela que le généralissime eût un peu de la promptitude et de la décision de son lieutenant. « A la nouvelle de la première victoire du prince de Nassau, » celle du 18 juin, — écrit à ce moment à l'Empereur Joseph II le prince de Ligne — « le prince Potemkin me fait chercher, m'embrasse, me dit : je me mets en marche tout de suite, venez-vous avec moi ? En doutez-vous, lui dis-je ; et nous voilà partis. Au lieu d'aller droit à Oczakoff, où je comptais me rendre dans deux jours avec toute la cavalerie, nous en passâmes trois sur l'eau ; nous nous arrêtâmes partout pour prendre et manger du poisson, et nous allâmes visiter la flottille victorieuse... »

Le Capitan-Pacha jugeait si bien, à ce moment, une revanche impossible et la place perdue, qu'il ne songeait qu'à soustraire au vainqueur, par une prompte retraite, tout ce qui, des débris de sa flotte, pouvait encore te-

nir la mer. « Le Capitan-Pacha est décampé hier à midi, ma Princesse; le reste de son escadre met à la voile pour ne pas avoir le chagrin de voir prendre Oczakoff, où il laisse cinq galères et beaucoup de petits bâtiments que j'ai bloqués et qui ne pourront pas sortir. J'en ferai, selon toute apparence, un feu de joie. »

Sous l'impression de ses succès, le prince de Nassau n'a pas encore envisagé la crainte de voir les fautes des autres en compromettre les fruits, et rien ne l'empêche, à cette heure la plus heureuse de sa vie, de savourer son triomphe.

« J'ai été hier au camp du prince Potemkin, qui m'a parfaitement bien reçu. Il est, comme de raison, très content. L'Impératrice a dû avoir hier toutes les nouvelles; le prince me disait qu'elle en aurait pleuré de joie. Jugez le plaisir que cela me fait. J'attends avec bien de l'impatience le retour du courrier que l'on vous a envoyé. J'aurais bien voulu vous voir recevant les nouvelles des belles journées que nous avons eues. Ce pauvre Capitan-Pacha, après la journée du 17, pleurait amèrement. Il eût mieux fait de se faire sauter sur son vaisseau avec son pavillon qui ne serait pas en ce moment à Saint-Pétersbourg. C'est le comte Apraxine qui l'a porté. C'est le neveu de celui que vous connaissez. C'était un de mes interprètes, un bon et brave homme. J'espère que cette commission fera sa fortune. Il était à Grodno avec le prince Dolgorouki. Enfin, ma Princesse, voici les dangers passés, et, en vérité, ils n'ont pas été à beaucoup près ce qu'ils auraient dû être.

J'ai eu affaire à quatre-vingt-dix-sept voiles et à quatre fois plus de canons que moi. Mais nous en avions de bien gros et dont nous savions bien nous servir, et j'avais de bien braves gens. »

Cependant tout le monde, autour de Potemkin, n'applaudit pas également au bonheur de cet étranger qui est venu ravir aux Russes l'honneur de conduire leur drapeau à la victoire. « Le prince Repnin, à ce que l'on m'a dit, en a pleuré de chagrin. Ligne me disait qu'il ne pouvait pas cacher l'humeur qu'il en avait à chaque nouvelle de mes victoires. Il m'a fait un compliment bien froid qu'il cherchait à bien tourner. » Mais ces nobles jalousies et le dépit moins chevaleresque de Paul Jones sont largement compensés pour le prince de Nassau par la sympathie chaleureuse de ses deux amis, le prince d'Anhalt et le prince de Ligne. Le premier, cousin de l'Impératrice et, à ce titre, investi d'un commandement dans l'armée de Potemkin, est ce même prince d'Anhalt que nous avons vu, sollicitant, à Spa, la main de la princesse Sangusko, au moment où celle-ci préféra devenir princesse de Nassau. Ce souvenir eût pu mettre quelqu'embarras entre les deux anciens rivaux. Il ne fut pour eux, au contraire, qu'un lien de plus. Quant au prince de Ligne, il ne se contentait pas de jouir de tout son cœur des succès de son ami et de se montrer, à toute heure, son plus ardent défenseur ; il se faisait de plus le héraut de sa gloire, dans ces lettres destinées à devenir si célèbres et que l'on s'arrachait dans toutes les cours. Nous avons déjà cité, à propos des débuts du

prince de Nassau, quelques mots de lui écrits précisément à ce moment-ci. « Nassau-Siegen par la naissance, » ajoute-t-il dans ce portrait adressé au comte de Ségur et à l'Impératrice, « est devenu Nassau-Sieger « par ses exploits. — Vous savez que sieger, en alle- « mand, signifie vainqueur. — Quelle est donc sa sor- « cellerie? Son épée est sa baguette de sorcier; son « exemple est son grimoire; et puis son épée est encore « son interprète, car il s'en sert pour indiquer la ligne « la plus courte, quand il s'agit d'attaquer. Des yeux « quelquefois aussi terribles pour les amis que pour les « ennemis achèvent l'explication. Sa manœuvre est « dans son coup d'œil; son talent dans une expérience « que son ardeur lui a fait chercher ; sa science dans « des ordres courts, concis et clairs, qu'il donne un jour « de bataille et qui sont toujours faciles à traduire et « à comprendre; son mérite dans la justesse de ses « idées; ses ressources dans un grand caractère bien « prononcé qu'on lit sur sa figure; ses succès dans un « courage sans égal de corps et d'esprit. »

A peine a-t-il reçu les compliments de Potemkin, que le prince de Nassau s'est empressé d'aller se reposer sous la tente de Ligne. Comme il s'y est installé pour écrire, accourt le prince d'Anhalt, qui, lui demandant sa plume, veut adresser lui-même son compliment à la Princesse, compliment aussi senti mais moins académique que celui de l'aimable correspondant de Joseph II. « C'est chez Ligne que nous écrivons, » ajoute le prince de Nassau. — « Si je n'avais pas été certain de son ami-

tié, depuis bien longtemps, j'en serais bien sûr actuellement. Ils n'ont cessé, tous deux, de me faire valoir au moment où tout le monde était contre moi. Mais ceux qui, à mes premiers succès, avaient paru en être jaloux et même fâchés se sont ravisés maintenant à la suite de mes victoires. Tous disent actuellement que j'ai rendu un grand service à la Russie, et tous me traitent à merveille. Je n'ai pas encore eu de nouvelles de Pétersbourg où, j'espère, l'on aura aussi été content. »

Catherine pleura-t-elle en apprenant ces premiers succès de ses armes, comme l'annonçait quelque peu emphatiquement le prince Potemkin ? Ses sentiments en général ne se montraient pas si expansifs. Il est vrai que, pour comprendre la satisfaction qu'elle dut éprouver, il faut se rappeler dans quel instant critique sa collection s'enrichissait de l'étendard du Capitan-Pacha.

Pour frapper contre la Turquie ces grands coups toujours annoncés, mais attendus en vain depuis si longtemps, elle avait consenti, comme nous l'avons vu, à laisser concentrer dans le midi de son empire presque toutes ses forces, s'endormant audacieusement dans une sécurité que les agissements de la Prusse et de l'Angleterre ne parvenaient pas à troubler. Tout au plus surveillait-elle en Pologne d'un œil attentif les sourdes menées prussiennes. Quant à la Suède, elle comptait si peu sur l'éventualité d'une agression de sa part, que les intempéries l'avaient seules empêchée de faire partir pour l'archipel sa flotte de Cronstadt, son

unique ressource pour la protection de Saint-Pétersbourg. Et c'est à ce moment que l'ultimatum de Gustave III était venu tout à coup la surprendre. N'ayant que quelques régiments à opposer, tout d'abord, à un ennemi qui, de ses positions de Finlande, pouvait en quelques jours menacer sa capitale, et, de son palais, entendant déjà son canon, elle en était venue un moment à se demander si elle ne serait pas obligée de reculer elle-même jusqu'à Moscou.

« Les contrariétés de cette Princesse, dit M. de Ségur dans ses Mémoires, furent contrebalancées par l'arrivée d'un courrier qui lui apportait la nouvelle d'une victoire que le prince de Nassau et Paul Jones venaient de remporter sur les Turcs dans le Liman. On n'en donnait point les détails. On disait seulement que la flotte ottomane avait perdu trois vaisseaux. »

C'était, — il faut le reconnaître, — arriver à propos. Mais bientôt de nouveaux courriers succèdent au premier, et l'Impératrice, fixée sur les services de bon augure qui viennent de lui être rendus, a hâte de les récompenser magnifiquement, tandis qu'elle fait chanter à l'église de la forteresse, en face de la statue de Pierre le Grand, un *Te Deum* solennel. Félicitations flatteuses, patente de vice-amiral, terres dans la Russie Blanche, collier de Saint-Georges, épées de diamants vont pleuvoir sur l'heureux vainqueur, non sans exciter l'envie qui s'était tue un instant et à laquelle, cette fois, le prince Potemkin lui-même ne sait pas se soustraire entièrement.

« Sous Oczakoff, ce 19 juillet.

« L'Impératrice, ma Princesse, me traite avec sa magnificence ordinaire. Je vous envoie les quatre mots que le prince Potemkin m'écrit pour me l'annoncer et la patente de Sa Majesté qui me flatte plus que toutes les grâces. En recevant les marques de l'ordre militaire qui m'étaient dévolues par les statuts de l'ordre, j'ai été chez le prince pour les recevoir de lui. C'était bien juste ; car c'est à lui que je dois d'avoir été amené à les mériter. Il vient de m'envoyer chercher pour me dire qu'il fallait que j'envoie tout de suite dans la Russie Blanche pour prendre possession des belles terres que l'Impératrice me donne. L'on dit que ce sont des terres superbes de quatre à cinq mille paysans. J'aime à les devoir à l'amitié du prince et à mon épée, ma Princesse, pour vous en faire hommage. »

Mais si le chef est ainsi comblé, les officiers qui se sont distingués sous ses ordres ne sont pas non plus oubliés. « Je viens d'avoir un plaisir extrême. Je viens de distribuer les grâces que le prince Potemkin m'a envoyées pour les officiers de la flottille. Tous ont été avancés d'un grade, et tous ceux qui étaient à la première classe, c'est-à-dire ceux qui, à tous les combats, se sont le plus fait remarquer, ont eu la croix de Saint-Georges de la quatrième classe. Quatorze l'ont eue, et le comte de Damas est du nombre. Je vais remercier le prince Potemkin, qui m'a fait avoir des moments si doux. Jamais il n'y a eu un avancement aussi général,

et cependant tous ne sont pas contents; cela me donne de l'humeur. Si pareille chose avait été en France, il y aurait eu quelques croix de Saint-Louis et quelques avancements. Mais, ici, c'est tout le monde qui est récompensé. Il n'y pas de souverain qui récompense autant que l'Impératrice. Le prince Potemkin a reçu l'état de grand-amiral de la mer Noire, ce qui est une nouvelle prérogative superbe. La Russie lui a vraiment de grandes obligations pour tous les préparatifs qu'il avait faits et à quoi l'on doit d'avoir pu chasser le Capitan-Pacha. »

Les épées de diamant n'arrivent que plus tard et quand l'Impératrice est déjà rassurée, pour le moment du moins, du côté des Suédois. « Il est arrivé, hier soir, un courrier de Saint-Pétersbourg qui nous a apporté des épées que l'Impératrice nous donne. La mienne est garnie de diamants comme celles que le prince Repnin et le général Soltikoff eurent à l'affaire de Kagoule ; celles des officiers de mon escadre sont d'or ; le comte de Damas en a une. J'ai donné la liste de vingt officiers au prince Potemkin. J'espère que tous en auront, car je vois qu'il en est arrivé vingt et une. Il y a écrit dessus celle des officiers : « pour la valeur, sur les eaux d'Oczakoff. » Ce sont les premières qu'elle donne à des officiers particuliers. A la mienne il n'y a rien d'écrit. Le prince Potemkin en a reçu une qui est garnie de très gros diamants et la plus belle chose possible. Elle lui est envoyée sur un plat d'or en forme de bouclier autour duquel il y a écrit : « Au maréchal prince Potemkin,

Tauricien, commandant de l'armée de terre et de mer victorieuse sur le Liman, et créateur de la flotte. » Jamais on n'a donné autant de récompenses. J'avoue que ces épées me font un grand plaisir.... » « Les nouvelles de Suède sont très bonnes. Le roi, dit-on, parle d'abdiquer la couronne, de changer de religion et de se retirer à Rome. La déclaration du Danemark le dérange un peu. Cette puissance fait marcher soixante mille hommes et arme douze vaisseaux. Or, le roi, peu prévoyant, ayant fait marcher toutes ses troupes contre la Russie, se trouve sans un homme à opposer aux Danois. J'ai vu la copie de la lettre que l'Empereur écrit à l'Impératrice sur la proposition que le roi de Suède lui a fait faire de lui procurer, par le moyen de son étroite liaison avec la Porte, une paix séparée avec cette puissance. La manière dont l'Empereur parle du rôle odieux que le roi de Suède voulait lui faire jouer prouve qu'il l'a bien senti. Le roi de Suède, après avoir retranché son armée, l'a quittée et l'a laissée à commander à son frère, qui a fait demander à avoir une entrevue avec le grand-duc, ce qui lui a été refusé. L'on dit que ce frère voudrait bien régner, et que c'était là le sujet de cette entrevue. Je crains bien pour Mme de Boufflers que son roi favori ne l'embarrasse fort à soutenir. Sa folie ne sera ni longue, ni brillante. »

Mais c'est le 24 septembre que le prince de Nassau s'exprimait ainsi, deux mois et demi après ses victoires! Catherine avait su, dans cet intervalle, grâce, il

est vrai, à sa diplomatie plus qu'à ses armes,trouver le temps de conjurer le danger qui l'avait menacée au nord de son Empire. Au midi, au contraire, malgré les forces immenses dont disposait Potemkin, pas un progrès d'accompli !

Distrait, tout d'abord, par ses nouvelles fonctions de vice-amiral, le prince de Nassau avait à peu près pris patience.

« J'arrive de la Crimée, » (28 juillet) « où j'ai été joindre l'escadre commandée par le général Woïnowitsch. » — Ce sont les quelques vaisseaux laissés, comme nous l'avons vu, à Sévastopol, tandis que le reste de la flotte à voile avait reçu, dès le commencement de la guerre, l'ordre d'entrer dans le Liman. Le bruit avait couru que le Capitan-Pacha, dans sa retraite, aurait rencontré cette escadre et l'aurait battue. — « Comme il (Woïnowitsch) était revenu mouiller devant Sévastopol suivi par le Capitan-Pacha, on avait cru qu'il avait eu un échec, et, sur ce que j'avais proposé au prince Potemkin d'aller voir ce qui se passait, il me fit partir à l'instant. J'ai fait huit cents et tant de verstes pour aller et venir en quatre jours. J'ai vu notre escadre. Le Capitan-Pacha n'y était plus. M. de Woïnowitsch avait bien eu avec lui un combat, peu de jours avant, mais un de ces combats dont parlait M. de Maurepas : « Pif, paf, chacun se retire et la mer reste toujours salée. » Il n'en est rien de plus. M. de Woïnowitsch, voyant, après ce combat, que le Capitan-Pacha mar-

chait vers la Crimée, l'y suivit, et lui avait présenté trois fois le combat inutilement, le général turc ayant l'avantage du vent. Enfin, M. Woïnowitsch, ayant à réparer quatre frégates un peu endommagées, était venu mouiller devant Sévastopol où le Capitan-Pacha l'avait suivi. Il resta en présence vingt-quatre heures et se retira ensuite. C'est dans cet instant que je suis arrivé, n'y ayant plus d'ennemis. Après avoir eu ces détails du général russe, et lui avoir dit ceux de mes combats et ce que j'ai remarqué sur la manière de les combattre, je suis revenu. Si M. de Woïnowitsch avait su que le Capitan-Pacha avait pris sur cette escadre plus de deux mille Turcs de ses plus braves pour mettre sur celle que nous avons détruite, il eût été plus ardent et nous aurions eu de plus grands succès. Mais il a ramené tous ses vaisseaux qui sont tous en état de recommencer, et moi je suis bien fatigué, car, pour aller vite, j'ai été obligé d'aller et venir en kibik. »

Il était en effet tellement fatigué par cette course si rapide que nous voyons, par la lettre suivante, qu'il avait tout simplement failli en mourir.

« Après mon retour de Crimée, j'avais été tellement fatigué que ma santé s'en est un peu ressentie. J'ai eu une colique, avec des maux de nerfs, qui m'a duré neuf heures. Ligne et le prince d'Anhalt étaient chez moi lorsque les douleurs commencèrent. Ligne allait et venait, mais le prince d'Anhalt ne me quitta pas et eut un tel soin de moi que des chirurgiens, qui ne le connaissaient pas, le prirent pour leur confrère. Le lende-

main il ne me restait qu'une grande faiblesse ; le surlendemain j'ai pris médecine. Avant-hier, je me suis encore reposé ; hier j'ai repris médecine, et aujourd'hui je me porte à merveille. Voilà pourquoi, ma Princesse, je puis vous parler de ma maladie qui a été courte, mais violente. Cette colique s'appelle *choléra-morbus*. Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus douloureux. Le prince d'Anhalt m'a bien prouvé combien l'on est heureux d'avoir un ami comme lui. Ma tente était infecte et il ne m'a pas quitté. Ligne avait le même intérêt, mais il ne pouvait pas prendre assez sur lui. Je souffrais, et il ne pouvait pas soutenir mes plaintes. Il eût été bien piquant de mourir après avoir été si heureux. Mais je me porte à merveille ; mon tribut est payé et j'aurai tellement soin de moi que je revoirai ma Princesse. »

Échappé à ce danger, il ne lui reste plus qu'à voir Oczakoff pris pour pouvoir enfin aller la rejoindre. « Lorsque nous commencerons, » écrit-il le 7 août, — « nous n'en aurons pas pour longtemps. Pour ma flottille elle est ici comme si nous étions en paix ; plus un coup de canon pour nous. Le prince Potemkin monta hier à cheval pour voir un corps de chasseurs qui devait se rendre maître de jardins, tandis qu'il faisait construire une batterie. Les Turcs se défendirent quelque temps ; cela fut assez vif. Le prince Potemkin fut au milieu du feu avec la meilleure grâce. Je n'ai vu personne y avoir meilleur air que lui. Pour moi, qui étais là pour rien, j'aurais fort désiré qu'il y fût moins

longtemps, et je lui dis même qu'il ferait grand plaisir à toute son armée s'il s'exposait moins. Mais mes représentations n'ont rien fait; nous sommes restés jusqu'au dernier coup. Heureusement que les Turcs ont mal tiré. D'officiers de marque il n'y a eu que le gouverneur du gouvernement d'Ekaterinoslaw qui a eu la cuisse cassée d'un coup de canon, derrière le prince Potemkin qui a été effleuré par un boulet. Nos opérations de la mer ne seront pas périlleuses, et, dès que nous commencerons, je ne crois pas que la place tienne longtemps. »

Mais les jours se succèdent et l'on ne commence jamais. Le prince de Nassau, qui voit peu à peu annuler les effets des coups qu'il vient de porter par ces lenteurs inexplicables, ne contient plus l'expression de son impatience. Il est d'autant plus mécontent que Potemkin, influencé par son entourage, ou peut-être ayant eu vent de certaines critiques qu'il ne mérite que trop, a tout à coup changé d'attitude à son égard.

« J'espère cependant qu'on se décidera bientôt à prendre Oczakoff, » — dit la lettre du 11. — « Il l'eût été le jour de mon bombardement, si l'on l'avait voulu. Jamais l'on n'a fait la guerre comme nous la faisons. Le prince que j'aime est le plus anti-militaire qu'il y ait au monde et a l'amour-propre de ne vouloir consulter personne. Aussi, ai-je été bien heureux d'être loin de lui, et d'avoir assez de force pour agir contre sa volonté et ce sieur Jones, qui, voyant que toute la gloire serait pour moi, a pris le parti de proposer d'être sur la défen-

sive. Il a fallu tout mon nerf pour forcer à faire ce que je voulais. J'ai électrisé mes officiers, j'ai forcé à tenir des conseils de guerre, les deux flottilles réunies; mon avis a toujours été suivi. Paul Jones, qui n'a rien de la candeur de Tom, — comme l'écrivait Ligne, en parlant de lui à Ségur qui l'avait fort recommandé, — a enragé, ne m'a pas aidé, et, depuis, cherche à déprécier ce que l'on a fait. »

« Oui, ma Princesse, » — vient ajouter ici la petite écriture du prince de Ligne, qui, cette fois encore, emprunte la plume de son ami, — « je partage le senti-
« ment du Seigneur du Liman sur tout ce qu'il dit et
« sur ce qu'il voit et non pas malheureusement ses ac-
« tions héroïques. Mais sa tête vaut son bras, son bras
« vaut son cœur. Tout cela va à merveille ensemble.
« Oczakoff était à lui; on veut le manquer.

« Ne manquez pas, belle et adorable Dame du Liman,
« de vous souvenir souvent du plus zélé et tendre nas-
« sauviste. »

Sept jours plus tard, le 18 août, les choses en sont encore au même point: « Il est impossible qu'enfin ce siège ne commence pas; il n'y a pas même de raison politique qui puisse le faire tarder plus longtemps. Il est temps que je me sépare du prince Potemkin, avec qui je ne veux pas me brouiller. Je lui dois la gloire que j'ai acquise, et ma reconnaissance ne diminuera jamais. »

... « Je n'en puis plus d'ennui, » ajoute-t-il le 22; —
« le siège de cette bicoque s'allonge encore. L'on va actuellement le commencer, comme si l'on allait atta-

quer Metz ou Strasbourg. Ils perdront plus de monde par les maladies qui font de grands ravages parmi les soldats. Voyant que rien ne finissait, et l'air du Liman étant très malsain, je suis venu m'établir à terre où je fais le malade, pour pouvoir rester chez moi et partir le jour de la fin du siège où je n'aurai sûrement à faire qu'un jour, car la ville se rendra avant que nous ayons bombardé vingt-quatre heures. Ma reconnaissance pour le commandement que le prince m'a donné ne changera jamais, mais il marque indécemment la jalousie qu'il a de mes succès. Nous serons fort bien ailleurs qu'à la guerre ; mais il est temps que nous nous séparions. D'ailleurs, nous avons une manière de voir si différente, en fait de guerre, qu'il faut que l'un de nous deux n'y entende rien du tout. Ainsi, une place que j'avais donnée, qui devait durer quatre jours au plus, si l'on l'eût attaquée, et qui se fût rendue le jour de mon bombardement, si l'on eût fait par terre comme je l'avais proposé, cette place est encore à attaquer et durera peut-être quinze jours, d'après la manière dont on s'y prend et le train que l'on y met. Si l'on avait pris Oczakoff lorsque l'on devait le prendre, nous aurions pu être actuellement au Danube, ayant Bender et Ackerman. La flottille aurait pu ravager toutes les côtes jusqu'à Constantinople, et l'on aurait fait une belle paix. Au lieu de cela, on sera bien heureux de la faire comme l'on pourra, et la Pologne perdra Dantzick, parce qu'il faut qu'elle soit aussi de quelque chose dans les affaires... Mon Dieu! que je suis heureux d'avoir été

éloigné de l'armée. Sans cela je n'aurais rien pu faire. Mais je m'aperçois que je vous parle toujours de la même chose, et je veux cesser. Mes seuls moments agréables sont ceux que je passe avec Ligne et le prince d'Anhalt, qui est bien, bien aimable et qui a bien de l'amitié pour moi. »

Cependant, le 30 août, certaines batteries qui préoccupaient particulièrement le prince Potemkin ayant fini par être placées, on peut croire que l'attaque va enfin commençer. Le prince de Nassau a rejoint sa flottille depuis quelques jours :

« Je suis rétabli à mon yacht, attendant toujours le moment de voir attaquer vigoureusement la ville. Je n'aurai pas grand'chose à faire, mais je m'en console par ce que j'ai fait. Je partirai tout de suite après le siège. J'ai fait partir hier la tente du roi Jean avec quelques effets, que je veux renvoyer à Varsovie, par deux charriots, l'un traîné par huit bœufs et l'autre par six chevaux. Je ferai vendre le reste, qui sont à moitié morts ; six le sont déjà. Je suis fâché d'avoir à me plaindre du prince Potemkin. J'aurais aimé à ne lui avoir que de la reconnaissance ; mais, quoi qu'il fasse, je me rappellerai toujours les obligations que je lui ai eues. Cela ne m'empêche pas de désirer que tout ceci finisse, car il faut toute ma patience et mon mépris pour bien des gens pour y tenir. Pour quelqu'un qui a été élevé en France, dans la classe où je suis, la manière basse dont ces gens-là abordent le prince Potemkin et lui font la cour fait mal à voir. C'est une vilaine chose que de

vieillir. Cela donne des connaissances des hommes bien désagréables à avoir. »

Heureusement que cette mésintelligence entre Potemkin et le prince, si sensible à celui-ci, dont elle contrarie la sincère gratitude, ne persistera pas longtemps. Le lendemain même du jour où il se laissait aller à ces amères réflexions, tous ces nuages se dissipent honorablement pour l'un et pour l'autre. Si les succès de son lieutenant ont porté un instant ombrage à Potemkin, — mélange singulier des qualités et des défauts les plus contraires, mais, au fond, cœur noble et loyal, — nous allons le voir lui rendre toute sa faveur en remerciement d'un nouveau succès. Et quant au prince de Nassau, il aura le double plaisir de se venger par un service des rigueurs momentanées de son général, et de sauver d'un danger pressant son ami si fidèle : le prince d'Anhalt.

Le prince de Ligne a longuement décrit, dans une de ses lettres à l'Empereur, cette affaire du 30 août, sous Oczakoff, impatiemment attendue par les Russes, mais où une sortie vigoureuse des assiégés aurait été bien près de compromettre le peu de travaux offensifs exécutés jusque-là, et, en particulier, les batteries défendues par le corps du prince d'Anhalt, si le prince de Nassau n'eût pris sur lui d'intervenir au bon moment et d'obliger les Turcs à la retraite. Voici le modeste récit que ce dernier en fait lui-même deux jours plus tard :

« Ce 2 septembre. Le prince d'Anhalt vient, ma Princesse, de m'envoyer une lettre pour vous ; il fait valoir beaucoup un petit service que je lui ai rendu. Les ennemis avaient fait une sortie, à la droite, où le prince d'Anhalt commandait. De mon yacht, je voyais l'affaire. Huit ou neuf cents Turcs se tiraillaient avec nos chasseurs qui couvraient une de nos batteries. Le général Kutuzoff, qui les commandait, ayant été blessé grièvement à la tête, ces chasseurs avaient pris de l'ardeur. Le prince d'Anhalt y était arrivé avec des renforts ; mais les Turcs, après un combat assez long, faisaient filer beaucoup de monde ; et je vis que, par les ravins qui sont le long de la mer, ils pourraient tourner la batterie. Leur nombre était déjà à plus de trois mille. Je me décidai à faire avancer quelques bâtiments, quoique je n'en eusse pas l'ordre, cette affaire étant imprévue. A mes premiers coups de canon, qui furent heureusement bien ajustés, les Turcs prirent la fuite, et l'affaire cessa faute de Turcs. Ils ont perdu beaucoup de monde, et, sans y courir de dangers, j'ai joui d'un spectale intéressant. Roger de Damas y a été blessé légèrement d'une balle qui avait emporté le drap de la manche du prince d'Anhalt. Elle lui a emporté la chair au-dessus de l'épaule contre la clavicule. Cela le fait un peu souffrir ; mais, quoiqu'il ne soit pas guéri de quinze jours, il sortira dans deux pour aller où il y aura quelque chose à faire. Il est charmant d'être aussi joliment blessé par une balle qui a touché comme cela le prince d'Anhalt, qui est vraiment un modèle en tout. S'il n'avait pas

mené cette affaire comme il l'a fait, nous aurions pu perdre beaucoup de monde, les Turcs ayant tout l'avantage du terrain et une ardeur enragée. Vous voyez, ma Princesse, que le siège est commencé par terre. Lorsque l'on sera assez avancé de faire les ouvrages pour que nous nous en mêlions, je crois que cela le fera finir. » — Et en post-scriptum : « Je suis enchanté de m'être raccommodé avec le prince Potemkin. Je l'ai embrassé avec un très grand plaisir. J'ai dîné avec lui, et je suis revenu à mon yacht, où je vais me coucher en pensant à vous. »

« Je crois qu'il y a bien des gens à l'armée qui enragent, » continue-t-il le même soir, mais de son yacht. « La brouillerie qui existait entre le prince et moi n'existe plus; nous nous sommes vus, et nous sommes redevenus comme nous étions. Faites-m'en votre compliment, car j'étais très fâché de croire avoir à me plaindre d'un homme à qui je dois tant. Mais tout est oublié, et j'espère que nous serons mieux que jamais ensemble. »

Ils sont si bien ensemble que, quelques jours plus tard, — le 21, — le prince de Nassau peut un instant se flatter d'avoir amené le prince Potemkin à frapper enfin le coup décisif.

« Je viens, ma Princesse, d'avoir un moment d'espérance. J'ai cru qu'enfin nous allions en finir, mais cela est encore remis.

« Le coup de vent que j'annonçais est arrivé. J'ai

passé vingt-quatre heures bien fatiguantes et bien inquiétantes; mais je m'en suis tiré sans perdre de bâtiments, que quelques bateaux, et, ce matin, après avoir placé toute mon escadre sous Kimburn, où elle est plus en sûreté, je suis venu à terre où je resterai jusqu'à la fin du siège. Dès que nous devrons faire quelque chose, je donnerai mes ordres et je m'embarquerai dans ma chaloupe de combat. J'en ai prévenu le prince. Je veux bien me battre, mais non pas me noyer sur des bâtiments qui ne sont pas faits pour recevoir des coups de vent, et qui d'ailleurs sont aussi fatigués que nous et par les combats et par le temps que nous avons sur ce Liman qui m'ennuie bien, après m'avoir fait passer de bien beaux moments.

« Pour en revenir à mes espérances d'aujourd'hui, au moment où nous sortions de table, les Turcs commencèrent une canonnade. J'étais rentré chez moi. Je cours vite proposer au prince Potemkin de commencer mon attaque. Il était dans un bon moment, et il me dit que je pouvais faire ce que je voudrais. Vous jugez bien que je volai. J'envoyai mes ordres de tous côtés. J'allai moi-même à ceux qui devaient marcher les premiers. J'étais au comble de la joie. Quatre bâtiments étaient déjà en marche. Celui sur lequel j'étais venait de lever l'ancre et se mettait en mouvement, quand je vois le brigadier de jour arriver avec le contre-ordre le plus poli que l'on ait jamais donné. Le prince Potemkin me faisait dire que M. Miller, le général d'artillerie, était venu le prier de retarder l'attaque pour donner le

temps à une batterie projetée d'être faite ; qu'il me le faisait dire, en me laissant cependant le maître de faire ce que je voudrais. Vous jugez bien que je contremandai tout ; et je suis revenu bien triste dire au prince que ma brèche aurait été plus tôt faite que ne sera cette batterie qui ne prendra pas Oczakoff. Il me dit que ce n'était pas lui, mais le général Miller. Le vrai est que, toutes fois qu'il trouve une raison de retarder l'attaque, il la saisit, et, cela, parce qu'il n'est pas militaire et qu'il ne sait pas se décider. Hier, pendant le coup de vent, l'on dit, et il m'a dit lui-même, qu'il était d'une inquiétude mortelle. Je le conçois; mais il est de même pour un seul petit bateau, pour un coup de canon tiré ; tout l'inquiète et le chagrine. Aujourd'hui, il est au comble du bonheur ! Un bateau turc a péri dans le coup de vent, tout l'équipage s'est noyé, excepté un Grec qui s'est sauvé. Cet homme a dit que le Capitan-Pacha avait fait couper la tête à six capitaines de bateaux qui sont venus, il y a quelques jours, nous canonner et que nous avons chassés tout de suite. Pour y être venus sans ordres, ils n'ont perdu que la tête. Le Grec a dit qu'ils souffraient beaucoup, et que le Capitan-Pacha avait eu des reproches très vifs de Constantinople, etc. Cela a persuadé le prince que le Capitan-Pacha voulait déserter. Il le croit ! Il est vraiment fou, ce prince ! mais gardez mes réflexions pour vous. Le prince d'Anhalt était de tranchée ; il a été bien canonné, mais je sais qu'il se porte bien, quoique je ne l'aie pas encore vu. Nous n'avons pas de nouvelles de Pétersbourg; les

couriers sont très rares. Je crois que l'on y est mécontent de ce que ce siège ne finit pas. »

Enhardis par une telle inaction, les Turcs naturellement ont repris confiance. « L'escadre Turque s'augmente tous les jours, » —écrit le Prince à la fin de septembre. — « tandis que nous sommes toujours dans la même situation. Leurs bâtiments, qui, après mes combats, avaient eu besoin de réparations reviennent, et le Capitan-Pacha a actuellement quatre-vingt-sept bâtiments gros et petits. Il y a quinze jours, il n'en avait que cinquante; et nous avons été un mois avant qu'il soit revenu. Oczakoff alors eût été plus facile à prendre. Cependant il l'est encore, et, si l'on voulait, l'on le prendrait très promptement. Le retour du Capitan-Pacha ne fait rien. Nous pouvons et attaquer la place et nous opposer à ce qu'il vienne donner de grands secours, s'il avait la folie de vouloir le faire. Mais nous ne faisons rien. Le prince Potemkin n'en dit pas la raison. De temps en temps, on fait à terre quelqu'ouvrage pour n'avoir pas l'air de renoncer. Il nous dit qu'il n'attend que l'arrivée de frégates où il a fait charger de l'artillerie, pour commencer; mais, comme elles sont inutiles au siège, l'on voit bien que c'est du temps qu'il veut gagner. Je le répète : il y a des raisons qui sont sûrement bonnes, mais je ne peux rien y comprendre et je meurs d'impatience et d'ennui. Le prince de Ligne, voyant qu'il n'est d'aucune utilité ici pour l'Empereur, va à l'armée du maréchal Romanzoff. Le camp reprend tout à fait une tournure de paix qui

ne me plaît pas du tout. Les nièces du prince viennent aujourd'hui le voir. Elles sont fort aimables, mais, ici, j'aimerais mieux entendre nos pièces de 36 et nos mortiers de deux cents livres de balles que leur conversation, toute charmante qu'elle soit. »

« Les Turcs sont bien galants! » ajoute-t-il le soir. — L'arrivée de ces dames, aperçue de la place, avait été, en effet, l'occasion d'une bruyante canonnade à laquelle étaient venues prendre part aussi quelques chaloupes canonnières détachées de l'escadre du Capitan-Pacha. « Je voudrais bien que cette impertinence décide le prince à finir ce siège. »

Mais, dès le lendemain, tout est rentré dans l'ordre accoutumé. « Les Turcs ont repris leurs places et l'on ne pense plus à attaquer Oczakoff. Le prince Potemkin est avec ses nièces, et moi et toute l'armée se donne au diable. Pour peu qu'il tarde et que les mauvais temps viennent, il pourrait bien finir par manquer cette maudite bicoque. Mon Dieu! quel homme pour faire la guerre! Rien au monde ne me ferait servir davantage sous lui, quoique nous soyons à merveille et qu'il me caresse beaucoup, surtout depuis quelque temps. Je n'ai vraiment qu'à me louer de lui, mais sa manière de faire la guerre est terrible. J'espère qu'il s'en dégoûtera. Je le souhaite pour lui et pour l'Impératrice. Mais j'ai besoin de me tenir à quatre pour ne pas le quitter. »

Dans son désœuvrement forcé il pense à ses affaires. Sa flottille de transports sur le Dniester, enfermée à

Choczin depuis le commencement de la guerre, vient d'être incendiée par les Autrichiens, à la prise de cette ville; de ce côté-là, tout est donc à recommencer. Les entreprises de tout genre se trouvent d'ailleurs forcément suspendues jusqu'à la paix. Quant à ses revendications contre le prince d'Orange, vu l'état de l'Europe et celui de l'Empire, rien à faire non plus pour le moment. Pleinement satisfait du jugement du conseil Aulique, il choisira l'heure propice pour pousser les choses plus loin. L'essentiel, en attendant, c'est de tirer parti, si c'est possible, des belles terres que l'Impératrice vient de lui donner. « J'espère que vous avez envoyé en Russie Blanche pour prendre possession des terres que l'on dit superbes et qu'il y a beaucoup plus d'hommes que les trois mille vingt énoncés dans la donation. Les bois y sont aussi très beaux et, comme ils sont rares dans cette province, il paraît qu'il faut y veiller. Mais vous savez tout cela aussi bien que moi. Tous les Russes les estiment de vingt à vingt-cinq mille roubles. Si elles en rapportent quinze mille bien nets, je serai très content. J'ai aussi quelque espérance sur l'affaire de Malines. Si elle finissait de manière à payer toutes nos dettes, alors, rien qu'avec ce que nous avons en Pologne, en Russie Blanche, avec Sénarpont et mes pensions, nous serions encore fort à notre aise, même à Paris, où il faut toujours finir. C'est le pays des vieux et nous le serons. Adieu, ma Princesse, vous, vous avez bien du temps d'ici là. »

Mais dans ce Paris, où il faut toujours finir, ne l'a-t-on

pas tout à fait oublié ? « J'ai écrit cinq fois à M. le comte d'Artois et il ne m'a pas répondu une seule fois. Enfin MM. d'Estaing et Bougainville, qui sont des gens si exacts, ne me répondent pas. Cela est bien extraordinaire. J'ai écrit trois fois au duc d'Orléans, à Lauzun, pas plus de réponse. Enfin, je ne sais que par la lettre que vous me dites avoir reçue de Mme de Boufflers et celle que vous m'avez envoyée de Mme de Simiane que je ne suis pas tout à fait oublié en France. J'avoue que cela me choque beaucoup. J'ai écrit aussi à Lafayette, mais cela était en lui répondant. »

La France — peut-on s'en étonner beaucoup ? — prêtait à ce moment peu d'attention aux choses d'Orient. Le prince de Nassau cependant ne tarde pas à voir cesser le silence dont il se plaint et à en connaître les causes. Nous lisons cette phrase dans une de ses lettres suivantes : « A propos, voilà donc M. Necker revenu. Vous souvenez-vous, ma Princesse, de ses larmes lorsque nous le vîmes l'instant après qu'il eut donné sa démission ; il va être bien puissant. »

Du reste, auprès de Potemkin, on n'en est pas à devoir se contenter de quelques numéros de la Gazette du Bas-Rhin ; on est même à la source de bien grandes nouvelles : « L'Empereur est prêt à avoir une bataille à ce qu'il mande à Ligne (8 octobre). Je fais bien sincèrement des vœux pour qu'il y soit heureux ; il en a bien besoin. Tout ce qu'il a mandé à Ligne sur mon compte m'attache à lui plus que jamais. » Le prince de Nassau serait même tenté de se plaindre parfois d'en savoir

trop. Il paraît qu'à Varsovie, certains de ses admirateurs trop zélés se servent de son nom pour l'opposer à celui de Stanislas-Auguste, pendant que d'autres, à Vienne, le mettent en parallèle avec celui du commandant malheureux des armées autrichiennes, le maréchal de Lascy. « Je voudrais bien que les papiers publics cessent de parler de moi; ces sortes d'écrits font plus de mal que de bien. Comment ce coquin de Linguet peut-il, en parlant de moi, écrire de manière à faire de la peine au roi. J'ai vu aussi, dans une gazette Allemande, des vers sur le maréchal de Lascy et moi, où on fait allusion au nom de Nassau-Siegen, qui veut dire victoire et mouillé. L'on dit que je porte bien mon nom et que je suis accoutumé à vaincre sur l'eau, tandis que Lascy ne sait que s'enterrer. M. de Lascy est très renommé surtout pour la guerre défensive ; personne ne se retranche mieux, et, comme apparemment l'écrivain n'est pas content qu'il emploie ses talents dans cette guerre, l'on a fait cette mauvaise plaisanterie où je suis fâché d'être de quelque chose. »

Il y a même, dans le camp, des peintres et des poètes. « Je vous envoie, ma Princesse, des vers du baron de Stat. Il y fait des portraits. Je pense que vous serez contente de celui qu'il a fait de moi :

. . . « Et pour lui sa patrie est aux champs de l'honneur ! »

Mais ce n'est pas pour écouter des vers qu'on passe, deux saisons sous les murs d'Oczakoff.

Un jour, — on est déjà au 19 octobre ! — l'armée

espère un moment entendre enfin une autre musique. C'est le jour de la Saint-Grégoire, fête du prince Potemkin. Mais celui-ci se contente d'essayer de faire enlever à l'abordage un bâtiment turc, pour donner à ses nièces ce spectacle, tentative qui du reste ne réussit pas. Encore une occasion qui passe! L'attaque est encore ajournée!

« J'aurais bien voulu, » écrivait cependant le prince de Nassau, « qu'il eût assez de confiance en Grégoire, son patron, à qui il fait bâtir des églises partout où il peut, pour faire attaquer Oczakoff et faire enfin cesser cette longue et ennuyeuse plaisanterie. Vous m'avouerez que le saint le lui doit bien. Mon Dieu! que je voudrais que mon patron à moi, saint Charles, m'enlève d'ici. Je meurs de peine et de chagrin. Si cela dure encore, c'est-à-dire l'inaction, je prendrai le parti d'aller soigner ma santé près de vous. Cette manière de faire la guerre n'est pas mon genre. Je ne l'entends pas et m'en sens incapable. Tout le monde, ici, est aussi ennuyé que moi. L'ardeur passe, et la prise d'Oczakoff, qui eût flatté au mois de juillet, ne fera plaisir que par la fin de nos ennuis. » Et quelques jours plus tard : « Je passe ma vie dans mon lit où j'ai bien chaud ; je viens de prendre du lait, que je prends matin et soir. Je me couche à huit heures et je ne soupe plus. Je n'ai plus rien à faire qu'à soigner ma santé et à réengraisser, si cela est possible ; j'en ai un peu besoin. Vous me trouverez bien vieilli, mais aussi je suis bien vieux et j'en suis bien fâché. Le bonheur du prince Po-

temkin est vraiment constant; nous avons toujours les plus beaux temps, quoique terriblement froids maintenant. Si malheureusement l'année avait été pluvieuse, nous aurions vu périr une bien plus grande partie de l'armée. Dieu et saint Grégoire veuillent que cela dure jusqu'à ce qu'il plaise au prince de finir le siège... en le commençant! »

On le commença bien, ce malheureux siège, et même on le finit; mais ce fut seulement le 17 décembre, presque six mois, jour pour jour, depuis la première victoire du prince de Nassau; et encore fallut-il que l'armée, à bout de patience, imposât l'assaut à son général. Si un calcul d'humanité avait inspiré les lenteurs du prince Potemkin, ses prévisions reçurent de l'événement un bien cruel démenti. Sans parler des nombreuses victimes de ces longs mois d'hésitations, la fureur des Russes, si longtemps contenue, et la résistance acharnée d'un ennemi qu'on s'était chargé d'aguerrir rendirent si sanglante la prise d'Oczakoff que le prince d'Anhalt, héros de cette journée, mais héros toujours magnanime, ne pouvait en parler qu'avec horreur.

Mais le prince de Nassau n'était plus là, depuis plusieurs semaines. A quel moment précis s'était-il retiré, et à quelle occasion? Sa correspondance ne nous l'apprend pas. La dernière de ses lettres écrites sous Oczakoff est du 24 novembre. Une attaque combinée par terre et par mer avait eu lieu la veille. Assez bien commen-

çée, on avait dû l'interrompre à cause d'un brusque coup de vent. Une bombe turque étant tombée sur la soute à poudre d'une galère qu'elle avait fait sauter, le prince avait eu le regret de perdre par cet accident M. de Klinglin, « mon meilleur officier ».

« L'on vient, ma Princesse, de me dire, » — écrit-il, le lendemain de cette affaire manquée, — « qu'il va partir un courrier pour Varsovie ; je voudrais bien être à sa place, car ce que j'ai à faire est si inférieur à ce que j'ai fait que je voudrais en être quitte. Mon Dieu ! que tout ceci est long. Mes bâtiments sont réparés et prêts à recommencer, mais voici les mauvais temps qui vont bientôt chasser le Capitan-Pacha et moi aussi. Nous avons de mauvaises nouvelles de l'armée de l'Empereur. Je ne conçois rien à la manière dont il fait la guerre aux Turcs. J'en suis fâché pour lui et pour la chose. Mon Dieu ! que je me suis trompé, et que cette guerre tourne différemment que je ne l'avais annoncé en France. Mais lorsque l'on m'en parlera, je pourrai dire que si chacun avait fait comme moi, mes prédictions n'auraient pas été exagérées. J'avais vu les Turcs et les Russes, et j'avais jugé ce qu'ils pouvaient faire. J'ai reçu aujourd'hui une lettre de M. de Breteuil et une de M. de Montmorin que Ségur m'a fait passer. Je vous quitte, ma Princesse, car je meurs de froid aux doigts. »

Cette dernière lettre du ministre des Affaires étrangères de France, transmise par l'ambassadeur, fut-elle pour quelque chose dans le brusque départ du prince pour Saint-Pétersbourg, où nous allons le voir arriver

en toute hâte, après s'être arrêté quelques jours seulement à Varsovie? Nous sommes d'autant plus en droit de le supposer que cet éloignement si soudain d'un de ses principaux lieutenants, avant la fin de la campagne, ne semble pas avoir blessé le prince Potemkin et que nous allons voir, d'un autre côté, l'Impératrice montrer, à ce moment, à M. de Ségur un désir marqué de reprendre avec la France la négociation enrayée, l'année précédente, par le mauvais vouloir du cardinal de Brienne tombé maintenant du pouvoir.

§ X

Reprise des négociations en vue de la quadruple Alliance. Saint-Pétersbourg

Quand le prince de Nassau apprit qu'Oczakoff avait enfin succombé, il était en route pour Saint-Pétersbourg, venant de quitter Varsovie. Sa lettre qui nous l'indique est datée du 24 décembre 1788, probablement de Mohiloff.

« J'avais bien besoin, ma Princesse, d'être dédommagé par la bonne nouvelle qui j'ai apprise, à la frontière, de la prise d'Oczakoff et par celle de l'arrivée du prince Potemkin, que l'on attend tous les jours. Les chevaux sont commandés et tout est en l'air pour le recevoir. Mon voyage avait été bien pénible et ennuyeux. Deux grands troupeaux avaient manqué renverser ma voiture en sortant de Praga, et bientôt les mauvais chemins commencèrent à m'impatienter. La neige, qui ne cessa pas, couvrait les chemins et les rendait difficiles à trouver. M. Laurent, qui joint à toutes ses bonnes qualités celle de bon fils, me demanda de courir en avant, en place de Grégoire, pour avoir le temps d'embrasser sa mère qui habite sur le chemin, à six milles

avant Bialistok. Il était impossible de s'y refuser. Je lui recommandai de ne pas me faire attendre, et nous nous séparâmes. Arrivé à la première poste, je ne le trouve pas, ainsi que je l'avais prévu. Après l'avoir attendu quelque temps, je partis, comptant qu'il me joindrait facilement. J'arrivai à Bialistok, où je trouvai Bourre avec du pain et des perdrix parfaites. Remerciez-en Mme de Cracovie, car j'avais besoin de cette distraction. Je repartis sans Laurent et j'allai, sans l'attendre, jusqu'à la poste avant Grodno, où, ayant demandé des nouvelles de mes perruques et ayant su qu'il les avait, je me décidai à l'attendre. Après être resté six heures à me geler dans mon traîneau, j'allais me décider à partir, bien fâché de me voir de nouveau exposé à ravoir ma tête encore une fois gelée, lorsqu'enfin il arriva. La joie de ravoir ma perruque et l'homme pour l'arranger me fit oublier de gronder. Mes chevaux furent mis, et je partis. Mais bientôt les neiges de la Lithuanie me tourmentèrent. Dix chevaux sur ma voiture ne me menaient qu'au pas, et, toutes les nuits, nous perdions le chemin deux ou trois fois. Enfin, ce n'est que le samedi soir que je suis arrivé ici, après avoir été cinq jours et demi sans sortir de mon traîneau. Mais je m'apercois, ma Princesse, que je ne vous parle que de mon voyage. Vous voyez que j'avais besoin d'une aussi bonne nouvelle que l'arrivée du prince Potemkin pour me remettre. Je vais dîner chez le général Passek. Je vous manderai les détails de la prise d'Oczakoff.

« P.S. — Je ne vous fais pas les détails de la prise d'Oc-

zakoff, puisque j'apprends que le lieutenant-colonel Golenski a été envoyé à Varsovie pour en porter la nouvelle ; mais vous ne doutez pas du plaisir que j'ai eu en apprenant la part brillante que le prince d'Anhalt y a eue, et que le comte de Damas y a été toujours à son ordinaire.

« J'ai écrit tout de suite au prince Potemkin que je l'attendrais à Saint-Pétersbourg, mais je ne m'engage guère ; car il est attendu à tous les instants, et peut-être y sera-t-il encore avant moi ; car il est un peu mieux servi. Je vous quitte pour écrire à Anhalt et à Damas. Dans trois jours, je vous écrirai de Saint-Pétersbourg. »

L'accueil qu'il reçut à Saint-Pétersbourg fut bien celui que ses services lui permettaient d'espérer, malgré une hésitation d'un moment de la part de l'Impératrice. Insuffisamment fixée, tout d'abord, sur les termes dans lesquels le prince de Nassau s'était séparé du prince Potemkin, elle n'aurait pas voulu que son empressement pour le premier pût être interprété comme un blâme indirect de son ministre. Mais la prise d'Oczakoff arrangea tout.

« Je ne puis vous exprimer, » écrit le prince de Nassau, dès le 2 janvier, « ce que j'ai éprouvé lorsque, dimanche, j'ai été présenté à Sa Majesté. Elle était dans la salle de la Couronne. J'y fus introduit par le Grand Chambellan qui se retira. Les choses obligeantes qu'elle me dit, la grâce qu'elle mit à exagérer les louanges qu'elle disait que j'ai méritées ne peuvent s'ex-

primer. En vérité, les paroles de l'Impératrice m'ont fait plus d'effet que toutes les grâces qu'elle m'avait accordées, et j'ai bien envie de les mériter encore. Nous avons ici des froids bien piquants. Hier, premier jour de l'an, nous avions vingt-six degrés de froid. Cela est un peu trop. Il est heureusement diminué à seize aujourd'hui, et, en conséquence, il y aura bal chez le Grand-Duc. « Heureuse » est bien nommée ; » — c'était une petite chienne que la princesse de Nassau avait chargé son mari d'offrir de sa part à l'Impératrice ; — « Sa Majesté l'a trouvée charmante. Je lui ai offert alors « Fortuné » qu'elle a bien voulu accepter. Je voulais le faire venir par le premier courrier de l'Ambassadeur ; elle n'a pas voulu de peur que le froid et le peu de soin que l'on aurait ne lui nuisent. L'Impératrice m'a dit de l'envoyer au printemps par la première bonne occasion qu'il y aurait. Lorsque je lui ai dit que vous lui aviez destiné « Heureuse » à sa naissance, elle m'a chargé de vous en remercier. »

Telle est la lettre confiée à la poste qui pourrait bien n'en pas respecter le secret. Mais le prince, ayant eu, le jour même, une occasion sûre, voici quelques détails de plus sur sa réception. Ils confirment du reste, — à peu de choses près, — ce que nous venons de lire.

« Whitworth, » — le nouvel envoyé d'Angleterre, successeur de lord Fitz-Herbert, — « m'a fait dire à l'instant qu'il part, dans une heure, un Anglais qui va à Varsovie et qui vous remettra cette lettre où je peux vous dire toute la vérité. Les deux premiers jours, je

crois qu'il y a eu de l'embarras pour se décider comment l'on me recevrait, à cause de mon dissentiment avec le prince. L'on l'attent tous les jours; l'on lui prépare des fêtes. Il revient avec plus de crédit que jamais. Mais j'ai fini par être traité à merveille, et cela est au point qu'il est impossible que je ne fasse pas la campagne prochaine. C'est dimanche matin que je fus introduit chez l'Impératrice avec qui je fus une demi-heure seul. Il est impossible de dire des choses plus flatteuse et plus faites pour exalter. Après mon audience, j'ai dîné chez l'Impératrice à une petite table de huit couverts, et, le soir, elle m'a reçu dans sa chambre à coucher d'où elle n'est pas sortie; de sorte que j'ai repris l'ancien train de vie. L'on a bien de l'humeur contre les Polonais. Le Grand Chancelier très piqué disait: rira bien qui rira le dernier. « Heureuse » a été reçue comme elle le méritait. L'Impératrice m'a dit qu'elle était arrivée en sautant chez elle, que tout de suite elle s'était établie sur ses genoux et l'avait caressée, et qu'enfin il n'y avait que son esprit comparable à sa beauté. Elle n'était cependant pas chez l'Impératrice parce que, l'ayant fait baigner, le matin, avant de l'envoyer au général Momonoff qui devait la remettre, elle s'était trouvée un peu incommodée; mais cela n'était pas dangereux, et elle devait revenir le matin de chez son médecin. Voilà, ma Princesse, les événements les plus intéressants du moment. Le prince Potemkin arrivera très incessamment, et je crois que nous serons bien ensemble. L'Impératrice m'a cité des articles de ses lettres à elle où il parle de mon

« héroïsme ». Je vois qu'il m'a beaucoup fait valoir. Dans mon audience, toutes les fois qu'elle trouvait la place du mot « héros » elle s'en servait, au point que, si je n'avais pas été exalté par la tournure agréable qu'elle donnait à ces louanges, je crois que j'aurais mordu mes lèvres. Mais cependant cette demi-heure m'a fait plus de bien que tout ce qu'elle avait fait. Que les souverains auraient d'avantages sur nous, s'ils voulaient! Mais je suis frisé, et il faut que je m'habille pour aller à la cour. J'ai eu toute la matinée du monde qui m'a empêché d'écrire. »

De toutes les distinctions dont il se voit l'objet à ce moment, une surtout paraît l'avoir particulièrement flatté ; c'est l'honneur de présider un chapitre de l'ordre de Saint-Georges. « Qui m'eût dit, il y a deux ans, que je présiderais aujourd'hui à un chapitre de Saint-Georges? Je suis vraiment né pour des événements extraordinaires, et je vois avec plaisir que tout s'arrange de manière à me mettre à même de faire naître encore des occasions de m'en procurer. » Il faut que ces occasions soient même bien pressantes, car, à peine arrivé, et si péniblement, à Saint-Pétersbourg, ne le voilà-t-il pas qui parle déjà d'en repartir en toute hâte, chargé évidemment de quelque grave mission?

« Je ne sais si j'aurai le temps, » —écrit-il, en effet, le 9 janvier, — « d'attendre le prince Potemkin. Je suis très pressé de partir pour Paris, et je ne resterai que vingt-quatre heures avec vous. Faites préparer ma voiture pour que rien ne m'arrête à Varsovie, et, si cela

est nécessaire, faites-la mettre sur un traîneau. »

Mais, avant de le laisser entrer dans plus de détails sur le but et les motifs de ce nouveau voyage si inopiné, il est indispensable de demander aux souvenirs du comte de Ségur, si bien placé pour le savoir, où en était à ce moment ce grand projet de quadruple alliance si cher aux deux amis.

Potemkin, rebuté par les tergiversations des cabinets de Versailles et Madrid, avait cessé, depuis longtemps, de croire à ce beau rêve. Il n'était pas loin de lui préférer, comme plus pratique et plus sûr, un rapprochement de la Russie avec la Prusse, au détriment des Polonais. « On devient bien Prussien ici, » écrivait le prince de Nassau du camp d'Oczakoff, deux mois auparavant, au moment même de ses difficultés avec le prince, difficultés causées peut-être en partie par la divergence de leur manière de voir en un sujet si important. « Je crains bien que la Russie ne finisse par s'arranger. Ce serait l'Empereur qui serait la dupe; après la Pologne toutefois, qui y est accoutumée. » Mais le ferme esprit de l'Impératrice ne renonçait pas si aisément à une idée qu'elle avait acceptée. Il faut reconnaître d'ailleurs que, si cette combinaison lui avait paru favorable à ses intérêts au commencement de 1788, elle ne pouvait qu'en souhaiter le succès plus vivement encore après les événements survenus depuis.

Bien que s'achevant sur une victoire, la campagne que les deux empires avaient dû soutenir, à eux seuls,

contre les Turcs et les Suédois, était loin en effet d'avoir été décisive. Les mêmes ennemis peu sensiblement affaiblis, la même malveillance de la Prusse et de l'Angleterre, allaient se retrouver devant eux, au printemps prochain et, de plus, à cette double préoccupation s'ajoutaient, pour l'Impératrice, les plus sérieuses inquiétudes du côté de la Pologne.

La Pologne, depuis quelques mois, venait d'entrer dans sa crise suprême. L'épreuve du premier partage y avait convaincu bien des esprits de la nécessité de profondes réformes. Dès l'ouverture de la diète de 1788, ce sentiment s'imposa tellement que, d'enthousiasme, la diète se déclara confédération, c'est-à-dire en permanence jusqu'à l'accomplissement de la tâche qu'elle entendait mener à bonne fin. Sans doute, réformé selon les vues de certains de ses patriotes qui comprenaient les vices si criants de sa constitution, ce noble et malheureux pays eût pu être sauvé. Mais il ne suffit pas à de pareils projets d'être justes et grands; encore faut-il qu'ils soient applicables. De telles difficultés allaient se dresser devant eux, au dedans et au dehors, que les plus clairvoyants se demandaient si l'heure était propice à une tentative de régénération, et si la résignation, au moins momentanée, au triste état présent n'était pas, vu l'état de l'Europe, la seule ressource de la République sans armée, et ouverte à toutes les invasions, depuis le dernier partage dont le traité reconnaissait à ses redoutables voisins le droit d'intervention. Ceux-ci accepteraient-ils de lui voir modifier

l'ancien état de choses, et ne profiteraient-ils pas de changements accomplis malgré eux pour y trouver prétexte à un nouveau démembrement ? Le sentiment de Catherine à cet égard était connu et le mauvais état de ses affaires ne l'empêchait pas de l'exprimer très haut. Mais, encouragés et trompés par les promesses intéressées de la Prusse, les Polonais, dans leur exaltation, n'hésitaient pas à le braver.

« Je crains, » écrit à sa femme le prince de Nassau à peine à Saint-Pétersbourg, « que la Pologne ne s'attire un nouvel orage ; et, si cela arrive, vos chers compatriotes verront que j'avais raison de leur dire que le roi de Prusse était la seule puissance intéressée à établir le trouble chez eux pour faire un nouveau partage. Qu'ils se rappellent les paroles de l'Empereur lorsque, me parlant de la Pologne, il me disait « mon métier et celui du roi de Prusse est de travailler à qui sera le mieux avec la Russie ». Les choses étant ainsi, il est donc de l'intérêt de la Pologne d'être unie à la Russie ; son alliance lui assure celle d'un de ses deux autres voisins ; étant trois, ils feront toujours la loi à celui qui voudrait démembrer ou persécuter la Pologne ; au lieu que la Pologne unie au roi de Prusse aura contre elle la Russie et l'Empereur (1). »

(1) Dépêche chiffrée de M. de Ségur à son gouvernement du 26 décembre 1788 (affaires étrangères) : « Ils (les Polonais) devraient avoir formé leur armée avant de faire parade de leur indépendance, et ménager leurs trois voisins jusqu'au moment où cette armée formée pourrait leur tenir tête. S'ils persistent à servir d'instrument aux vues prussiennes et à demander l'évacuation des troupes impériales, ils attireront dans leur pays les troupes des trois puissances, et la Pologne, redevenant le théâtre d'une nouvelle guerre, en paiera encore les frais. Il serait bien à désirer que

Mais, bien que la Russie n'eût pas tiré plus de profit du premier partage que l'Autriche ou la Prusse, comme elle avait été spécialement chargée de surveiller l'exécution du funeste traité, telle était, à cette heure, l'exécration des Polonais contre son joug, qu'ils étaient hors d'état d'entendre les conseils de la prudence; s'aveuglant au point de ne pas voir, dans les avances de la Prusse, les égoïstes calculs de sa politique. Pour la Prusse, en effet, faire provoquer témérairement la Russie par la Pologne c'était s'assurer à elle-même, à brève échéance, le paiement usuraire d'un indispensable secours.

Et cependant, Catherine offrait formellement alors à M. de Ségur de signer avec la France, l'Espagne et l'Autriche la garantie la plus explicite de l'intégrité du malheureux pays qui préférait se précipiter, de lui-même, dans sa ruine! Si, faisant taire de trop justes griefs, la Pologne eût consenti à se rapprocher d'elle, à ce moment exceptionnel, peut-être eût-elle pu procéder en paix à quelques-unes de ses plus urgentes réformes, en attendant des temps meilleurs. Elle aima mieux, on le sait, ne s'inspirer que dans son ressentiment.

Que pouvait faire l'Impératrice ainsi bravée à ses portes et recevant tout à coup l'injonction presque menaçante d'avoir à retirer ses troupes de Pologne? « L'Impératrice irritée, dit M. de Ségur, voulait d'abord

dans cet instant, nous eussions à Varsovie un ambassadeur éloquent qui ouvrît les yeux des Polonais sur leurs vrais intérêts. »

employer la force pour soutenir une constitution imposée par elle. Ce fut avec peine que M. de Cobentzel, M. de Nassau et moi parvînmes à calmer ce premier mouvement. »

Mais envahir la Pologne à ce moment, c'eût été, pour Catherine, s'attirer un ennemi déclaré de plus et donner un prétexte à la Prusse et à l'Angleterre d'unir leurs forces à celles des Suédois, des Turcs et des Polonais, alors que Joseph II pliait sous le poids de la guerre où elle l'avait entraîné ; que les jours de ce prince étaient comptés, — il mourut quelques mois plus tard, — et que les intérêts de sa dynastie ébranlée pourraient bien imposer à son successeur une politique nouvelle. La quadruple alliance nettement déclarée, tout, au contraire, eût immédiatement changé de face. Plus de doutes, dès lors, sur la fidélité du futur empereur. Inquiète du côté de la France, la Prusse eût évité de mécontenter la Russie. La Pologne eût repris confiance en voyant quatre puissances s'offrant sincèrement à garantir son indépendance et notre ascendant à Stockolm et à Constantinople eût fait aboutir notre médiation à une paix acceptable. On comprend qu'entre ces deux alternatives Catherine n'hésitât pas.

La retraite de l'archevêque de Sens, l'arrivée au pouvoir de M. Necker qu'elle supposait plus disposé que son prédécesseur à laisser diriger sa politique extérieure par M. de Montmorin dont les tendances lui étaient connues, étaient d'ailleurs autant d'indices qui soutenaient sa confiance dans le succès d'une com-

binaison à laquelle elle n'avait jamais entièrement renoncé. Comme toute l'Europe, elle ne voyait encore qu'un trouble passager dans ce qui va devenir la révolution française. L'adhésion de la France et de l'Espagne au système qu'elle persistait à préférer à tout autre dépendait donc, à ses yeux, uniquement, de l'étendue des concessions qu'il lui plairait de faire ; or, le moment lui paraissait venu de les pousser aussi loin que possible, et elle laissait entendre à M. de Ségur qu'elle était prête à accorder bien au delà de ce qu'il eût pu se flatter d'obtenir quelques mois auparavant (1).

Elle consentait, en effet, maintenant, à nous promettre un concours effectif même au cas où nous ferions la guerre à l'Angleterre, ce qu'elle avait refusé jusqu'alors ; et, en déclarant garantir avec nous l'intégrité du territoire actuel de la Pologne, elle ne prétendait plus, comme par le passé, que cette déclaration dût impliquer, de notre part, la moindre approbation des faits accomplis, c'est-à-dire, du premier partage.

On devine la satisfaction de M. de Ségur autorisé à transmettre à sa cour des propositions aussi satisfaisantes. « Songez-y bien, je vous en conjure, » écrivait-il à M. de Montmorin. « La conséquence de nos refus sera probablement notre isolement complet en Europe

(1) Dès le 17 octobre, M. de Ségur écrivait à Versailles dans une dépêche chiffrée : « Ce que je puis vous assurer pour le moment c'est que jamais les dispositions personnelles de l'Impératrice n'ont été si décidées, si amicales, et que ce serait l'instant propice à en tirer tout le parti possible... » La réponse à cette dépêche pourrait bien avoir été celle qui, communiquée au prince de Nassau, comme nous l'avons vu, l'amena à quitter brusquement le camp de Potemkin pour Saint-Pétersbourg.

et un rapprochement de la Russie avec l'Angleterre et la Prusse, dont un nouveau partage de la Pologne sera le gage. La paix se fera sans notre entremise. L'Angleterre restera maîtresse de la Hollande. Enfin, nous perdrons à Constantinople et en Suède toute considération et toute influence. »

C'est sur ces entrefaites que le prince de Nassau était arrivé à Saint-Pétersbourg, appelé très probablement, par M. de Ségur pour venir lui prêter main-forte en des conjonctures devenues tout à coup si favorables à leurs vues.

Mais, presque en même temps, y parvenait aussi une grave nouvelle qui, en confirmant les alarmes de l'Impératrice, redoublait son impatience de connaître la réponse faite à ses ouvertures par la France et l'Espagne.

C'était l'avis précis des démarches secrètes déjà tentées à Varsovie par le ministre de Prusse, M. de Luchesini, d'accord avec l'Angleterre, pour obtenir de la diète, épouvantée des conséquences possibles de sa nouvelle attitude, le prix que Frédéric-Guillaume entendait mettre à son appui. Or, ce prix n'était autre que la cession par la Pologne des importantes places de Thorn et de Dantzick qui, séparant en deux tronçons les possessions de la Prusse, étaient depuis longtemps l'objet de ses convoitises.

Une pareille prétention, qui ne tendait à rien moins qu'à un nouveau morcellement de la Pologne, fait, cette

fois, au seul profit de la Prusse, ne pouvait, dans la pensée de Catherine, que faire naître à Versailles et à Madrid les sentiments d'inquiétude et d'indignation qu'elle en éprouvait elle-même, et y déterminer enfin l'accord déclaré des quatre puissances, seul capable de l'arrêter. Mais pour cela il fallait sans retard, — le péril imminent ne permettait aucun délai, — en fournissant aux deux cours hésitantes la preuve positive d'une aussi dangereuse intrigue, leur en faire sentir toute la gravité. Et telle est l'importante mission confidentielle dont va être chargé le prince de Nassau.

A ceux qui pourraient s'étonner de le voir repartir ainsi de Saint-Pétersbourg presque au lendemain de son arrivée, une réponse sera facile à faire. On vient précisément d'apprendre à ce moment la mort du roi d'Espagne, Charles III, auquel va succéder le prince des Asturies. Les habitudes et les goûts du prince de Nassau sont assez connus pour que personne ne trouve extraordinaire de lui voir traverser deux fois de suite l'Europe, au cœur de l'hiver, uniquement pour être des premiers à saluer de son nouveau titre de roi un prince qu'on sait l'honorer de son amitié.

Mais c'est lui-même qui, — malheureusement sans nous livrer tout son secret, — va nous raconter l'occasion de ce brusque départ, départ qu'il annonçait déjà, nous l'avons vu, dans sa dernière lettre du 9 janvier, mais qu'il a dû différer de quelques jours pour attendre l'arrivée à Saint-Pétersbourg du prince Potemkin.

« Pétersbourg, ce 23 janvier — 3 février 1789.

« Je pense qu'il va partir un courrier, et je vais vous mander, ma Princesse, ce que je ne pouvais pas vous dire par la poste. Je vais faire une course jusqu'à Madrid (1). La manière dont j'ai été avec le roi actuel me mettant à même d'être utile aux deux empires, vous savez trop le désir que j'ai de servir les deux souverains pour que je n'y fasse pas tout ce qui dépendra de moi. Ceci est pour vous seule. Je crois que je serai obligé de revenir ici très promptement.

« Aujourd'hui, à dîner chez l'Impératrice, on parla du roi de Suède. Je contai ce que vous m'aviez dit de la manière dont il s'était costumé pour sa dernière campagne, et que vous m'aviez rappelé le tournoi qu'il vous avait promis, et la lance qu'il m'avait dit qu'il me ferait l'honneur de rompre avec moi. Cela fit beaucoup rire l'Impératrice et la mit de très bonne humeur. Avant cette conversation, il avait été question de proverbes. L'Impératrice a fait imprimer « Coriolan » et toutes les petites pièces faites par elle, l'ambassadeur, Ségur,

(1) Dépêche chiffrée de M. de Ségur du 20 janvier... « M. de Nassau devant partir d'ici dans quelques jours pour Paris, je ne vous écris aujourd'hui que pour vous annoncer son départ, je le chargerai d'une dépêche plus détaillée. Sa conversation suppléera à ce que je n'aurais pas le temps de vous mander. Comme le nouveau roi d'Espagne, étant prince des Asturies, l'avait admis dans son intimité, il a jugé à propos de partir pour le féliciter sur son avènement au trône; mais ce qui accélérera son voyage, c'est que l'Impératrice, le jugeant propre à combattre l'effet des intrigues anglaises et prussiennes à Madrid, l'a chargé d'une commission particulière et très secrète auprès du nouveau roi et lui a donné une instruction de sa main, très courte, mais en même temps très précise à cet égard. Ce qu'il vous dira et montrera ne laissera rien à désirer à la juste curiosité du roi et à la vôtre sur cet objet. »

Ligne, etc., qui ont été jouées à l'Ermitage, et elle a annoncé qu'elle ne donnerait ce recueil qu'à ceux qui travailleraient pour le théâtre de l'Ermitage; mais, par une bonté particulière, l'on m'a permis d'emprunter la plume de Ségur qui a fait, en conséquence, une pièce fort gaie et j'ai reçu le premier volume.

« Je disais donc que Sa Majesté serait contente de ma pièce, et elle me dit qu'elle savait que j'étais un très bon auteur; que je lui avais donné, cet été, plusieurs scènes tragiques dont elle me remercierait toujours. Vous sentez que je lui avais dit que j'étais prêt à recommencer dans ce genre. Enfin, cela a amené qu'en sortant de table l'Impératrice m'a appelé et m'a dit : Savez-vous bien que j'ai envie de vous prendre au mot? — Je lui dis qu'elle n'avait qu'à ordonner. — « Mais aurez-vous le temps d'être de retour ? » Je l'assurai que oui, si elle me disait, avant mon départ, où elle voulait m'employer. Je crois que l'on me donnera le commandement des galères qui doivent avoir un corps de dix mille hommes avec qui je pourrai faire de grandes choses. Vous voyez, ma Princesse, que je ne suis pas encore destiné à la vie tranquille ; mais il faut profiter des circonstances qui me servent bien. Je vais remplir mes engagements vis-à-vis du nouveau roi, être peut-être à même de servir ce pays-ci, et revenir y acquérir plus de gloire. Adieu, l'on est bien mécontent ici des Polonais. Je partirai dès que le prince Potemkin sera arrivé. »

Mais, quatre jours plus tard, nous voyons qu'il n'est

pas encore parti puisqu'il écrit, le 27, dans une dernière lettre :

« Le prince Potemkin n'arrive toujours pas ; pour moi, je suis prêt à partir dès que je l'aurai vu. Il est arrivé hier un courrier de Varsovie, celui qui y a porté la nouvelle de la prise d'Oczakoff, mais il ne m'a pas apporté de lettre de ma Princesse. Vous savez la grande révolution qui se fait en France, et vous avez dû lire le beau discours de M. Necker. Voilà donc la France qui rapproche son gouvernement de celui de l'Angleterre. Les États généraux permanents, où les communes auront la moitié des voix, nous donne la valeur du parlement. Cela va donner aux Français une grande énergie et au roi le règne le plus brillant qui ait existé. J'aurai un bien grand plaisir à voir la France dans ce moment. Il est vrai que cela sera pour bien peu de jours si l'Impératrice m'emploie contre les Suédois ; il faudrait que je sois ici à la fin d'avril. Mais, en ce cas, je proposerais à ma Princesse de passer l'été à Saint-Pétersbourg. Je serais bien près d'elle, et elle aurait de mes nouvelles et moi des siennes. Adieu, je m'en vais aux noces d'une demoiselle de quarante-cinq ans qui se font chez l'ambassadeur (1). »

(1) « Dépêche chiffrée de M. de Ségur du 31 janvier : « ... Le prince de Nassau avait différé de quelques jours son départ pour attendre le prince Potemkin. Mais, comme il n'arrive pas et qu'on n'en reçoit aucunes nouvelles, il s'est décidé à partir avec d'autant plus de raison qu'il lui reste très peu de temps pour s'acquitter de la commission de l'Impératrice en Espagne et pour être de retour avant l'ouverture de la campagne. Le retard inouï du prince Potemkin est très préjudiciable aux intérêts de sa souveraine. Ses affaires principales sont suspendues, et l'on ne peut s'occuper d'une

On lit dans le « Journal politique de Bruxelles » sous la rubrique de Paris, 11 mars (1) : « M. de Nassau-Siegen est arrivé, ces jours-ci, de Saint-Pétersbourg à Paris, après avoir visité, en moins d'un mois, les cours de Berlin, de Varsovie, de Dresde et de Vienne, et est reparti d'ici pour Madrid, d'où il doit être de retour à Saint-Pétersbourg avant le 10 mai prochain. »

Si le succès des négociations dont il était chargé dépendait de l'activité du négociateur, ce succès, on le voit, eût été complet. Malheureusement, à Madrid, — bien

nouvelle répartition des troupes que les circonstances critiques où l'on se trouve devrait faire accélérer...

« ... Le prince de Nassau pourra vous confirmer ce que j'ose avancer. Si, d'ici à deux mois, cette union n'est pas formée, nous ajoutons la perte de la Russie à celle de la Hollande et de la Suède, et nous verrons ou une guerre qui nous entraînera ou un nouveau partage de la Pologne qui nous humiliera et qui augmentera la puissance de l'allié de l'Angleterre. C'est à Madrid que se décide cette grande question à laquelle est peut-être attaché le sort de l'influence de la maison de Bourbon en Europe. J'espère que Charles IV en sentira l'importance et qu'il ne se laissera pas endormir par le langage artificieux des Prussiens, qui caressent ceux qu'ils veulent blesser. »

(1) Le secret de la mission dont le prince de Nassau était chargé commençait à transpirer. Voici en effet un extrait d'une dépêche du baron de Staël, gendre de Necker, et ambassadeur de Suède à Paris : « On parle d'un projet de quadruple alliance entre l'Impératrice Catherine, l'Empereur, la France et l'Espagne. Il paraîtrait que le voyage du prince de Nassau aurait ce but. Je crois que le cabinet de Versailles ne serait pas fort éloigné de cette alliance. Du reste rien n'est encore décidé; » et, autre dépêche du même du 12 mars : « Le prince de Nassau est arrivé ici depuis quelques jours. Il partira pour Madrid afin d'animer cette Cour contre la Porte ou du moins d'affaiblir, s'il se peut, son intérêt pour elle. » (Léouzon-le-Duc, Corresp. dipl. du baron de Staël-Holstein.)

Tout le monde, il est vrai, n'était pas si bien informé que le baron de Staël. Une correspondance datée de Madrid, 17 mars, s'exprime ainsi dans le nº du 29 avril de la Gazette de Varsovie : « le prince de Nassau a passé avant-hier par Paris venant de Pétersbourg. Il a été présenté à Leurs Majestés. On croit que l'Impératrice l'a chargé d'une mission pour notre roi, car l'Espagne est la seule monarchie dont la Russie n'ait pas rejeté la médiation. On prétend que le prince de Nassau veut être de retour à Pétersbourg le 8 mai. On raconte qu'avant son départ de Madrid il sera fait général-lieutenant espagnol et chevalier de la Toison d'or. »

qu'on s'y préoccupât avant tout d'agir d'accord avec la France, — on préférait de beaucoup une politique expectante à toute décision pouvant avoir la guerre pour conséquence ; et quant à Paris, dont l'Espagne acceptait d'avance, en tout cas, la manière de voir, le moment était mal choisi, il faut en convenir, à la veille de l'ouverture des États généraux, pour y proposer à M. Necker de prendre un de ces grands partis dont l'effet immédiat eût été un accroissement du déficit de ses finances.

Six jours après le retour à Paris du prince de Nassau revenant d'Espagne, M. de Montmorin se décidait enfin à adresser à M. de Ségur des instructions définitives. Elles ne devaient plus lui laisser aucune illusion. Tout en reconnaissant que le Conseil du Roi avait été unanime à reconnaître l'utilité de l'alliance désirée par l'Impératrice, le ministre ajoutait que « S. M. le roi de France ne pouvait pas contracter de nouveaux engagements avant d'avoir acquis la certitude de remplir ceux qu'Elle avait déjà acceptés ; il fallait donc laisser d'abord les États généraux accomplir leur œuvre et la paix se rétablir entre la Porte et les deux empires, etc., etc. ».

Un tel ajournement équivalait à un refus poli ; c'était aussi, hélas ! un fâcheux aveu d'impuissance. Ce que concédait aujourd'hui Catherine isolée, irritée et menacée sur ses frontières, comment pouvait-on espérer l'obtenir d'elle, plus tard, quand, victorieuse ou rapprochée de la Prusse et de l'Angleterre, elle n'aurait plus besoin de nous ?

Pour M. de Ségur, ce suprême mécompte mettait

fin à sa mission. Encore quelques mois, et il s'éloignera tristement de Saint-Pétersbourg emportant du moins la satisfaction relative d'avoir su empêcher le juste dépit de l'Impératrice de se changer contre nous en mauvais vouloir trop marqué. Il suffit de lire ses Mémoires pour voir combien le seconda dans cette tâche ingrate le dévouement à la France du prince de Nassau.

Non moins déçu, mais plus heureux que son ami, celui-ci pourra, cette fois encore, se consoler, les armes à la main, des amertumes de la diplomatie, et c'est à Cronstadt que nous allons le retrouver, le 1er juin, commençant sa campagne contre les Suédois.

§ XI

Guerre contre la Suède. — Première campagne sur la Baltique en 1789.

Catherine, on le sait, avait pu, l'été précédent, arrêter par sa politique les progrès des Suédois. Trahi par ses états-majors, abandonné par ses soldats pendant que les Danois envahissaient la Suède, Gustave III s'était vu contraint de s'arrêter en pleine veine de succès et d'aller, en quelque sorte, reconquérir son propre royaume sur ses ennemis et sur ses sujets. Il reparaissait maintenant et reprenait l'offensive, singulièrement fortifié dans son autorité, garanti par la Prusse et l'Angleterre contre une nouvelle agression du Danemarck, et ayant montré à l'Europe qu'il n'avait pas autant perdu qu'on se plaisait à le dire dans les salons de l'Ermitage de cette habileté et de cette popularité qu'il avait bien fallu lui reconnaître en d'autres temps.

Bienque la disproportion fût manifeste entre ses forces et celles de la Russie, la possession de la plus grande

partie de la Finlande lui donnait contre celle-ci un sérieux avantage, quelques marches seulement séparant sa frontière de Saint-Pétersbourg. Catherine, éclairée par le souvenir de ses anxiétés de l'année précédente, le sentait bien.

Aussi, tandis que Potemkin, plus en faveur que jamais, recevait de nouveau le commandement suprême de toutes les armées destinées, au midi, contre les Turcs, c'est à elle seule qu'elle réservera la haute direction des opérations militaires voisines de sa capitale ; comprenant mieux que personne ce que vaut, en un péril pressant, la prompte décision d'une volonté unique et souveraine qui veut et qui sait s'exercer.

Trois éléments devaient se concerter contre les Suédois, pour ainsi dire, sous son regard : une armée de terre, commandée par le général en chef comte Moussin-Pouschkin, chargée de s'opposer à celle de Gustave et de protéger la frontière ; les escadres combinées des vice-amiraux Krusé et Tchitchakoff destinées à fermer le golfe de Finlande aux gros vaisseaux suédois, et, enfin, une flottille à rames organisée à la hâte sur le modèle de celle qui venait de rendre tant de services sur le Liman. C'est cette dernière flotte, seule à même de naviguer à travers les nombreux îlots dont sont bordées les côtes de la Finlande suédoise, que l'Impératrice confiait au prince de Nassau, lui demandant de la conduire à l'ennemi, sans avoir même quinze jours pour la discipliner et l'exercer.

Ce commandement, on le voit, ressemblait, à bien des

égards, à celui dont le prince avait pu, quelques mois auparavant, tirer un si grand parti. Mais, s'il va être cette fois bien plus frappé encore qu'au début de la dernière campagne des défectuosités de ses navires et de l'inexpérience de leurs équipages, il n'a plus à craindre du moins, — et c'est là à ses yeux une large compensation, — d'être arrêté, comme sur le Liman, par ces hésitations perpétuelles dont il a tant souffert. Bien qu'hiérarchiquement placé sous les ordres du général Moussin-Pouschkin, l'Impératrice l'autorise à s'adresser directement à elle autant qu'il le voudra ; et c'est elle-même que nous allons voir, en réponse au premier rapport qu'il lui soumet, dès son arrivée à Cronstadt, l'encourager de ses vœux, tout en le mettant au courant de la situation telle qu'elle est au moment où sa responsabilité va commencer à s'engager :

« Monsieur le vice-amiral, prince de Nassau-Siegen (1). J'ai reçu hier votre lettre en date de la rade de Cronstadt, du 3 juin, par laquelle vous me faites part de l'examen que vous avez fait des bâtiments à vos ordres et des changements que vous avez trouvés nécessaires parmi les commandants des galères ; de l'ordre que vous établissez dans l'escadre et des soins que vous vous donnez pour hâter l'armement complet des divers bâtiments. Tout ceci sert à me donner beaucoup de satis-

(1) Cette lettre de l'Impératrice, et celles que nous citons dans ce chapitre et dans le chapitre suivant, ont déjà été publiées dans l'important recueil de documents russes dû à la Société Impériale d'histoire de Russie.

faction. Je vois avec plaisir que le vice-amiral Pouschkin, — le gouverneur de Cronstadt, — vous seconde de tout ce qui dépend de lui. Je lui en ai marqué mon contentement. Je souhaite que le vent et toutes sortes de bonheur secondent le zèle dont vous me donnez de nouveau des preuves aussi convaincantes.

« J'ai reçu ce matin du général comte Moussin-Pouschkin que le lieutenant-général Michelson est entré par Véhéra dans la Finlande suédoise, et qu'il a trouvé à Kirs un poste suédois retranché d'un millier d'hommes. Ce poste a été forcé. Le petit Bibikoff a été le premier dans le retranchement et a pris un des deux canons qu'on a pris. Deux majors, six officiers, cinquante soldats suédois ont été faits prisonniers; trois cents sont restés sur la place. Le reste a voulu se sauver après avoir fait une vigoureuse défense; mais les Baschkirs — que les Suédois, N. B. prennent pour des ogres, — et les Kosaks en ont fait un grand carnage dans l'eau et dans le bois. Michelson s'est avancé jusqu'à Christine d'où il est allé vers Saint-Michel où se trouvent des magasins. Mes nouvelles ne vont que jusque-là; elles sont du 31 mai, 1er et 2 juin. Nous voilà donc, à ce qu'il paraît, établis dans la Finlande suédoise, et le corps suédois de Savolax paraît être coupé; le général-major Schultz doit l'attaquer ces jours-ci.

« Adieu, bon voyage et bonne fortune. J'oubliais de vous dire que nous avons encore des nouvelles qui paraissent assez sûres que la grande flotte suédoise est dans un si mauvais état qu'un homme du métier,

fort entendu doit avoir dit qu'il faudrait être fou pour la mener à l'ennemi.

« CATHERINE.

« A Czarkoe-Sélo le 4 juin 1789. »

Mais, avant de nous engager dans le récit détaillé de la campagne qui commence, et pour n'avoir point, plus tard, à le couper, nous placerons, ici, une autre lettre écrite au prince de Nassau par une main royale, mais qui ne laissa pas, celle-ci, que de l'embarrasser un peu. Elle est, il est vrai, postérieure à la précédente de quelques semaines, puisque le prince la reçut au moment où, les deux flottes enfin en présence, la bataille était imminente. Aussi, est-ce l'instant que Gustave III choisissait, toujours fidèle aux traditions de la chevalerie, pour saluer noblement, avant de le combattre, le seul de ses adversaires qu'il affectât de regarder comme digne de cet honneur. Il est malheureux que le prétexte de cette singulière correspondance ait obligé le prince de Nassau à répondre sur un ton qui ne permettait pas à ces courtois échanges de conserver longtemps le même caractère. — La lettre de S. M. était accompagnée, en effet, d'un rapport d'un de ses aides-de-camp offensant pour un des collègues du prince, général comme lui d'une armée russe, accusé d'avoir manqué gravement aux égards dus aux parlementaires.

Le billet du roi de Suède est écrit tout entier de sa propre main :

« Je m'adresse à un chevalier français qui va cher-
« cher la gloire partout où se trouvent la guerre et les
« dangers pour le prier d'engager mes ennemis de
« respecter les lois de la guerre. Tâchons, autant qu'il
« est en nous, d'en adoucir les calamités.

« Lorsque j'eus le plaisir de vous voir, à Spa, et que
« vous me promîtes de venir me voir un jour, je ne
« croyais pas que vous viendriez si bien accompagné.
« Mais j'espère que nous nous efforcerons de vous
« recevoir convenablement, et je vous prie d'être per-
« suadé que je vous conserverai les sentiments que
« vous me connaissez.

« GUSTAVE. »

On ne trouve point la réponse du prince dans ses papiers (1) ; mais, à en juger par la lettre suivante, écrite par lui, quelques jours plus tard, à sa femme, — qui cette fois n'est plus à Varsovie, séjour devenu trop péniblement agité pour elle, mais bien à Saint-Pétersbourg

(1) Voici quels en auraient été les termes d'après une correspondance de Stockholm insérée dans le nº du 10 août 1789 du « Journal politique de Bruxelles » :.« Sire, j'ai dû passer à M. le comte de Pouschkin la lettre que Votre Majesté a donné ordre de m'adresser. J'envoie à M. le baron de Klingsporre la réponse de ce général. Les bontés, Sire, dont Votre Majesté m'a comblé m'ont fait envisager avec une peine extrême le parti qu'elle a pris d'attaquer les états de Sa Majesté l'Impératrice dans un moment où cette auguste souveraine, comptant sur la solidité de ses traités avec Votre Majesté, avait totalement dégarni les frontières pour porter ses forces contre des barbares qui lui faisaient une guerre injuste. Ayant eu le bonheur d'être admis à son service, je sentis dès lors que je serais dans le cas de porter les armes contre Votre Majesté ; mais mon devoir et mon dévouement entie- pour Sa Majesté l'Impératrice m'y obligent, et je tâcherai, Sire, de m'y conr duire de manière à mériter l'opinion et l'estime que Votre Majesté a daigné m'accorder. J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect, etc. »

où elle reçoit sa part des honneurs et des plaisirs que vaut à son mari la faveur de l'Impératrice, — on serait porté à admettre qu'en fait de grâce chevaleresque ce ne fut pas lui qui dut l'emporter.

« Je suis bien fâché, ma Princesse, de ne pas être de votre avis relativement à la lettre que je devais répondre au roi de Suède. Je suis forcé, dans la position où je me trouve, commandant une partie des forces de l'Impératrice qui doivent agir contre lui, à lui faire une réponse froide; les compliments qu'il me fait n'étant en partie que pour faire ressortir le piquant des leçons qu'il veut que je donne. D'un autre côté, je ne pouvais pas lui dire que j'étais fâché d'avoir à combattre contre lui, puisqu'il ne tenait qu'à moi de ne pas être dans ce cas-là. Que l'on se mette à ma place, et l'on verra que la réponse était au moins embarrassante à faire. »

Plus tard, du reste, comme nous le verrons, le dépit, suite trop naturelle d'un échec, fera sortir Gustave lui-même de sa belle modération, et la réponse sévère qu'il s'attirera alors ne lui laissera pas le dernier mot.

Mais nous n'en sommes encore qu'au 1er juin, au moment où le prince de Nassau, à peine arrivé à Cronstadt, fait connaître à l'Impératrice ses premières impressions bien différentes de celles qu'il manifestait si hautement, en 1788, à la vue des prodiges accomplis à Kerson par la toute-puissante et minutieuse prévoyance de Potemkin. Les organisateurs de la flotte de la Baltique sont loin d'obtenir de lui les mêmes éloges et, spécialement,

le comte Chernitcheff, président du Conseil de l'amirauté, qui, mécontent sans doute de la faveur faite à un étranger, ne s'est prêté que de la plus mauvaise grâce et au dernier moment à le mettre au courant des forces qu'il va commander.

Heureusement, Catherine est là, jugeant de haut la portée de toutes les plaintes et prompte à réparer les fautes qu'on lui signale.

« Je suis parfaitement arrivé à Cronstadt, » écrit le prince à sa femme le 1er juin, « et j'ai trouvé autant de bonne volonté et d'activité à me donner tout ce dont j'ai besoin chez M. le vice-amiral gouverneur de Cronstadt que de protestations chez M. de Chernitcheff. Aussi, suis-je très content ; mais comme M. de Chernitcheff m'a empêché d'être au fait de tout ce qui est sous mes ordres, cela me donne un travail diabolique. Je n'ai pas pour le moment une minute à moi, mais je m'en tirerai dans les trois ou quatre jours que je passerai ici. »

Et le lendemain :

« J'ai fait partir un courrier pour demander au général Kutusoff, » — commandant de l'école des cadets, — « deux officiers pour remplacer deux Anglais qui ne peuvent se faire comprendre. Tout s'arrange, tout ira bien ; mais M. de Chernitcheff est bien coupable. J'ai heureusement avec moi M. de Tourtchaninoff (1), qui voit tout et qui fait et fera tout réparer. Je compte partir demain avec des gens qui ont une telle volonté que je ne doute pas

(1) Un des aides de camp généraux de l'Impératrice.

que nous n'ayons des succès, si les Suédois veulent nous attendre. Dites à Ségur que je n'ai pas le temps de lui écrire ; je n'ai pas une minute à moi. »

Quelqu'impatience qu'il ait d'aller joindre, avec les bâtiments qu'il a trouvés à Cronstadt, le reste de ses forces mouillées près de l'île de Vogel, il faut compter avec les vents.

« 6 juin, sous voile. — Un vent contraire m'a empêché de partir hier, et aujourd'hui il est trop violent. S'il vient à se calmer je pars à l'instant ; l'Impératrice le désire. Le 6 juin est l'anniversaire du jour où, l'an passé, je reçus le feu de toute l'armée turque sans y répondre, et, le 17, j'y répondis. Vous voyez que le 6 est un beau jour. Si je joignais l'ennemi le 17, j'aurais une confiance extrême, car il y a des jours que l'on aime comme, par exemple le 12 septembre. » — Le jour de son mariage. — « C'est celui que j'aime le mieux !

« Adieu, je pars heureux ; ménagez-vous pour moi, et n'ayez aucune inquiétude. »

Mais le vent ne s'est point calmé, puisque deux jours plus tard, le 8, c'est encore de la rade de Cronstadt qu'il écrit : « Je suis prêt à partir dès que le temps le permettra. Hier, il était extrêmement mauvais ; aujourd'hui, presque calme. S'il nous vient un vent favorable, je pars à l'instant ; car il n'y a plus de temps à perdre. De grâce, ma Princesse, n'ayez nulle inquiétude ; je ne suis pas aussi mal armé que je l'aurais été si je ne m'étais pas

arrêté ici, et je me suis adressé à l'Impératrice pour avoir de nouveaux secours. Soyez certaine que tout ira bien, mais vous n'avez pas idée de tout ce que j'ai à faire pour établir de l'ordre (1), et pour réparer l'embrouillamini que Chernitcheff a mis partout. Je ne l'ai pas laissé ignorer à l'Impératrice. »

« Enfin, je pars ! » ajoute-t-il, le soir, « et je pars très content parce que j'espère faire une belle campagne. Si le vent continue à être beau je rejoindrai demain le reste de mon armée.

« De Cronstadt, sous voile, le 8. »

Mais, à peine à sept verstes de Cronstadt, halte forcée et nouveaux retards. Pendant près de huit jours la marche de l'escadre est arrêtée. A tout dire, son chef ne paraît pas en être très fâché. Sans doute il aimerait à pouvoir se prêter aux impatients désirs de l'Impératrice, mais comme M. de Tourtchaninoff, convaincu par l'évidence des résultats de l'incurie du comte Chernitcheff, s'est chargé d'aller, lui-même, les faire connaître en détail à S. M., ces quelques jours de répit, en permettant au prince d'apprécier plus sciemment les forces dont il dispose, laisseront le temps d'arriver aux renforts indispensables que Catherine ne manquera pas de lui envoyer.

« La lettre de M. de Tourtchaninoff me donne

(1) Dépêche chiffrée du comte de Ségur, du 11 juin. « Les matelots sont des recrues : on manque de pilotes ; les boulets de 24 sont encore à Olonetz et le prince de Nassau manquant de tout aura tout à créer et à dresser. »

grande espérance, » —écrit-il le 11 juin, — « car j'ai un vrai besoin de tout ce que je demande. L'Impératrice, sachant l'état déplorable dans lequel M. de Chernitcheff m'a remis son armée, ne sera pas étonnée de la lenteur que je mettrai dans mes opérations; et j'aurai le temps d'exercer mon escadre et de lui rendre la force qui lui manque. Je me suis conduit de manière à engager personnellement M. de Tourtchaninoff à me donner tout ce qu'il me faut, en faisant connaître le mal qu'a fait Chernitcheff. C'est à lui que l'on aura l'obligation de l'avoir réparé. Cette nation est vraiment étonnante. Le peu d'exercice que j'ai encore fait faire a déjà produit un grand effet. Ségur a bien raison de me dire que les vents contraires sont une preuve de mon bonheur. Je le vois bien comme cela. Je ne lui écris pas parce que vous lui lirez ma lettre, et que je n'ai pas le temps d'en écrire deux. Je suis bien aise de n'avoir pas affaire à Curtis. Les Suédois auront peut-être des officiers plus instruits que ceux que j'ai, ce n'est pas difficile ; mais je m'arrangerai de manière que la valeur fasse tout. Mon champ de bataille sera dans des îles, je les fermerai de façon à ce qu'il y ait peu de manœuvres à faire. Quant à l'activité et à l'opiniâtreté, les gens que j'ai à commander ont tout ce qu'il faut pour me seconder. Dès que le vent le permettra, je me rendrai à l'île de Vogel tout en manœuvrant ; j'y trouverai un bon renfort, puisque les dix bâtiments qui m'y joindront ont déjà fait la dernière campagne. Je voudrais bien que vous sachiez par Witforth, — c'est, on le sait, l'ambassadeur

d'Angleterre, — quel est le nombre des bâtiments que les Suédois ont dans leur escadre légère. Puisqu'il vous a dit que le ministre de Prusse savait le nom des commandants, il doit savoir aussi le nombre et l'espèce des bâtiments. Il serait intéressant pour moi de le savoir. — Je n'ai pas répondu à la lettre que m'avait apportée votre dernier courrier parce que je le reçus au moment que nous étions en marche, et que j'étais resté en arrière à un bâtiment qui me donnait bien de l'humeur. Il était encore tel que M. de Chernitcheff l'avait fait armer; c'est tout dire. »

Et enfin, ce post-scriptum faisant allusion à de mauvaises nouvelles qui viennent de lui parvenir :

« Je suis bien fâché de l'échec de Michelson; mais il sera utile. Il montrera qu'il faut prendre des précautions et ne pas toujours compter sur son bonheur. Toutes les fois que vous saurez des nouvelles, donnez-moi-les, car nous en sommes avides. Celle de Michelson, je n'en ai parlé qu'à Tourtchaninoff. Adieu, ménagez-vous; je charge « mon frère » de vous gronder bien fort si vous vous inquiétez. Je suis très content de Varage; je suis bien heureux de l'avoir; il me charge de le mettre à vos pieds; adieu, je vous embrasse mille fois. »

« Le temps est favorable, » — ajoute-t-il le lendemain. — « Je vous prie, ma Princesse, de me faire acheter cent pelisses de mouton, de celles dont se servent les paysans. C'est pour mes cent Turcs qui ont froid la nuit; et, comme ils me sont bien utiles, il faut que j'en aie soin. Faites-les acheter au meilleur marché possi-

ble, car c'est pour le compte de l'Impératrice, et envoyez-les à Viborg par la première occasion. Adieu, je crois que je vais partir pour Vogel. »

Cet espoir dut être déçu, car ce n'est que le 16 qu'il peut écrire : « Enfin ! me voici à Vogel, mais plus occupé que jamais. J'ai reçu hier le courrier de M. de Tourtchaninoff que je n'ai pu encore expédier, tant j'ai à faire. Aussi, je me porte à merveille. Je voudrais bien pouvoir vous donner un peu de ma santé et de mon calme d'esprit ! » Et le lendemain, 17 : « M. de Tourtchaninoff est arrivé cette nuit. J'expédie un courrier à l'Impératrice et j'en profite pour souhaiter le bonjour à ma Princesse. Tout ce qui est autour de moi a le mal de mer. Il vente beaucoup. La mer est fort grosse, et j'ai un bâtiment qui est un grand cabrioleur. Pour moi, je me porte à merveille. Lorsque l'on est bien occupé, l'on n'a pas le temps de sentir le mal. Adieu, je viens d'écrire à l'Impératrice une longue lettre, et il est impossible d'écrire plus longtemps lorsque l'on est secoué comme sur une escarpolette. »

Ce qui contribue à ce moment à le rendre si bien portant et si heureux, c'est qu'en dépit des intrigues ourdies contre lui l'Impératrice a fait à ses réclamations l'accueil sur lequel il comptait. Quel que fût le crédit de M. de Chernitcheff, il s'est trouvé impuissant auprès de Catherine qui, voulant la victoire, n'entend pas marchander à ceux qu'elle emploie les moyens de l'obtenir.

« Je vous prie de ne plus voir M. de Chernitcheff, »

— écrit le prince à sa femme après qu'il a causé avec M. de Tourtchaninoff. — « J'ai parlé de lui à l'Impératrice et j'ai écrit à lui-même de manière à ce qu'il devrait trouver extraordinaire que vous alliez encore chez lui. Cet homme a fait plus de mal à la Russie que ne nous en fera le roi de Suède que nous battrons malgré cela (1). »

Grâce à des ordres suprêmes aussi prompts que précis, il recevra à temps tous les secours qu'il réclame. Il a pu désigner lui-même, puisque son désir a suffi, les trois officiers généraux qui doivent le seconder. Ce sont M. de Winter, un marin hollandais de haute valeur qui a fait ses preuves, l'été précédent, contre les Turcs, le comte Silisoff, et le comte Litta-Visconti, un Milanais, alors bailli de Malte et qui, plus tard, relevé de ses vœux, épousera la belle comtesse Scawronska, l'une des nièces de Potemkin. Son chef d'état-major est M. de Varage, lui aussi de l'ordre de Malte, Français d'un mérite éminent, et qu'il a déjà eu sous ses ordres et pu apprécier sur le Liman. M. de Tourtchaninoff peut repartir pour Pétersbourg et dire à l'Impératrice qu'ainsi soutenue et comblée son escadre légère ne demande plus qu'un peu de beau temps pour lui prouver sa gratitude et son enthousiasme.

Mais ce beau temps tarde bien à venir. « Des vents toujours contraires, » — dit la lettre du 25, — « m'em-

(1) Dépêche chiffrée de M. de Ségur du 10 juillet : « ... Aussi, l'Impératrice, furieuse contre le comte Ivan Czernitcheff, ministre de la marine, a quitté, en paroles seulement, sa modération ordinaire et a dit à ce ministre que sous Pierre Ier il aurait perdu la tête. »

pêchent d'aller aussi vite que je voudrais. Cela me donne une humeur extrême. Vous aurez vu M. de Tourtchaninoff. Je suis fâché qu'il m'ait quitté, car je suis dans une position à désirer avoir un témoin. Je suis très content de mes trois chefs : Litta, Winter et Silisoff. Grâce à leurs soins j'espère que nous ferons de bonne besogne. Mais ce diable de vent toujours contraire m'étonne, car j'étais accoutumé à les avoir favorables. Mon Dieu ! ma Princesse, que la mer est un vilain élément lorsque l'on a envie de faire, et que tout vous arrête. Il vient de m'arriver de bons canonniers que m'a envoyés Melissino, — le général président du comité d'artillerie; — c'est une bonne chose. J'en ai quatre cents qui me viennent de lui. Dites-lui bien que je l'en remercie et de la promptitude qu'il a mise à me les envoyer. Priez Ségur de m'envoyer tout ce qu'il saura de la France. Je suis bien inquiet de l'issue des États généraux qui prennent mauvaise tournure.

« Sous la pointe Concerat, ce 25 juin. »

Mais voilà qu'au moment où, plein de confiance, il atteint enfin l'ennemi, l'ordre le plus inattendu, le plus malencontreux, du généralissime auquel il est tenu d'obéir vient tout à coup non seulement l'arrêter, mais, en lui enlevant une partie notable de ses forces, annuler tout ce qu'il a fait et le réduire à l'impuissance.

« Je débarque six mille hommes, » — écrit-il dans un désespoir qu'il essaye en vain de dissimuler par respect pour la discipline. — « Picpus, 26 juin. — Je les envoie

à M. le Général Moussin-Pouschkin. Pour cela, il faut que je désarme vingt-deux galères ; mais j'ai choisi une position où je ne crains pas la flotte suédoise, s'ils veulent venir m'attaquer. J'enrage de me trouver sur la défensive le jour où j'ai vu leurs premiers bâtiments, ce matin, à 2 heures. J'en ai vu sept qui se sont retirés. Tout ceci pour vous seule. Adieu, j'ai bien sommeil, mais j'ai trop à faire. »

Les motifs du général en chef, il suffit pour les deviner de se rappeler la nouvelle transmise par la Princesse, quelques jours auparavant, de l'échec de Michelson.

S'étant trop avancé, et rendu téméraire par son premier succès, ce général s'était laissé surprendre et battre par les Suédois, qui, commandés par Gustave en personne, avaient, après leur victoire, franchi la frontière au nombre de dix mille hommes. Aux yeux du prince de Nassau, le plus sûr moyen d'arrêter l'ennemi et de le contraindre à rétrograder, c'était de jeter derrière lui un corps de débarquement qui menaçât de couper sa retraite. Il s'était empressé d'écrire à l'Impératrice pour lui exposer ce projet et pour s'offrir, si elle l'approuvait, à l'exécuter avec sa flotte. Quant au comte Moussin-Pouschkin, se repliant déjà avec toutes ses forces, comme pour aller couvrir Pétersbourg, il semble s'être surtout préoccupé, au premier moment, de combler le plus tôt possible et n'importe à quel prix les vides faits dans son armée par le malheur de son lieutenant ; et, de là, l'ordre étrange donné par lui au prince de Nassau ; ordre suivi, il est vrai, dans les

vingt-quatre heures, d'un contre-ordre tout différent, puisque nous voyons le prince écrire dès le 27 :

« Après avoir débarqué six mille hommes pour me conformer aux instructions extraordinaires de M. le comte Pouschkin, il me les renvoie. Mais, comme je ne laisse rien ignorer à l'Impératrice, elle voit ceux qui font des fautes, et, pour qu'elle n'en ignore pas, je lui viens d'envoyer copie de toutes mes correspondances. Cela est nécessaire lorsque l'on a affaire à des gens qui agissent aussi peu militairement. Adieu, il me faudra quatre ou cinq jours pour réparer les sottises des autres. De là, je continuerai ma marche. J'avais compté célébrer le 17 ; mais ils m'en ont empêché. Dites à Ségur que je n'ai que le temps de lui dire que je l'aime bien.

« Le 27, Piccopusse. »

Que s'est-il donc passé pour expliquer un revirement si soudain de la part du comte Pouschkin ? A-t-il reconnu lui-même la faute qu'il commettait ? A voir la confiance et la satisfaction du prince de Nassau au lendemain d'un contre-temps qui l'a, d'abord, tant irrité, le doute n'est guère possible. C'est l'Impératrice elle-même qui s'est hâtée d'intervenir. L'idée du prince est adoptée par elle, et sa volonté souveraine va savoir, non sans peine, l'imposer à ses généraux.

Pour que ce plan puisse avoir son effet, une condition est indispensable : la promptitude dans son exécution. Or, il comprend d'abord, comme prélude néces-

saire du débarquement en terre ennemie, une victoire sur la flotte suédoise qu'il s'agit, avant tout, de détruire ou du moins d'éloigner. Si le prince de Nassau se sent de force à la remporter à lui seul, rien ne l'empêchera, dès lors, d'avoir, à lui seul aussi, l'honneur du coup décisif de la guerre, et peut-être même celui de prendre le roi. « Mon Dieu ! qu'il serait charmant de vous l'envoyer à Saint-Pétersbourg ! Je lui ai donné ma parole de rompre une lance avec lui. Comme l'Impératrice le recevrait bien ! » Mais si la flotte suédoise est trop importante pour que la flotte à rames puisse l'attaquer sans se faire appuyer, les autres forces russes devront alors combiner leur action avec la sienne, d'où des retards possibles et peut-être un échec dont le prince porterait seul la responsabilité.

C'est seulement sous Frédériksham qu'il pourra se rendre compte de la situation réelle et des ressources des Suédois, et l'on devine son impatience devant les obstacles de tout genre qui ne lui permettent d'y arriver que le 6 juillet, sept jours après la fausse manœuvre qui est venue l'arrêter si inopinément.

Pendant ces sept jours, deux lettres seulement : la première du 28 juin : « Mes troupes sont revenues cette nuit. Tout est déjà réembarqué avec l'artillerie. Si le vent est bon, je continuerai ma route. Comme je donnerai souvent des nouvelles à l'Impératrice, ma Princesse en recevra souvent de moi ; je ne lui écris que quatre mots parce que je suis dans un canot allant d'un bâtiment à l'autre pour remettre tout en ordre. »

La seconde du 1er juillet : « Vous ne serez pas étonnée que mes lettres soient courtes, lorsque vous saurez qu'outre les soins que me donnent quatre-vingt-deux bâtiments, j'écris au moins tous les deux jours à l'Impératrice et tous les jours à M. Pouschkin. L'Impératrice me fait donner tout ce que j'ai demandé. Elle a envoyé le général Balay pour exécuter tout ce que j'exigerai pour son service, et elle augmente mon escadre de deux chibecks qui portent vingt-deux canons de 24 et douze de 8, et de quatre demi-chibecks. Cela me joindra promptement et j'espère que cela me mettra à même de réparer le temps précieux que l'on a perdu. Le vent toujours contraire m'empêche d'aller à l'ennemi ; cela m'impatiente. Mais, pendant ce temps, les chibecks s'arment et me joindront. Ainsi, tout est peut-être pour le mieux. Ce qui est bien certain, c'est que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour mériter la confiance que me marque l'Impératrice. De grâce, ma Princesse, n'ayez pas l'inquiétude que vous me marquez avoir. Comptez sur ma sagesse et sur mon bonheur.

« Sous Picpusse. »

Mais le voilà à Frédérikshaм.

« Enfin ! je suis devant Frédérikshaм ! Je n'ai trouvé sur mon chemin que trois petits bâtiments suédois qui ont fui à notre approche, ainsi que ce qui était devant Frédérikshaм. Il est bien maladroit aux Suédois de n'avoir pas fait de batteries sur les îles entre lesquelles j'ai été obligé de passer; y étant depuis si longtemps

ils eussent pu s'y établir de manière à bien m'embarrasser. Enfin, voici nos côtes libres jusqu'à Frédérikshamn, et cette place en sûreté. Je vois quelques bâtiments mouillés à dix ou douze verstes de moi ; je vais les reconnaître et, ensuite, je prendrai les mesures convenables pour les faire attaquer vigoureusement. Adieu, ma Princesse, écrivez-moi par les courriers que j'envoie à l'Impératrice et qui ont ordre, à leur retour, de prendre vos paquets. Je ne puis trop me louer de l'Impératrice. Tout ce que je demande m'est fourni sur-le-champ. Elle entre elle-même dans tous les détails et me répond à la minute. Elle vient de me mander que si j'étais dans le cas de débarquer un corps considérable, je pourrais le commander, en laissant des ordres à l'escadre. Cela me mettra à même, je l'espère, de rompre cette fameuse lance. Mais, pour cela, il faut battre sur mer, et il faut être secondé pour y réussir. Envoyez-moi Nocus avec trois chevaux, en cas que j'aie à monter à cheval. Il pourra venir à Frédérikshamn avec un courrier. »

A peine en vue des Suédois, il ne perd pas, on le devine, un instant pour aller se rendre compte de leurs forces. Malheureusement, son impression est telle, au retour de cette inspection, que la prudence s'impose absolument à ses résolutions ; et ce n'est point sans un certain étonnement, du reste à sa louange, que nous voyons cet audacieux justifier par sa sagesse le mot qu'il écrivait à sa femme, vers ce même moment, dans un billet non daté : « De grâce, soyez sans inquiétude.

Vous voyez bien que ma conduite vis-à-vis des Suédois n'est pas la même que j'ai eue devant les Turcs. »

La lettre suivante est, comme la précédente, du 6 juillet : « J'ai passé ma journée à reconnaître l'ennemi en allant d'île en île dans des pirogues de pêcheurs, et j'ai passé la nuit à écrire au comte Pouschkin et à l'Impératrice, à qui j'envoie copie de ce que j'écris au général. Les Suédois ont pris une telle position que je les crois inattaquables. Tout ceci pour vous seule ; adieu, je n'en puis plus ; j'ai besoin de quelques heures de sommeil. »

Aussitôt son parti est pris ; et, puisqu'il a le regret de constater qu'il lui est indispensable d'avoir recours à d'autres forces russes, il adresse sans retard un plan à ce sujet à l'Impératrice. Les délais que ce nouveau plan va nécessairement lui imposer lui permettront, si on le veut encore, d'envoyer pour quelques jours au comte Pouschkin ces six mille hommes dont celui-ci croyait avoir un si pressant besoin quelques jours auparavant.

« 7 juillet. Je viens d'envoyer par M. Kourkof à l'Impératrice un plan d'attaque combinée avec les autres escadres qui nous mettrait à même d'avoir toute l'escadre à rames des Suédois, et, en attendant que le mouvement général se fasse, je propose de débarquer avec six mille hommes pour me joindre au général Pouschkin. Toujours pour vous et Ségur seuls. Avec le reste de mon escadre, que je placerai en différents endroits,

je répondrais de la sûreté des côtes d'ici à Cronstadt. »

Mais pour le succès de sa combinaison il faut que le vice-amiral Krusé, qui commande la grande escadre russe, se rapproche sans retard de Frédéricksham. Quant à l'armée de terre du comte Moussin-Pouschkin, son rôle consistera à tromper l'ennemi, de façon à l'empêcher de contrarier le débarquement qui devra suivre immédiatement la victoire navale.

A peine soumis à Catherine, ce plan est agréé ; et M. de Tourtchaninoff est envoyé aussitôt de Saint-Pétersbourg pour en régler tous les détails. Si le prince est destiné, cette fois comme toujours, à se heurter à bien des mauvais vouloirs, ce n'est point, en tous cas, du côté de l'Impératrice que lui viendront les obstacles et les retards.

« M. de Tourtchaninoff est arrivé aujourd'hui, » — lisons-nous dans un billet de ce moment, malheureusement sans date. — « Hier, j'ai reçu tous les ordres que je désirais. Le plan que j'avais envoyé à l'Impératrice par M. Kourkof a été accepté en entier. J'espère que nous ferons une belle campagne ; mais il faut que j'attende que l'amiral Krusé soit en mesure de me seconder. Grégoire m'a rapporté les paquets que vous lui aviez remis. J'écris au prince Potemkin assez souvent. Dites à Ségur que je le remercie de la lettre qu'il m'a écrite. Quant au thé, envoyez du vert au comte Rzewuski et à Mme de Coislin. Mandez-leur que c'est de l'ancien thé que m'a donné l'Impératrice. Envoyez-leur la grande boîte, nous en aurons d'autre. Mais il faut qu'il

voyage par terre et non par mer. Priez l'ambassadeur de le faire arriver jusqu'à Paris par un des courriers qu'on envoie à M. de Mercy. »

Et maintenant tout un mois va s'écouler; mois de fièvre et d'angoisse pour le prince de Nassau.

Ce n'est plus seulement aux vents contraires qu'il aura affaire. Obligé de compter avec des égaux, des rivaux, humiliés de se plier aux vues d'un étranger, il sent tout le poids de la responsabilité qu'il assume, — responsabilité qu'il mesure à la confiance dont l'Impératrice l'honore. Elle seule le soutiendra par sa justice toujours présente, sa clairvoyance, sa fermeté.

Tout d'abord, il n'est qu'à la satisfaction de voir ses idées accueillies : « 15 juillet. — Nous n'attaquerons pas encore de quelque temps, à cause de tout ce qu'il y a à faire pour agir d'accord. Mon plan a été accepté en plein, et j'espère que, si les Suédois nous attendent, j'aurai encore une belle journée ; » et le surlendemain, 17 : « J'attends des nouvelles de l'amiral Krusé qui agira de concert avec moi. Mon plan est bon ; il faut seulement que les Suédois nous attendent. Je l'espère, parce que le poste qu'ils occupent couvre le flanc du roi. L'Impératrice m'écrit dans toutes ses lettres qu'elle approuve ma conduite. Dans celle que j'en ai reçue aujourd'hui, elle me mande : « C'est avec une reconnaissance particulière que nous envisageons les mesures que vous prenez. » Si je suis secondé, comme je dois l'être,

elle m'en devra réellement; car nous pouvons lui détruire toute l'escadre suédoise. Adieu, n'ayez nulle inquiétude, premièrement, parce que le temps de combattre n'est pas encore venu, et puis, parce que je ne suis pas là pour combattre, mais pour faire combattre les autres. Aussi, vous devez bien penser que les risques que j'ai à courir ne sont pas grands. Dites mille choses à Ségur et à l'ambassadeur à qui je dois une réponse, mais je voudrais avoir à lui annoncer une nouvelle qui en vaille la peine. Voilà pourquoi je retarde. »

« Le vent est toujours contraire, » — écrit-il quelques jours plus tard, — « et trop fort pour exercer, ce qui me fâche; car nous perdons un temps précieux. J'ai fait, ce matin, des changements dans la répartition de mes équipages qui me seront utiles. Mon Dieu! que de choses à faire qui eussent été faites, si ce maudit Chernitcheff n'avait pas voulu tout embrouiller, au lieu d'arranger mon armée comme l'Impératrice l'avait ordonné! »

Mais bientôt les lenteurs de l'amiral Krusé viennent troubler sa confiance; car le temps passe; et, si l'on ne se hâte, les Suédois mis en éveil auront opéré leur retraite. « Je suis d'une humeur diabolique! M. Krusé n'arrive pas. M. Pouschkin n'a pas fait, dans le temps, ce que j'aurais voulu, et veut actuellement que je contrarie mes projets. Cela m'a fait tenir ce matin un conseil qui me procure au moins l'occasion de vous écrire. J'imagine que ma lettre donnera de l'humeur à l'Impératrice; mais ce ne sera pas contre moi. Si elle aime

la vérité, je me suis fait une loi de la lui dire toujours et j'y serai fidèle. Adieu, ma Princesse. »

On est déjà au 23 juillet et cependant la grande escadre n'a pas encore donné signe de vie.

« Point encore de nouvelles du vice-amiral Krusé (23 juillet), mais les bâtiments qui devaient me venir de Cronstadt sont arrivés. Mettez-vous à ma place, et jugez, ma Princesse, de l'impatience que j'ai de voir ce vice- amiral au poste qui lui est destiné, pour être certain d'une victoire complète. Nous devons donner à la Russie une des belles journées qu'elle aura eues, et cela sous les yeux de Gustave. Il faut qu'il n'ait pas le sens commun, s'il nous attend. Si cet amiral s'était avancé tout de suite, lorsqu'il en a reçu l'ordre, l'affaire serait faite; car il a fait des vents qui n'auraient pas permis aux Suédois de se retirer. Ces retards m'ont donné tant d'humeur, que j'ai été obligé de prendre médecine. Actuellement, je suis plus calme, et je me porterai à merveille lorsque nous en serons à exécuter mon projet. Tout ce qui est sous mes ordres me marque la meilleure volonté et de la confiance. Avec cela, tout doit bien aller. Je suis fort aise d'avoir ici le général Balay; j'avais absolument besoin de quelqu'un qui pût me seconder et qui eût l'habitude du commandement.

« Sous Frédériksham. »

Huit jours plus tard, toujours la même incertitude relativement à l'escadre de l'amiral Krusé. Mais le prince, en revanche, a reçu, par l'entremise de M. de

Ségur, des nouvelles de France, peu faites pour aider à le rasséréner.

« Les nouvelles de Paris, » — écrit-il le 1er août, — « m'ont fait une peine extrême. J'aime le roi et beaucoup le comte d'Artois. Vous jugez combien je souffre de les voir dans la situation où ils sont. M. Necker a bien joué le roi et le ministère tremblant qui a perdu la France; car je crains bien que ce malheureux pays ne tombe dans l'anarchie la plus complète. Si je croyais avoir pu y être utile au roi, j'aurais voulu y être; mais comme je sens que je n'aurais fait que me brouiller avec une nation qui m'a toujours bien traité, je suis fort aise de ne pas m'y être trouvé. Outre la peine que me font éprouver ces nouvelles de France, j'en ai aussi de bien vives, ici. Je n'ai point encore de nouvelles de Krusé; je ne sais où il est, ni ce qu'il fait; et je suis obligé de rester dans l'inaction au lieu de remporter une victoire certaine si mon plan était exécuté. Cela me désespère. De grâce, envoyez-moi tout ce que vous pourrez rassembler de choses sur la France, et, lorsqu'il n'y a pas de courrier, envoyez-le moi par la poste à Frédériksham. Je vous renverrai par le premier courrier la lettre de Mirabeau et tout ce que Ségur m'enverra. Je le plains bien, car je sais, par ce que je souffre, ce qu'il doit souffrir. »

Heureusement, les Suédois, nullement alarmés par des préparatifs dont l'intention leur échappe, et confiants dans la supériorité de leurs forces, sont loin de songer

à se retirer. Les voici, au contraire, qui, pour fêter la présence de leur roi venu sur son escadre pour l'inspecter, attaquent les premiers, procurant ainsi au prince de Nassau, en même temps qu'une occasion d'essayer ses forces contre eux, la meilleure diversion à ses chagrins.

Complètement vainqueur dans cette première rencontre, il peut écrire à sa femme : « le 4 août, 11 heures du matin, des positions de l'ennemi. Enfin ! ma Princesse, j'ai eu une assez jolie matinée. J'ai été réveillé un peu avant 4 heures par des coups de canon que mes postes avancés tiraient sur des bâtiments suédois qui s'étaient avancés en assez grand nombre. J'en ai fait avancer pour soutenir les miens, et, le combat commencé, j'ai voulu avoir l'avantage. Les Suédois avaient avancé quatre voiles carrées, quatre galères et une vingtaine de chaloupes canonnières. Je les ai attaqués avec trente-deux chaloupes canonnières et trois cutters-bombardiers. Mes galères me soutenaient; mais n'ont pas tiré. Je suis en avant des îles Korquesari, à une portée et demie du canon des vaisseaux suédois. M. de Novossilsoff, qui va porter ma petite nouvelle, vous donnera des détails ; car il ne m'a pas quitté. Dites mille choses à Ségur. Mon Dieu! si Krusé était arrivé, ou du moins arrivait, quelle belle victoire nous aurions! »

« Je suis établi dans ma nouvelle position, » — ajoute-t-il le lendemain, 5 août, de Korquesari. — « Elle est bien bonne et bien forte. Aussi, je ne crois pas que les Suédois osent m'attaquer de nouveau, quoique nous soyons à portée de nous connaître avec nos lunettes.

L'affaire d'hier aguerrira nos recrues, nous fera grand bien. Avant-hier, je crois que le roi était venu à son escadre. L'on avait fait, à 2 heures, deux décharges générales de toute l'artillerie et l'on en fit une troisième, au soleil couché. Si c'est lui qui a fait avancer les bâtiments qui s'étaient approchés de moi trop insolemment, il doit être bien content de lui ; car cela lui a valu une jolie journée pour ses armes. Je crois qu'il peste un peu contre moi, et, moi, qui suis bon, je ne m'en fâche pas, quoique j'aie été bien fatigué. Je n'en pouvais plus le soir. Aujourd'hui, je me porte à merveille ; mais j'ai tant à écrire que cela me désespère. Cependant, je n'écris ni en France, ni en Espagne, ni en Pologne. Chargez-vous en ; car je n'ai pas le temps ; et puis, en France, l'on pense à autre chose qu'à moi. »

Et deux jours après : « Les Suédois sont les plus honnêtes gens du monde. J'ai fait sonder les deux dernières nuits jusques très près de leurs bâtiments, sans qu'ils aient pensé à m'en empêcher. Mon Dieu ! Que je voudrais qu'un bon vent m'amène ce M. Krusé, pour pouvoir vous annoncer que je n'ai plus d'ennemis devant moi. Je suis prêt et en état d'exécuter ce que j'ai annoncé... s'ils m'attendent. Je ne pourrai jamais avoir une plus belle occasion. »

Le jour même où le Prince écrivait ce dernier billet, le 7 août, l'amiral Krusé arrivait enfin ; mais les premiers rapports qu'ils ont ensemble font voir au prince, à tort ou à raison, un mauvais vouloir si marqué, et

excitent en lui un mécontentement si vif, qu'il n'hésite pas à adresser sur-le-champ ses plaintes motivées à l'Impératrice. « Je n'ai que le temps de vous dire, » — écrit-il le jour même, — « que je me porte bien et que j'envoie un courrier pour me plaindre de M. Krusé qui fait tout ce qu'il peut pour faire manquer mon plan. C'est le diable ! J'envoie à l'Impératrice ce qu'il m'écrit et ce que je lui réponds. Elle trouvera mon style positif. Adieu. »

Et deux jours plus tard :

« Je suis toujours dans l'attente du moment où mon plan pourra s'exécuter. Mais je crains que cela ne puisse être avant sept ou huit jours. Heureusement que l'Impératrice voit et est bien convaincue que tout ce qui a dépendu de moi a été fait. Si tout le monde la servait avec la même ardeur, nous ferions de bonne besogne. »

Mise au courant des obstacles que rencontre l'exécution d'un projet que son autorité a sanctionné, Catherine avisera.

La mésintelligence entre les deux chefs est, en attendant, à l'état aigu, à en juger par les lettres du prince du 9 et du 11 août.

« Encore un courrier relatif à Krusé. Oh ! ma Princesse, que l'on a de peine à faire de bonnes choses ; et qu'il est cruel d'avoir affaire à des gens de mauvaise foi ! Mais l'Impératrice est instruite de tout. Je lui envoie les lettres que je reçois et celles que j'écris ; et elle verra la différence de ma manière de la servir à

celles des autres. Adieu, j'ai des affaires par-dessus la tête. J'aimerais mieux me battre quatre fois que d'avoir affaire à de pareilles gens. Mille choses à Ségur. Je vous remercie pour les nouvelles et le pâté que M. de Novossilsoff m'a apportés. Je suis bien fâché de la pendaison de ce pauvre Foulon que j'aimais. » Et le 11 : « Ce diable de Krusé me fait perdre la tête. Il fait tout ce qu'il peut pour faire manquer mon projet; mais il n'y réussira pas; car, avec la précaution que j'ai de tout faire connaître à l'Impératrice, j'espère qu'ou bien on lui ôtera ce commandement, ou elle donnera des ordres si terribles que l'on les exécutera, et que nous n'aurons à regretter que la perte de temps. Voyant que je le pressais et que j'avais toute raison, il a fini par m'écrire une lettre impertinente que j'ai envoyée dans le dernier courrier à l'Impératrice. Actuellement, il vient de perdre une frégate dans une mauvaise manœuvre qu'il a faite et que j'ai annoncée telle à S. M. Elle verra au moins que je vois juste. Tout ceci est pour vous; n'en parlez pas dans le public. Dites mille choses à Ségur, et qu'outre les peines que j'ai ici je partage bien ses justes inquiétudes. Je n'écris à personne en France; car je ne sais que dire dans de pareilles circonstances, ne pouvant m'y rendre pour aider mes amis et le roi, qui, d'ailleurs, n'a plus besoin des services que j'aurais pu lui rendre. Il est terrible d'être forcé de plier; et, si on m'offrait sa couronne avec l'obligation de tenir la conduite qu'il a eue, je la refuserais. Mais mon courrier m'attend. N'ayez nulle inquiétude pour moi. L'on a exagéré mes dangers. Ce-

pendant, voulant faire connaissance avec ce que j'ai à mes ordres, j'ai été obligé de faire plus que je ne ferai à l'avenir; soyez-en certaine. Vous voyez d'ailleurs que je ne m'en porte pas plus mal. »

Mais c'est surtout quelques heures plus tard qu'il se portera bien, quand vont arriver la réponse et la décision de l'Impératrice. En s'adressant à elle il ne s'est pas trompé. Aussi, plein d'enthousiasme, écrira-t-il le soir même :

« Oh ! mon Dieu ! ma Princesse, qu'il est agréable de servir l'Impératrice, lorsque l'on veut faire son devoir. Sur ma première lettre, Krusé est rappelé à Pétersbourg (1), et son commandement est donné à M. Balay que je proposais. Je lui ai donné ses instructions; et

(1) Malgré ce désaccord avec le prince de Nassau, l'amiral Krusé n'en était pas moins un des officiers généraux les plus distingués de la marine russe. L'année suivante, il eut de nouveau un commandement important. Il en dut le succès, en grande partie, au prince de Nassau dont l'abnégation et le dévouement à l'Impératrice furent plus forts que les rancunes. Le fait est trop honorable pour tous les deux pour que nous ne l'empruntions pas aux mémoires de Langeron, témoin oculaire.

L'Amiral Krusé, qui avait un commandement distinct de celui du prince de Nassau, dut, au début de la campagne de 1790, arrêter la flotte du duc de Sudermanie s'avançant vers Saint-Pétersbourg. « ... M. de Nassau, raconte M. de Langeron, toujours plus occupé du bien général que de ses propres intérêts, proposa à l'Impératrice de joindre ses huit frégates à la flotte de Krusé. Elles lui furent fort utiles surtout dans son troisième combat où elles lui servirent à prolonger sa ligne, dans un moment où il craignit d'être tourné, et où elles repoussèrent aussi les chaloupes du roi. Ce dévouement de M. de Nassau ne fut senti que par l'Impératrice, et l'on n'en parla pas à Saint-Pétersbourg; mais Krusé lui fit témoigner publiquement sa reconnaissance, quoi qu'ils fussent brouillés, comme on la vu... » M. de Langeron ajoute un peu plus loin : « ... Le lendemain, au point du jour, nous apprîmes l'indécision du troisième combat; nous en entendîmes un quatrième et nous perdîmes la flotte de vue. Le prince de Nassau, sachant que l'amiral Krusé manquait de poudre, fit pour lui ce qu'assurément aucun général n'eût alors fait pour lui : il lui envoya toutes ses chaloupes canonnières, deux schoons et un cutter lui porter des munitions. »

il est parti. Je suis certain actuellement que je ne trouverai plus de mauvaise volonté, mais, au contraire, je commande à un homme qui me doit de la reconnaissance. M. Krusé a bien mérité ce qui lui arrive. C'est à ma première lettre, où était sa première, qu'il a son rappel ; j'en ai envoyé trois depuis. Vous jugez que je suis et dois être bien content d'être aussi certain qu'il est possible de l'être d'avoir une journée bien glorieuse à partager avec les deux escadres que je dirige. Je vous embrasse tendrement. »

Satisfait sur tous les points, il ne lui reste plus qu'à justifier par un beau succès la confiance de Catherine. Deux jours ne s'écouleront pas qu'il n'ait ce bonheur complet, puisqu'il pourra écrire, le 14 août, au lendemain du combat le plus acharné :

« C'est une grande victoire que nous venons de remporter. Je me porte bien quoique le combat ait duré quatorze heures dont dix les plus chaudes possible. Je ne crois pas qu'il puisse y avoir un combat plus opiniâtre.

« A 8 heures 1/2 du soir, leur premier bâtiment a amené. J'étais assez près pour recevoir une douzaine d'officiers qui étaient dessus. Les autres prirent chasse; je les suivis, et j'en ai pris quatre autres dont l'un est le vaisseau amiral qu'il avait quitté à 7 heures du soir pour retourner auprès du roi. A une heure du matin, une chaloupe canonnière portant des gardes a sauté d'une volée que le vaisseau tira au moment où, la première, elle voulait l'aborder. Deux galères portant des gardes

avaient sauté aussi dans le commencement du combat. Mais je ne sais pas pourquoi je vous fais tous ces détails, lorsque je meurs de fatigue. Il y a vingt-neuf heures que je suis sur pied dans mon bateau où je me suis donné un peu de mouvement. Adieu, ma Princesse, je vous aime bien tendrement.

«De la position qu'avaient les Suédois, près de l'île de Rochensalm, ce 14 août 1789. Voici encore un jour, 13, bien heureux pour moi (1) ! »

(1) Pour compléter cette relation un peu sommaire, citons ici une autre lettre que le même courrier porta à la princesse de Nassau. Elle est du chef d'état-major du prince, du chevalier de Varage, destiné, comme nous allons le voir, à mourir si tragiquement quelques jours plus tard :

« Madame,

« La santé du prince répond à sa satisfaction. Après cette vérité, per- « mettez-moi d'avoir l'honneur de témoigner à Votre Altesse celle que « j'éprouve de lui faire mon compliment sur la victoire qu'il vient de rem- « porter, après un combat le plus suivi et le plus opiniâtre qui se soit « jamais donné et qui a duré quatorze heures et un quart. Le prince a « défait la flotte suédoise et s'est emparé du vaisseau amiral de 40 canons, « de quatre autres de même force, d'une des plus belles frégates qu'il y ait, « d'un cutter et d'une galère. Le reste de cette flotte aurait subi le même « sort si l'obscurité de la nuit et l'excessive fatigue des équipages avait « permis de continuer la chasse que l'armée lui donnait. Le feu a cessé « cette nuit à une heure et demie.

« Le prince a perdu deux galères qui ont sauté en l'air par un défaut « d'aménagement qui avait été prévu avant son départ, mais auquel on « n'avait pas porté assez d'attention. Une chaloupe canonnière a également « sauté en l'air au moment où elle abordait le vaisseau amiral qui a fait « une résistance peu ordinaire ; son opiniâtreté a causé la mort du capi- « taine de pavillon de l'amiral, au colonel de l'armée et à deux autres « officiers de ce vaisseau. L'amiral suédois s'était sauvé à sept heures du « soir avec son yacht dans lequel il a emporté son pavillon, laissant à son « capitaine celui de son rang. Nous estimons la perte de l'armée du prince « à près de huit cents personnes, tuées ou blessées. Comme il m'a flatté « que j'aurais à me rendre à Pétersbourg sous peu de jours, je réserve les « détails plus étendus de cette affaire pour les moments que Votre Altesse « me permettra d'avoir l'honneur de lui faire ma cour.

« Je suis avec un très profond respect, Madame, de Votre Altesse, etc.

« Le Chev de Varage. »

(A bord du yacht mouillé aux îles Picossariletto, ce 14 août 1789, midi et demi.)

Huit vaisseaux pris, et, parmi eux, le vaisseau amiral avec son pavillon (1), plusieurs autres coulés ou incendiés, le reste de la flotte dispersé et hors d'état de reprendre la mer pour cette année; la victoire était donc complète, bien que chèrement achetée, puisque, parmi les nombreuses victimes de cette journée, le prince de Nassau perdait un de ses meilleurs lieutenants, le contre-amiral de Winter, frappé par le même boulet qui tuait, à côté de lui, le comte Apraxine et un rameur.

Pour Catherine, depuis si longtemps impatiente de voir enfin la fortune lui revenir, ce succès annoncé, qui justifiait si complètement sa confiance et dont l'honneur lui appartenait pour une si large part, était de plus un présage heureux. Ne pouvait-elle pas, en effet, se flatter que, réalisé jusqu'ici, le plan qu'elle avait approuvé et si énergiquement soutenu allait avoir bientôt, par une nouvelle défaite de Gustave et peut-être par sa capture, son couronnement décisif?

Aussi, dans sa satisfaction, s'empresse-t-elle d'adresser au vainqueur, avec ses félicitations les plus flatteuses, le plus puissant des stimulants à ne pas s'arrêter en si beau chemin :

« M. le vice-amiral, prince de Nassau-Siegen, » — lui écrit-elle, dès le 16 août, — « par ces lignes, je me propose de vous féliciter de la gloire dont vous vous êtes

(1) Dépêche de M. de Ségur... « ... Le prince de Nassau a le bonheur et la gloire peu commune de gagner deux batailles sur la mer Noire et la mer du Nord et de prendre, dans le cours de la même année, le vaisseau amiral turc et le vaisseau amiral suédois... Il a reçu l'ordre de Saint-André. »

couvert par la victoire signalée que vous venez de nouveau de remporter sur la flotte suédoise, le 13 de ce mois.

« Ayant battu mes ennemis et ceux de la Russie, au Sud et au Nord, j'espère que vous ne doutez nullement de mon estime, de ma reconnaissance et des sentiments que m'inspire votre courage vraiment héroïque.

« Je me réjouis de vous savoir en bonne santé.

« Vous avez rempli la ville d'une grande allégresse.

« Adieu, portez-vous bien.

« CATHERINE. »

« Ce 16 août 1789. »

Ce n'était pas, du reste, faute de zèle et d'activité que le prince de Nassau risquait de ne pas répondre au vœu de l'Impératrice. Le lendemain même de sa victoire, et avant d'avoir pu recevoir la lettre si encourageante que nous venons de rapporter, nous le voyons en effet écrire à sa femme :

« Je vais au « Te Deum » que je fais chanter. La décharge du canon doit être le signal de la descente. Ceci pour vous seule. Ce 15 août. »

Malheureusement pour lui et pour Catherine, il n'en a pas fini avec les résistances dont il a pu jusqu'ici conjurer les fâcheux effets, mais qu'il ne saurait rencontrer maintenant sans voir s'évanouir ses espérances. Il s'agit pour lui de barrer au roi de Suède le chemin de ses États ; tel est le principal objet de ses combi-

naisons, le coup d'éclat qui termirera la guerre. Au lendemain de sa victoire sur Michelson, Gustave a franchi le Kymène, fleuve qui marquait sa frontière; il occupe, depuis, le territoire ennemi. Si les Russes arrivent les premiers aux seuls points par où il pourrait repasser le Kymène, leur but est atteint et le roi est pris. Mais qu'alarmé par le désastre de sa flotte, ou devinant la manœuvre de son adversaire, il prenne brusquement le parti de la retraite, — pour peu qu'on lui laisse la possibilité de retarder la marche de son ennemi grâce à certaines défenses qu'il lui est facile d'établir à des défilés par où les Russes doivent forcément passer, — son salut personnel, sinon l'honneur de ses armes, peut encore être assuré.

Aussi, s'explique-t-on l'exaspération du prince de Nassau, quand, au moment d'exécuter son débarquement, il se heurte à des refus de concours le condamnant à perdre un temps si précieux.

« C'est le diable qui s'en mêle! Encore une contrariété! J'ai plus de peine pour arriver à mettre tout en train que pour battre les ennemis qui cependant se battent bien. Un général, à qui je ne demandais que de faire un mouvement qui pût faire croire à l'ennemi qu'il voulait l'attaquer, pour que celui-ci ne puisse pas se porter en entier sur moi pendant mon débarquement, me mande qu'il ne peut être que spectateur. De sorte qu'il faut que j'attende un ordre du général Pouschkin de qui je n'ai pas un mot depuis dix jours! J'envoie à l'Impératrice la lettre du général, et je lui exprime bien tous

mes regrets de me voir continuellement contrarié. Adieu. J'ai chez moi, en ce moment, une cinquantaine d'officiers suédois à qui j'ai donné à dîner. Il y a un chevalier Rosenstein, qui a la croix du mérite, qui paraît aimable. Il m'a dit que leur défaite ferait un grand effet en Suède et dans l'armée, et qu'il croyait que le roi aurait bien de la peine à continuer la guerre. Il avait quitté le roi au commencement du combat ; le roi en a été témoin ; il était encore venu à son armée navale la veille. Son camp est encore enfumé par tous leurs bâtiments qui brûlent. Nous en avons vu plus de vingt en feu, et j'espère que nous en trouverons dans les îles. Tous mes soldats qui se mettaient en marche, après avoir remercié Dieu de notre victoire, sont tout aussi fâchés que moi. Qu'il est cruel de ne pas profiter d'un premier moment comme celui-là ! Adieu. Je vais retrouver mes Suédois ; car je veux qu'ils soient contents de moi de toute manière. »

« J'ai une humeur du diable, » — ajoute-t-il le lendemain, déjà à terre et au moment de partir. — « Actuellement que j'ai vaincu le Krusé et puis ensuite les Suédois, M. Pouschkin fait le Krusé ! Il me mande qu'il approuve mon projet, que je peux l'exécuter, qu'il fait passer des troupes pour me seconder. Je suis prêt à marcher ; et, tout à coup, je reçois une autre lettre où il me mande qu'il ne peut pas m'aider et que, malgré cela, si je veux encore exécuter mon attaque, j'en suis le maître. L'on voit un homme qui veut mettre tout sur mon compte ; et moi, je ne veux pas, et je demande un ordre

positif. Mon Dieu! que l'on a de peine à se battre. C'est cependant si bon de gagner une grande bataille! »

Impatienté par ces refus qui proviennent peut-être d'un malentendu, il se décide à se rendre de sa personne à Frédéricksham auprès du général Pouschkin, et bien lui en prend; car, à peine a-t-il pu causer quelques instants avec son chef, qu'il écrit, de là, à sa femme, ce petit mot : « Je suis venu à Frédéricksham voir M. le comte Pouschkin, et j'en pars très content. Ce 18 août. » et que, rentré à son camp, il peut ajouter, le soir même, à sa lettre du matin, sous l'impression d'une confiance bien près, les jours précédents, de lui échapper : « Je reviens de Frédéricksham, où j'ai vu le comte Pouschkin qui adopte mon plan d'attaque. Je vais bientôt faire ma descente. Il serait assez joli de gagner une bataille sur terre et de vous mener le roi. Cela est encore possible, mais... s'il attend. Mais tout le monde n'est pas encore prêt, et, en attendant, j'ai bien peur qu'il ne finisse par s'apercevoir qu'il fait une sottise d'être où il est. J'ai écrit à l'Impératrice pour la remercier des bontés qu'elle vous a marquées. Elle m'a écrit une lettre charmante bien faite pour exalter une tête qui le serait moins que la mienne. Je vous en envoie la copie, mais pour vous seule. Je vous envoie aussi ma relation. Je n'ai pas suivi les conseils de Souvaroff, car elle est vraie en tout. Adieu, je vais me coucher, car je n'en puis plus. »

Voilà donc Pouschkin convaincu. Mais il faut encore que ses ordres parviennent à ses lieutenants; et cepen-

dant le temps s'écoule et Gustave, averti, lève déjà son camp.

« Je vous écris un mot pour Ségur, et de quoi vous donner une idée de ma situation, » écrit le prince, le 21, en route pour devancer le roi ou, tout au moins, pour le rejoindre. « Je suis à attendre un maudit général qui n'a pas autant d'envie que moi de battre les Suédois. Il sait que c'est mon plan qu'il faut exécuter, et je ne crois pas qu'il en ait envie. Je lui ai envoyé Tourtchaninoff qui le mettra au pied du mur. Ou il viendra, ou il faudra qu'il m'envoie ses forces, et j'en aurai assez. »

Mais, — conséquence fatale de toutes ces lenteurs, — quand Tourtchaninoff s'interpose, il n'est déjà plus temps. L'occasion est manquée; Gustave est déjà sauvé. Sans doute, c'est bien quelque chose que d'avoir battu son escadre et de l'avoir contraint lui-même à évacuer précipitamment le territoire russe envahi. Mais, pour le prince de Nassau, le résultat qu'il obtient, en atteignant seulement l'arrière-garde suédoise à laquelle il prend cinq cents hommes, une partie de ses munitions et les bagages du roi, est si différent de ce qu'il avait espéré et de ce qu'il eût accompli, — il en est convaincu, — sans les fautes de ses collègues, qu'on ne peut s'étonner si le récit de ce dernier succès n'a guère le ton d'un bulletin de victoire.

« 22 août. Je viens de reconduire le roi jusques chez lui, et je meurs de fatigue. Aussi, pour n'avoir pas la peine de vous faire le détail, je vous envoie la copie de celui que je fais à l'Impératrice. Quel malheur que mon

projet n'ait pas été exécuté le lendemain de la bataille, comme je le voulais ! Je crois qu'il aurait eu bien de la peine à se sauver ; car les batteries qu'il a faites lorsqu'il a appris quelle devait être ma marche n'existant pas, je me trouvais derrière lui avant qu'il s'en fût douté. »

Et ce qui contribue encore à attrister pour lui ce demi-succès dont il est si peu satisfait, c'est le prix dont la fortune le lui a fait payer. Dans son combat du 13, il avait vu tomber l'amiral de Winter, mais c'était en pleine victoire. C'est aujourd'hui le plus cher, le meilleur de ses officiers généraux, qui meurt victime du désordre et de l'indiscipline de ces auxiliaires qui l'ont si mal secondé. « Jugez, ma Princesse, de la peine que j'éprouve. Le malheureux Varage a été assassiné par ces vilains Baskirs. Je l'avais envoyé pour faire avancer de l'artillerie. Ils lui avaient vu faire des paiements et tirer beaucoup de papiers de son portefeuille ; ils l'ont percé de vingt coups de lance. Bibikoff, frère de Mme de Ribeaupierre, qui vous remettra ma lettre, vous dira les détails de ce malheureux événement qui troublera bien le bonheur que j'aurais sans cela. L'Impératrice m'avait envoyé pour lui la croix de Saint-Georges, une épée d'or, et elle devait lui donner une boîte avec deux mille ducats, qui l'eussent rendu bien heureux.

« Je vais me remettre à la mer, mais, dans quinze jours au plus tard, je rentrerai ; n'en dites rien encore. Je ne peux pas exposer les braves gens que j'ai avec moi aux rigueurs de la saison. Mes arrangements sont pris avec M. Pouschkin pour lui donner des troupes lors-

que je ne pourrai plus tenir la mer. Je vais, en attendant, faire quelque simulacre de descente que je n'exécuterai pas. »

Plus de vaisseaux suédois osant se montrer, et le roi rentrant à Stockholm pour y combiner les moyens de reprendre la guerre, l'été suivant; la campagne, en effet, est bien finie pour cette année, et voici de plus l'équinoxe et, avec lui, les mauvais temps qui commençent :

« Nous avons dans ce moment un coup de vent, » — écrit le prince le 28, à l'abri désormais de toute préoccupation du côté de l'ennemi, — « et je profite de l'inaction où il me laisse pour vous écrire malgré les sauts diaboliques que fait mon yacht. Si ces temps continuent, vous me verrez bientôt. Je compte désarmer mon escadre, partie à Frédéricksham, et la plus grande partie à Viborg. Je voudrais que vous y veniez me voir et nous repartirions ensemble pour Saint-Pétersbourg.

« J'espère que ma dernière expédition aura fait plaisir à l'Impératrice, quoiqu'elle n'ait pas été aussi complète qu'elle l'eût été si j'avais commandé en chef. Huit jours de retard ont bien changé les choses de face ; et elle juge sûrement la différence qu'il y aurait eu si j'avais attaqué et si j'avais été secondé tout de suite. Je suis bien heureux qu'elle ait donné des ordres positifs d'exécuter mon plan; car l'on ne voulait pas croire à la réussite qui cependant n'était pas douteuse, et je l'ai prouvé.

« C'est une terrible chose que d'être obligé d'agir avec

des gens ignorants ou qui ont bien de la mauvaise volonté. Mais me voici enfin à la fin de mes travaux pour cette campagne, dans laquelle j'ai donné à l'Impératrice plus de preuves de zèle par la vérité avec laquelle je lui ai parlé que par les victoires que nous avons remportées, et qui ne sont dues qu'au bonheur que j'ai eu de pouvoir traiter directement avec elle. Je conçois votre juste crainte, lorsque vous m'avez vu faire renvoyer Krusé et prendre sur moi autant que j'ai pris ; mais je n'avais pas d'autre parti à prendre. Il y avait une mauvaise volonté trop marquée, et j'étais trop certain de la victoire lorsque je serais chargé de tout, pour rien ménager. Je connaissais les difficultés qu'il fallait que je surmonte, et qu'il était essentiel que l'escadre de Krusé agisse. Winter et ce pauvre Varage avaient bien fait tout ce qu'ils avaient pu pour me détourner d'attaquer les ennemis dans leur position. Les marins ont pour les bâtiments embossés une crainte extrême, et ils ne calculaient pas le parti que je devais tirer des différentes espèces de bâtiments que j'ai. Ce pauvre Varage me manque beaucoup pour toutes mes écritures, dont il était chargé, et je fais une vraie perte en lui, car il m'était bien attaché. Il sentait l'accident qui lui est arrivé ; car il était au désespoir de ce que je ne le faisais pas partir avec Tourtchaninoff, et de ce que je retardais son voyage. J'avais voulu arranger, avant, ce qu'il aurait, et de vouloir son plus grand bien a causé sa mort. Je ferai partir cette lettre dès que j'aurai un courrier de l'Impératrice par Novossilsoff qui

portera les pavillons que devait porter Varage. C'est celui de tout ce qui est près de moi qui m'a été le plus utile.

« L'Impératrice ayant dit à Tourtchaninoff qu'elle voulait m'envoyer les grâces pour que je les distribue comme je le voudrais, il a eu le bon esprit de lui représenter combien cela me ferait d'ennemis. Elle prétendait qu'elle voulait m'accorder une distinction qu'elle n'avait donnée qu'au prince Potemkin. Je suis bien heureux qu'elle se soit rendue à ses représentations, car il y a bien des mécontents et il y en aurait encore davantage. L'on ne fait point d'heureux sans qu'il y ait bien des jaloux, et ceux à qui l'on accorde des grâces n'en ont pas la reconnaissance proportionnée à la haine que l'on inspire à ceux qui avaient des prétentions qui ne sont pas satisfaites. Il n'est pas de pays où l'on donne autant et il n'en est pas où il y ait tant de mécontents. Adieu, je vais me reposer, car nous roulons trop et la tête finit pas tourner.

« P.-S. J'ai demandé à l'Impératrice que le chevalier Rosenstein, qui commandait en troisième les Suédois, et M. Mac-Donnel, volontaire espagnol, restent à Saint-Pétersbourg. Elle y a consenti à condition que l'Espagnol serait logé chez moi. Logez-le donc, et traitez-le comme doit l'être un prisonnier. Sa mère, que je connais beaucoup, est dame d'honneur de l'infante Dona Maria. Je vous recommande aussi Rosenstein, que j'aime fort. Envoyez au devant de l'Espagnol en lui mandant que l'Impératrice a ordonné qu'il loge chez vous et en-

voyez à Ligne la lettre que je lui écris et les détails ».

Cependant, après la tempête, le beau temps est revenu, et le prince, qui est parvenu à préserver sa flotte d'avaries sérieuses, serait d'autant plus tenté d'en profiter pour essayer encore quelque chose qu'il aimerait à pouvoir remercier ainsi l'Impératrice d'une nouvelle marque de sa faveur. Ce n'est guère qu'à Pétersbourg, à son retour, qu'il recevra les distinctions et les honneurs, récompense de ses services ; ce que lui envoie aujourd'hui Catherine, — et cela par une attention délicate au moment même où il se retrouve sur le champ de bataille de Rochensalm, témoin de sa victoire dix-huit jours auparavant, — c'est simplement une fourrure, mais une fourrure accompagnée de la lettre la plus aimable :

« M. le vice-amiral, prince de Nassau-Siegen. Les petites précautions contribuent quelquefois à préserver la santé. Je souhaite de tout mon cœur que la vôtre ne souffre pas du temps rigoureux de l'équinoxe. C'est pourquoi je vous envoie deux robes de chambre semblables à celles que j'ai fait passer, l'année dernière, au maréchal prince Potemkin devant Oczakoff et qui lui ont fait grand bien, à ce qu'il m'a dit lui-même.

« Portez-vous bien.

« Catherine.

« A Saint-Pétersbourg, le 2 septembre 1789. »

Profitant d'une éclaircie entre deux coups de vent, il

s'avance bien, un instant, dans les eaux suédoises, montrant son pavillon vainqueur devant les murs de Louisa, dont le port abrite les restes de l'escadre de Gustave impuissants à répondre à ses provocations. Mais une nouvelle tempête ne tarde pas à l'obliger à chercher un refuge à Frédéricksham.

« Je suis à Frédéricksham, » — écrit-il le 6 septembre, — « et j'y fais débarquer mes troupes. Une tempête a mis la plupart de mes bâtiments dans le plus grand danger. Nous nous en sommes heureusement tirés ; pas un n'a péri, mais tous ont souffert. Je viens de soumettre mes dispositions pour la sûreté des côtes à l'Impératrice. Dès que j'aurai sa réponse, je me rendrai à Viborg, où je m'arrêterai le temps d'y préparer l'arrivée de l'escadre et, de là, je volerai auprès de ma Princesse.

« Le petit Kutusoff, qui part pour être demain à la fête de son père, vous remettra ma lettre. J'espère que c'est la dernière que je vous écrirai avant de vous voir. »

Ce fut en effet la dernière qu'il écrivit alors ; c'est du moins la dernière que nous possédons.

Mais avant d'en finir avec le récit, — peut-être déjà trop long, — de cette campagne, qu'il nous soit permis de reproduire un dernier document, que nous empruntons, cette fois, aux mémoires de M. de Ségur. Il sera en même temps, et le meilleur résumé et la confirmation publique la plus authentique des impressions confidentielles que nous venons de faire connaître : c'est la lettre suivante écrite, quelques jours après sa rentrée à Saint-

Pétersbourg, au roi de Suède, par le prince de Nassau, en réponse à un rapport des états-majors suédois rendu public et contredisant, sur certains points, la relation officielle adressée par lui à l'Impératrice.

« Pétersbourg, le 20 septembre 1789.

« Sire,

« Lorsque Votre Majesté me fit dernièrement l'honneur de m'écrire, Elle me dit qu'Elle s'adressait à un chevalier qui cherchait partout la gloire et l'honneur. Je chercherai certainement, Sire, toute ma vie, à justifier l'opinion de Votre Majesté ; mais lorsqu'on cherche l'honneur, on ne souffre rien de ce qui peut faire soupçonner la loyauté et l'on n'avance rien qui ne soit vrai et qui ne puisse se soutenir et se prouver à la face de l'univers.

« C'est ce sentiment qui m'a fait lire avec indignation, dans la Gazette d'Hambourg, une prétendue relation du combat que j'ai eu l'honneur de soutenir contre la flotte des galères de Votre Majesté.

« Cette relation, Sire, paraît démentir la mienne ; elle est, en plusieurs points, absolument contraire à la vérité ; et j'ai été surpris qu'on ait eu l'audace de mettre un nom aussi respectable que celui de Votre Majesté au bas d'un écrit rempli d'erreurs et de faussetés.

« J'espère que Votre Majesté en aura été irritée comme moi, et qu'Elle ne me refusera pas de la faire supprimer et de rendre hommage à la vérité. Si, contre toute vraisemblance, Votre Majesté avait autorisé la publi-

cation d'une relation si inexacte, je croirais qu'elle a été criminellement trompée par les rapports qu'Elle a reçus, et sa loyauté, la première vertu des rois, l'engagerait sans doute à désavouer et à punir les officiers qui lui auraient rendu ce compte infidèle.

« Je joins à cette lettre la réfutation de cette inconcevable relation dont j'ai relevé toutes les erreurs (1). Mon honneur est garant de la vérité de ce que j'avance. J'ai pour témoins les prisonniers que nous avons faits, les vaisseaux dont nous nous sommes emparés, la flotte que je commandais, et, qui, loin d'être maltraitée, a tenu tout entière la mer dix-huit jours après le combat, a croisé sans obstacles à douze verstes de Louisa, et ne s'est retirée qu'après avoir essuyé le coup de vent du 12 septembre. Une partie de cette escadre est encore en mer et serait prête à livrer de nouveaux combats ; mais elle ne rencontre plus de combattants.

« Je suis persuadé que Votre Majesté connaît trop bien les lois de l'honneur pour ne pas approuver la chaleur avec laquelle je défends le mien, que je croirais blessé, si l'on pouvait douter un instant de l'exactitude des relations que j'ai faites et que S. M. l'Impératrice a permis de publier.

« Les mêmes motifs qui m'ont dicté cette lettre me font un devoir de la rendre publique ; et la réponse que j'espère m'autorisera, sans doute, à répéter aussi pu-

(1) Cette réfutation, article par article, se trouve aux archives des affaires étrangères. Russie : vol. 130.

bliquement les assurances du très profond respect que j'ai voué à Votre Majesté et avec lequel j'ai l'honneur d'être,

« Sire,

« De Votre Majesté, le, etc., etc.

« Le prince Ch. de NASSAU-SIEGEN. »

L'hiver de 1789 à 1790 marque pour le prince de Nassau l'apogée de la gloire et de la faveur.

« Il a reçu de Catherine II, écrivait à son gouvernement le comte de Ségur, le 25 septembre, l'accueil le plus distingué. Elle l'a embrassé, comblé d'éloges et elle paraît lui accorder la plus entière confiance. »

Malheureusement pour lui, M. de Ségur, désormais, ne sera plus là pour se réjouir avec lui de ses succès et pour les célébrer. Depuis qu'il avait dû constater l'impuissance de ses longs efforts, il avait demandé à être rappelé en France où l'attiraient, d'ailleurs, les graves événements qui s'y accomplissaient. Il quitta Saint-Pétersbourg dans les premiers jours d'octobre, laissant la direction des affaires de l'ambassade à son premier secrétaire, M. Genet.

« La confiance que M. le prince de Nassau inspire à l'Impératrice, écrit M. Genet, dans sa dépêche chiffrée du 13 octobre, est sans bornes. Elle l'a chargé seul du département des galères et on lui fournit sans examen tout ce qu'il juge nécessaire. Il vient de recevoir un nouveau témoignage de la satisfaction que Catherine II

a de ses services. Elle lui a fait expédier, à son insu, le brevet de la pension de 3.000 roubles que Pierre le Grand a institué pour tous les princes issus de maisons souveraines qui servent la Russie. »

TROISIÈME PARTIE

Le prince Charles de Nassau-Siegen depuis 1790.

Seconde campagne sur la Baltique. — Le prince de Nassau agent de l'Impératrice auprès des princes français émigrés. — Insurrection de Kosciusko. — Le prince à Venise, en Ukraine, à Paris. — Son retour à Tynna. — Sa mort.

Après la première campagne du prince de Nassau sur la Baltique, en 1789, la correspondance presque quotidienne qui nous a permis de le suivre pendant plus de cinq ans s'arrête brusquement, soit qu'un accident quelconque en ait fait perdre la suite, soit que le prince ait lui-même détruit ce qu'il a pu écrire depuis cette époque ; et que, repassant, dans ses derniers jours, les souvenirs de sa carrière si agitée, il lui ait plu, par un sentiment qu'on comprend, en ne laissant après lui que la trace de ses années heureuses, de faire en quelque sorte finir sa vie avec son bonheur.

Si nous ne croyons pas pouvoir, nous aussi, céder à la tentation d'arrêter ici un récit dont trop peu de documents nouveaux viendront désormais soutenir l'intérêt, nous le continuerons du moins d'autant plus succinctement qu'après avoir d'abord à revenir, à propos des rapports du prince avec l'émigration, sur des faits aujourd'hui si connus qu'on se trouve en présence

d'une matière épuisée, quelques pages suffiront largement pour peindre le déclin obscur et vide d'événements d'une existence qu'on a vue, pendant quelques années, si mouvementée et si remplie.

A la reprise des hostilités entre les Russes et les Suédois, au printemps de 1790, le prince de Nassau se retrouva en face de Gustave III. Il commandait, cette fois, en chef. Très brillante au début, cette campagne se termina pour lui par un véritable désastre, près de Swenksund, désastre d'autant plus cruel qu'il venait d'infliger, le 2 juillet, à la flotte ennemie commandée par le roi en personne un échec qu'on avait pu croire un moment irréparable et décisif, quand un retour désespéré de Gustave, favorisé par les vents, changea, sept jours plus tard, la défaite des Suédois en une victoire complète.

M. de Langeron (1), qui combattait sur l'escadre du prince de Nassau, a laissé, dans ses mémoires, le récit détaillé de cette journée. Gustave se crut si bien irrémédiablement vaincu qu'il avait déjà composé le discours

(1) Le comte de Langeron, dont nous avons cité et citerons souvent encore les mémoires inédits conservés au dépôt des affaires étrangères, avait été au moment de se laisser emmener en Russie par le prince de Nassau, quand ce dernier traversa Paris, au printemps de 1789. Il venait d'être élu député aux Etats généraux; c'est là sans doute ce qui le retint, et l'empêcha d'être de la première campagne sur la Baltique. Ayant rejoint le prince à Pétersbourg, l'hiver suivant, il obtint, grâce à lui, de l'Impératrice, un commandement sur l'escadre qui combattit à Swenksund. Il y montra le courage le plus brillant. On sait les éminents services qu'il eut, depuis, l'occasion de rendre à la Russie, mais on regrette de ne pouvoir oublier que c'est en portant les armes contre son pays qu'il eut le malheur d'acquérir une part de sa renommée.

à la Plutarque qu'il adresserait au prince de Nassau en lui remettant son épée (1). Selon M. de Langeron, les principales causes du désastre des Russes furent un soudain et violent changement de vent absolument inattendu dans ces parages, et aussi la mauvaise tenue de certaines chaloupes canonnières qui se laissèrent enlever une position importante. Tel est aussi le sentiment de Catherine. « Ce n'est point le roi de Suède ou bien sa flottille, écrit-elle au baron Grimm, qui ont défait le prince de Nassau, c'est le grand vent et ses gens qui, par trop d'ardeur, se sont crus invincibles. » « Quant aux frégates et en général tous les gros bâtiments russes, ils se battirent, dit Langeron, qui s'y connaissait, en désespérés. MM. de Nassau, de Litta et le général Palhen montrèrent une bravoure, une activité et une constance surnaturelles. »

(1) « ... Gustave III, se voyant, à Swenksund, sur le point d'être fait prisonnier par les Russes, ordonne aux officiers qui étaient auprès de lui sur le gaillard de son vaisseau de le laisser seul... Ils obéissent..., enfin rappelés, le Roi leur avoue qu'il composait le discours qu'il adresserait au prince de Nassau s'il tombait entre ses mains. » Sénac de Meilhan, « Portraits et caractères : De l'héroïsme!... »

Puisque nous citons ici Sénac de Meilhan, empruntons-lui aussi le portrait qu'il consacre dans le même ouvrage au prince de Nassau. Ce portrait emphatique n'apprendra pas du reste grand'chose au lecteur : « Il est un homme, dans ce siècle, fameux par ses grandes entreprises et ses brillants revers, qui s'annonça, dès sa jeunesse par un courage et un désir de se signaler extraordinaires. Le prince de Nassau, à 18 ans, entreprend un voyage autour du monde et ensuite différentes expéditions où il montre une valeur à toute épreuve. Sa magnificence, ses ressources pour y suffire, des voyages dans diverses contrées où il se fait toujours remarquer par son courage, des liaisons particulières avec presque tous les souverains de l'Europe, la confiance de Catherine II, qui lui donne le commandement d'une flotte où il fait, en chef, l'apprentissage d'homme de mer, enfin un dévouement sans bornes à ses amis heureux ou malheureux, tout cela forme un caractère peu commun, offre une générosité, une force de volonté, un courage dont la réunion rappelle ces hommes pour qui l'antiquité avait créé le nom de héros. »

Le prince de Nassau fit tout ce qu'il put pour ne pas survivre à sa défaite.

« MM. de Nassau, Palhen, les adjudants, les volontaires, » continue M. de Langeron, « se promenaient au milieu de cet horrible feu, allant d'un bâtiment à l'autre, faisant de vains efforts pour les sauver ; et, à mesure que, les grands bâtiments disparaissant, notre ligne de défense, qu'on pouvait appeler un cercle de mort et de destruction, se rétrécissait, les Suédois avançaient, et nous nous trouvions écrasés, de tout côté, par la mitraille de trois cents canons. Nous restâmes plus de cinq heures dans cette horrible position. Lorsqu'on ajoutera à cela le désespoir qui accompagne toujours une défaite et l'horreur du spectacle qui nous environnait, je serai cru sans peine lorsque j'affirmerai qu'il est impossible de passer une journée plus affreuse.

« Enfin, vers les onze heures du soir, M. de Nassau, qui, malgré son habit blanc, son cordon bleu mis sur l'habit, ses dix-huit rameurs habillés de blanc avec des ceintures et des plumets orange et sa chaloupe blanche peinte en vert et or, n'avait pu réussir à se faire tuer, cessa de braver la fortune, et, ayant monté à bord d'un schoon qui s'était relevé, suivit, dans leur fuite, par delà l'île Kerskouma, les chaloupes canonnières et la cinquième ligne composée de bâtiments qui n'avaient pas combattu. »

Catherine jugea-t-elle habile, en montrant peu de regrets de ce mécompte, d'en diminuer l'effet, ou sa

justice se refusa-t-elle à en attribuer la responsabilité au prince de Nassau, si heureux jusqu'alors, et qui dans son désespoir lui offrait sa démission? Quoiqu'il en soit, dès qu'il reparut à Saint-Pétersbourg il put se rendre compte qu'il n'avait rien perdu de la reconnaissance et de la bienveillance de l'Impératrice. Elle sembla ne se souvenir que de ses victoires.

Voici du reste la lettre remarquable qu'elle lui écrivait le 9 juillet, deux jours après sa défaite :

« Saint-Pétersbourg, 9 juillet 1790.

« M. le V.-A. prince de Nassau-Siegen. Je viens de recevoir votre lettre du 7 juillet. Elle contient le témoignage que vous donnez aux comtes Rodriguez et de Langeron, au lieutenant de Fersen et au major Zoucato. Au reste, j'espère que vous me connaissez assez pour être persuadée que les commérages de la ville, qui apparemment vous sont parvenus, ne sauraient faire aucun effet sur mon esprit. Je connais parfaitement votre zèle ; je lui rends justice. J'ai partagé très sincèrement votre chagrin ; je suis bien fâchée de voir qu'il va jusqu'à déranger votre santé. Je souhaiterais que vous ne vous laissiez pas aller jusqu'à un abattement nuisible autant à mon service qu'à votre propre réputation.

« Hé ! mon Dieu ! qui est ce qui n'a pas eu de grands revers dans sa vie? Les plus grands capitaines n'ont-ils pas eu des journées malheureuses ? Le feu roi de Prusse n'était véritablement grand qu'après un grand

revers; c'est alors qu'il revenait sur la scène plus rayonnant de gloire que jamais. Tout le monde croyait tout perdu, et, dans ce moment-là, il battait derechef son ennemi. Pierre Ier, après avoir été battu neuf ans de suite, gagne la bataille de Pultawa. Souvenez-vous, mon prince, de vos succès au Sud et au Nord; planez sur les événements, et allez derechef à l'ennemi au lieu de me demander de donner un autre commandant à la flotte. Je ne le puis, dans ce moment, sans donner prise sur vous à vos ennemis. Je fais trop de cas des services que vous m'avez rendus pour ne pas vous soutenir, dans un temps surtout où vous souffrez, — à ce que vous me dites, — de corps et d'esprit. Quand tout sera réparé, et que vous vous porterez mieux vous serez alors le maître de faire ce qu'il vous plaira ; et mon intention, assurément, ne saurait être de vous retenir contre votre intention. Mais je vous prie et vous conseille surtout de vous élever bien au-dessus des commérages de la capitale. Toute capitale par fondation n'a pas le sens commun. Dans très peu de temps, vous recevrez ma décision sur le plan que vous m'avez envoyé, et j'espère que vous en serez content et que tout ira à souhait... Adieu, reprenez vos forces et soyez assuré de ma reconnaissance (1).

« CATHERINE. »

Malheureusement pour le prince de Nassau, l'occasion

(1) Documents publiés par la Société impériale de Russie, tome I. On trouvera dans cet important recueil les lettres de l'Impératrice au prince de Nassau et au baron Grimm, que nous citons ici.

de réparer son malheur ne devait pas se présenter, puisque, moins d'un mois plus tard, l'Impératrice et le roi de Suède signaient la paix à Véréla, l'un et l'autre n'étant pas fâchés de profiter d'un moment où l'honneur était sauf des deux côtés, pour reprendre leur liberté d'action en présence des graves événements qui s'accomplissaient en France.

Trompé de ce côté dans son espoir d'une revanche, il crut un instant que l'Espagne allait la lui offrir. Volontaire en Russie, il était toujours demeuré officier-général au service du roi Catholique; or, dans les premiers mois de 1790, un conflit paraissait imminent entre l'Espagne et l'Angleterre. Il ne fallut rien moins pour le dénouer que la capitulation complète de l'Espagne.

Quand, par les fameux décrets du 22 mai, l'Assemblée nationale, inspirée par Robespierre et contre l'avis de Mirabeau, eut proclamé l'abandon par la France du pacte de famille, l'Espagne, on le sait, n'eut plus d'autre parti à prendre que de se rapprocher de l'Angleterre, en lui cédant tout.

Comment, d'ailleurs, le prince de Nassau, — quelque sincère qu'ait été son découragement momentané, et malgré les bonnes raisons qu'il pouvait avoir de renoncer, pour quelque temps, à la politique, afin de reporter son attention sur ses affaires singulièrement négligées depuis deux ans, — eût-il pu se séparer de Catherine, après avoir reçu d'elle la lettre, trop caractéristique pour que nous ne la reproduisions pas malgré son étendue (1),

(1) Id.

par laquelle, en lui annonçant la paix de Véréla, elle lui refusait de le faire juger par un Conseil de guerre? « Il nous lut cette lettre, dit M. de Langeron, les larmes aux yeux, et il ajouta: quel est l'homme qui ne sacrifierait pas tout à une telle femme? »

« M. le vice-amiral prince de Nassau-Siegen.

« La part que vous témoignez prendre au rétablissement de la paix m'est une nouvelle preuve de l'attachement sincère que je vous ai reconnu pour moi et mon service. Soyez assuré de la justice que je rends à tous vos procédés; ils vous ont attiré à juste titre ma confiance et mon estime. Vos peines et les obstacles que vous avez éprouvés des vents contraires ne m'ont pas échappé. Vous avez agi d'après un plan approuvé par moi et d'après mes ordres, et comme, émanés d'autorité suprême, ils ne sauraient être soumis à aucun examen, parce que, aussi longtemps que je vivrai, je ne souffrirai jamais que ce que j'ai ordonné et trouvé bon en fait de service soit soumis à la revision d'âme qui vive, aussi personne, chez nous, ne s'en chargerait. Vous avez raison, et vous devez avoir raison parce que je trouve, moi, que vous avez raison.

« C'est un raisonnement aristocratique sans doute; mais il ne saurait être autre sans mettre tout sens dessus dessous.

« Présentement je viens au second point de votre lettre par lequel vous me demandez congé, parce que, dites-vous, vous ne pouvez plus être utile à mon service.

« D'abord, pour répondre à ceci, je vous dirai et répéterai ce que je vous ai déjà écrit, qui est : que je suis très éloignée de vouloir vous retenir contre votre gré à mon service ; je reconnais n'y avoir aucun droit. Mais je ne saurais reconnaître que vous ne sauriez plus être utile à mon service, comme vous me le marquez. Au contraire ; et voici mes raisons, à moi, sur lesquelles vous avez tout le temps de faire vos réflexions. La partie de mes forces que vous avez commandée dans la Baltique, qui, sous vos ordres, a procuré à la Russie des avantages aussi *essentiels*, — (c'est bien le terme le plus modéré qu'on peut employer), — cette partie-là était-elle, avant que vous en prîtes le commandement, telle qu'elle est ? Je vous le demande. Est-elle encore ce qu'elle peut devenir ? Qui la connaît mieux, chez nous, que vous ? Convaincu de ces vérités, vous ne sauriez trouver à redire si les vues pour le bien de mon service me faisaient désirer qu'au moins avant que vous vous déterminiez à partir, vous donniez une tournure stable à ce que vous avez commencé et qu'assurément personne ne saurait mieux connaître que vous, parce que l'expérience que vous en avez vous en a plus appris qu'à personne, si même les facultés étaient égales, chose qu'il serait peut-être difficile à me prouver.

« Pour ce que vous me dites du dérangement de vos affaires, mon prince, il serait bien cruel pour moi de ne pas pouvoir y remédier. J'ai aimé, toute ma vie, à me mêler des affaires de ceux qui ont fait les miennes. Pour le service de l'Espagne il y a toute vraisemblance

qu'il n'y aura point de lauriers à cueillir parce qu'il n'y aura pas de guerre autre que celle de quelques coups de plume entre Fitz-Herbert et le comte de Florida-Blanca. Nous aurons tout le temps de parler de tout ceci quand vous serez revenu. Aujourd'hui les ratifications seront échangées à Véréla, et, dès que celles du roi seront arrivées, Igelstrom viendra ici ; et j'espère que, la semaine qui va suivre, je serai en état d'envoyer les ordres nécessaires pour régler ce qu'il y aura à faire.

« Adieu, portez-vous bien, et soyez assuré de ma très sincère estime et reconnaissance.

« CATHERINE.

« A Czarkoe-Selo, le 9 août 1790. »

Ainsi traité par l'Impératrice, au lendemain d'un échec, il resta donc à son service, profondément reconnaissant vis-à-vis d'elle, digne et plus fier que jamais en face de tout autre. Ses succès éclatants et la faveur qui les avait récompensés n'avaient pu que lui créer autant d'ennemis que d'envieux, contenus longtemps, il est vrai, mais exaspérés par ses victoires. A la nouvelle de sa défaite, leur joie, plus forte que leur patriotisme, éclata. Elle fut si vive et si indécente au camp de Potemkin (1), qu'il fallut pour la faire taire tout l'esprit du comte de Damas : « Eh bien ! Messieurs,

(1) Souvaroff, du moins, semble avoir été au-dessus de ces petitesses. Quand M. de Langeron lui fut présenté : « Il me prit la main et me demanda, raconte celui-ci, où j'avais reçu la croix de Saint-Georges. Je lui dis que c'était en Finlande avec M. le prince de Nassau. — Nassau ! Nassau, s'écria-t-il, c'est mon ami, et il me sauta au cou. »

s'écria-t-il, vous êtes Russes, l'Impératrice de Russie a perdu une bataille décisive ; huit mille Russes ont été tués : c'est trop heureux ! je vous en fais mon compliment; j'en suis aussi enchanté que vous ! »

« M. de Nassau revint à Pétersbourg le 20 août-1er septembre, » écrit M. de Langeron. « Sa conduite y fut parfaite. Autant il s'était montré réservé et modeste après ses succès, autant, après ses malheurs, il parut froid et fier. La première fois qu'il parut chez l'Impératrice, cette nouvelle manière en imposa tellement que personne ne s'avisa de lui faire une méchanceté ni une question déplacée. »

Un de ses détracteurs les plus passionnés, le comte Rostopchin, est obligé de lui rendre le même témoignage : « J'assistai à toutes les affaires et dernièrement à celle où le roi de Suède, privé de tout espoir de régner, devint vainqueur sans savoir comment. Le prince de Nassau, qui oublie ses revers aussi facilement que le mauvais temps, revint fier quoique battu et eut sujet d'en être content. Il fut comblé de récompenses et redevint héros et amiral plus que jamais. »

C'est ce moment, en effet, que Catherine choisit pour l'élever au grade suprême d'amiral (1). Il put donc

(1) Il est curieux de rapprocher de ces appréciations d'un ami et d'un ennemi sur la fermeté du prince de Nassau, la lettre suivante, écrite par l'Impératrice au moment où elle le comble des marques de sa faveur et où elle vient de lui adresser les lettres qu'on a lues. « ... Je suis bien fâchée de dire, écrit-elle au baron Grimm, le 14 septembre, que Nassau, par cette campagne a perdu dans l'opinion publique. Ce ne serait pas le malheur de Swekshund qu'on lui aurait mis à charge ; mais c'est le désespoir qu'il a marqué après, qui lui a fait perdre la confiance de son monde. Nassau est bon et il a le défaut d'avoir autour de lui trop d'aventuriers auxquels il donne confiance trop légèrement. Il n'y a que moi qui l'aie soutenu et en-

achever, conformément au désir de l'Impératrice, d'organiser d'une façon permanente les forces qu'il avait eues sous son commandement, s'aidant, pour l'accomplissement de cette tâche, de l'expérience et de l'habileté du marquis de Traversey. M. de Traversey rendit depuis, principalement sur la mer Noire, des services immenses à son pays d'adoption. Comme M. de Langeron, c'est au prince de Nassau que Catherine

courage. Les anciens mettaient la plus grande valeur à supporter, à réparer les malheurs. C'est là qu'ils déployaient la vraie grandeur de leur âme et la trempe vigoureuse de leur esprit et de leur courage. Les héros modernes devraient les imiter. Ils devraient se nourrir l'âme à la lecture des anciens. Cela les fortifierait et soutiendrait les qualités nécessaires pour faire les grandes choses. Voulez-vous savoir ce que le général Zuboff, » — c'était, on le sait, le successeur du général Momonnoff, dans l'intime faveur de Catherine — « et moi, nous faisions, cet été, au bruit du canon, à Czarkoe-Selo, dans les heures de loisir ? Eh ! bien, voici notre secret livré ; nous traduisions un tome de Plutarque en Russe. Cela nous a rendus heureux et tranquilles au milieu du brouhaha. Il lisait encore, outre cela, Polybe... »

Heureusement pour la Russie l'Impératrice, aux heures critiques, ne se contentait pas de traduire les anciens. Quant à opposer à l'opiniâtre désespoir d'un prince de Nassau le sang-froid par trop facile d'un général Zouboff, c'était, au moins, sévère.

Nous préférons la grande Catherine disant, quelques jours plus tard, au comte de Cobentzell : « Il fallait un échec à M. de Nassau pour qu'il joignît la prudence à ses autres qualités militaires. La victoire avait toujours suivi ses pas, et la fortune l'avait rendu trop téméraire. Il est parfait à présent, mais la leçon est un peu chère pour moi. » (Langeron.)

Si plus tard cette bienveillance de l'Impératrice s'atténua, l'attitude de la princesse de Nassau n'y fut peut-être pas étrangère. Nous avons vu que son mari ne lui laissait pas ignorer les difficultés de tout genre, les mauvais vouloirs qu'il rencontrait. Quand ces sentiments crurent pouvoir se manifester sans retenue après la défaite du prince, elle-même ne se contint plus dans son indignation passionnée... « On la craignit, écrit M. de Langeron, et l'on fit tout pour lui nuire. Elle le vit, s'aigrit, et cette haine particulière de société se joignant, chez elle, à la haine nationale des Polonais contre les Russes, elle augmenta l'aversion qu'on portait déjà à M. de Nassau et lui fit beaucoup de tort. Mme de Nassau, en allant en Russie, s'était flattée de subjuguer l'esprit de l'Impératrice. Mais Catherine, sans la craindre, l'éloigna constamment d'elle. Mme de Nassau en fut piquée et se permettait quelquefois de faire paraître son humeur. Elle donna lieu à ce mot charmant de l'Impératrice : Mme de Nassau est extraordinaire ; partout où elle va elle porte sa république avec elle. »

dut de le connaître et de pouvoir se l'attacher, et ce ne devrait pas être un des moindres titres du prince à la reconnaissance de la Russie. Sur la recommandation du maréchal de Castries, il se rendit lui-même en Suisse pour y chercher M. de Traversey et pour l'engager au service de l'Impératrice (1).

Mais ce n'est plus sur la Baltique que nous allons le retrouver, ce sera à Coblentz, où on le voit arriver, à la fin de l'été de 1791, chargé de représenter l'Impératrice, — quoique sans caractère bien nettement défini, — auprès des princes émigrés, frères de Louis XVI (2).

(1) Tout le monde, il est vrai, ne lui en sut pas gré, du moins tout d'abord. « J'ai appris par M. de Kotchoubey, écrit d'Angleterre le comte Rostopchin, que le prince de Nassau a engagé à notre service un amiral français nommé le marquis de Traversey. J'en suis bien fâché. Notre service depuis le chevalier Knolles, et surtout par les soins de l'amiral Greigh, était sur le pied anglais. Voilà que ce cher Français va innover et gâter les choses... » (Archives Woronzoff.)

(2) Avant de le suivre sur un nouveau théâtre, nous reproduirons ici, dans ses traits principaux, le portrait qu'a tracé de lui, dans ses Mémoires, plus tard, mais sur des souvenirs datant de cette époque, M. de Langeron. Après ceux que nous avons déjà empruntés au duc de Lévis, au prince de Ligne, à Sénac de Meilhan, ce portrait achève de nous faire connaître l'opinion des contemporains. Quand M. de Langeron rédigea ses Mémoires, il était en froid, depuis des années, avec le prince de Nassau, leurs caractères également difficiles n'ayant pu s'accorder longtemps. Quelques froissements éprouvés de la part de son ancien chef ne semblent pas du reste avoir influé sur le jugement de M. de Langeron. Le lecteur ne pourra s'empêcher cependant de relever dans ses appréciations tout au moins une inexactitude assez piquante; quand on vient de lire la correspondance si suivie et si étendue du prince de Nassau, on a quelque peine à admettre qu' « il détestât d'écrire ».

« Prononcer le nom de M. de Nassau, c'est annoncer tout ce que la valeur a de plus brillant et tout ce que la chevalerie a de plus loyal. Né avec une force de corps prodigieuse, un génie ardent et une âme de feu, il développa de bonne heure son goût pour les aventures et sa passion pour la gloire. Il a vingt actions dont une seule illustrerait un seul homme : son voyage autour du monde, son combat avec un tigre, celui de Gibraltar, ceux du Liman, etc... son mariage romanesque, ses prétentions en Pologne, son intimité avec Catherine II, sa liaison avec tous les rois de l'Europe dont il est, pour ainsi dire, le chevalier, sa générosité folle, ses dépenses excessives, ses ressources arrivées toujours à point nommé, lui ont acquis une célébrité qui,

Depuis deux ans, les événements dont la France était le théâtre fixaient l'attention de l'Europe. Nous avons vu la correspondance du prince y faire souvent allusion, et l'intérêt passionné qu'il prenait aux nouvelles que lui communiquait M. de Ségur.

Ce sentiment de sympathie sincère était-il celui des puissances? Il faudrait, pour le croire, attribuer à la politique des mobiles qui l'ont rarement inspirée. Seuls probablement, à cette heure, parmi les souverains, et pour des raisons très différentes, Gustave et Catherine souhaitaient de voir Louis XVI surmonter ses difficultés; le premier, chevaleresque exception, mu par une haute

s'il faut l'avouer, tient plus à celle d'un aventurier illustre qu'à celle d'un grand seigneur, mais qui a jeté beaucoup de brillant sur une partie de sa vie... M. de Nassau, en général, n'a pas un esprit bien profond ni brillant, mais cependant il a eu souvent celui qui convenait au moment. Il écrit avec peine et déteste d'écrire ; quelquefois il ne trouve qu'avec difficulté le mot qu'il veut exprimer et cependant il écrit et conte à merveille. Il a été chargé presque toujours et avec succès des affaires les plus importantes... Né avec le coup d'œil d'un général, il a peu de théorie, mais son génie supplée à son peu d'instruction. Il peut former un plan de campagne, un projet d'attaque et même de défense, mais tout détail lui est étranger. M. de Nassau, avec des subalternes intelligents et dévoués, peut avoir des succès, mais il doit au contraire être malheureux s'il n'est pas secondé. Personne ne porte aussi loin que lui cette confiante témérité à qui l'on doit tant de succès à la guerre ; il ne pense jamais à la retraite. S'il est vainqueur, sa victoire est complète ; s'il est vaincu, il est détruit. Mais M. de Nassau a le défaut de s'entourer d'aventuriers et de gens en sous-ordre ; il en a été souvent la victime et n'est pas corrigé. Il porte dans la société un tel esprit de faiblesse qu'il est subjugué par le premier venu avec la plus affligeante facilité et, d'ailleurs, la violence de son caractère, d'autant plus dangereuse qu'elle est cachée sous un air froid, lui permettant rarement de mesurer ses expressions, un homme de naissance et de cœur ne peut que difficilement s'attacher longtemps à lui sans courir le danger d'un moment désagréable et même d'une querelle vive, en rendant, cependant, hommage à la bonté de son cœur et à la loyauté de son caractère... J'éprouvai beaucoup de peine à me séparer de M. de Nassau. La connaissance que j'avais de la bonté de son cœur qui fait supporter tous ses inconvénients, l'habitude de sa confiance, le partage de sa victoire, celui de sa défaite, la fortune, le malheur, tout, enfin, m'avait également attaché à lui, et j'étais loin de prévoir à l'armée du prince Potemkin un sort aussi doux... »

notion de la solidarité des couronnes, Catherine, tout simplement, par son intérêt.

Le refus opposé, par deux fois, au projet d'alliance dont le prince de Nassau avait été chargé par elle de faire valoir les avantages à Paris et à Madrid l'avait mécontentée. Il venait de contribuer à lui faire accepter une paix médiocre avec la Suède, en attendant l'occasion qui se présentera bientôt d'en faire autant avec la Turquie. Néanmoins, elle regrettait toujours son idée méconnue et ses calculs sans résultat, et, comme elle en attribuait la cause à l'éclipse momentanée de la France, elle n'eût pas demandé mieux que de voir celle-ci se relever. Elle était donc en principe assez disposée à accueillir les démarches des frères du roi et à favoriser l'initiative des émigrés, puisque c'était la seule qu'elle vît se produire dans le sens de la résistance; flattée, au fond, elle, souveraine d'un empire nouveau, de ce rôle inattendu de protectrice de la Maison de Bourbon. Elle sentait, d'ailleurs, qu'amener la Prusse et l'Autriche à s'aventurer avec elle dans un concert qui pouvait aboutir à une intervention en France, c'était d'abord les détourner de la Pologne, et, en outre, offrir à leurs convoitises, — si la puissance de la France devait sortir de là diminuée, — la perspective de bien des combinaisons capables de les rendre plus tard plus coulantes avec elle.

Seulement, pour le succès de cette politique à laquelle le prince de Nassau va se dévouer, sans l'avoir peut-être comprise sous tous ses aspects, il eût

fallu, chez les émigrés, une force réelle et des chances sérieuses sur lesquelles on pût s'appuyer. Or, on le sait aujourd'hui, le patriotisme de Louis XVI et de la reine n'envisagea jamais qu'avec la dernière répugnance le recours à l'étranger, et, loin de voir l'émigration d'un œil favorable, de la soutenir de leur approbation ou de leur connivence, ils la condamnèrent, avec raison, comme un de leurs dangers les plus funestes. Il suffit de relire les lettres de Marie-Antoinette pour voir à quel point le roi et elle sont inquiets du défaut de prudence de Monsieur et du comte d'Artois, de leur méconnaissance de la situation et peut-être aussi des visées cachées dont ils les jugent capables. Les instructions données à M. de Breteuil, agent secret de Louis XVI, seul accrédité par lui auprès des souverains, lui enjoignaient non seulement de ne rien faire pour seconder les Princes et les émigrés, mais même de les contrecarrer en toutes choses autant que possible. M. de Breteuil était du reste bien choisi pour cette mission, et son animosité contre M. de Calonne, inspirateur tout-puissant du comte d'Artois, était le plus sûr garant de son zèle.

Désavouée, tiraillée par les rivalités de ses chefs les plus en vue, compromise chaque jour par leur légèreté, que pouvait devenir l'émigration ? Quel secours pouvait-elle apporter à la royauté expirante?

Sans doute, parmi ceux qui la composaient, la plupart étaient ces mêmes patriotes qui, si récemment encore, dans les assemblées provinciales ou lors de la

discussion des cahiers de 89, venaient de s'honorer par la sincère manifestation des plus généreux sentiments. Mais, contraints, depuis qu'ils se trouvaient rassemblés sur le sol allemand, à se laisser imposer pour interprète l'insuffisance téméraire de quelques courtisans, pouvaient-ils espérer convaincre le pays, — dont l'intolérance venait de les réduire à cette extrémité : s'exiler ou périr, — que sauver la monarchie, ce n'était pas, dans leur esprit, restaurer tout un régime dont ils avaient, les premiers, condamné les abus.

Or, il ne leur suffisait pas, pour être en droit de compter sur les sympathies du dedans, indispensables à leur succès, qu'on n'y pût méconnaître leurs intentions ; il eût fallu de plus, — et ce point essentiel ne dépendait pas d'eux, — que, par des déclarations loyales et prudentes, les gouvernements qui les accueillaient ne laissassent, eux aussi, subsister aucun doute sur leur désintéressement.

Catherine, si éloignée de nous, n'hésitait pas, à la vérité, à protester hautement contre toute arrière-pensée. Mais comment se flatter que la Prusse et l'Autriche renonceraient d'avance aussi facilement aux éventualités d'un avenir si bien fait pour satisfaire leurs rancunes et leurs ambitions ? Elles y renonçaient si peu que, ne prévoyant pas alors ce que va devenir pour la France et pour elles cette révolution qui leur semble, pour le moment, si opportune, leur politique n'a qu'un but : envenimer nos discordes. L'émigration les sert à souhait ; et elles sauront en user, soit en la contrariant au

point de la paralyser, soit en la favorisant juste assez pour la compromettre. Situation affreuse pour tant de loyaux Français qui, trompés sur la vraie volonté du roi, personnification, à leurs yeux, de la patrie, ont cru de bonne foi, avec les idées de leur temps, — les seules dont l'histoire ait droit de leur demander compte, — obéir à la consigne du dévouement et de l'honneur.

Après cent ans passés sur ces douloureuses épreuves, la part a été faite des intentions, de la contrainte, des responsabilités et des fatalités. Mais si les émigrés, dans leur malheur, doivent être jugés avec respect et pitié d'après les préjugés et l'état d'esprit de l'époque à laquelle ils appartenaient, reconnaissons en même temps avec M. Sorel, dont les études magistrales ont projeté une si pénétrante lumière sur ces temps troublés, que c'est précisément cette Révolution dont ils n'apercevaient alors que les excès, qui a rendu ces préjugés et cet état d'esprit désormais incompréhensibles pour un Français.

Quant au prince de Nassau, en particulier, son rôle dans les conseils de l'émigration est si connu qu'après les nombreux travaux édités dans ces derniers temps et notamment l'ouvrage de M. Daudet sur Coblentz, il nous serait difficile d'en rien dire de nouveau.

Très français de cœur, mais en somme étranger, il lui était permis d'envisager les choses à un point de vue spécial. Les aspirations des peuples, en France comme en Pologne, pesaient peu dans sa balance.

La France, pour lui, c'était surtout le roi, ou, le roi s'effaçant, les princes qu'il aimait, auprès desquels il

avait grandi, qui lui rappelaient le surnom dont il était fier de « Chevalier des Rois », et qui, tirant eux-mêmes l'épée, lui demandaient, — ce qu'il n'avait jamais refusé à personne, — le secours de la sienne.

On ne saurait donc s'étonner de le voir empressé d'accourir à Coblentz; et il y sera d'autant mieux accueilli qu'avec lui semble y arriver l'appui très désiré de Catherine.

M. Feuillet de Conches a publié in-extenso les lettres écrites, à cette époque, par l'Impératrice au prince de Nassau et par celui-ci à l'Impératrice, copiées par lui, à Moscou, sur les originaux. Si ces lettres sont la preuve irrécusable du dévouement illimité du prince aux frères de Louis XVI, elles montrent en même temps qu'il ne s'aveuglait pas entièrement sur les difficultés de leur entreprise, soit que ces difficultés vinssent d'eux-mêmes, soit qu'elles fussent le fait de l'égoïste malveillance qu'ils rencontraient. « Le prince de Nassau m'a paru le plus raisonnable de tous, » disait l'Empereur Léopold, au lendemain de l'entrevue de Pilnitz, où le comte d'Artois, si mal inspiré, avait cru faire un coup de maître en s'imposant sans être invité, et où le prince de Nassau avait dû se prêter à l'accompagner. Il lui aurait d'ailleurs suffi, pour n'avoir pas à craindre de se faire d'illusions, de bien lire les instructions dans lesquelles Catherine appréciait pour lui la situation avec le plus perspicace sang-froid. Mais les obstacles, loin d'éteindre son zèle, ne servaient au contraire qu'à l'exalter davantage.

Quel beau rôle pour lui ! Quelle suprême faveur de la fortune qui jusqu'alors, — sauf une fois, — l'avait si bien servi, s'il allait lui être donné, grâce à l'influence, à l'autorité qu'il ne devait qu'à lui-même et à sa réputation, de contribuer avec éclat, par ses conseils et par ses armes, à restaurer, en France, le pouvoir royal ! Quelle jolie page il aurait dans l'histoire future de ce qu'il ne regardait que comme une nouvelle fronde ! Quel retour à Paris, et quel brillant avenir après un tel triomphe !

Tout entier à ce rêve, il se flatte un moment, grâce aux intelligences qu'il a conservées à Paris avec d'anciens officiers de sa légion ou de ses régiments, de faire réussir une évasion de Louis XVI. Mais quand l'arrestation de ce prince à Varennes, funeste suite d'une décision, dont, pas plus que les chefs de l'émigration, il n'a connu le secret, est venue rendre vaines toutes ses combinaisons, il court de Calonne à Breteuil, du duc de Brunswick, au maréchal de Castries ; on le voit à Berlin, à Vienne, à Pétersbourg, usant avec son activité et sa ténacité ordinaires de l'ascendant que lui donne la faveur de l'Impératrice pour amener un peu d'accord autour des Princes et attirer à leur cause, s'il est possible, les sympathies effectives des souverains.

Quand il se trouve à Coblentz, où sa femme est, pour ainsi dire, établie à demeure, exerçant la plus noble hospitalité, tous les conseils lui sont ouverts. Son arrivée y ramène la confiance parce qu'on le sent systématiquement étranger aux coteries et préoccupé seule-

ment du but à atteindre. « Je ne veux entrer dans aucune intrigue, écrit-il à Catherine, je veux servir le roi et la reine de tous les moyens. Je me suis réuni aux Princes, leurs frères, parce que je leur crois de bonnes vues. » Sa présence est pour les impatients près de se décourager le gage le plus sûr d'une action prochaine.

« Que Votre Majesté nous laisse le prince de Nassau, » écrivent à l'Impératrice Monsieur et le comte d'Artois ; « il est connu par toute l'Europe pour « aimer la gloire. S'il nous quittait en ce moment, on ne « manquerait pas de dire que nous n'agirons pas. » Et, quelques jours plus tard, les mêmes Princes écriront encore à Catherine : « En nous laissant le prince de « Nassau, V. M. nous a fait un prêt inestimable. Il nous « sert comme il vous sert, c'est tout dire. Il aura déjà « eu l'honneur, quand Votre Majesté recevra cette let- « tre, de lui rendre compte de ses négociations à « Vienne et Berlin, et joui du bonheur de la voir. « C'est un bonheur dont nous sommes jaloux ; mais « nous espérons que V. M., qui n'est jamais généreuse « à demi, ne l'en laissera pas jouir trop longtemps et « nous le renverra bientôt pour achever ensemble notre « grand ouvrage (1). »

(1) M. de Bombelles, envoyé de Louis XVI à Saint-Pétersbourg et par conséquent dévoué à la politique si mal vue à Coblentz de M. de Breteuil, écrit a celui-ci le 8 mars 1792 : « Le prince de Nassau s'est conduit comme il se conduira toujours : j'ose vous assurer que je connais bien peu d'hommes qui portent dans toute espèce d'affaires un caractère aussi loyal ; » et quelques jours plus tard : « Le prince de Nassau ne se borne pas à être de l'avis des gens censés trop précautionneux. Il dit ce qu'il faut dire. Il vient d'écrire aux Princes ce qu'il était convenable de leur mander et ce que je doute fort que leur agent ici leur articule aussi nettement... Ce prince, dont l'âme

Mais pour l'accomplissement de ce « grand ouvrage », ce n'était pas seulement le concours de la France et les alliés désintéressés qui manquaient, c'était aussi l'argent. La plaie d'argent fut de bonne heure une des plus sensibles épreuves de l'émigration. Il ne suffisait pas d'avoir convoqué bruyamment la noblesse, fait arriver des régiments entiers ; il fallait les faire vivre. On n'avait pas compté, les premiers mois. N'était-il pas, alors, seulement question d'un voyage, d'une manœuvre militaire ? Comment d'ailleurs eût-on pu reprocher à M. de Calonne ses prodigalités, quand, pour commencer, il jetait à pleines mains sa propre fortune.

Cependant les dernières ressources allaient être épuisées, lorsque Catherine envoya deux millions, d'autant mieux reçus qu'elle laissait espérer qu'ils ne seraient pas les derniers. « L'argent manque absolument, » lui écrit de Coblentz le prince de Nassau, le 16 septembre 1791, et il ajoute confidentiellement : « J'assure Votre Majesté Impériale seule que c'est celui que tous mes moyens m'ont permis de me procurer qui fait aller jusqu'à la réception de celui qu'on a promis. »

Comme on le voit, il ne paie pas en effet seulement de sa personne ; mais ce sera bien autre chose encore quand les opérations seront commencées ; quand l'As-

est aussi bien bâtie que sa taille, a eu, ici, la conduite qui pouvait le plus maintenir sa réputation. Elle ne diminuera pas ; mais la jalousie de toute une nation envers un étranger qui a beaucoup de rivaux et point d'émules est un obstacle que M. de Nassau rencontrera toujours lorsque les grands maux n'existeront pas et que les besognes pourront être réparties à des ouvriers ordinaires. (*Le Comte de Fersen et la Cour de France*, par le baron de Klinckowstrom.)

semblée législative, cédant à l'instinct d'une force inconnue, aura pris audacieusement elle-même l'initiative de la guerre et forcé ainsi l'Autriche et la Prusse de sortir enfin, malgré elles, de la politique expectante dont elles attendaient tant de fruits.

La pénurie des Princes devint alors si pressante que c'est tout ce qu'il possède que le prince de Nassau n'hésite pas à mettre à leur disposition; et ce généreux abandon est, à certains moments, leur plus claire ressource. « J'ai rendu compte à Votre Majesté Impériale, écrit-il le 3 septembre 1792, du prêt de huit cent mille livres que le roi de Prusse m'a fait pour mettre les Princes en état de faire marcher toute la noblesse émigrée. L'armée se mit en marche en conséquence ; mais à peine fut-on arrivé à Trèves, que les embarras recommencèrent. M. de Calonne annonça ne plus avoir de moyens pour faire subsister l'armée faute de fourrages et de vivres... Toute espèce de ressources étaient épuisées. Ma vaisselle, mes diamants, les épées même que Votre Majesté Impériale avait daigné me donner avaient été remis à M. de Calonne, qui les avait déposés pour avoir l'argent qui manquait. »

Plus confiant que Catherine, soutenu, à l'exemple des émigrés, par l'illusion que la grande majorité de la nation allait les accueillir comme des libérateurs, il se croyait, il est vrai, à ce moment, à la veille du succès, ne calculant encore ni avec la patriotique résistance de la France envahie et son enthousiaste énergie, ni avec les arrière-pensées des coalisés ; car il ajoute

dans cette lettre : « Ayant donné aux Princes tout ce que j'avais, il ne me reste que l'absolu nécessaire pour arriver à Paris, où je compte que nous serons bientôt. »

Au lieu d'être à Paris, c'est à Valmy qu'il était quelques jours plus tard.

Si l'on a peine, encore aujourd'hui, à démêler toutes les causes de l'échec décisif qui attendait là les coalisés, on sait du moins quels en furent les résultats : d'une part l'invasion s'achevant brusquement en retraite précipitée; de l'autre la France sauvée passant à son tour la frontière et se lançant glorieusement dans cette longue offensive où elle ne s'arrêtera pas qu'elle n'ait changé la face de l'Europe.

Le prince de Nassau a écrit, sous l'impression de son mécompte, une relation extrêmement intéressante de cette singulière affaire de Valmy qu'il avait pu suivre de près dans ses étranges péripéties, et des mystérieuses négociations qui la précédèrent et la rendirent possible. Ayant, depuis, communiqué son mémoire au prince de Talleyrand, qui le copia de sa main, ce document a été reproduit d'après ce texte par M. Feuillet de Conches (1).

Nous ne discuterons pas ici les appréciations sévères produites là, pour la première fois peut-être, contre le duc de Brunswick (2). Contrainte ou achetée, cette fa-

(1) Feuillet de Conches, *Louis XVI et Marie-Antoinette*, t. VI, page 338.
(2) A la copie faite par lui de la relation du prince de Nassau, Talleyrand

meuse retraite, si peu honorable, en tout cas, pour les armées prussiennes, n'en fut pas moins pour l'émigration une crise suprême. Humiliés de leur insuccès,

a ajouté la note suivante : « Je tiens d'un vieillard respectable, M. Pfeffel, ancien publiciste des affaires étrangères, que, peu de temps après la retraite de Champagne, le duc de Brunswick paya les dettes considérables dont il était obéré depuis longtemps. »

L'accusation portée par le prince de Nassau est loin d'être aussi formelle. Il se contente, sur ce point, de signaler, sans y contredire, un bruit qui, paraît-il, courait publiquement dans l'armée. Mais ce qu'il n'admet point, ce sont les explications embarrassées que le duc de Brunswick essayait de lui donner quelques semaines plus tard, quand il alléguait devant lui, comme le vrai motif d'abord de son inaction et puis de sa retraite, le manque de munitions. Le prince de Nassau ayant vu de ses yeux, pendant la retraite, à la halte de Consenvoye, les Prussiens enterrer, pour les empêcher de tomber au pouvoir des Français, cinquante charges par pièces de canon, on comprend que cette justification n'ait pas suffi à le convaincre.

Quoi qu'il en soit, et puisque nous avons été amené à nous faire l'écho de l'accusation, profitons d'un heureux hasard qui nous permet de reproduire, à côté de l'attaque, la défense la plus autorisée sinon la plus impartiale. Voici, en effet, sur ce sujet brûlant pour lui, une lettre inédite, entièrement autographe, de l'accusé lui-même, du duc de Brunswick. Nous la devons à l'obligeance de M. le comte de Fumel, arrière-petit-fils et héritier du courageux et fidèle ministre de Louis XVI, Bertrand de Molleville, à qui elle fut adressée à Londres en 1801.

Quelque suspect que soit toujours un plaidoyer « pro domo suâ », on ne peut s'empêcher de constater que les explications du duc de Brunswick sont assez d'accord avec les conclusions actuelles de l'histoire, témoin la savante dissertation consacrée tout récemment encore à cette question par M. Sorel, dans le 3e volume de son ouvrage sur l'Europe et la Révolution.

« Monsieur,

« Vous venés de m'obliger beaucoup, en me procurant l'avantage de lire le chapitre 36 de la nouvelle édition de l'ouvrage instructif que vous êtes occupé à donner au public. La postérité ne concevra qu'avec peine comment un homme sans vertus, sans talents, et sans moyens, tel que Robespierre, a pu, par l'atrocité seule de son caractère, renverser le premier trône de l'Europe, et comment les puissances coalisées pour le rétablissement du Gouvernement légitime en France ont pu emploïer des moïens si peu analogues à la grandeur de l'entreprise, ce qui seul devait la faire échouer quand même d'autres circonstances ne s'y seraient pas jointes. C'est principalement sur cet objet que je prends la liberté de m'en rapporter aux notes que M. le comte de Gallatin aura l'honneur de vous faire parvenir. Il a en main de quoi prouver par les listes originales que l'armée des puissances coalisées qui, en 1792, entra en France, loin d'être supérieure aux armées républicaines, leur était très inférieure ; que c'est à cette infériorité qu'il faut attribuer l'impossibilité d'assurer suffisamment les communications et à plus forte raison celle de les prolonger davantage. La prise de Maïence par l'armée

effrayés de ses suites, épouvantés de la faveur contagieuse qui, parmi leurs propres sujets, accueille les armées républicaines, les coalisés vont bien chercher à combiner de nouvelles attaques, mais ce sera désormais sans plus se donner la peine de dissimuler leurs vues intéressées.

Seule, Catherine persiste à protester de son dévouement sans arrière-pensées. — On sait que c'est ailleurs qu'elle aura ses compensations, surtout si la continuation de la guerre retient toujours ses alliés loin de la Pologne. — Aussi, dans leur détresse, est-ce vers elle seule que se tourne l'espoir du comte de Provence et du comte d'Artois. « Nous avons reçu de Vienne, lui écrivent-ils indignés, l'avis que le projet de l'Empereur est de faire acheter le retour à l'ancienne monarchie par le démembrement de la France. » Leur patriotisme,

de Custine en fut une conséquence, et les cabinets aïant établi leurs mesures sur les bonnes dispositions dans l'intérieur de la France qui, au mois de février 1792, lorsque l'entreprise fut décidée, étaient très favorables au maintien du trône, ne se trouvèrent plus en état d'augmenter leurs moïens, lorsque le 10 août acheva de changer l'esprit des armées françaises qui se prononcèrent d'une manière tout opposée à l'espoir que les cours en avaient conçu. Les ministres crurent, malgré les représentations des gens de guerre, apuïer par l'arrivée de leurs armées des mouvements favorables dans celles des républicains, leur présenter un noïau auquel elles s'uniraient pour sauver le Roi. Ils comptaient soutenir des armées et des généraux fidèles à leur souverain, et furent très surpris quand ils virent la nécessité de faire une guerre sérieuse à laquelle ils n'étaient nullement préparés, et le voile des illusions tomba enfin lorsqu'il n'était plus temps, et lorsque l'expérience vint prouver que ce qui aurait été possible au mois de juin et de juillet ne l'était plus après le 10 août.

« J'ai l'honneur d'être, avec la considération la plus distinguée.

« Monsieur,

« Votre très humble et très obéissant serviteur.

« à Bronsvic, ce 17 octobre,

« 1801. « Charles D. de Bronsvic. »

« A Monsieur Bertrand de Molleville. »

quelque aveuglé qu'il ait pu être, n'avait jamais admis une pareille extrémité.

Mais, pour la conjurer, s'ils veulent persister à soutenir leur cause, il ne leur reste qu'un moyen : que celui d'entre eux dont les devoirs spéciaux et les infirmités ne gênent pas le courage se jette hardiment sur le sol français, et, l'épée à la main, sans étrangers, prenne la direction des dévouements qui l'appellent de plusieurs points du pays, et notamment de la Vendée.

Quand, sur le conseil pressant du prince de Nassau, le comte d'Artois se décide, au printemps de 1793, à se rendre lui-même à Saint-Pétersbourg, l'Impératrice ne lui dissimule pas quelle est la seule voie ouverte devant lui. « Vous êtes, lui disait-elle, un des plus grands « princes de l'Europe. Mais il faut l'oublier quelque « temps, et être un bon et valeureux partisan. Par ce « moyen vous redeviendrez ce que vous êtes fait pour « être. Songez qu'à la fin de l'année ou vous ne devez « plus vivre, ou vous devez vivre glorieusement pour « votre patrie et le rétablissement de votre maison. » Et, quelques semaines plus tard, à leur dernier entretien, en lui remettant solennellement une épée, au milieu de toute sa cour : « Je ne vous la donnerais pas si je n'étais persuadée que vous péririez plutôt que de différer à vous en servir. »

Le comte d'Artois avait alors répondu : « Je prie Votre Majesté Impériale de n'en pas douter (1). »

(1) Voir : Mémoires du comte de Vauban et *Russes en France et Français en Russie* de M. Léonce Pingaud.

Ne sut-il pas, ou ne put-il pas suivre les fiers conseils de l'Impératrice? En se résignant à l'inaction de l'exil, céda-t-il seulement à l'égoïste résistance du gouvernement britannique? Ce sont là des questions maintes fois débattues et qui importent peu à notre sujet. Il nous suffit de constater ici, avec l'histoire, que l'épée donnée par Catherine ne sortit jamais du fourreau; et quant à ceux dont le dévouement se sentait prêt à toutes les témérités comme à tous les sacrifices, on conçoit qu'ils aient vu tomber, en même temps que leur dernière illusion à cet égard, toute leur sympathie.

Malheureusement pour le prince de Nassau, il n'était pas au bout de ses mécomptes, et après l'avoir vu se dévouer en vain pour une cause réduite à s'abandonner elle-même, il nous reste à le montrer ne retirant de nouveaux efforts, sur une autre scène, que le regret de leur succès, cette fois, trop complet.

Retenu par Catherine auprès des Princes français ou absorbé par leurs affaires, il n'avait pu être mêlé directement aux événements qui aboutirent au second partage de la Pologne.

La Pologne, nous l'avons vu, exaltée par son droit et par sa bonne volonté, mais surtout stimulée par les encouragements perfides et les promesses formelles de la Prusse, n'avait pas craint de profiter des embarras momentanés de Catherine pour la braver. L'heure de la vengeance venue, la Prusse fit plus qu'oublier ses engagements solennels, elle s'unit à la Russie. Envahie

et mutilée pour la deuxième fois, une Pologne cependant existait encore, bien réduite à la vérité, mais peut-être encore à même de profiter, en cas d'un retour de fortune, des chances de l'avenir. Quelque déconsidéré et diminué qu'il pût être, Stanislas conservait une apparence de couronne, et la diète de Grodno, malgré son peu d'autorité, avait fini par donner aux faits accomplis un semblant de sanction; quand tout à coup, et quelques mois à peine après cette acceptation et le traité qui la suivit, l'héroïque insurrection qui devait immortaliser le nom de Kosciusko vint tout remettre en question.

Rien ne ressemblait moins aux idées subversives des Jacobins de France que les aspirations des patriotes polonais. Au fond, c'était même tout le contraire. Mais la politique des cours avait trop intérêt à s'y tromper pour ne pas exploiter l'apparence identique qu'ont partout la révolte et les coups de la force, quels qu'en soient la cause et le but.

En ne refusant point de l'Impératrice la mission de figurer dans les conseils de guerre où se discutaient les moyens de comprimer l'insurrection, le prince de Nassau put donc croire à la rigueur servir toujours ce qu'il appelait: la croisade des rois; — l'action qui se combinait à Berlin étant censée, tout d'abord, n'avoir d'autre objet que la protection, contre des menées soi-disant révolutionnaires, d'un état de choses accepté.

Peut-être même se flatta-t-il, depuis, d'avoir été utile à une nation dont il avait fait profession d'être l'ami,

quand ce fut lui qui empêcha par ses objections Frédéric-Guillaume d'enlever de force Varsovie ? Il est vrai que, deux mois plus tard, ce que le roi de Prusse n'avait pas fait, Souvaroff n'hésitera pas à l'accomplir, achevant dans le sang l'asservissement et la ruine de ce malheureux pays.

Mais ce tragique dénouement n'aura pas du moins pour témoin le prince de Nassau. Et c'est peut-être parce qu'il l'a prévu, que nous le voyons choisir précisément ce moment-là, — quelque profondément attaché qu'il demeure à l'Impératrice à qui il doit tant, — pour lui donner sa démission de tous ses emplois, dût-il, en quittant son service, briser son épée à jamais (1).

Voici, en effet, la lettre significative qu'il écrit de Berlin à sa femme, deux jours après l'assaut de Praga, et que la princesse recevra à Venise où elle est allée s'installer en s'éloignant des bords du Rhin. Très Polonaise de cœur, elle ne pouvait évidemment qu'applaudir à une détermination qu'elle eût été la première à conseiller à son mari, tout en comprenant combien un pareil sacrifice devait lui coûter.

« Je m'empresse, madame la Princesse, de vous faire

(1) Bien que l'Impératrice, en acceptant la démission du prince de Nassau, ait tenu à ce qu'il conservât, quand même, certains privilèges et notamment les pensions qu'elle lui avait accordées en de meilleurs jours, comme récompense de ses victoires, elle ne le vit pas sans mécontentement abandonner son service, en un tel moment. Dans une de ses lettres au baron Grimm, elle a l'air d'attribuer ce parti pris par le prince à son dépit de n'avoir pas eu le commandement donné au comte de Fersen : « ... Or, le prince de Nassau a perdu la confiance des troupes et des officiers lorsqu'il a perdu une partie de sa flotte à rames. On n'aime pas, chez nous, les battus, et pour être considéré il faut battre. Il avait battu trois fois, mais cela ne le mit pas à l'abri et tout le monde lui a vu prendre son congé avec satisfaction » (11 avril 1795).

part que je viens de recevoir de Sa Majesté l'Impératrice l'acceptation de ma démission de mes emplois à son service. Je compte partir d'ici sous peu de jours. J'irai d'abord à Cracovie pour y voir Mme votre tante; de là je serai peut-être obligé de passer par Anspach pour y prendre des papiers, et puis je me rendrai à Venise auprès de vous. Dites mille choses à d'Aragon et à ma fille (1) ; je ne leur écris pas parce qu'ils sauront par vous ma marche.

« J'attendrai à Venise les événements qui décideront si je serai encore de quelque chose dans ce monde.

« Berlin, ce 6 décembre 1794. »

Son séjour à Venise coupé, il est vrai, par des courses à Vienne, en Espagne et en Italie, fut d'environ deux ans. Les États Vénitiens se partageaient alors avec l'Angleterre la plupart des personnalités marquantes de l'émigration ne faisant point partie de l'armée de Condé : les unes groupées à Londres auprès du comte d'Artois, les autres autour de Vérone, où Monsieur s'efforçait, grâce à l'autorité que pouvait lui donner son titre de Régent, d'imprimer un peu d'unité à ce qui survivait encore d'une action monarchique. Quand il apprit la mort de son infortuné neveu, ne s'inspirant

(1) Elle venait d'épouser, à Anspach, le 4 juin 1794, le marquis d'Aragon alors aide-de-camp du maréchal de Castries et, depuis, pair de France sous la Restauration. Elle suivit son père à Venise et à Tynna, mais elle le quitta en 1801 pour accompagner son mari, dès que celui-ci put rentrer en France. C'est elle qui a recueilli et conservé, entr'autres papiers du prince, la correspondance qui fait l'objet de la présente publication et qui appartient encore à sa famille.

que de son droit, il avait tout d'abord notifié solennellement à la France et à l'Europe qu'il était désormais le roi. La France, terrorisée ou enivrée de sa gloire, n'écoutait pas la voix des émigrés, et, quant aux cours de l'Europe, — l'Angleterre à Toulon l'avait bien prouvé, — elles n'entendaient plus désormais travailler que pour elles-mêmes. Le nouveau roi dut donc bientôt se rendre compte de l'inutilité immédiate de ses revendications, et l'on peut dire que son avènement, loin d'avoir donné à l'émigration un nouveau stimulant, la réduisit à n'être plus qu'une protestation passive. Son premier effet le plus visible, — et pour les émigrés voisins de Vérone ce ne fut pas sans doute le moins important, — consista dans les changements accomplis par le prince dans le petit ministère qui l'aidait de ses conseils et conservait à sa majesté méconnue quelques-uns des dehors de la royauté, ou parmi ses représentants auprès des souverains soi-disant amis.

Du reste, les préoccupations qui pouvaient agiter la petite cour de Vérone et avoir leur contre-coup parmi les nombreux Français réfugiés à Venise n'intéressaient plus que bien peu le prince de Nassau. Il était amèrement revenu à cet égard de toutes ses espérances ; et si, l'hiver, au palais Mocenigo, l'été, sur la Brenta, dans sa villa de Fiesso, la Princesse continuait, comme elle l'avait fait à Coblentz, d'ouvrir largement sa maison aux amis d'autrefois (1), heureux de pouvoir essayer de se

(1) Essayer de reconstituer la société de la princesse de Nassau à Coblentz et à Anspach, c'eût été rappeler la plupart des noms connus de l'émigration. Bornons-nous à indiquer ici quelques-uns de ceux qui reviennent le plus

consoler ensemble, l'esprit, la grâce et aussi la légèreté française aidant ; pour lui, arrêté tout à coup dans une carrière qu'il avait rêvée si brillante, et souffrant impatiemment l'obscure inaction à laquelle il était réduit, on comprend que les distractions de l'exil ne devaient guère lui suffire.

Et l'on devine où étaient sa pensée, ses regrets, son ardente envie, quand chaque jour lui apportait quelque nouvel écho des exploits inouïs de ces armées françaises dont la fatalité le séparait : aujourd'hui Jourdan à Fleurus ou Kléber à Mayence, demain les hussards de Pichegru enlevant sur les glaces la flotte hollandaise, la flotte du stathouder ! Hauts faits sans précédents, dénotant une manière de faire la guerre toute nouvelle, celle précisément qui lui eût si bien convenu.

Mais déjà un nom s'élevait dont l'éclat allait faire pâlir tous les autres : le nom du grand homme prédestiné que Catherine pressentait quand, dès le mois de février 1794, interrogeant de sang-froid l'avenir de la France et frappée de ce contraste : la terreur au dedans et tant

fréquemment, sinon dans les lettres du prince de Nassau lui-même, du moins dans celles de son entourage immédiat et qui semblent presque tous se rattacher à ce séjour de Venise et de Fiesso : le vicomte d'Agoult, la duchesse de Villeroi, le bailli de Crussol et la marquise de Grollier, « le Raphaël des fleurs, » comme l'a appelée Mme de Genlis à cause de son beau talent de peintre qui lui permit de soulager tant d'infortunés, le marquis de Saint-Blancard, Mmes de Vaudreuil, la comtesse Lucie Mocenigo, MM. de Castellanne, de Durfort, de Badens, la marquise de Vérac, l'évêque de Châlons : Mgr de Clermont-Tonnerre, l'archevêque de Bourges : Mgr de Puységur et sa sœur, la M^ise^ de Rességuier, l'abbé de la Feuillée, les ducs de Duras et d'Esclignac, Mme de Chérizey, le chevalier de Cologne, le marquis de Bonnay, le comte d'Albignac, depuis lieutenant général et major des gardes du corps, et le commandeur de Buffévent, ces deux derniers aides de camp du prince, et faisant partie de sa maison au moins jusqu'en 1801, etc., etc.

de gloire au dehors, elle annonçait d'avance, dans une de ses lettres à Grimm, ce qu'elle appelait l'effet nécessaire du reflux des armées à l'intérieur : l'apparition et la domination « d'un homme supérieur, habile, courageux, au-dessus de ses contemporains et peut-être du siècle même ».

Lorsque le général Bonaparte, inconnu la veille, arriva tout à coup, pour la première fois, sous les murs de Vérone, poussant l'épée dans les reins les armées autrichiennes, le gouvernement vénitien crut qu'un succès si prodigieux ne pouvait être qu'éphémère. Vivant dans le passé, il se rappelait Charles VIII pénétrant en une campagne jusqu'au fond de l'Italie et trouvant, au retour, le chemin barré.

L'idée de se préparer à rompre, en faveur de l'Autriche dont la revanche ne lui paraissait pas douteuse, sa neutralité, au moment où les Français, trop éloignés de leur centre d'opérations, commenceraient à reculer devant Wurmser qui s'avançait sur eux avec des troupes fraîches et pleines de confiance, sembla d'abord prévaloir dans le Sénat. Tandis que les places de terre ferme s'ouvraient prudemment devant les Français, les Esclavons, enrégimentés à la hâte, affluaient à Venise; le vieil arsenal se vidait pour équiper les vaisseaux rappelés de toute part, et les lagunes se hérissaient de canons. Il ne manquait qu'un général, lequel, selon les lois de la République, ne pouvait être qu'un étranger.

D'après M. Daru, dans son histoire de Venise, le prince de Nassau faillit être ce général. Depuis deux ans hôte

de Venise où l'avait d'ailleurs précédé la renommée de ses exploits, il est assez naturel qu'on ait pensé à lui.

Refusa-t-il, pour la première fois de sa vie, l'occasion de se battre, plutôt que de tirer l'épée, lui ancien officier général au service de France, contre des Français, alors qu'il n'avait plus l'excuse dont il s'était prévalu en d'autres temps ? ou le Sénat, en mettant son nom en avant, aurait-il porté ombrage au cabinet de Vienne, et dut-il s'incliner, comme le croit M. Daru, devant le véto formel de M. de Thugut...? Nous ne saurions le dire. Un prochain avenir allait d'ailleurs montrer à l'antique République, condamnée d'avance moins encore par Bonaparte que par les convoitises de l'Autriche elle-même, l'erreur profonde de ses prévisions et l'inanité d'une résistance qui n'eût pu, il est vrai, la perdre plus complètement que ne le fit la politique contraire à laquelle elle se résigna.

Quoi qu'il en soit, quand elle succombera, le prince de Nassau s'en sera déjà éloigné depuis longtemps, emmenant avec lui, au fond de l'Ukraine, dans un nouvel exil, toute une triste caravane de ses hôtes de Fiesso qui, revenus, eux aussi, pour la plupart, de beaucoup de leurs illusions et aspirant par-dessus tout à retrouver leur patrie, étaient condamnés par la plus douloureuse fatalité à voir partout, pour ainsi dire, la France se rapprocher d'eux, mais pour les repousser plus loin.

Tynna, où s'écoulera désormais la plus grande partie des jours qui lui restent à vivre et où il mourra, était

une assez vaste terre en Podolie, non loin de Némiroff, venue, depuis peu, en sa possession, à la suite d'arrangements avec le frère de sa femme. Il y arrivait à peine qu'il y apprenait la mort de Catherine, survenue le 17 novembre 1796. Parti aussitôt pour Saint-Pétersbourg afin d'y apporter un dernier hommage à celle dont le souvenir restait inséparable, dans sa reconnaissance, des plus beaux de sa vie, et aussi, sans doute, pour s'y rendre compte des chances que lui réservait le nouveau règne, il ne tardait pas à rentrer à Tynna, ayant pu mesurer en quelques jours l'étendue de sa perte et de celle de la Russie. On sait la stupeur qui accueillit dans tout l'empire les débuts de Paul Ier; le degré de faveur dont on avait joui auprès de la mère donnait la meilleure mesure de la disgrâce promise auprès du fils.

Trahi par toutes les causes auxquelles il s'était successivement dévoué, ayant vu se briser dans ses mains tous ses instruments de fortune et de gloire et devant renoncer, au moins pour le présent, à l'espoir d'obtenir de nouvelles occasions de se signaler, qu'allait devenir le prince de Nassau, alors que sa dévorante activité exigeait cependant à tout prix un aliment? Il crut, tout d'abord, le trouver dans la reconstitution de sa fortune déjà si souvent compromise et toujours relevée, mais singulièrement ébranlée, cette fois, entre autres choses, par les sacrifices que nous lui avons vu faire si généreusement en faveur des Princes français. De toutes ses avances il lui restait bien, à la vérité, quelques billets payables en des jours meilleurs ; mais la date d'une restauration

devait sembler, à cette époque, fort problématique.

Elle le paraissait sans doute bien davantage encore quelques années plus tard, l'année de sa mort, lorsque, jouant au whist avec son aumônier dans sa solitude de Tynna, il s'amusait à mettre ces reçus dans la tabatière de son partner en échange du tabac qu'elle contenait et qu'il vidait dans la sienne, convaincu, disait-il, de faire un excellent marché.

Bien que favorablement jugé à Vienne, sous Joseph II, comme nous l'avons dit, son grand procès avec les autres Nassau, héritiers de sa tante, n'avait pu encore aboutir, vu l'état de l'Europe, à des arrangements définitifs et palpables. Chassé de Hollande et dépouillé de toutes ses possessions, le prince d'Orange avait bien pu accepter en principe l'idée d'un accord et se réconcilier avec son cousin ; la perturbation de l'Allemagne ne lui eût pas permis, l'eût-il voulu, de céder un état qu'il ne possédait plus. Une pension de l'Espagne, souvenir de Gibraltar, une pension de la Russie (Catherine, en acceptant sa démission, n'avait pas voulu, on le sait, consentir à ce qu'il ne conservât pas quelques-uns des avantages pécuniaires attachés à la dignité d'amiral), les biens de sa femme en Galicie et en Ukraine et ses terres de Russie Blanche et de Crimée, telles étaient à ce moment, — puisque tout ce qui lui restait en France, avant la Révolution, avait dû être confisqué, — ses plus claires ressources; ressources considérables pour tout autre que pour lui, mais, à la vérité, sensiblement à réduire probablement, si l'on eût tenu compte

des dettes énormes qui, faute de payements d'intérêts, allaient sans cesse grossissant jusqu'au jour où, selon l'usage polonais, une terre abandonnée aux créanciers leur faisait prendre patience pour quelque temps.

A d'autres époques, nous l'avons vu, il avait rêvé d'immenses profits de la navigation du Dniester et de la transformation de ses vastes et nombreuses propriétés où tout était à créer. Mais, aussitôt commencées que conçues et bientôt livrées à des subalternes moins soucieux de ses intérêts que des leurs, les grandes entreprises qu'aima toujours son imagination se traduisaient en général pour lui par de larges avances rarement suivies de compensations.

La guerre sur la mer Noire, aussi utile à sa gloire que funeste à ses intérêts, avait d'ailleurs compromis, sinon anéanti, la plupart de celles qu'il avait tentées, et, depuis, de la Baltique ou de Coblentz, il s'était peu préoccupé d'essayer de les relever.

Disgrâcié et condamné à vivre obscurément dans la retraite, les loisirs désormais ne lui manquaient pas. Mais s'il se flatta, au début, en s'engageant dans de nouveaux hasards, de trouver dans cet emploi de son intelligence et de son énergie une distraction et un intérêt, et s'il persista même jusqu'à la fin à y chercher un dérivatif nécessaire à son infatigable activité physique, telles étaient les difficultés exceptionnelles de ces temps si peu propices qu'il dut finalement s'estimer heureux de n'avoir pas eu à payer ses tentatives persistantes de la perte totale de sa fortune.

Du moins, dans les premiers temps de cet exil de Tynna, aux déceptions et aux chagrins ne se joignaient pas encore les tristesses de la solitude et de l'abandon (1). S'il semble difficile d'appeler heureuses pour la Pologne des années suivant ses malheurs de si près, on ne peut cependant s'empêcher de constater, quelqu'étonnement qu'on en ait, — à s'en rapporter à bien des correspondances privées de cette époque, — que la partie du moins de ce pays soumise à la Russie depuis les deux premiers partages connut rarement de périodes plus brillantes que les années 1797 et 1798. Dans son livre charmant : *Histoire d'une grande dame : la comtesse Hélène Potocka*, M. Lucien Perey a déjà fait cette remarque à propos précisément des plus proches voisins et des plus intimes amis des hôtes de Tynna.

D'un côté, à ce moment, c'était toute une armée se concentrant en Ukraine pour aller de là au triomphe de Novi et aux désastres de Zurich et du Saint-Gothard et Souvaroff, généralissime, surveillant ces grands apprêts du château de Tulcyn où il avait installé son fastueux état-major ; de l'autre, la plus grande partie de l'émigration

(1) Parmi les Français que nous avons cités, comme réfugiés à Venise, beaucoup ne tardèrent pas à se retrouver en Ukraine, soit chez le prince de Nassau, soit dans les nombreuses demeures, si ouvertes aux émigrés, des Potoski, des Mokranowski, des Lubomirski, etc., soit dans les petites colonies françaises groupées autour du comte de Choiseul-Gouffier, l'ancien ambassadeur de Louis XVI, et surtout des Polignac et du duc de Guiche. C'est encore en Ukraine que résident à cette époque, ou que viennent souvent, le comte d'Autichamp, le marquis de Rivières, Mmes de Boufflers et de Rochechouart, le duc de Richelieu, l'abbé Nicole, M. de Langeron, etc. etc.

française , toute l'armée de Condé , cantonnée en Wolynhie ; causes inouïes d'animation pour ces nombreux châteaux si hospitaliers de l'aristocratie polonaise où de colossales fortunes, permettant à ceux qui les possédaient de s'entourer de tout ce que peut donner l'opulence et le goût, leur laissaient si souvent, en tout autre temps, l'incurable regret de l'isolement.

Mais les deux armées parties, au printemps de 1799, l'épreuve sans compensation retomba lourdement sur ceux qui restaient. Pour le prince de Nassau, dont l'ardeur impatiente s'irritait tant autrefois de ce que la paix de l'Europe ne lui fournissait pas un champ de bataille quelconque, voir aujourd'hui le monde en feu, se sentir encore dans toute sa vigueur, et être, pour ainsi dire, le seul enchaîné au repos, condamné à ne s'occuper que de ses haras et de ses bois pendant que tant d'autres plus heureux combattaient ou mouraient à Aboukir, aux Pyramides, à Marengo, le supplice dut être affreux !

Et, si l'on serait étonné qu'il eût pu toujours supporter avec un stoïcisme peu conforme à son caractère sa disgrâce et surtout son désœuvrement, on comprend d'autant mieux que, la paix à peine signée entre la France et la Russie, — résultat presque immédiat de la mort tragique de Paul Ier, — Paris n'ait pas tardé à le voir accourir, impatient, comme tant d'autres, de s'y retrouver enfin, et de connaître de ses yeux l'homme extraordinaire dont l'Europe tout entière, séduite ou vaincue, saluait à ce moment la prodigieuse fortune.

Dans ce nouveau Paris de Bonaparte, si différent du Paris de sa jeunesse, — de 1784 à 1789 il n'y avait fait, on l'a vu, que de rares apparitions, — il retrouvait bien peu de ceux qu'il y avait connus. Morts ou bannis, mais également oubliés, la plupart avaient disparu dans la tourmente ; et si quelques-uns survivaient, c'est que la société transformée de fond en comble à laquelle ils s'accommodaient n'avait pas plus profondément changé qu'eux-mêmes. Quelle distance en effet, — pour n'en citer que deux parmi ceux qui vont faire à l'ami d'autrefois l'accueil le plus empressé, — du Talleyrand de jadis au Talleyrand ministre du Premier Consul, ou de l'ancien ambassadeur de Louis XVI auprès de Catherine au conseiller d'État Ségur, grand-maître des cérémonies de l'Empereur !

Présenté à Napoléon par l'ambassadeur de Russie, le prince de Nassau eut, paraît-il, à cette époque, plusieurs entretiens avec lui, et notamment sur un sujet particulièrement intéressant pour tous deux : une attaque par la Russie alliée de la France des possessions anglaises de l'Inde. Il est regrettable qu'aucune de ses lettres ne nous en donne le détail.

Ce vaste projet, en d'autres temps, avait souvent occupé sa pensée, et, quand, en 1786, le prince Potemkin lui proposait d'aller visiter avec lui les conquêtes récentes de la Russie au Caucase, peut-être rêvaient-ils ensemble de cette réponse audacieuse aux provocations des Anglais. Ce fut cependant Potemkin, quelques années plus tard, en 1791, qui empêcha cette idée d'être

reprise avec plus de précision, bien qu'elle eût un côté grandiose et aventureux fait pour le séduire et que l'Impératrice ait paru assez disposée à ne pas la rejeter. Un émigré français, M. de Saint-Geniès, ancien agent de M. de Vergennes, avait déjà préparé pour le prince de Nassau, qui l'adressa à Catherine, tout un plan d'invasion du Bengale par Boukara et Cachemyr avec carte et itinéraire. Mais la Pologne, à ce moment-là, offrait à la Russie des avantages plus faciles et plus immédiats.

En développant devant Napoléon un projet que le maître de l'Egypte, en relations avec Tippoo-Saïb, avait bien des fois étudié lui-même, le prince de Nassau se flattait-il de travailler encore à cette alliance de la France et de la Russie contre l'Angleterre, qu'il avait autrefois si ardemment désirée? Contrecarrée par des complications si extraordinaires, lui serait-il donné de la voir reparaître et d'y contribuer dans des conditions si nouvelles? S'il eut cette illusion, un prochain avenir allait bientôt la lui enlever. Avant que Napoléon et Alexandre puissent reprendre ensemble ces grands rêves, bien du sang doit encore couler. Pour atteindre Tilsitt, il faut passer par Austerlitz et par Friedland.

La guerre recommençant entre la Russie et la France, le prince de Nassau ne pouvait plus demeurer à Paris. Vieilli, dépaysé dans un monde nouveau, les jeunes armées qui s'élançaient à la victoire n'avaient pas de place pour lui; d'ailleurs, ancien amiral russe, il se sentait lié à la Russie par ses plus chers souvenirs.

Tout ce qu'il pouvait faire, c'était de rentrer tristement dans sa solitude de Tynna et d'achever de s'y faire oublier. En s'éloignant pour jamais de Paris, il en emportait du moins une satisfaction qui, venue quinze ans plus tôt, eût été pour lui sans mélange. Sa longue contestation avec ses cousins de Hollande était enfin réglée.

Par un accord passé, le 30 novembre 1802, entre son plénipotentiaire, M. de Rayneval, et M. de Lucchesini, chargé des pleins pouvoirs du prince d'Orange, tous ses droits étaient reconnus. Cet accord, il est vrai, ne pouvait avoir pour effet de lui restituer l'apanage de son grand-oncle dont le traité de Lunéville venait de disposer. Une forte indemnité, en l'en dédommageant, allait du moins lui permettre de mettre ordre à ses affaires et de finir en paix ses jours.

C'est le 19 avril 1808 qu'il mourut à Tynna, à l'âge de soixante-trois ans, d'une fluxion de poitrine due à l'excès de fatigue que lui avait causé un retour trop précipité d'une de ses terres de Crimée. Quelques mois auparavant, les épreuves imprudemment bravées, malgré l'hiver, d'un pareil voyage avaient déjà coûté la vie à la princesse, morte aussi à Tynna ; et ce malheur, en le privant d'un dévouement fidèle, l'avait laissé plus isolé que jamais, en proie aux amertumes de toutes ses déceptions.

Plus que bien d'autres, en effet, n'avait-il pas quelque droit de se plaindre de sa destinée ?

Sans doute, à la poursuite acharnée de la célébrité,

— cette passion de sa vie, — il n'avait pas su toujours distinguer assez la vraie gloire, celle qu'on peut espérer, qu'on obtient quelquefois d'un dévouement héroïque à une grande idée servie pour elle-même, de la satisfaction égoïste du bruit fait autour de son nom.

Mais, s'il expiait durement son erreur, n'était-il pas aussi victime de bien des fatalités qu'il n'eût pas dépendu de lui de conjurer? Né plutôt ou plus tard, avec les mêmes qualités et les mêmes défauts, mais poussé par d'autres hasards dans le sens de son siècle, au lieu d'être amené à lutter contre son courant; jeté sur un de ces théâtres où se jouent les grands intérêts du monde, et non mêlé presque exclusivement à des actions sans lendemain; moins exceptionnellement indépendant de tous ces liens qui, en nous rattachant à une patrie unique, souvent à une seule cause, fixent d'avance la direction de nos aspirations et de nos efforts, combien différente n'eût pas été probablement l'issue de sa vie?

Paladin au moyen âge, condottiere au XVIme siècle, compagnon des Pizzare et des Fernand-Cortez ou l'un de ces volontaires de la Révolution conquérant leur bâton de maréchal de France sur des champs de bataille à jamais fameux, ce n'est ni l'énergie, ni l'héroïsme, ni même les talents qui lui eussent manqué pour arriver, lui aussi, à une renommée durable.

Et cependant, il mourait obscurément, déjà oublié, étranger aux grands événements qui bouleversaient le monde, s'intéressant lui-même à peine aux causes pour

lesquelles il avait combattu, et si bien revenu de tous ses rêves de gloire qu'il ne comptera plus, à ses derniers moments, pour la protection de son souvenir, que sur la reconnaissance de quelques pauvres paysannes auxquelles il aura fait du bien.

Le testament, écrit la veille de sa mort, finit par la clause suivante :

« Je désire d'être enterré sans aucune pompe par le seul prêtre de Tynna sur un terrain de cinquante pieds carrés où, à l'avenir, personne ne pourra être enterré.

« Je fonde deux dots de trois cents florins chacune pour deux jeunes filles qui seront mariées, chaque année, à Tynna, à la charge que les filles de Tynna cultiveront des fleurs sur le terrain où je serai enterré. Ce seront les douze paysannes de Tynna les plus considérables qui feront le choix des deux jeunes filles à marier le jour anniversaire de ma mort.

« Leur sagesse et leurs soins à cultiver les fleurs de ma tombe décideront du choix en leur faveur. »

FIN

TABLE DES NOMS

CITÉS DANS L'OUVRAGE


BIBLIOTHÈQUE SAINTE GENEVIÈVE

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Le prince de Nassau-Siegen jusqu'en 1784

DEUXIÈME PARTIE

Le prince de Nassau-Siegen d'après sa correspondance de 1784 à 1789.

TROISIÈME PARTIE

Le prince de Nassau-Siegen depuis 1790

